

Fruit d'un long travail quotidien de l'auteur qui s'étend sur une dizaine d'années, plus qu'une traduction de l'Odyssée, nous présentons ici une réécriture à l'objectif suivant : replacer le texte dans une tradition littéraire française. En effet, l'Odyssée a perdu une part essentielle de son esprit au fil des âges par passages successifs du grec au latin, puis au français. Aristote disait que, dans l'acte de traduire, on devait y mettre du sien. Sans tomber dans la parodie, nous avons tâché de conserver une langue haute, presque classique, portée par un souffle épique, qui trébuche souvent - avec délice - dans une vulgarité boulevardière assumée, dans la lignée de Rabelais ou Céline. Ce mélange, et l'insertion d'anachronismes subtiles, rend les personnages, les dieux et l'univers du poème vivants, mémorables et la portée morale et politique beaucoup plus accessible au lecteur moderne.

Si nous y prenons certaines libertés qui risquent de choquer les puristes et les féministes, je pense que cette nouvelle version ravira les amateurs de littérature française, et sûrement aussi les jeunes hommes rêvant d'aventure. Son ton porte l'énergie roublarde et moyen-âgeuse qui redonnent à ce poème épique quelque chose de son caractère viril et oral. Nous y retrouvons le caractère solennel, tout en réintroduisant sa dimension de texte mystique et psychologique, par un filtre jungien.

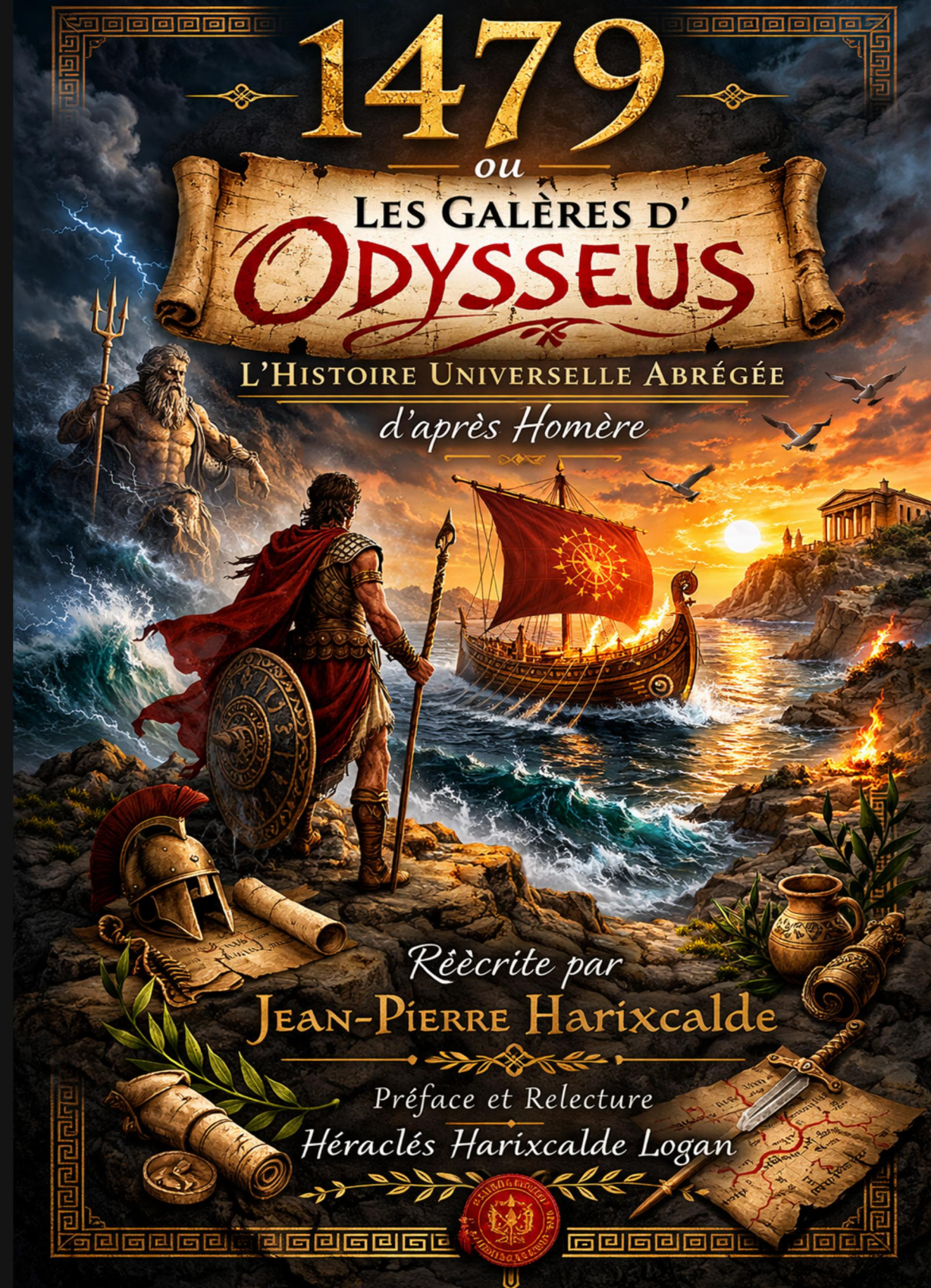
Le titre 1479 introduit une part de mystère, comme une tentative de réenchanter ce texte tout en suscitant l'intérêt de la jeunesse à la pratique méconnue de l'isopsépie. Le Christos, c'est 1480. Logique universelle ? Vous l'aurez compris, j'ai bon espoir que grâce au travail de mon père et à mes efforts, nous participions à restaurer la pratique du grec ancien et la connaissance de l'âme, notamment grâce à la pratique de l'isopsépie. Le grec ancien est en effet la variable équilibrante du monde, et sa redécouverte aura le plus bel effet équilibrant sur la mystique, donc sur notre réalité. Pour l'instant, cherchons 1481 : Khopa.



20 E



Jean Pierre Harixcalde - 1479 ou Les Galères d'Odysseus



1479
ou
Les Galères d'Odysseus

1479
ou
Les Galères d'Odysseus

L'Histoire Universelle Abrégée
d'après Homère,
Réécrite par Jean-Pierre Harixcalde
et relue par son fils.



En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'oeuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

© Jean Pierre Harixçalde, 2026
Relecture : Héraclès Harixcalde Logan

Édition : BoD · Books on Demand, 31 avenue Saint-Rémy, 57600 Forbach,
bod@bod.fr
Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hamburg (Allemagne)

Impression à la demande
ISBN : 9782322579990
Dépôt légal : Mars 2026

« Une seule chose est commune à toutes les grandes œuvres, et c'est qu'elles n'ont nullement besoin d'écoles ou de collèges pour vivre à jamais.

Sortez-les des programmes des universités, recouvrez-les de la poussière des bibliothèques, et il arrivera qu'un jour un lecteur, incorruptible autant que démuní, les exhumera pour les mettre à nouveau en pleine lumière, sans rien demander à quiconque. »

Ezra Pound, *ABC de la Lecture*

« Ne va pas croire que tu es incontinent justifié parce que tu as la foi. Il n'en est rien. Car ce n'est ni la foi (prise isolément) qui nous justifie, ni les œuvres. « Les démons croient », disait l'apôtre Jacques. Mais nous sommes justifiés par la foi de même que par les œuvres. »

Jacques Lefèvre d'Etaples
à propos de saint Paul,
*Arbitramur justificari hominem per
fidem sine operibus legis, Rom., iii, 28*

Avant-propos

La citation d'Ezra Pound qui précède est une parfaite préscience du travail de mon père. C'est durant la période qui court de 2000 à 2010 que j'ai pu observer mon père, Jean-Pierre, démuni, s'adonner quotidiennement dans son bureau — sur une machine à écrire d'abord, puis sur un ordinateur — à ce qu'il appelait sa traduction de l'Odyssée. Je garde un bon souvenir de ces années où, du haut de mes dix ans, je percevais un monde encore à l'équilibre, tandis que le tout-digital imposait doucement mais sûrement ses droits.

Il était audacieux de s'attaquer sérieusement à un tel morceau, et il faut sans doute vivre dans l'instant pour se lancer dans une telle entreprise : car si l'on lève la tête pour regarder la route qui s'ouvre devant nous, le but semble inatteignable. Il avait coutume de dire qu'à chaque jour suffisait sa peine ; et à force d'une petite peine quotidienne, il en vint à bout une dizaine d'années plus tard, sans avoir jamais eu de lecteur. C'est une étonnante similarité qui existait entre la fin de vie de Jean-Pierre, travaillant ses textes sans relâche, et la statue d'Aristote de Chartres : ils avaient tous deux des yeux globuleux et les cheveux sales.

Ici, plus qu'une traduction, il s'agit d'une réécriture : une remise au goût du jour d'un texte qui avait, selon lui, perdu une part de son esprit dans les passages successifs du grec au latin puis au français. Aristote disait que, dans l'acte de traduire, on devait y mettre du sien. On constatera ici que Jean-Pierre y a subtilement introduit ses propres vues et expériences, donnant à cette Odyssée un caractère presque jungien, car sa vie elle-même fut une étrange odyssée. Il fallait cependant à tout prix éviter de tomber dans la simple parodie. Nous avons donc tâché de conserver une langue haute, presque classique, portée par un souffle épique qui trébuche parfois dans une vulgarité boulevardière assumée, dans une tradition qui n'est pas sans rappeler Rabelais ou Céline. Ce mélange, et l'insertion d'anachronismes subtiles, rend les personnages, les dieux et l'univers du poème vivants et mémorables et la portée morale et politique plus accessible.

Si on y prendra certaines libertés qui risquent de choquer les puristes et les féministes, je pense que cette nouvelle version ravira les amateurs de littérature française, et sûrement aussi les jeunes hommes encore trop pleins de testostérone. Son ton, sans être entièrement vulgaire, porte en effet une énergie paillarde qui redonne à ce poème épique quelque chose de son caractère viril, oral et vivant. Nous y conservons le caractère solennel, et y réintroduisons une compréhension mystique et psychologique qui s'est un peu perdue en chemin. Tout du moins, je l'espère, et je suppose que les lecteurs en seront les meilleurs juges.

Le titre original du livre a été modifié de « *Les Elucubrations d'Ulysse ou l'histoire universelle en abrégé* » à « *1479 ou Les Galères d'Odysseus* ». J'ai eu l'heureuse surprise récemment, en étudiant l'isopsépie (la gématrie grecque), de découvrir que le mot Odysseus équivalait à l'isopsépie 1479 ; le mot Christos (Χριστός) équivalait à 1480, et je ne peux m'empêcher alors de penser qu'il y a bien une logique dans l'univers, et qu'elle tourne autour du grec ancien. C'est comme si le Christ était l'étape qui suivait immédiatement Ulysse dans le passage à l'ère du Poisson, et que

nous ne sommes pas loin d'acoucher d'un 1481 dans l'ère du Verseau, Khopa (χωπα), à tout hasard. Vous l'aurez compris, j'espère que grâce au travail de mon père et à mes propres efforts, participer à restaurer la pratique du grec ancien et la connaissance de l'âme, notamment grâce à l'isopsépie. Car je pense que cette pratique aurait le plus bel effet équilibrant sur la mystique, donc sur notre réalité. Mais pour le moment, est-ce que quelqu'un aurait vu Khopa ?

Voyageur errant cherchant à rentrer chez lui auprès de sa femme et de son fils après la guerre de Troie, Odysseus se fait l'observateur attentif des mœurs de son temps et de la folie humaine, qui ne rendent que plus précieux le souvenir du foyer.

Restaurer aujourd'hui cette Odyssée pas si oubliée mais parfois dénigrée, et publier ce long travail de mon père, au milieu des nombreuses épreuves spirituelles auxquelles je suis moi-même confronté — témoin de la folie et des mœurs déclinantes de l'Europe après douze années passées en Australie — constitue, je l'espère, une modeste contribution à notre tradition occidentale, Indo-européenne, Yggdrasil-abrahamique et Kubricko-jungienne, comme je me plais à la définir.

Par Athéna que ces travaux fassent, symboliquement du moins, l'effet d'un tout petit massacre des prétendants.

Sur ce je vous souhaite une bonne lecture en compagnie d'Homère et Jean-Pierre.

Première partie

Après la guerre de Troie

En premier lieu, il est important de savoir
Que l'homme auquel je consacre cette étude,
Et avec lequel j'ai un certain lien de parenté
Ferait fausse route si d'aventure il s'imaginait
Qu'en l'offrant en spectacle
Je le mets sur un piédestal !

Car, frappé de honte, privé de subsistance,
Ne serait-il pas, tout comme moi,
Contraint de laisser s'écouler le temps
Au bord de ce vase immense,
Placé à l'entrée du Temple de Jérusalem,
Qu'on appelle « Mer d'Airain » ?

Quoiqu'il en soit, à toi aussi,
Terre de Saturne qui
En les dévorant des yeux
A déjà perverti en grand nombre
Certains de mes compagnons d'infortune,
Bien le bonjour !

Et à l'aide de cette poésie simple, arrivons-en aux faits !

1. Alpha

Non dans son propre intérêt, mais en mémoire de ses amis
Qui eux aussi s'y essayèrent, prétendants au succès,
Inconscients, en proie aux vices et aux excès,
Dévorèrent les bœufs du Soleil que Zeus leur eut défendu...

Ulysse, solitaire et passif,
Ayant perdu tous ses compagnons,
Triturait sa barbe du bout de ses doigts nerveux...

Lorsque sortit en droite ligne
Du cloître que ceignaient les murs de sa ville,
Calypso, jeune fille de haut rang,
Couronnée de boutons de roses
Et brûlant pour lui d'un amour insensé
Qui attentera longtemps à sa profonde tranquillité...

Ulysse, sortant d'une longue gueule de bois,
Anxieux de ne pouvoir rentrer chez soi
Et que dans l'ombre des tribunaux
Son épouse légitime, Pénélope, ne lui tricote une cravate,
Une fois n'est pas coutume, il étala ses craintes,
Et proféra des menaces... Mais qui l'eût cru !
Sous un masque de modestie, d'une grimace, se défila...

Tous les Dieux témoins lui pardonnerent néanmoins, avec indulgence.
Tous, excepté Poséidon,
Le grand-oncle paternel de l'indigne jeune fille,
Qui en vieux loup de mer inflexible
Partagé en son ressac, ma foi, très humain,
Et au nom de son neveu qui travaillait loin de là en Éthiopie,
Pressait notre héros — mais en vain —
D'épouser sa filleule en lui offrant de petites fêtes...
Et tout un chacun s'y enjoignait avec bon sens sur son quant-à-soi.

Votre humble serviteur, dont il est ici question,
Désirant évidemment éviter un bain de sang inutile,
Prit donc avec intelligence l'initiative d'affronter le danger
Et il se dit tout haut :
« Sincèrement, n'est-ce pas avoir déjà perdu en grande partie la tête
Que de se fixer comme but dans la vie de souffrir le martyre,
Plutôt que de mourir de sa belle mort dans son lit ? ...
Naguère, pour s'être acheté une telle conduite — bien qu'à maintes reprises
Et par voies multiples nous l'ayons averti —
Égisthe, dans un transport commun,
Prit pour légitime épouse celle d'Agamemnon, son supérieur,

Et se condamna lui-même aux souffrances éternelles ;
Car, ayant perdu la raison, coupable et hors de lui-même,
Il l'assassinat, et sa mort fut vengée par Oreste... »

Visiblement à la hauteur de ce brillant trait d'esprit,
Athéna l'applaudit — ça coule de source ! —
Néanmoins, ne pouvant se maîtriser, elle exposa :
« Mes bons amis, saurez-vous être aussi habiles
A chasser du cœur insatisfait de Calypso
Le souvenir qu'Ulysse y laissera ?
Elle est accablée à l'idée de ne plus le voir chaque jour !
Et sans avoir eu de commerce intime avec elle,
Ou déplorer d'en être soi-même captif,
Comment secourir d'une mort certaine
Une jeune fille de haut rang au bord de l'abîme ?...
En la tirant par le bras ?... ou par l'oreille ?...
En la dépouillant de sa jolie toison ?...
Ou bien encore en lui arrachant ses cheveux blancs ?...
Allons ! Laissez-moi voir !
Parlez, s'il vous plaît !
Donnez-moi un exemple ! »

Votre humble serviteur,
Voyant déjà fumer le foyer irritant de la guerre,
Insensiblement l'éteignit d'un discours,
Car « Vox populi, vox Dei »,
Et malgré quelques défauts d'éloquence,
Il donna son avis dès que l'air sombre et sévère eut quitté la place :
« Sans doute que les jeunes filles manquent de mémoire,
Mais le discours que tu viens de tenir
Un peu trop librement sur les hommes,
Calypso l'a tenu fréquemment ;
Et si son oncle veut faire payer
Sa propre cécité en ce qui la concerne,
Comme dit de manière grossière le dicton populaire :
'Il peut se la mettre où je pense !',
A l'instar de ta prophétie ! »

Troublé jusqu'au plus profond de lui-même,
L'inflexible loup de mer, protecteur de l'effrontée,
Pour se laisser du répit, alla se coucher.
...Tandis qu'on appelait Ulysse,
Navigant sur une mer moins agitée,
Saisi d'enthousiasme, radotait çà et là...
Et c'est à croire que l'imprudent
Voulait ranimer de son souffle
Les feux de l'amour car il trompeta aux oreilles de Calypso,

Qui, debout, immobile dans ce tumulte,
Supportait patiemment la fatigue :

« Allons, soyons justes !
Réunissons nos forces et montrons-nous capables
D'enterrer la mauvaise influence
Qui émane de mon charme,
En nous séparant temporairement
Afin de réaliser chacun nos projets de nos côtés,
Sans toutefois renoncer à nos sentiments passionnés,
Ni à la considération que nous avons l'un pour l'autre...
Et pas davantage à la frivolité ! »

Excitée, subjuguée par cette promesse un peu légère,
Mais qui, sans écorner le moins du monde son pouvoir sur les hommes,
A au contraire la faculté de recueillir la plupart de leurs suffrages,
Équitablement, Calypso fit sans aucune mesure partager sa joie,
Qui dépassait de loin tous les espoirs...

Et particulièrement ceux de ses hôtes, qui, frappés de stupeur,
Transformèrent des mines sombres en airs hautains de courtisans,
Qui badins, qui attentifs, qui serviles,
Sans toutefois que l'un fit le premier pas aux dépens de l'autre,
C'en serait venu aux mains, tantôt en s'y mettant à trois
Pour remplir d'eau la coupe de la jeune femme,
Tantôt de vin mousseux en s'y mettant en quatre !

À ce point le plus extrême de l'amabilité,
Aussi inconcevable pour l'esprit sain qu'affligeant pour une maîtresse de maison,
Cette dernière, digne de son rang, désignant Ulysse comme son meilleur ami,
Repoussa sans aucune résistance de sa part
Tout ce beau monde dans les parties latérales du bâtiment.

Cependant, l'air nonchalant mais songeur et lointain,
Notre héros, incrusté sur son siège, faisait tous ses efforts
Pour se remettre dans son assiette, redoutant de ne pouvoir démêler
Les liens qui unissent les hôtes de ceux du lit nuptial.

Et tandis qu'il s'interrogeait sur l'absence du tuteur de la demoiselle,
Dont en véritable homme du monde il s'enquit d'une manière polie,
Donnant ainsi l'exemple aux présomptueux courtisans qui,
Contraints par une exigence naturelle, mon Dieu,
S'étaient, en attendant la nuit, introduits silencieusement dans les lieux
Pour y déposer leur demande en queue-leu-leu, comme il convient de le faire,
Dans un grand embarras — mais en somme des plus radieuses —,
Calypso, inclinant sa jolie tête blonde, chuchotait vite à l'oreille de chacun
De se montrer bienveillant à l'égard d'Ulysse,

Dont le discours un peu sec mettait à nu des idées préconçues
Comme on pouvait le voir avec les yeux de l'esprit !

« Et ce qu'il avait gagné d'une part, Ulysse le perdrait-il de l'autre ?... »
Se demanda votre humble serviteur.

Cela dit, Athéna chaussa ses belles sandales d'or éternelles,
Qui la portaient sur l'immensité de la terre et des eaux aussi vite que le vent,
Et s'arrêta en Ithaque, devant le porche de la maison d'Ulysse,
Où elle prit l'apparence de Mentès, le chef des Taphéens.

Il était un des puissants amis d'Ulysse, à lui rester fidèle,
Et, en homme d'expérience connaissait bien sa maison, livrée aux courtisans.
Il les trouva là, superbes, passant le temps à jouer aux osselets,
Assis devant la porte sur des peaux de bœufs qu'ils avaient abattus.

Parmi eux, d'alertes serviteurs mêlaient dans les cratères du vin,
Ou nettoyaient les tables avec des éponges, et tranchaient force viandes.
Télémaque, le fils d'Ulysse, beau comme un dieu, était assis parmi les courtisans.
Il avait l'esprit chagrin en pensait à son père :
Ne reviendrait-il jamais en sa demeure chasser tous ces messieurs,
Reprendre ses droits et régner sur ses biens ?

Télémaque s'approcha de l'arrivant, lui serra la main et lui prit son javelot en disant :

« Bienvenue, étranger ! Tu seras ici traité comme un ami.
Mais viens donc d'abord dîner, tu me diras ensuite ce qui t'amène. »

Cela dit, il lui montra le chemin.
Quand tous deux furent dans la salle à manger,
Télémaque rangea le javelot dans un râtelier, parmi ceux qu'Ulysse y avait laissé.
Puis il fit asseoir Mentès dans un joli fauteuil recouvert d'une housse de lin
Et sous ses pieds plaça un escabeau.
Pour lui-même, il tira une chaise loin des courtisans bruyants
Afin de ne pas incommoder son hôte
Qu'il voulait interroger au calme sur l'absence de son père.

Pendant qu'ils mangeaient et buvaient,
Les courtisans étaient entrés pour se mettre à table.
Puis, rassasiés de boissons et de mets, ils éprouvèrent d'autres besoins
Et se mirent à danser et chanter.

Cependant Télémaque disait à Mentès, en approchant sa tête de son oreille
Pour ne pas être entendu par les autres :

« Cher hôte, mes paroles vont peut-être te fâcher !

Tu vois ce qui plaît à ces gens : la danse, la cithare et le chant !

Cela leur est très facile, car ils mangent impunément le bien d'autrui :

Le patrimoine de mon père, dont peut-être les os pourrissent sous la pluie

Quelque part sur une grève.

Ah ! Si l'un pouvait revenir à Ithaque,

Les autres souhaiteraient d'être rapides à la course

Plutôt que riches en or et en beaux vêtements.

Hélas ! Il a dû périr d'une mort lamentable, et nous sommes inconsolables.

Mais parle ! Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où sont tes parents, ta ville ?

Sur quel bateau es-tu venu ?

Car je ne pense pas que tu sois arrivé à la nage !

As-tu déjà été l'hôte de mon père ?

Cela ne fait aucun doute, car beaucoup d'étrangers aimaient lui rendre visite,

Et lui-même se plaisait à aller chez les autres ! »

Se contrôlant lui-même, malgré sa petite taille, Mentès répondit :

« Je vais te le dire : je m'appelle Mentès, fils de l'intelligent Anchialos,

Et je commande aux Taphéens, les plus grands amis de la rame.

Je suis venu ici en bateau avec mon équipage.

Je navigue pour faire du commerce,

Des échanges avec des hommes de différentes langues.

En ce qui concerne mon admirable ami Ulysse, il n'était nullement hostile

Aux lois immuables qui sont celles de l'hospitalité.

Mais si la postérité peut y ajouter foi, à l'instar de nos pères qui, de guerres lasses,

Ne purent le faire savoir, ivre, gorgé de vin

Qu'on lui offrait et qu'il buvait sans mesure,

Il ne savait pas retenir les bons mots.

Demande-le à son père, le vieux guerrier Laërte !

Mais on dit qu'il ne vient plus en ville, qu'il vit reclus dans sa campagne,

En proie à son chagrin, avec une vieille qui lui sert à manger et à boire,

Car ses jambes sont lasses de le traîner dans les vignes...

Quoi qu'il en soit, je suis venu ici pensant trouver ton père,

Dont on m'avait dit qu'il était de retour au pays.

Les dieux auront sans doute contrecarré son retour ; car il n'est pas mort.

Il doit être retenu sur une île, captif de sauvages.

Et je vais te faire une prédiction que m'inspirent les dieux.

Bien que je ne sois ni devin ni savant en augure, je sais qu'elle s'accomplira :

Il ne va pas tarder à revenir, même s'il est entravé par des chaînes de fer,

Car il n'a pas son pareil pour se tirer d'affaires.

Ah ! Mais je ne savais pas qu'il avait un fils aussi grand !
La ressemblance est frappante !
Cette tête, ces beaux yeux sont les siens.
Mais il y a bien longtemps que je ne l'ai pas vu, et je peux me tromper ! »

Eu égard aux lois de l'hospitalité, sachant par avance qu'il perdrait le combat,
Télémaque, appréciant à sa juste valeur ce qui venait d'être dit,
Bouillonnant, lui asséna toutefois :

« Les femmes expriment leur amour de la manière la plus formelle
En donnant naissance à vos rejetons, qui, ne pouvant être sûrs de leur extraction,
S'en affranchissent tout comme leurs pères, au plus vite !
Mais, quelle que soit la tendance du moment,
Une femme désireuse d'atteindre à la gloire est toujours mal perçue ! »

Se contrôlant lui-même malgré sa petite taille, Mentes lui répondit :
« Il est pourtant glorieux pour une femme d'avoir conçu un enfant comme toi,
Qui — je te l'ai dit — ressemble à s'y méprendre à son père !
Quant à ces banquets, ces pique-niques devrais-je dire plutôt,
Peut-on imaginer les faire jamais rimer avec l'amour que Pénélope éprouve
Pour t'avoir mis au monde ? »

Plein de sagacité, Télémaque répondit :
« Admettons ! Et puisque tu cherches à le savoir,
Avant ta prise de position, je n'avais aucune mansuétude pour l'autorité en place.
Elle est trop modérée envers les malfaisants, qui,
Ayant pu de la sorte garder leur tête,
Dominent maintenant celle qui, malgré elle,
L'a perdue pour s'être donnée à un amant
Plein de charme et d'attrait — je te l'accorde —
Mais qui n'en est pas moins incapable de lui rendre la pareille.
Car regarde ! Il a lâchement disparu.
Non pas pour pleurer sur notre sort,
Mais parce que sa coupe, sans aucun doute, était vide.
Et je me sens maintenant très proche du jour où, anéanti,
Je me laisserai moi aussi aller à la boisson ! »

L'air abattu, mais avec tendresse, affection et une certaine humanité,
Mentes, agitant ses mains comme pour les rafraîchir, lâcha en gémissant,
Et rien qu'à le dire, on rougit :
« Dès qu'il sera libéré, il faut qu'Ulysse revienne à de meilleures intentions,
Et comme il l'a déjà fait en s'unissant à Pénélope,
Que toi aussi tu mettes un peu d'eau dans ton vin et
Annonces qu'ils étaient des jeunes mariés
Qui ont voulu mesurer d'un seul trait les vicissitudes de notre malheureuse
existence,
Pour s'en affranchir sans attendre.

Dans le cas contraire, fais-le savoir sur la place publique,
Et si son père désire encore donner à ta mère un époux, qu'il se fasse obéir.
Alors, parmi les courtisans présents,
Avec sang-froid, convoite pour elle le plus puissant bâtard.
Et ce n'est pas à moi, qui depuis déjà longtemps connais le mien,
Mais à vous de voir — si tu ne l'as pas déjà oublié —
Qui sont réellement vos pères : Nestor, Ménélas ou je ne sais qui,
Et soit dit sans offenser personne,
Ce qu'ils ont supporté de vos mères dont ils furent les élus,
Même s'il n'en reste rien. »

Télémaque lui répondit :

« Après à l'oreille, tes sottises exhalent un parfum
Dont j'avais depuis l'enfance perdu le souvenir !
Mais va donc te repaître, et en ma demeure réjouis-toi de ton mérite.
Eu égard aux lois immuables de l'hospitalité, je te l'accorde. »

Mentes lui répartit :

« Basta également de tes générosités !
En temps voulu, à juste titre, je m'en rappellerai !
Porte-toi bien, mon petit cœur ! »
Lui souffla-t-il avant de disparaître en lui faisant un clin d'œil.

Mais revenons à nos courtisans, lesquels, ayant prêté l'oreille à ce qui venait d'être dit,

Faisaient des gorges chaudes de leurs pères,

Entourant d'une ronde Télémaque hébété, et qui,
Rouge de honte, balbutia néanmoins,
En lavant de ses larmes sa jeune barbe souillée des morceaux de nourriture
Qu'il avait mangée et rendue :

« S'il semble briser sans aucune difficulté nos souffrances,
Le vin est un piège à l'origine de méchantes affaires
Qui recouvrent et nos cœurs et nos âmes d'un voile de tristesse ! »

Habilement, Pénélope, qui, à ces bruits, était descendue de sa chambre voûtée,
Lui donna son avis :

« Mon petit père, nous ne te contredirons pas !
Mais pourquoi t'en sers-tu de nouveau ?
Pour nous harceler au gré des sentiments équivoques qu'il t'inspire ?
Il faudrait que tu en prennes conscience :
La chanson pour laquelle on a le plus d'admiration
Est toujours celle mise à la dernière mode ! »

Tout comme son père, d'un caractère emporté,
Télémaque soudain hurla en tremblant :
« Si c'en est fait de moi, si je suis mort comme tu le laisses entendre,
Au lieu de me couvrir de honte, annonce la nouvelle,
Veille ma dépouille mortelle et fais nettoyer ma barbe ! »

Pour affermir son autorité,
Bien que commotionnée, Pénélope lui rétorqua d'aller se la faire tondre,
Et, agitée de convulsions, s'en alla pleurnicher dans sa chambre,
Où elle s'endormit non sans méditer les sages paroles de Télémaque.

Tandis que, baignés par la lumière de la lune qu'ils avaient en face,
Les courtisans, déplorant de ne pas être couchés près d'elle, éprouvèrent avec force
Le vif désir de rompre les liens de l'amitié qu'ils venaient d'apprécier.
Ils quittèrent donc en droite ligne les lieux,
En se jurant à grands cris de remplir leur devoir :
Celui de faire payer à Télémaque, qui, de son côté,
Se mordant les doigts de sa dernière trouvaille, roulait en son esprit :

« Que sommes-nous ? D'où venons-nous ?
Est-ce là notre héritage ? Être criblé des dettes de nos pères ?
Faut-il leur faire payer ? Franchement, suis-je aussi vil ? »

Et lui, triturant sa jeune barbe entre ses doigts nerveux,
Toute la nuit, il se le demanda.

2. Bêta

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Soulagé, Télémaque, s'étant acquitté de sa destinée,
Et ayant équarri une poutre pour le tillac d'un bateau,
Raboté et poli des tables que, pour aller au fond des choses,
De temps en temps on lui donnait à faire avec quelques pauvres cercueils,
Fatigué, mais Dieu merci en bon état,
Se rendit en place publique, bien moins pour y faire son marché
Que pour y donner des nouvelles de lui-même,
Dont la fureur s'était, en apparence, calmée.

Comme nous nous plaçons à le déclarer pour ralentir la cadence d'Athéna,
Son merveilleux bourreau, qui lui succédait en toute hâte,
Une corbeille dans chaque main, plus admirable que jamais,
Dans une tunique blanche lui donnant l'air vertueux d'une mère de famille.

Aussitôt, un vieux cousin éloigné, d'origine égyptienne,
Gâteux mais puissant, prit le premier la parole, non sans se mettre en avant.
Un de ses fils, Antiphos, qui lui était opposé,
Avait accompagné Ulysse sur son bateau pour Ilion.
Un autre, Eurynomos, le plus âgé, fricotait avec les courtisans.
Deux autres travaillaient pour lui dans les champs.

« Vous dont la naissance est franche, noble et légitime, prêtez-moi l'oreille.
Depuis qu'Ulysse, qui appelait les hommes à la vie sociale, s'en est allé,
Jamais plus nous ne nous sommes réunis !
Est-ce un jeune ou un ancien qui nous a convoqué aujourd'hui ?
A-t-il entendu parler de son retour ?
Ou bien veut-il en avoir des nouvelles ?
Quoi qu'il en soit, cela me paraît raisonnable.
Puisse Zeus mener à bien ce qu'il a derrière la tête !

Car cette nuit, quelqu'un affectant de grands airs,
Sous prétexte de partager avec Télémaque outre la modernité du langage,
Le prix dépassé des meubles et des ustensiles de pêche
Que celui-ci fabrique pour arrondir ses fins de mois,
A laissé entendre qu'il connaissait son père
Beaucoup mieux que vous ne connaîtrez jamais le vôtre !
Comme vous l'aurez compris, il importe donc de garder jalousement votre assiette,
Qui, par Zeus — s'il s'avérait inspiré — pourrait être réduite en morceaux. »

Dans la tunique blanche qu'elle s'était procurée aisément et à peu de frais
— c'est à peine croyable ! — Athéna fut transportée de joie par ces mots
Qui auront eu la vertu de remettre à sa place notre Télémaque sceptique.
Qui assis sur des charbons ardents,
Brûlait de répondre au vieillard rigide et sévère.

Ainsi donc, il se plaça sans attendre au milieu de l'assemblée,
Et le héraut Pisénor lui donna la parole :

« L'homme que tu cherches à connaître, vieillard, n'est pas loin !
C'est moi-même, dont la sensibilité
Naturelle fait que je voulais justement aborder cette question !
Je n'ai aucune nouvelle à donner de personne
Et cette affaire ne concerne que moi, si je peux dire, mais j'ai besoin d'aide.
Nos ancêtres n'éprouvaient pas le besoin de reconnaître leurs enfants,
Comme je m'y engage moi-même pour en avoir souffert plus que quiconque.
Je ne t'ai jamais entendu dire que tu en avais été particulièrement tourmenté,
Car même si on ne le connaît pas, il est absurde de laisser ruiner une maison
Afin de nourrir des courtisans qui,
Mettant en avant les us et coutumes d'un père vieillissant,
L'investissent en passant leur temps à égorger ses bœufs, ses brebis, et ses
chèvres,
À festoyer et à boire son vin sans compter, et faisant bon marché de l'honneur.

Or, il n'y a plus d'hommes ici comme Ulysse, capables de les en empêcher.
Moi, si je pouvais le faire, je le ferais !
Mais je suis trop jeune, je n'en ai pas la force,
Même si, indigné, excédé, j'estime qu'il est de mon devoir
De chasser ces messieurs de chez moi.

Aussi je propose à ma mère de lui louer la maison pour un an,
Non seulement pour l'aider dans son abominable détresse,
Mais aussi pour qu'on puisse faire la différence entre le bien et le mal,
Comme le font sans aucune hésitation nos voisins.

Les nations en général et les peuples civilisés, qui, redoutant d'être gagnés
Et anéantis par la corruption et la perversité,
Ne condamnent pas les uns à payer les dommages
Dont les autres sont la cause ! »

Lança-t-il en colère à l'infâme vieux coquin, qui,
Décomposé sous le masque de la probité,
Se garda de souffler mot.

Voulant en terminer au plus vite avec cette affaire,
Un des courtisans, du nom d'Antinoos, questionna avec duplicité :

« N'est-elle pas émouvante, cette scrupuleuse attention qui nous déshonore
En nous frappant d'ignominie ?
Pourtant, les courtisans ne sont pas responsables de ce dont tu nous accuses !
C'est ta propre mère ! Car il n'y a pas de femmes plus rusées qu'elle !

Ça fait trois ans et plus que ce madré personnage nous abuse
Et nous dupe à diverses reprises,
Nous triturant les barbes pour entretenir notre espoir,
Et, pour conclure, voici sa dernière ruse, qui dépasse les limites :
Elle a dressé dans sa chambre un métier sur lequel elle tisse sans arrêt
Une longue et délicate toile, en nous disant :

“Messieurs, l'illustre Ulysse est mort et vous me pressez de vous épouser !
Attendez donc que j'aie terminé cette toile.
Ne faites pas que j'aie gaspillé du fil pour rien.
Ce sera le linceul de son père, le vieux Laërte,
Le jour où la mort cruelle l'emportera.
Ne faites point que quelque femme d'Achaïe,
Indignée de voir sans suaire un homme de bien, puisse dire du mal de moi !”

Et, malgré la nature sauvage de nos cœurs, on a accepté.
Alors, le jour, elle tissait la magnifique toile, que la nuit,
A la lumière des torches, elle défaisait.
Ainsi, trois ans et plus, elle dupait ses courtisans.

Mais à la quatrième année, quand les mois s'écoulant ramenèrent les saisons
Et que les jours se furent succédé en grand nombre,
Alors, une de ses femmes, qui était au courant, nous révéla la supercherie,
Et nous la surprîmes à défaire son magnifique ouvrage.
Dès lors, elle l'acheva bien malgré elle.

Voilà ce que te répondent ces messieurs,
Car il faut que tout le monde sache la vérité.
Maintenant, presse ta mère d'épouser celui d'entre nous que lui désignera son père
Et qui plaira le plus à elle-même.

Et si, après tout cela, elle joue encore les vierges effarouchées,
Qu'elle coupe court ta barbe, afin que tu cesses de te la triturer.

Ainsi, elle s'apaisera d'elle-même, et, comme toutes les autres jeunes reines
Aux belles boucles — la despotique Tyro,
La belliqueuse Alcmène ou la violente Mycène —,
Au lieu de nous persécuter, elle exercera son art en faveur de celui d'entre nous
Qui mérite le plus sa reconnaissance ! »

Avec prudence, Télémaque lui répondit :
« Je ne faillirai point à ma tâche !

Néanmoins, peux-tu me dire comment s'y prendre
Pour couper finement la barbe de celui-là même à qui elle sera gré de louer sa maison ?
Qu'elle soit votée ou non, le diable qu'elle tirera alors par la queue
Ne lui pardonnerait pas cette mesquinerie dans l'organisation des choses quotidiennes ! »

Planant dans le vent du Nord, un ange passa sur la ville,
Qui, à cette idée paralysée d'effroi, s'efforça de reprendre ses esprits,
Sans trop y parvenir.
Alors, sentant tourner le vent, le vieux devin Halitherses, fils de Mastor,
Sortit de sa léthargie et s'adressa aux courtisans.
C'était le seul à connaître le présent et le futur.

« À écouter le peuple que vous faites tourner en rond,
Télémaque ne se résignera pas à se faire couper la barbe.
Et, à moins qu'il ne s'en fuît, il choisira, c'est son rôle,
De mourir avec elle, même de mort lente !
Et si ce qui a été déclaré quant à la dame est vrai,
Je donne pour certain qu'il y est fermement attaché —
Malgré les souffrances que vous lui infligez à vouloir le détruire
En lui faisant la chasse sans pour autant réellement le connaître !
En ce qui concerne Ulysse, croyez-moi, il ne restera plus longtemps loin des siens.
Déjà tout proche d'ici il projette votre mort,
Et beaucoup d'autres encore parmi nous souffriront !
Par conséquent, au lieu de chercher à faire cesser les excès des courtisans par la force,
Il faudrait sans tarder qu'ils y renoncent d'eux-mêmes.
Ces prédictions sont celles d'un homme d'expérience. »

Eurymaque, enfant gâté, répliqua dédaigneusement :
« Écoute, vieux gâteux, nous n'avons peur de personne !
Pas davantage de Télémaque que de toi et de tes prophéties !
Et au lieu d'essayer de nous prendre la tête en nous l'entortillant,
Si tu ne veux pas perdre la tienne, ne la ramène pas trop !...
Et que Télémaque ne doute pas qu'on lui coupera la barbe et ce qu'il y a derrière,
Car je ne pense pas que nous renoncerons
A la petite dame dont le masque est tombé.
Et tant qu'elle nous roulera dans la farine on mangera tous ses biens
Qu'on ne remboursera jamais.
Car à passer notre temps à attendre sa décision
On passe à côté des parts les plus brillantes
Qui chaque jour s'offrent à chacun de nous. »
Avança le fanfaron, le visage convulsé par la haine !

Avec prudence, Télémaque répliqua aussitôt :
« Sans l'avoir provoquée, on touche déjà à la grossièreté à laquelle,
Galant petit ami, je ne puis me résigner.
Crois-tu réellement que j'ai perdu étourdiment mes sens ?...
Arrange donc tes cheveux ! Ils sont en désordre !
Je te dirai ensuite si je te veux pour beau-père ! »

Voyant qu'il y avait de la franchise dans l'air, le patron de Télémaque,
Mentor, un vieil ami d'Ulysse, en homme que la vertu dispose à l'indulgence,
Cruellement irrésolu, prit toutefois la parole :
« Faire la guerre à l'indolence en se faisant violence, soit !
Mais user de violence au risque d'anéantir la vie d'autrui mérite d'être sanctionné !
Or la conduite du peuple m'indigne !
Vous restez là sans souffler mot ni adresser vos reproches
Pour faire en sorte que cette poignée de courtisans mette un terme à leurs excès.
Vous êtes pourtant plus nombreux qu'eux ! »

Léocrite, un autre enfant gâté, s'exclama :
« C'en est trop, Mentor ! As-tu perdu la raison ?...
À qui donc veux-tu faire croire qu'on puisse s'opposer
D'être convié à une petite fête gratuite ?
Même si Ulysse pouvait prendre personnellement la parole
Pour essayer de nous en dissuader,
Alors qu'à sa dame elle-même se réjouit de nous y inviter,
Il se ferait lyncher sur l'heure ! »

Alors, baissant la tête, chacun s'en retourna à ses travaux...

Télémaque, de son côté, lointain et solitaire, s'avouait vaincu.
Et, lavant ses blessures de ses larmes grises, il appela les Dieux à son secours :
« Athéna, toi qui vins hier en ma demeure et
M'ordonnas d'aller à la recherche de mon père,
Exauce-moi ! »

Paraissant l'avoir entendue — qui ne l'eût jamais cru ? —
Athéna, sous l'apparence de Mentor qui passait par là,
Arriva près de Télémaque et lui tint ce langage :
« Reprends donc tes sens et ne t'inquiète pas !
Si tu ressembles à ton père qui, sous l'apparence d'un pauvre type,
N'a pas son pareil pour arrondir ses fins de mois,
Tu pourras quoi qu'il arrive payer ton loyer,
Et ton voyage auquel tu ne renonceras pas ne sera pas inutile.
Peu d'enfants sont semblables à leurs parents.
La plupart du temps ils sont pires.
Mais puisque tu ne leur es inférieur ni par l'esprit ni par le cœur,
Et qu'en plus l'intelligence et la pénétration personnelle ne te font pas défaut,
Il y a lieu de penser que tu arriveras à tes fins

En te faisant une arme de leur imprudence.
En ce qui concerne les courtisans, pour le moment laisse-les courir !
Dans leur emportement ils seront incapables de voir que ta mère
‘Leur a, en fait, tricoté leurs vêtements de deuil !’ »

Ayant attentivement écouté ces paroles magiques qui lui abandonnaient
Une part de la gloire de son père, profondément troublé mais rasséréné,
Télémaque regagna sa maison.

À l'affût, le vorace Antinoos, avec un rictus, envoya directement à son adresse :
« Tenir en bride la volupté à force d'audace et de perfidie est excitant, je te l'accorde
!

Et au lieu de ronger ton frein, va donc honorer tes hôtes
Au fur et à mesure qu'ils se présenteront pour prendre leurs quartiers
En ce lieu de débauche où la cupidité se donne très librement carrière ! »

Télémaque lui répondit poliment :
« Même s'ils sont parfumés, est-ce réellement une preuve de bon goût
Que d'avoir commerce intime avec ses congénères
Alors qu'on leur tricote non sans raison leurs vêtements de deuil ? »

Cependant, les jeunes courtisans, au risque de s'arracher les chairs,
Ébranlaient à coups de pieds la porte à deux battants de la salle à manger,
Qu'ils parvinrent à ouvrir, non sans se piquer en faisant ronfler les mots
D'exceller dans l'art de passer d'une chose à l'autre.
Et la tête penchée vers la terre, ils en vinrent à s'y laisser aller.

De son côté, désirant échapper à une mort certaine,
Télémaque se préparait activement à s'acquitter de son loyer.
Il changea donc de métier pour embrasser secrètement,
Caché sous un bonnet phrygien, celui de son grand-père :
Meunier-boulangier, beaucoup plus lucratif.

Mentor lui dit :
« Ton grand-père, maintenant vieux, déprimé, demeure inactif
Sur la place publique, les mains posées sur une canne qui marquent ses limites.
Va le rejoindre, ne le fais pas attendre ! »

Et lui ayant fait clairement connaître la situation,
Pour suivre, ils se rendirent au bord de la rivière,
Où, pour avoir englouti un riche patrimoine,
Ses compagnons de galère, coiffés du même rouge bonnet,
Avaient cargué les voiles.

3. Gamma

À employer ses nuits à moudre les céréales et à pétrir le pain,
Notre ténébreuse confrérie au caractère sacré célébrait avec enjouement
Et en hommes libres les jours de fête dans leur boulangerie.
Nombres de pains serrés en hérissaient les étagères,
Et cautérisaient les blessures de la faim d'une foule de gens,
Qui, allant et venant, chargés de commissions,
D'une dent cruelle les déchiraient avec voracité.
Ainsi fait, ils baissaient rideau.

Mentor, qui y était prédestiné, le premier s'adressa au jeune Télémaque :
« Les gens manquent de nourriture, c'est donc aussi pour eux la galère.
Sans attendre la nouvelle marée, il faut les renflouer.
Avant qu'il ne soit lui-même abattu, vas donc voir Nestor, le redresseur de torts ! »

Télémaque répliqua :
« Oui !... Mais comment faire pénétrer dans les foyers la chaleur de Nestor
Sans qu'il n'en soit frustré lui-même ?
Assurément, il me traitera de voleur ! »

« Certes oui, lui répondit Mentor !
Lorsqu'on se souvient de ton étroite ressemblance avec ton père,
On serait enclin à le croire !
Mais je veux bien parier que tu le gagneras à ta cause ! »
Et ils se rendirent à vive allure chez le noble Nestor.

Entouré de ses fils aux canines pointues,
Celui-ci s'apprêtait justement à une petite fête.
Il cuisinait avec des confrères du quartier bien en chair,
Qui virent arriver nos deux compères fatigués d'un œil bienveillant.
Le fils aîné de Nestor, Pisistrate, amiral de son état,
Les prenant par la main sans abuser de sa force,
Les invita à se repaître en les plaçant entre son frère Thrakymède et son père,
Lesquels, tout en priant d'une manière étrange, les yeux dans le vague,
Trinquèrent avec bon goût à la santé de leur âme.

Après cette libation, Pisistrate dit :
« C'est en mon honneur à moi que, selon les us et coutumes de ma confrérie,
Ils trinquent de cette manière !
Faites-en autant, car les Dieux jugent leurs amis sur des faits ! »

Ayant ainsi parlé à Télémaque, qui était du même âge,
C'est à lui qu'il tendit le premier une coupe de vin.
Ce dernier, s'en réjouissant intérieurement,
D'une voix suppliante, s'écria en élevant sa coupe, les yeux dans le vague,

Et pour que tout le monde entende, tout feu tout flamme :
« Élevez nos âmes qui flottent indécises sur l'océan de sagesse
Que Nestor et ses fils possèdent à un degré suprême ! »
Et se tournant vers ses hôtes :
« Pour le moins aujourd'hui, accordez-nous cette faveur ! »

Après cette prière conforme aux us et coutumes,
Il tendit la belle coupe à Mentor, qui déclama de même :
« Élevez nos âmes qui flottent indécises sur l'océan de sagesse, etc. ! »

Piqués par ce compliment spirituel, les hôtes en rougirent de plaisir,
Et saisis du désir d'en savoir plus sur Télémaque et Mentor,
Après avoir mangé et bu tout d'un trait, Nestor,
Qui tenait davantage aux honneurs qu'à la fortune elle-même, questionna :
« Comment allez-vous ?... Qu'est-ce qui vous amène ?
Si vous n'êtes pas ces écumeurs à l'humeur changeante
Selon que la mer monte ou descende, dit-il en plaisantant,
À moins que vous ne soyez d'un avis différent,
Pouvez-vous me répéter ce que vous disiez tout à l'heure ?...
Redites-le-moi encore une fois !...
Comment aviez-vous dit ?...
Je vous prie de bien vouloir répondre à ma question !... »

Ajouta-t-il, de manière toujours plaisante,
Afin de se mettre au même rang que ses nouveaux amis,
Et de cette manière accroître sa bonne réputation.

Mentor, refusait obstinément de mêler le sacré au profane
Mais sans hésiter, Télémaque, qui ne manquait pas de bon sens,
Répondit, en cachant son effroi derrière la petite taille de ce dernier :
« Ce n'est pas dans notre intérêt personnel que nous sommes venus te voir,
Mais devoir suprême de la piété filiale, dans celui de notre confrérie,
Dont nous avons appris par ouï-dire qu'avec l'absence d'Ulysse,
Elle se meurt d'une mort pitoyable.
Je suis donc en quête de mon père,
Ce que d'ailleurs tout le monde préfère ignorer d'un petit bras d'honneur,
En déplorant néanmoins, sans en percevoir les causes, les misères de la vie !

Or, accidentellement, les mères ont enfanté des hommes
Qui ne connaissent pas leurs pères,
Hommes sans expérience ni pratique dans ce combat qui aura mal tourné.
Sans accuser personne, beaucoup de femmes peuvent en témoigner ! »

Nestor, qui tenait davantage aux honneurs qu'à la fortune elle-même,
Lui répondit amicalement :
« Dans le journal de la vie humaine, où seul le facteur chance fait le passif et l'actif,

Bonnes ou mauvaises, on garde toujours nos habitudes d'enfance.
Et je défie qui que ce soit de s'en plaindre sans qu'il ne finisse,
Avant même d'avoir commencé, d'ennuyer celui qui l'écoute !

Toutefois, puisque tu tires la famille de l'obscurité pour la mettre en lumière,
Je peux te dire que nous, fils d'Achéens à l'indomptable courage,
Avons beaucoup souffert avec nos bateaux pour passer à l'attaque des Troyens,
Lorsqu'Achille nous l'ordonnait.

Beaucoup d'entre nous périrent — Ajax, et Achille lui-même, et Patrocle,
Et mon cher fils Antiloque, excellent à la course, mais aussi au combat !

Et qui pourrait raconter tous ces autres malheurs dont nous avons souffert ?
Si tu restais cinq à six ans à m'écouter, tu ne saurais pas tout !

Pendant neuf ans, nous avons tramé des ruses,
Et parmi nous, il y en avait un qui l'emportait là-dessus sur tous les autres :
C'était Ulysse, ton père. Si tu es son fils,
Ce que je veux bien croire, car comme les siennes,
Tes paroles sont sages et opportunes !

Jamais lui et moi ne fûmes en désaccord,
Contrairement aux deux frères Atrides, Agamemnon et Ménélas,
Dont la discorde a fait que beaucoup d'entre nous ont eu une destinée
malheureuse.

Car, après l'avoir emporté sur Priam, sans respect de la règle,
Ils nous avaient convoqués au coucher du soleil
Alors que nous étions gorgés de vin !
Ménélas nous pressait de songer au retour,
Tandis qu'Agamemnon voulait nous retenir
Et célébrer des hécatombes pour apaiser les dieux,
Qu'on ne peut pourtant pas fléchir en un petit instant.
Aussi, tous les deux se disputèrent,
Et dans l'armée, nous passâmes la nuit à méditer
De cruels projets les uns contre les autres.

Dès le matin, les uns tirèrent leurs bateaux
Pour embarquer Hélène et nos richesses.
Les autres restèrent sur place auprès d'Agamemnon.
Arrivés à Ténédos, nous fîmes des sacrifices aux dieux,
Mais là encore Zeus souleva une querelle entre nous :
Les uns, tels qu'Ulysse, revinrent en arrière pour rejoindre Agamemnon,
Les autres, comme moi, allèrent de l'avant avec Ménélas qu'on retrouva à Lesbos,
Où il s'était rendu pour consulter l'oracle,
Afin de savoir s'il était mieux de prendre la route de l'Ouest ou celle de l'Est.
Nous prîmes la route du milieu, qui nous conduisit à bon port.

Pour Agamemnon, vous savez par ouï-dire qu'il revint,
Mais qu'Égisthe lui avait préparé une mort lamentable,

Et que celui-ci a pitoyablement expié son crime.
Ah ! Comme il est bon de laisser un fils après sa mort !
Car Oreste s'est vengé du meurtrier qui lui avait tué son père.
Toi aussi, mon ami, sois vaillant afin que la postérité puisse faire ton éloge ! »

Télémaque et Pisistrate, qui allaient et venaient à grands pas, se télescopèrent,
Et Pisistrate s'exclama :

« Mon père nous a pris au dépourvu, car on ne peut imaginer
Que ce jeune taureau — pas plus que moi d'ailleurs —
Qui pourtant sillonne de long en large les mers,
Puisse parler avec autant d'à-propos.
Et même si j'ai à cœur, moi aussi, le succès de ma confrérie,
Il n'en demeure pas moins que, ne pouvant tout prévoir,
Lorsqu'on est embarqué, on est entre les mains de la providence.
Car tout le monde n'a pas la délicatesse ou l'honnêteté d'une jeune fille innocente.
Et si légères que puissent être les dissonances entre ses parents,
Pénélope est aussi exposée au danger que tu as évoqué ! »

Télémaque répondit avec sagacité, en se tournant vers Nestor :
« Nestor ! Que les vents de la fortune te demeurent favorables,
Et que tu puisses le faire valoir aux yeux de ta postérité !
Car sois assuré qu'à combattre, même si c'est de temps en temps sur mer,
Tôt ou tard les uns l'emporteront sur les autres !
Ah ! Si j'avais eu moi-même la chance d'être vêtu d'un bel uniforme d'amiral,
Qui, sans avoir à sortir de mon vaisseau de guerre,
M'attribuerait la victoire sur les courtisans de ma mère,
Qui, petit à petit, outrepassent les bornes de la bienséance,
Je serais moi aussi heureux comme un dieu ! »

Pour faire avancer les choses, le vieux Nestor répondit :
« À propos de transparence, est-ce à cause de celle-ci que tu portes la barbe ?
Ou est-ce en faveur de ceux qui rêvent de te la tondre ?
Ou encore pour courtiser les femmes au nez et à la barbe du maître de maison ? »

Télémaque, hors de lui-même, lui lança :
« Les anciens, qui ne calculaient jamais la portée de leurs paroles
Ni celle de leurs actions, conservaient leurs toisons !
Aussi, ne t'attends pas à ce que je me laisse plumer comme on plume un oiseau ! »

Mentor lui dit :
« À l'instar des anciens que tu viens d'évoquer,
Franchement, aurais-tu les dents longues ?
Pourtant, celui qui se déplace dans son vaisseau de guerre
Peut rapidement voler au secours d'un ami
Et arracher la flèche qui lui a pénétré l'œil,
Par le simple fait qu'il s'est mis en tête d'avoir des descendants
Au lieu de mourir comme Agamemnon en revenant chez lui !

La mort est le lot de chacun de nous, et personne ne peut la détourner
Quand elle s'est attachée à celui qu'elle choisit ! »

Télémaque répondit :

« Cela, Mentor, contribue-t-il beaucoup à soulager nos chagrins ? »

Pour faire avancer les choses, le vieux Nestor lui dit :

« Puisque tu le veux, enfant, je vais te dire la vérité :

Certes, tu devines toi-même ce qui serait arrivé si Ménélas, le frère d'Agamemnon,
Avait trouvé à son retour de Troie Égisthe encore vivant en sa maison !

Les Achéens ne se seraient pas donné le mal d'ensevelir son cadavre,

Les chiens, les oiseaux l'auraient déchiqueté et personne ne l'aurait pleuré.

Car pendant que nous étions à la guerre de Troie, accomplissant nos exploits,

Lui, bien tranquille, pressant de ses paroles l'épouse d'Agamemnon,

Préméditait le crime de celui-ci !

D'abord, la noble épouse Clytemnestre se refusa à commettre l'adultère,

Car, au fond, elle était honnête — et surtout —

Elle était sous la surveillance d'un poète,

À qui l'Atride Agamemnon, au moment de son départ pour Troie,

Avait demandé de garder l'œil sur elle.

Mais elle finit par succomber aux avances d'Égisthe,

Qui emmena le poète sur une île déserte,

Où il le laissa en pâture aux oiseaux.

Alors, ce qu'il désirait, elle le désirait aussi !

Et il l'amena chez lui non pas pour lui friser les cheveux,

Mais pour lui offrir force cuisses sur l'autel des dieux.

Et sans doute qu'ils en espéraient une récompense,

Ils s'envoyèrent en l'air sans interruption, sans anxiété ni aucune protection,

Tant il était fier d'accomplir ses exploits.

Nous, revenant de Troie, Ménélas et moi, on naviguait de concert.

Mais quand nous arrivâmes à Sounion

Pour y célébrer une cérémonie religieuse prometteuse,

Fait prodigieux, Apollon Phébus, touchant de ses doux traits le pilote de Ménélas,

Le tua alors qu'il tenait le timon de sa trirème.

Il s'appelait Phrontis et était très sollicité,

Car il excellait à conduire un bateau sous l'assaut des ouragans.

Malgré sa hâte, Ménélas fit relâche en ce lieu pour y ensevelir son compagnon,

Et lui rendre tous les honneurs funèbres.

Mais quand on repartit et qu'on passa à Malée,

Zeus lança des vents bruyants qui coupèrent la flotte en deux.

Ménélas en amena une partie en Crète,

Où habitent les Cydoniens, illustres médecins sur les rives du Iardanos.

Là, aux confins de Gortyne, un rocher lisse à force d'être lavé par les flots,

Les hommes, non sans peine, échappèrent à la mort.
Car les bateaux, poussés par le Notos humide et malsain,
Furent brisés par les vagues contre les écueils.
Cinq seulement en réchappèrent, et poussés par les vents, arrivèrent en Égypte.
Ainsi, c'est en ces lieux qu'erra Ménélas,
Parmi un peuple dont il ne connaissait pas la langue.

Cependant, Égisthe, chez lui, avait eu tout le temps de méditer ses crimes.
Après avoir tué Agamemnon, il régna sept années sur Mycène, riche en or,
Et le peuple était sous son joug.
Mais la huitième année, l'ayant condamné, le noble Oreste, à son retour d'Athènes,
Tua le meurtrier qui avait assassiné son illustre père.
Il offrit alors aux Argiens un banquet funèbre
Pour son odieuse mère et le lâche Égisthe.
Le même jour revenait Ménélas, hardi à mêler ses larmes au sang qui coulait.
Il revenait avec toutes les richesses dont son bateau était plein.

Ainsi donc, mon ami, ne reste pas trop longtemps loin de ta maison,
Laisant derrière toi tes biens et des hommes insolents prêts à tout !
Crains qu'ils ne dévorent tout ton patrimoine pendant que tu voyages.

Cependant, je te presse d'aller voir Ménélas, c'est un homme irréprochable.
Il y a peu de temps qu'il est revenu chez lui,
Et il te conseillera dans ta quête mieux que moi je ne pourrais jamais le faire.
Va maintenant avec tes compagnons par mer, mais si tu veux t'y rendre par terre,
Je mettrai des chevaux à ta disposition et un de mes fils pourra t'accompagner. »

Cela dit, le soleil s'étant couché, la déesse Athéna, sous l'aspect de Mentor, dit :
« Vieillard, tu nous as fait ce récit comme il convenait.
Il est tard maintenant et il nous faut partir. »

L'assistance obéit à sa voix !
On versa de l'eau sur les mains, on mit dans les coupes une couronne de vin,
Et on les distribua pour une dernière libation.
Puis Mentor et Télémaque, beau comme un dieu,
S'apprêtèrent à regagner leur bateau, mais Nestor les arrêta en disant :

« Que Zeus et tous les autres dieux éternels m'épargnent cet affront !
Comme s'il n'y avait pas chez moi suffisamment de couvertures pour dormir
tranquillement !
Et il ne sera pas dit que le fils d'Ulysse couchera à bord sur un gaillard tant que
moi je vivrai ! »

Mentor répondit :
« Voilà qui est bien parlé, cher vieillard, et il convient que Télémaque t'obéisse.
Il va donc dormir sous ton toit.

Mais moi, j'irai au bateau rassurer nos compagnons et leur donner tous les ordres.
Je suis parmi eux le seul homme d'âge.
Ils sont tous plus jeunes, et ils nous ont accompagnés par pure amitié.
Cette nuit donc, je coucherai à leur bord, et demain je me rendrai chez les vaillants
Caucones,
Ramasser des champignons, j'imagine,
Car ils ont une vieille et lourde dette envers moi.
Quant à celui-ci, puisqu'il est venu chez toi,
Fais-le conduire sur un char par un de tes fils,
Et donne-lui les chevaux les plus rapides. »

Ayant ainsi parlé, Athéna, les yeux étincelants,
S'en alla sous la forme d'un oiseau de proie.
Et tous ceux qui la virent en furent effrayés !
Le vieillard admira ce prodige.
Il prit la main droite de Télémaque et lui dit :

« Ami, je ne crois pas que tu ne sois jamais ni lâche ni pleutre,
Puisque si jeune des dieux te protègent.
Ce n'était autre que la fille de Zeus, la glorieuse Athéna, qui les ailes en delta
A toujours honoré ton père plus que quiconque parmi tous les Argiens.
Ô Reine ! Sois-moi propice !
Accorde-moi bonne réputation à moi, à mes enfants et à ma chaste épouse !
Je te sacrifierai une génisse d'un an, indomptée !
Je te l'offrirai avec les cornes en plaqué or ! »

Tel était son vœu, et Athéna l'exauça.

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Pour faire avancer les choses, le vieux Nestor sauta du lit,
Sortit et alla s'asseoir sur le trône de pierre blanche et polie
Qui se trouvait devant la porte.
C'est là qu'autrefois venait s'asseoir Nélée, son père, égal à un dieu
Pour la sagesse de ses conseils.
Mais il était mort, et pour l'heure, c'était le vieux Nestor
Qui, le bâton de commandement en main, tenait audience.

Autour de lui, ses fils : Échéphron, la tête légèrement penchée de côté,
Le général Stratos, Persée, le viril Arétos et le merveilleux Thrakymède.
Puis arriva, sixième, Pisistrate.
Ils amenèrent Télémaque, beau comme un dieu, et le firent asseoir parmi eux,
Près de Nestor, qui prit ainsi la parole :

« Chers enfants, hâtez-vous de faire ce que je vous demande,
Afin que devant tous les dieux je me rende Athéna propice,
Qu'hier au soir j'ai parfaitement bien reconnue !
Que l'un de vous aille à la campagne me chercher au plus vite une génisse.

Qu'un autre me ramène du bateau de Télémaque tous ses compagnons, sauf deux.
Qu'un troisième ordonne à l'orfèvre Laërces le nécessaire
Pour plaquer d'or les cornes de la génisse.
Les autres, restez ici et dites aux servantes de préparer le festin, les fauteuils,
Le bois et d'apporter de l'eau claire. »

Cela dit, tous s'empressèrent de lui obéir.
La génisse arriva de la campagne, les compagnons de Télémaque de leur bateau,
Et l'orfèvre avec ses outils — l'enclume, le marteau, les tenailles —
Pour travailler l'or. Et vint aussi Athéna pour recevoir l'offrande !

Pour faire avancer les choses, Nestor donna l'or, et après l'avoir laminé,
L'orfèvre en plaqua les cornes de la génisse
Afin que la déesse soit heureuse de son cadeau.
Le général Stratos et Échéphron, la tête légèrement penchée, amenèrent la génisse
En la tirant par les cornes ; le viril Arétos apporta du cellier l'eau lustrale
Dans un bassin orné de jolies fleurs ciselées.
Dans l'autre main, il avait une corbeille contenant des grains d'orge.
Le merveilleux Thrakymède, une hache bien tranchante en mains,
Était prêt à frapper la génisse.
Persée tenait le récipient pour recevoir le sang.

Pour faire avancer les choses, le vieux Nestor commença le sacrifice,
En versant l'eau et l'orge, en priant ardemment Athéna,
Et en coupant sur la tête de la génisse des poils qu'il jetait dans le feu.
Puis le fils de Nestor, le merveilleux Thrakymède, s'approcha de la victime
Et la frappa de la hache, qui lui trancha les tendons du cou,
Lui enlevant toute sa force vitale.
Étant donné son caractère sacré,
Ce fut une sainte clameur des filles, des belles-filles
Et d'Eurydice, la vénérable épouse de Nestor.
Puis ses fils et ses gendres, ayant soulevé la victime,
Pisistrate, chef de guerre, lui coupa la gorge.
Le sang noir jaillit, et la vie abandonna la bête qu'ils dépecèrent,
Découpèrent selon les rites, gardant les cuisses entières.
Ils les couvrirent de graisse et mirent par-dessus d'autres morceaux saignants.
Le vieillard les fit rôtir en les arrosant de vin.
Les jeunes gens se tenaient auprès de lui avec leurs fourchettes à cinq branches.
Puis, quand les cuisses furent cuites et qu'ils eurent goûté aux entrailles,
Ils coupèrent ce qui restait en morceaux qu'ils enfilèrent sur des broches
Pour les faire cuire en les tenant à la main.

Cependant, la belle et brûlante Polycaste avait donné son bain à Télémaque.
C'était la plus jeune des filles de Nestor.
Lorsqu'elle l'eut baigné et massé d'une huile plus douce que le miel,
Tant son corps était beau, le confondant avec les immortels,
Elle voulut lui passer un joli peignoir à fleurs.

Mais lui préféra une tunique très sobre.
Puis il alla s'asseoir près de Nestor, dévoué au peuple.

Quand les viandes furent rôties, tous s'assirent pour festoyer,
Tandis que les sommeliers se levaient pour servir le vin dans les coupes.
Et quand ils furent tous rassasiés de manger et de boire,
Pour faire avancer les choses, Nestor dit :
« Mes enfants, amenez pour Télémaque un char attelé
De chevaux à la belle crinière, afin qu'il puisse prendre la route. »

Cela dit, ses fils lui obéirent avec empressement.
Ils attelèrent les chevaux, et une intendante plaça dans le char
Du pain, du vin et de la viande pour le voyage.
Puis Télémaque s'installa. À son côté prit place Pisistrate, qui prit les rênes.
Il fouetta les deux chevaux, qui s'élancèrent dans la plaine,
Laissant derrière eux l'acropole escarpée de Pylos.
Tout le jour ils secouèrent leur joug,
Et le soleil se couchait quand ils arrivèrent à Phères,
Chez Dioclès, fils d'Ortiloque, où ils passèrent la nuit.

4. Delta

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Ils attelèrent les chevaux et montèrent sur le char,
Qu'ils poussèrent à grands coups de fouet jusqu'au bout de leur course.
Sans attendre, ils se rendirent en la demeure de Ménélas,
Qui offrait le repas des noces de sa fille et de son fils.

Télémaque, penchant spontanément la tête, dit au fils de Nestor,
Sans qu'il ne puisse être entendu par d'autres :
« Regarde ça ! Quelles splendeurs en cette salle pleine de rumeurs !
On se croirait au paradis, tant cela est saisissant ! »

Le blond et sensible Ménélas, ayant surpris ce qu'il murmurait,
Leur dit à haute voix :
« Ne me condamnez pas ! Aucun humain ne peut se mettre
En rivalité avec Dieu, dont les plaisirs sont éternels !
Et n'allez pas vous imaginer que, comme lui,
J'ai le pouvoir d'abaisser jusqu'ici-bas la voûte céleste,
Ou celui d'assécher les torrents de larmes provoqués par la tempête
Qu'il me faut encore essuyer à l'heure où je vous parle,
Pour avoir pendant sept ans couru après la gloire,
En des pays lointains où, conformément à leur coutume, dès qu'elles ont
Reconnu leurs enfants, les mères les offrent à un maître fripon.
Ainsi, lui n'a pas à courir pour éviter d'être tondu de bas en haut
Au minimum trois fois par an, comme les moutons,
Et encore moins pour les charmer de ses chants.
Alors que moi, dans un guet-apens tendu de manière imprévisible
De la part d'une femme pleine de grâce,
Je perdais mon frère Agamemnon pourtant de mœurs les plus honnêtes !
Ce n'est donc pas en pleurant de joie que je gouverne mon peuple,
Qu'il est d'autant plus douloureux d'entendre ricaner dans mon dos,
Car j'aurais pu vivre trois fois plus richement
Si je ne m'étais pas engagé à le protéger à mes dépens,
Mais de tristesse, sur la grande famille que nous aurions pu être. »

« Loin de moi la pensée d'interrompre celui qui,
Phénomène naturel, pleure les siens ! »
Gémit Télémaque en se répandant lui-même en larmes
Dans son rouge bonnet phrygien qu'il tenait à deux mains...

Embarrassé par le délire qui s'était emparé d'eux,
Et aspirant à un rôle plus élevé que celui de se livrer à leurs inclinaisons,
Le sensible Ménélas, le premier, réprima ses sanglots.
Et songeant à la femme telle qu'en son esprit il la concevait,
Dialogua de la manière suivante,

Quand Hélène le prit en aparté :

« Est-ce bien prudent, Ménélas, d'élever vers ces hommes
Qui ne sont pas de la famille, tes mains et ta voix suppliante,
Alors que moi, ton épouse, battant en brèche les murailles de notre propre maison,
Je n'ai pas hésité à te tromper ?
Qui sont-ils ?... Sont-ils sages, ou habiles ? ...
Garde-toi d'eux comme de chiens enragés ! »

Ménélas répondit :

« Chienne ! Je le sais par expérience !
Mais je ne suis pas, comme toi, habile à tout feindre et tout dissimuler
Sous une couronne dont l'or et les pierreries font étinceler les yeux !
Et quand je leur parlais tout à l'heure, notre hôte coiffé du rouge bonnet phrygien
S'en est couvert les yeux d'un air sourcilieux ! »

Pisistrate, fils de Nestor, rompit ce long silence en disant :

« Ménélas, à l'esprit bien formé par les dieux immortels,
Comme nous l'avons dit plus haut, Télémaque, gâté par l'infortune,
Voudrait enfin connaître son père.
Mais en homme à l'esprit plein de pénétration et de sagacité,
Il redoute d'en parler en public, ne sachant si cela lui sera possible.
En effet, n'ayant personne pour le protéger du désastre dont il est menacé,
Il a dû fuir sa maison. »

Le sensible Ménélas répondit :

« Est-ce possible !... En tout, la réalité dépasse l'imitation !
Voilà enfin chez moi une âme bien trempée,
Rassemblée en un seul et même homme qui remplit sa promesse !
En effet, il est bien difficile de combattre seul contre tous.
Et mieux vaut parfois se retirer que d'avoir à entrer dans un four,
Comme ces hommes sans naissance qui, se vantant de posséder des biens,
Sans éprouver la moindre honte de s'être laissés jouer,
Célèbrent des fêtes de manière à gagner la faveur populaire,
Sinon celle de leurs voisins qui préfèrent naviguer en de plus hautes sphères ! »

À parler ainsi de choses qui font naître le désir de pleurer,

Chacun y alla de ses larmes, excepté le fils de Nestor,

Qui, pour s'en empêcher, débita à voix haute :

« Ménélas, bien que d'un caractère morose, mon père m'a toujours affirmé
Que tu étais le plus conscient d'entre nous, et
A cause de la faiblesse de ma réflexion,
Je ne sais pas si tu vas tenir compte de celle-ci :
Depuis qu'il existe des hommes,
Nul ne peut se piquer d'être resté dans son état initial,
Et même si on se lamente sur nos chers disparus,
Les larmes ont un goût amer quand on mange,
En proie à la crainte de perdre ses cheveux ou sa barbe,

Comme les aura perdus mon regretté frère Antiloque,
Que je n'ai même jamais vu, mais dont mon père m'a dit
Qu'il surpassait pourtant tout le monde au combat et à la course à pied ! »

Mettant de l'ordre dans son vêtement,
Pour faire en sorte que Pisistrate comprenne qu'il est son ami,
Et d'avantage encore grâce à ce qu'il venait de dire, le sensible Ménélas répondit :

« Fils de Nestor, tu viens de célébrer tout ce qu'aurait pu célébrer
Un homme instruit par l'âge et l'expérience.
Je reconnais là l'harmonie des discours de ton père !
Séchons donc nos larmes !
Apprécions la longueur de nos cheveux et celle de nos barbes et mangeons
Sans tremper nos mains dans ces eaux intarissables
Qui charrient meurtres et assassinats.
Demain nous serons bien à temps de reparler de tout cela ! »

Alors qu'il parlait avec cette emphase,
Son âme malade conçut un tout autre dessein :
Il jeta dans le grand vase où ils puisaient le vin pour le boire,
Des drogues qui transforment en parties de plaisir, et plus si affinité,
Les chagrins, les tourments, les afflictions,
Même lorsque les parents, les enfants et les frères
De ceux qui s'enorgueillissent d'avoir une belle chevelure
Meurent sous leurs yeux !
Telles étaient les drogues qu'avec bien d'autres encore,
Moins savoureuses et plus nuisibles,
Le plus sage des hommes Ménélas tenait de Polydamna,
Épouse de Thon né en Égypte où, en médecin raffiné et élégant,
Tout un chacun connaît un moyen artificiel
Pour améliorer la configuration du corps et stimuler une joie artificielle
De manière convenable avec celle de l'esprit dont tout humain dépend !

Une femme, il semblait que c'était Hélène, prit la parole :
« Ménélas, et vous tous, fils des hommes les plus audacieux !
Dieu remet à chacun son lot, qu'il soit excellent, bon, ou carrément mauvais !
Maintenant, consacrez-vous à la fête, car il convient d'être heureux,
À l'égal d'Ulysse dans le combat qu'il mène contre lui-même,
Ainsi qu'il conviendrait de le faire entre concitoyens
Afin de ne pas avoir à subir les fumeurs de haschich, ces assassins,
Qui, ayant les yeux attachés sur vos femmes, les blessent.
C'est ainsi qu'Ulysse, se meurtrissant lui-même de coups qui le défigurèrent,
Comme ces femmes de mauvaises vie que leurs maris se mettent à dos,
Couturé des balafres du fouet dont il se flagellait,
Se glissa parmi les fumeurs de haschich
En jouant de manière inimitable les mendiants.

Et je fus la seule à le reconnaître sous son déguisement
Et à le soumettre à la question.
Mais lui, passablement rusé, les évita en faisant le mort.
Mais quand j'eus toiletté, oint et revêtu d'un linceul sa dépouille,
Et que je me fus engagée par serment solennel à ne pas révéler
Qu'il a le sang-froid et l'intrépidité du serpent,
Ce saltimbanque me donna toute sa confiance.
Puis, ayant tué beaucoup de fumeurs de haschich,
Il s'en retourna chez lui pour faire connaître cette histoire aussi invraisemblable
Que ne le sont les excitantes lamentations des femmes de mauvaise vie,
Ou le très vif plaisir que j'ai pourtant éprouvé à vous la raconter ! »

Pour répondre, le sensible Ménélas dit :
« Oui, femme, ce que tu dis là est vrai !
Je reconnais qu'on peut troquer le plaisir contre la douleur, et vice-versa !
Mais je n'ai jamais vu nulle part au monde rien d'égal au bon sens de Télémaque !
Il faut voir ce qu'il arrive à tirer, lui,
De son bonnet phrygien, d'un coup de sa baguette magique :
Le meilleur que nous avons enfoui au fond de nous-mêmes,
Qui pourtant transportons partout les chants funèbres et les vêtements de deuil !
Son talent... Que dis-je !... Son génie,
Font augurer de lui une carrière immense qui recueillera tous les succès
Auprès de toutes les femmes auxquelles il se présentera !
Même Deiphobos, au ventre trop relâché, y cédera sans aucune résistance
Quand il aura rendu du haut de son estrade
Le même son de voix que celui de son épouse,
Comme tout un chacun lui cédera,
Reconnaissant aussi celui de la sienne propre !...
Et tous, en un seul mouvement, sans même reprendre haleine,
Nous chercherons à obtenir de lui une réponse à nos désirs,
Plus personnelle et plus intime...
Mais il s'y opposera, et bien qu'il jouira d'une grande autorité,
Gonflant ses joues de colère, il commandera le silence,
Pour s'empêcher de débiter tout ce qui lui vient à l'esprit
Sous couleur de nous procurer davantage de plaisir
Qui tend vers une plus haute gloire ! »

Télémaque répondit prudemment :
« À mettre ma tête à prix sans en avoir rempli les vides avec l'âme d'une hache,
La migraine n'en est que plus vive !
Allons donc nous coucher, que nous puissions rêver sans l'aide de narcotiques. »

Mais, faisant du plaisir la loi de la vie,
Hélène se disposa misérablement à mettre bon ordre,
En tâchant de maintenir notre héros bassement sur le tapis !
Toutefois, saisie d'admiration pour sa main artistique,
Elle se drapa dans son châle et retourna dans la grande salle...

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
En homme girouette endurci, Ménélas,
Habitué à croiser le fer au moindre de ses faux pas,
Se jeta en avant de manière raisonnablement vouée,
En habit de deuil négligé, mais pas trop.
Il prit position près du jeune héros et dit dans la même foulée :
« Télémaque ! Était-il bien nécessaire de me faire jurer sur la tête des dieux
De ne pas rendre publiques nos affaires personnelles,
Qui réduisent l'angoisse en ce qui me concerne ? »

Télémaque répondit prudemment :
« Ménélas ! Que les dieux aident à soigner ton mal-être,
Qu'il faudrait adoucir sans effrayer ton âme,
Qu'à tout jamais tu vas finir par perdre en restant à ne rien faire ou à jouer
Aux osselets par amour de la gloire,
Contre des hommes stupides et des jolies oies blanches,
Qui n'en sont pas plus capables que les courtisans
Rendus chaque jour plus présomptueux
Par le succès qu'à ce jeu ils remportent sur ma mère Pénélope.
J'ajoute, pour parfaire cette lamentable tragédie,
Que je suis de très mauvaise humeur !
Car si le maître de cette maison a perdu la raison
Au point de dire que le premier venu peut lui faire jurer je ne sais quoi,
On est bien loin d'être sorti de l'auberge ! »

Dans un style sublime, l'imposant Ménélas rétorqua :
« À choisir, même si elle fortifie le moral,
Plutôt que d'avoir à éviter cette remontrance,
J'aurais préféré qu'on m'installe silencieusement sur un lit funèbre où,
Sous la peau d'un lion, je sucerais bêtement mon pouce
Au lieu des mamelles d'une mère
Qui, pour leur infliger de cruelles blessures,
Se mordrait les doigts d'avoir donné naissance à un veau
Gonflé d'espoir comme une outre de vin chaud !
Puisse Dieu, qui avec facilité soulève les langues dans la bouche des lesbiennes,
Plus avides du désir d'étancher leur soif du sang des hommes
Que de celui de se désaltérer, leur ouvrir les veines !...
Mais pour en revenir à tes courtisans, je vais te dire, sans trahir ses paroles
Ni décevoir tes espérances, ce que m'a révélé un putain de vieux loup de mer.

C'était en Égypte où, malgré mon vif désir de revenir chez moi
J'étais retenu par les Égyptiens, à Pharos il me semble,
Qui ont pour coutume d'observer scrupuleusement l'ordre établi !
Or, l'extrême justice devenant cruauté,

Pour aller de l'avant et apporter de l'eau à la rivière,
Ils ont élevé des temples en forme de pyramide.

Là, de loin en loin, des prêtres pratiquent la sorcellerie à l'aide de drogues,
À la pleine lune, sans aucune réserve, à condition de payer à l'entrée
Pour être transporté de manière bizarre,
Mollement, avec douceur, graduellement, complètement dans les airs,
D'où, avec une acuité en parfaite harmonie avec eux,
Qui veillent pourtant attentivement sur leurs propres intérêts,
On peut voir son patrimoine se dissiper dans l'espace
Que je palpais de la main de manière évidente,
En accomplissant mon destin poussé par un vent favorable.
C'est là que pendant une vingtaine de jours
Durant lesquels je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir
A être soulagé de ce fardeau
Qui pourrit l'existence de tout un chacun.
Qu'Idothée, l'extraordinaire fille de ce putain de vieux loup de mer Protée,
Prise pour moi sans doute d'affection filiale, me poussa vers la sortie,
Alors que je m'étais égaré à l'autre bout du monde,
Dans ces contrées où, malgré les tourments de la faim,
Au lieu de se ronger les ongles, on passe son temps à les regarder pousser,
Sans se faire de bile !...

« Salut !... Bonjour !... Je te salue !... »

Me dit-elle d'une manière étrange, d'une voix simple, naturelle,
Et en y réfléchissant, très ingénue !

Te manifeste-t-on maintenant de la gratitude ?

Ne serait-ce qu'en te remerciant des bienfaits que tu as donnés ?

Ça fait un bon moment que je te vois, n'ayant plus de « vibes » à ta disposition
Pour pouvoir te régler sur leurs critères, tu attends là en pleurant tristement ! »

Je lui répondis gauchement :

« Qui que tu puisses être, je ne l'affirmerai pas, et je ne veux pas te retarder !
Mais il est évident que ce ne saurait être la faute de ceux qui ont été si habiles
À adapter la hauteur de leurs temples à la hauteur du ciel ! ...
C'est moi qui ai dû commettre quelques négligences avec le mécène
Qui promettait pourtant des monts et des merveilles ! ».

Elle me répondit, toujours de cette même jolie voix flûtée et gracieuse :

« Ce rôle de douceur et de pitié que la nature elle-même m'aura enseigné,
Je l'ai toujours correctement rempli, très volontiers ma foi !
Pardon !... Toutes mes excuses Monsieur ! ... »

Et subrepticement elle introduit :

« Pour ne pas faillir à ma gentillesse, je vais te donner un conseil ! ...
Si tu peux t'emparer de lui, Protée te donnera une consultation ! ...

Il est d'une profondeur immense dont tu pourras disposer chaque jour,
Conformément aux dieux parvenus à la gloire.
Sans chanceler, il te dira, lui aussi, péle-mêle,
Les accidents et les perturbations qui te sont particulièrement réservés,
À en parler sans cesse... »

Sans trop m'étendre, je lui répondis :

« Mais pour avoir prévu aussi mon indiscretion, il va se démener,
Ce putain de vieux loup de mer
Qui me paraît déjà être particulièrement difficile à dompter ! »

Pour m'éclaircir, elle dit :

« S'il se dissimule la nuit afin de placer son argent au soleil,
Chaque jour à midi il a pour habitude de méditer sur la destinée de la foule,
Qui, à l'idée de la mort, inonde les villes étouffantes,
Sans toutefois les submerger comme les veaux marins
Qui dans l'adversité se laissent glisser au fond des océans
Pour y rendre leur âme et leurs derniers soupirs !
Mais il est avantageux que ce propos te retentisse à l'oreille :
Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Je te conduirai jusqu'à lui et t'installerai dans le cercle des veaux marins
Et autres phoques que, pour ne courir aucun danger,
Habituellement il forme autour de lui, par petits groupes de quatre.

En principe, dressés sur la pointe des pieds,
Il les compte en grands nombres et leur donne à chacun un numéro,
Leur tend la main tel un banquier pour prendre leur argent qu'il met en commun !
Puis il les envoie brouter pour pouvoir s'endormir un peu.

Dès qu'il reposera, enroulé sur lui-même pour soi-disant supporter la douleur,
Il vous faudra user de violence afin de l'appriivoiser,
En le menaçant de faire main basse sur son précieux capital ;
Ce qu'il différera en formules consacrées,
Et d'une manière écrasante qui s'applique surtout
À capter les faveurs populaires d'un niveau supérieur.

Mais toi, sans t'en émouvoir, astreins-le jusqu'à une heure tardive.
Et quand il aura accepté de retirer son projet de loi,
Laisse ce vieux décrépît se l'arrondir au soleil.
Abandonne la lutte et interroge-le sur ce qui te préoccupe,
Ainsi nous serons quittes ! »

Et elle se fondit dans la foule...

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Accompagné de trois de mes meilleurs compères afin de le menacer,
Je longuai la voie sacrée perpendiculaire au canal rectiligne
Qui charriait l'eau de la mer,
Noyé dans une foule abondante,
Brûlante elle aussi du désir d'atteindre à la liberté,
Et dans l'ordre des choses, je marchais sus à l'ennemi.

Idothée s'extirpa à contre-courant de cette marée humaine.
Elle en avait rapporté quatre petits pots de graisse de phoque
Qu'elle mit à notre disposition,
Afin de ne donner prise, en ce lendemain de Sabbat,
À aucune occasion des ruses de son père, élite des gibiers de potence égyptiens,
Qu'elle en était venue à détester à le voir présenter, par-delà les règles,
Et par-dessus les têtes de tout un chacun,
Les lumières de son génie aux facettes diverses...

Ce fut le moment le plus épouvantable de notre démarche,
Tant était nauséabonde l'odeur exhalée par la graisse des veaux marins
Dont la jeune fille nous avait enduits, et qui semblait émaner directement
D'une latrine, ne voulant évidemment désigner qui que ce soit !

Toujours est-il qu'elle nous amena dans un bar situé sur la promenade,
Où un énergumène bien pourvu,
Une sorte d'eunuque auquel on aurait retiré les nerfs,
Nous tendit les lèvres pour un baiser dont les ondes évanescentes firent
disparaître,
Sans avoir l'esprit moqueur, jusqu'au souvenir de notre propre putréfaction...

Ce matin-là, nous ne supportions aucune injustice.
Et encore moins les effluves de parfum que répandait la foule
Qui s'épanchait sur elle-même en un cercle bruyant !

À midi pétante, l'ignoble vieillard se détacha de cette masse,
Allant au-devant des uns plutôt gras, des autres replètes,
Les trouvant bien nourris, en calcula le nombre en commençant par nous,
Sans qu'il n'ait pu flairer la moindre supercherie.

Puis il plaça l'argent comme d'habitude, selon son bon plaisir !...

Pour être bref, protestant à grands cris, nous le saisîmes par la barbe ;
Mais au lieu de se faire oublier, y prenant un plaisir non déguisé,
Il nous montra de surcroît sa plus étroite inimité malgré sa situation critique.

En effet, à cet instant précis,
Et de manière la plus inusitée de la part de quelqu'un ayant une longue chevelure,
Il cracha comme un petit serpent venimeux,
Ou plutôt comme une panthère qui marque son territoire !

Il se laissa tomber au sol flasque comme de l'eau
Puis se raidit comme un tronc d'arbre, feignant la mort.
Néanmoins, aptes à tout supporter,
Nous nous efforçons de le maintenir avec persévérance,
Et surtout sans avoir à subir un désastre.

Quand il fut épuisé, il me demanda :

« Diable !... Par quel moyen t'es-tu procuré un tel plan !? »

Je lui répondis :

« Ne sens-tu pas l'odeur que j'exhale ?

J'en suis imprégné depuis déjà longtemps et ne peux la chasser.

Aussi, dis-moi comment rentrer chez moi en un tel appareil,

Alors que la gloire m'avait été promise ! »

Du tac au tac, il me répondit :

« Lorsqu'en un pays étranger où pourtant les routes sont droites,

On emprunte les voies tortueuses des seigneurs

Pour prendre la tangente et regagner sa patrie,

Non sans s'être remis avec tous ses biens aux mains d'un pauvre type

Lui-même au bout du rouleau, voilà ce qui arrive

Si on ne lave pas tous les jours ou qu'on ne sait pas nager ! »

J'en fus carrément atterré. Toutefois, je dis avec finesse :

« J'en conviens, et sincèrement, je vais y mettre bon ordre.

Mais dis-moi ceci encore : sont-ils rentrés chez eux sans peines,

Tous les Achéens que Nestor et moi avons laissés à notre départ de Troyes ?

Y en a-t-il qui ont péri d'une mort cruelle sur leurs bateaux,

Et dans des bras amis ? »

Il me répondit aussitôt :

« Pourquoi m'interroger à ce sujet ?

Il n'est pas nécessaire de connaître tout ce que je sais, car tu risques de pleurer !

Il y a eu beaucoup de survivants,

Mais il y en a beaucoup aussi qui ont été domptés.

Seuls deux chefs Achéens ont péri pendant le retour.

Un troisième, encore vivant, est toujours retenu de par la vaste mer.

Ajax a trouvé la mort sur sa trirème que

Poséidon avait poussée sur le haut rocher Gyrée.

Mais il eût été sauf s'il ne s'était vanté d'en avoir réchappé malgré les dieux.

Poséidon, qui l'entendit, le trouva orgueilleux.

Il saisit donc son trident et, de ses lourdes mains,

Frappa la roche Gyrée qu'il fendit.

Une partie resta debout, mais l'autre s'abîma dans la mer,

Entraînant Ajax avec elle. Il est mort en buvant de l'eau salée.

Quant à ton frère Agamemnon, il a échappé à la mort, sauvé par la puissante Héra.
Mais lorsqu'il allait atteindre le promontoire Malée,
La tempête l'emporta jusqu'à l'autre extrémité de son pays, là où habitait Égisthe.
Ayant mis pied à terre, il crut pouvoir rentrer chez lui et était heureux.
Mais de la tour de guet, un veilleur l'aperçut.
Il avait été posté là par le perfide Égisthe
Qui lui avait promis pour salaire deux pièces d'or.
Il montait la garde toute l'année afin que l'arrivant ne pût lui échapper.
Il courut annoncer la nouvelle à Égisthe, qui aussitôt conçut une chausse-trape.
Il choisit parmi le peuple vingt hommes les plus hardis, les mit en embuscade,
Et dans la maison fit préparer un festin auquel il invita Agamemnon,
Qu'il amena sur son char jusqu'à la ville.
Et l'ayant à sa table, il le tua comme on abat un bœuf dans une étable.
Aucun des hommes qui accompagnaient Agamemnon ne survécut,
Ni aucun homme de la suite d'Égisthe !
Tous furent tués dans la salle à manger ! »

J'en eus le cœur brisé, et je pleurai assis sur le sable.
Je n'avais plus envie de vivre ni de voir la lumière du soleil.
Quand j'en eus assez de pleurer et de me rouler par terre,
Le putain de vieux loup de mer reprit :

« Ne pleure pas davantage. Ça ne sert à rien.
Essaye plutôt de regagner ta patrie où, si ce n'est l'assassin de ton frère,
Tu trouveras Oreste qui lui a réglé son compte,
Et tu pourras prendre part au banquet funèbre. »

Cela me réconforta malgré ma grande affliction, et je lui demandai alors :
« Je sais maintenant ce qui est arrivé !
Mais parle-moi du troisième héros,
Celui qui encore vivant mais retenu de par la vaste mer.
À moins qu'il ne soit mort ?
Quel que soit mon chagrin, je veux que tu me dises tout. »

Il me répondit sans attendre :
« Il s'agit du fils de Laërte, celui qui habite en Ithaque.
Je le vois très triste sur une île où une drôle de gonzesse du nom de Calypso
Lui prend la tête pour le retenir.
Je le vois très tourmenté, se tournant d'un côté puis de l'autre,
Car il n'a pas de répondant pour pouvoir rentrer chez lui.

Quant à toi, Ménélas, ta destinée n'est pas de mourir ici,
Mais de vivre en ton palais insouciant et de manière frivole,
Pour ne pas dire perverse.
Car tu as épousé Hélène, qui a trait à la nature de ces choses. »

Ayant ainsi parlé, il plongea dans la foule.

Moi, me démenant par tous les moyens et de toutes mes forces pour ne pas couler,
En cette galère je ramais avec mes compères,
En me nourrissant de rapines, de poulets qui servent aux augures,
Et en dormant à la belle étoile dans la brise de mer.

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Et dieu m'en sera témoin,
Pour le malheur d'autrui nous poussâmes dans une eau agité et trouvâmes
Un vaisseau de transport qui se trouvait à sec sur la rive du Nil.
Et falsifiant les registres officiels, altérant nos noms dans leur prononciation,
Achetant la sentence des juges corrompus, et louant nos ancêtres,
Nous gagnâmes la haute mer sous un vent favorable qui nous poussa rapidement
Jusqu'à la mère patrie où je subsiste encore à l'heure où je te parle,
Hésitant à faire des largesses pour le compte d'autrui !...»

Mais, attends donc une dizaine de jours ;
D'ici là j'aurai recueilli quelques écus à la fontaine d'Hippocrène,
Qui en charrie beaucoup quand l'art est achevé.
Et soit dit sans vouloir t'offenser, je te les offrirai avec empressement,
Pour que tu puisses, chaque jour que Dieu fait,
Te consacrer dignement à ton petit ouvrage. »

Télémaque répondit prudemment :
« Ces choses-là peuvent être aisément mises en doute !
Mais même s'il me fallait, mon cul sur la commode, rester un an ici,
À faire une lecture publique du récit complet des événements qui s'y déroulent,
Je prendrais le parti de ne pas m'attarder...
Quant à ton aimable attention, je l'impute immédiatement et sous tes yeux
À ta cupidité et à ton ambition effrénée de surpasser les chevaux
Qui continuellement se relâchent dans les prés !
Car à la façon de ces rois, tu uses abusivement de ces trois leviers :
La race, la crainte et la cupidité ;
Et qu'ils soient noirs ou blancs, leur allure vagabonde dans les plaines sauvages
Qu'aucun homme ne cherche à connaître, et moi encore moins que quiconque ! »

Heureux de pouvoir en venir aux mains,
Mais incapable de parler, Ménélas se déroba ouvertement,
Et tirant Télémaque par la manche pour le prier de ne pas se retenir,
Il bredouilla, les yeux injectés de son sang corrompu :

« Comme l'indiquent les habiles manœuvres de ta langue enfantine,
Je me serais sacrifié pour un envieux sans qu'il ne lui en coûte rien ?
Le petit capital que, de mon propre chef, je t'avais promis,
Je le changerai donc contre un hochet que, mon petit poteau,
Je vais te donner l'occasion de pouvoir apprécier
Parmi tous les trésors cachés que je garde en mon magasin !
Et je t'accorderai le plus joli qui est aussi le plus coûteux !...

Oui !... Je vais t'offrir Cotytto (Cotys) !... Elle-même !
C'est une véritable pierre précieuse, à la chevelure d'argent,
Ramassée en un nœud qu'on agrafe d'une barrette d'or en forme de grosses lèvres !
Ostensiblement, elle est toujours radieuse, sereine et pure.
Elle t'appartient en propre ! »

Dit-il en la lui mettant sous ses yeux,
Pour le convaincre de partager avec un prince de sang un dernier repas,
Que son épouse, la tête entourée d'une bandelette de laine d'un blanc neigeux,
Venait de servir, accompagné de ce vin nouveau qui rend si éloquent !...

Pendant ce temps, très loin de là,
Les courtisans badinaient, se réjouissant à l'idée de savoir que malgré sa
pugnacité,
Télémaque, inaccoutumé à cette pratique, se fendait en de vaines démarches ! ...

Toutefois, le charmant Eurymaque, qui était de loin le plus élégant
Et le plus intelligent d'entre tous, tira à part Antinoos pour lui demander :
« Allons-nous pardonner aux enfants qui sont arrivés d'être venus au monde ? ...
Tôt ou tard, ils vont nous obliger à comparaître en justice
Pour pouvoir répondre à l'appel de leur nom ! ...
Et moi, j'ai besoin du mien !
En effet, j'ai déjà une douzaine de donzelles qui, comme le faisaient leurs aïeules,
Donnent le sein à ces espèces de mouches,
Lesquelles subsistent elles aussi sans avoir à se tuer au travail,
Tout simplement parce que mon grand-père
A été condamné à leur payer une amende !
Or je voudrais en reconnaître au moins une,
Afin de pouvoir disposer sa vie selon les règles inflexibles de ma philosophie ! »

Évidemment, tout le monde fut surpris.
Car personne n'avait envisagé le problème sous l'angle d'une mouche,
Dont le premier rôle était, croyait-on,
De tourner en essaim et au son de leur trompe
Autour des parties sexuelles des jeunes filles nubiles dans les pays tropicaux...

Aussi, Antinoos répliqua-t-il :
« À vrai dire, nous formons une drôle d'équipe ! ...
Ou plus exactement une drôle de famille aux souches nombreuses et robustes !
Mais dis-moi !...
Ces jeunes filles dont tu parles, ne sont-elles pas protégées par les Basques
Qui portent au bûcher les noirs cadavres de leurs maris morts empoisonnés ?
Ou bien, pour garder son indépendance, ton grand-père

Aurait-il assisté à leurs banquets funèbres en s'y immisçant,
Par la force des choses ? »

Pour se protéger de ces fantasmagories,
Un des courtisans, faisant preuve d'un peu plus de courage que les autres,
Mais très sot, dit :
« Moi, je m'y rends de mon plein gré à leurs banquets !...
Mais n'en feriez-vous de même si un homme au style pompeux vous y invitait ?...
Il serait d'ailleurs malvenu d'opposer un refus à ses ordres,
Surtout quand on s'est engagé à être à son service,
Comme beaucoup de jeunes gens
Qui, en lui obéissant docilement, font la force du peuple !
Et si ce n'est pas Mentor qui est à notre tête, ça lui ressemble bien ! »

Ayant ainsi parlé, il retourna à sa caserne,
Non sans s'être attiré les quolibets de tous les auditeurs,
Et particulièrement ceux d'Antinoos, dont il avait provoqué la colère,
Mais qui dit, l'air calme et serein, pour remplir les silences et faire une synthèse :
« Ce jeune garçon a de drôles de méthodes pour protéger le peuple !
Avant qu'il ne le martyrise, il faut l'anéantir !...
Et avec lui tous ceux de son espèce, à commencer par Télémaque.
Que l'on me donne vingt hommes et je m'en chargerai. »

Pénélope ne resta pas longtemps sans apprendre ces projets,
Rapportés par Médon, elle lui dit, défaillante :
« Pourquoi vouloir tuer mon enfant ?... Pourquoi donc ce besoin ? ...
Ne veulent-ils pas même qu'on laisse un nom parmi celui des hommes ? »

Se surprenant à mentir, Médon répondit :
« Je ne sais quelle démence les pousse.
Ce qui leur tient à cœur, ou quelle mouche les y aura piqués ! »

Et, en quête d'une vaine réputation, ayant ouvert au cœur de Pénélope
De manière mesquine le chemin du désastre, il se retira,
Tandis que dans la ville tout entière ce ne furent que pleurs
Et que dans l'ombre de la maison les courtisans
Appelaient à grands cris la gémissante en se disant :

« La chose ne peut être mise en doute ! ...
A priori, nous n'avons pas été balancés ! En effet, la dame convoitée
Semble être en train de répondre aux avances d'un de ses fiancés ! »

Antinoos, croyant être l'élu de celle-ci et le maître à penser de ceux-là,
L'exprima par ces mots :
« Cessez de divaguer, bande de larves !...
Et gardez-vous bien de vos idées stupides !
Car il est à craindre qu'elles soient colportées. »

Et, de plusieurs maux choisissant le moindre,
Il désigna mollement vingt hommes libres de toutes obligations,
Des gibiers de potence qui n'en étaient pas à leur coup d'essai,
Puisqu'ils passaient leur temps sinon en escarmouches,
À arracher la laine des brebis qu'ils faisaient chanter au lieu de les servir,
Ou à plumer les oies qu'ils avaient asservies au lieu de les soutenir.

D'un autre côté, la chaste Pénélope, pratiquant l'abstinence,
Repoussait ses repas, en se ressassant l'histoire qu'elle consignait par écrit.
Et comme un lion au milieu d'un groupe de chasseurs
Qui l'ont encerclée par la ruse,
Elle se débattait, en se demandant si son irréprochable fils,
Par une heureuse fortune, échapperait à la mort,
Ou s'il serait dompté par les coups des courtisans qui ne pouvaient pas le sentir,
Jusqu'au moment où, saisie de sommeil,
Elle se renversa en arrière, tous ses membres détendus.

Histoire de mettre un terme à ses plaintes et à ses gémissements,
Les yeux étincelants, la déesse Athéna lui projeta alors le spectre d'une femme,
Iphthémie, l'autre fille d'Icarios.
La vision entra dans la chambre par le trou de la serrure,
Et, s'arrêtant au-dessus de la tête de Pénélope, lui dit :
« Tu dors, Pénélope, le cœur gros ?
Pourtant les dieux dont la vie est bienheureuse ne veulent pas que tu sois triste.
Ton enfant n'a commis aucune faute envers eux, et il peut encore revenir. »

Dans son demi-sommeil, Pénélope répondit :
« Pourquoi, ma sœur, es-tu venue me voir ?
Ce n'est pas ton habitude, tu habites très loin !
Tu me dis de ne pas me frapper et
D'oublier toutes les peines dont je suis tourmentée !
Or, j'ai déjà perdu un époux de grande valeur,
Une espèce de crabe batailleur qui, par ses divers talents très utiles,
Excellait entre tous les glorieux Danéens.
Et maintenant, c'est mon fils chéri qui, au lieu d'aller à l'école,
Ce fou est parti sur un bateau sans avoir de diplômes.
Et je pleure encore plus pour l'un que pour l'autre !
Je tremble pour lui, car je crains qu'il ne lui arrive malheur,
Avec toutes ces putains qui cherchent un mari
Et les pirates qui sont allés lui tendre un piège pour le tuer. »

Le spectre de sa sœur lui répondit :
« Ne perds donc pas courage !
Ne te laisse pas ainsi emporter par la crainte, car il est accompagné d'Athéna,
Qui, ayant pitié de tes larmes, m'a envoyée pour te rassurer. »

Connaissant son affaire, Pénélope lui répondit :
« Si tu es vraiment une déesse, ou si tu viens de sa part,
Dis-moi aussi ce qui est arrivé à l'autre !
Vit-il toujours ? Voit-il la lumière du soleil ?
Ou est-il mort et dans la maison d'Hadès ? »

Le spectre lui répondit :
« De celui-ci je ne te donnerai pas de détails.
Je ne te dirai pas s'il est vivant ou mort,
Car ça porte malheur de parler dans le vent. »

Cela dit ; elle se faufila par le trou de la serrure,
Pour ne pas perdre le souffle dont elle venait de parler.

Les courtisans, de leur côté, s'étant embarqués, naviguaient sur les flots.
Ils pensaient pouvoir se débarrasser rapidement de Télémaque.
À mi-chemin entre Ithaque et Samos,
Il est une île rocheuse aux falaises escarpées : c'est Astérix.
Elle n'est pas très grande et elle a un port très étriqué.
C'est vers ce goulet que les Achéens dirigèrent leur bateau
Pour se cacher en embuscade.

5. *Epsilon*

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Athéna adressa à son père cette prière en faveur d'Ulysse,
Qu'elle avait toujours en mémoire :
« Zeus, dois-je pardonner ou non aux despotes les crimes
Dont ils font porter le chapeau à Ulysse,
Comme son père, homme bon, juste et raisonnable,
Les pardonna à ses maîtres d'école qui, pour régler leurs propres passions,
Adoucissent l'âme des enfants ignorants qu'ils chérissent en la déchirant du bâton
Pour leur apprendre en échange que c'est pour leur bien qu'ils le font ! »

Troublé, Zeus répliqua.
« N'essaye pas de tirer de manière enfantine ton épingle du jeu !
Ne cherches-tu pas toi aussi,
Sous couvert de pouvoir enseigner à leurs fils la sagesse,
À châtier des courtisans qui, eux non plus
Ne veulent pas éprouver de dommages ? ...
Il faut se montrer intelligente et commencer à s'assagir soi-même
Pour ne pas provoquer l'adversité et éviter les violences ! »

Et se tournant en lui-même :
« Qu'Ulysse s'attache à nager dans ces eaux-là !
Au bout d'une vingtaine de jours il devrait pouvoir y arriver,
S'il plaisait aux dieux de se faire décrotter au lieu de lui faire barrage.
Car, ne contribuerait-il ainsi à leur gloire ? »

Pas plus stupide qu'un autre, Ulysse obéit sur-le-champ,
Et gonflé d'orgueil, sans s'endormir à faire la planche,
Il en assembla au contraire une pour se construire un esquif,
Dans une calme petite baie où il avait vue sur la mer.

Et y ayant englouti sa fortune,
Sans attirer l'attention ni faire impression sur quiconque,
Discrètement il se laissa emporter sur le vaste océan,
Non pas en flottant éternellement dans le ciel éthéré
Sous la forme d'un goéland aux ailes déployées,
Mais en s'enfonçant affamé dans le creux de vagues bouillonnantes,
Sous la forme d'un dauphin
Pour attraper quelques poissons visqueux et chatoyants,
Qui néanmoins font en court bouillon toujours venir l'eau à la bouche !

C'est ainsi que, se démenant avec insolence,
Et parfois dans les tempêtes les plus violentes
Pour survivre aux outrages du temps dont il était éclaboussé,

En retour il put tirer quelque profit du produit de sa pêche.

En effet, pour se soustraire aux regards ennemis,
Pour tout dire il habitait dans une grotte secrète, une sorte de tombeau
Qu'il partageait avec son âme, petite flamme vacillante qui s'était ressaisie,
Au lieu de le tourmenter le réchauffait près du foyer qu'il avait allumé,
Et qui répandait çà et là une bonne odeur de bois de cèdre et de thuya
Qu'il fendait très volontiers en y allant du chant de l'hyménée.

Aux parois de cette grotte une vigne déployait de vivaces rameaux
D'où des grappes pendaient en abondance.
Quatre fontaines y répandaient une eau claire et tout autour
De tendres prairies de violettes et de persil étaient en fleurs.
Un immortel voyant cela se fut émerveillé,
Et Hermès évidemment s'arrêta pour admirer le spectacle.

Quand il fût satisfait d'avoir tout contemplé, il entra dans la grotte spacieuse.
Et quand ils se virent face à face, l'âme d'Ulysse ne manqua pas de le reconnaître.
Car, si éloignés qu'ils puissent être les uns des autres,
Les immortels se reconnaissent entre eux.

Mais Hermès ne vit pas Ulysse.
Solitaire, chose facile à croire, il craignait que son âme ne subsiste après sa mort
À laquelle il s'attendait en pleurant sur le rivage
Dont il aimait de tout son cœur au long de ses promenades
Contempler le dessin de ses yeux pourtant affaiblis
Et fatigués d'être fixés sur l'horizon,
Qu'il interrogeait sur la réelle utilité de l'intelligence
Que la plupart d'entre nous emploie sans répit au cours de l'existence
Afin d'abuser avec volupté des uns par centaines,
Et de déjouer de manière affligeante les dernières volontés des autres par milliers !

Frémissant rien qu'à cette idée, il exprima sa colère à voix haute :
« Les seuls sentiments qui font battre les cœurs à fond, sont ceux de la jalousie.
Comme on peut le constater quand une belle et jeune femme s'unit sans contrainte
Dans un autre lit que celui de son époux !...
Et lorsqu'Aurore, du bout de ses doigts roses, goûte,
Non sans en éprouver une joie intime au vit du chasseur Orion,
Ne trouve-t-on pas là une occasion de s'indigner pudiquement ?...
Et ne faudra-t-il pas qu'Artémis le traîne sur son terrain de chasse,
À l'opposé exactement de la douce caille qu'il aurait aimé poursuivre ?...
De même, lorsque Déméter, aux belles boucles blondes, ne pouvant résister
Aux avances de Jason, s'y unit par trois fois consécutivement,
Zeus ne foudroya-t-il pas celui-ci sur le champ de leurs ébats amoureux ?
Et là où beaucoup ont péri pour avoir été frappés tout comme moi,

Très violemment entre les jambes où sont enfouis les bijoux de famille,
Ne suis-je sauf, grâce aux dieux, alors qu'on me poursuit pour me les arracher ? »

Tel du vif-argent, il se répliqua en lui-même :

« Il faut maintenant que je reprenne ma route et contrôle ma colère ! »

Mais la petite flamme vacillait dans ses yeux abîmés par la fatigue et les larmes.
Les paroles magiques qu'il proférait,
Même s'il dormait toutes les nuits baigné par sa lumière,
Ne parvenaient plus à faire descendre la lune du ciel,
Et son désir s'émoussait à sillonner des jours entiers la plage de long en large,
En se plaignant d'avoir à soulever des montagnes au lieu de se faire dorer au soleil
Comme tous les autres, fatigués de gémir sur eux-mêmes
Et de pleurer des larmes maintenant épuisées...

« Allons, se dit-il !

Au lieu de se faire bronzer jusqu'aux os, préparons sérieusement et point par point
Notre départ, sans oublier évidemment d'appareiller comme promis avant l'hiver,
En s'excusant assez honteusement d'être enchaîné par le désir intime
De poursuivre une jolie petite caille légère et capricieuse qui,
Incapable de supporter patiemment le moindre petit retard,
Par une disposition quasi divine de sa nature même,
En dernier lieu, ne pourra s'empêcher de se faire abattre par une sombre brute ! »

À la pensée d'un tel malheur dont on ne saurait douter
Face à cette bête énorme, monstrueuse, démesurée et insatiable,
Le Monde en un mot,
Immonde comme une motte qu'on peut toucher du bout du doigt,
Non pas pour la remercier de voir le jour en la regardant dans le blanc des yeux,
Ni pour s'en saisir voracement comme du sein d'une mère,
Et encore moins pour la persécuter,
Mais pour lui témoigner du respect avant d'en gravir les sommets.

Pour couper court Ulysse, se moquant de lui-même,
Se dit tout haut dans le silence de la nuit :
« Indiscutablement, la nature humaine en particulier est infâme,
Non seulement pour utiliser de telles métaphores mais aussi pour chercher,
En s'accrochant du bec et des ongles aux aspérités de rives sauvages et escarpées,
À approcher les nuées aux belles formes et aux teintes variées
En leur tendant les mains pour leur faire comprendre que c'est pour leur bonheur
Et non pour les anéantir !!
Alors qu'empiriquement on le sait, on ne peut s'en saisir !
Ni en faisant patte de velours pour les mettre en confiance,
Ni en les dirigeant d'une poigne de fer impitoyable
Pour les passer à la casserole, alors qu'elles sont aux fourneaux. »

Et il s'endormit.

C'était le mois d'Août, et la vénérable Calypso suivait ses pas.

Ils arrivèrent au saint des saints de la grotte

Et Ulysse s'assit sur le siège qu'Hermès venait de libérer.

La nymphe plaça près de lui toutes sortes de mets et de boissons,

Tout ce dont se nourrissent les humains, et elle s'assit face à lui.

Des servantes, en cette divine nuit, présentaient ambroisie et nectar.

Puis, quand ils furent rassasiés du plaisir de manger et de boire,

Pour rompre le silence Calypso l'auguste déesse lui dit :

« En tout la réalité surpasse l'imitation,

Et relativement aux veines et aux artères qui, entrelacées par tout le corps,

Prouvent la nature incroyable de l'œuvre des dieux bienheureux,

Je ne prendrai pas ceux-ci à témoin, mais la terre, le vaste ciel et ma tristesse :

Même si, à travers tes métaphores qui expriment sans détour le fond de ta pensée,

On peut voir que tu es le plus scélérat des hommes,

Je ne formerai contre toi aucune chausse-trappe !

Aussi, réponds-moi franchement !

Allons ! À coup sûr je ne m'ouvrirai pas les veines.

Est-il vrai que tu veux dès maintenant

Regagner ta maison en ta patrie bien aimée ?

Pourtant la vie animale est entretenue par trois fonctions :

Manger, boire et respirer.

Et si tu savais les peines que tu devras endurer

Avant de pouvoir atteindre la terre de tes pères, tu resterais ici avec moi !

Et tu serais immortel, malgré ton désir de revoir ton épouse, un peu niaise ma foi !

Mais qu'a-t-elle donc de plus que moi ?

Je ne suis pas moins bien faite ! »

Ulysse, se refusant de courir cette sorte de danger, lui répondit :

« Je sais parfaitement que Pénélope n'est ton égale

Ni par la beauté, ni par l'intelligence !

Néanmoins je souhaite tous les jours pouvoir rentrer chez moi.

Et si un dieu s'y oppose et que je fais naufrage,

Tu n'auras qu'à graver mon nom sur la pierre.

Car j'ai déjà beaucoup souffert et j'en ai assez. »

Cela dit, ils demeurèrent au saint des saints de la grotte, serrés l'un contre l'autre.

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,

Notre héros, cherchant une serviette, en recouvrit ses yeux accablés

Aussi blancs que l'argent obtenu par faveur populaire ;

Et déployant en tous sens, à l'aventure, ses cheveux comme un voile de cendres,

Il prépara les choses nécessaires à la vie :

Une longue canne, sorte de trique de bronze, qui du matin au soir

Ne le quittait jamais et qu'il tenait raisonnablement bien en main

Comme autrefois ses outils qui lui servaient à équarrir et
Polir le solide bois de chêne.
Puis, contrairement aux gens qui, dépourvus d'esprit,
De finesse et de goût, se retiennent devant un pâté de campagne maison,
Comme le dit la plèbe, à qui on ne fait pas les cornes par derrière,
Il s'en tapa sèchement un à la saveur de terroir,
Grand comme son avant-bras, et en entier !
Et, remis à flot, saisi d'un léger trouble,
Il alla se soulager en ligne droite derrière les grands arbres.

Ainsi donc, ramené à sa juste mesure, conscient de ses limites,
Il s'en revint pour peaufiner son plan,
Et le discernement de l'esprit n'excluant nullement le discernement du palais...
...Taratata... sans se frapper ni se laisser abattre.
Et encore moins feindre, comme une vieille fille,
De toucher plus qu'il ne conviendrait
La flûte du bout des lèvres, il se la ficha entre les dents avec mesure,
Constance et un brin de tendresse respectueuse que, par manque d'expérience,
On impute généralement à de pâles cocos accoutumés à se la mettre dans le nez
En lignes aussi serrées que les cuisses d'une vierge qui,
Pour se libérer de son cocon, en parle prématurément en effeuillant la marguerite.
Et pour notre gouverne, en outre pour annoncer la pluie,
Tout comme Ulysse qui, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire,
Remit comme par miracle de son état de défectuosité physique,
L'accompagne du chant de l'hyménée,
Alors qu'il pleuvait des cordes sur la mer déchainée.

Ayant travaillé avec beaucoup de soins sur ce point capital,
Sans dire d'absurdité, pendant quatre jours, tout son bien s'en était allé en fumée.
Et ne pouvant jouir d'un repos pourtant mérité, le cinquième jour exactement,
Larmoyant, le héros rassasié d'eau emprunta, au risque de sa peau,
Une outre de vin qu'il se mit tout de même derrière la besace,
Avec des vivres qui lui échoyaient de manière agréable.
Et ravi d'avoir éclairé de ses flammes toutes les œuvres d'ici-bas,
Ne vous déplaise, il leva les voiles.
À la faveur des vents, maîtres dans l'art de procurer du plaisir,
Il dirigea sa barque qui errait çà et là, alors qu'il sommeillait,
En se gardant toutefois d'abandonner les provisions aux soins de sa main gauche.

Pendant dix-sept jours, il lambina au gré des vents,
Et le dix-huitième jour, alors qu'il divaguait ainsi,
Il fut saisi d'effroi par l'aspect terrible et monstrueux
De la masse sombre d'une énorme montagne,
Qui lui remit brutalement les pieds sur terre,

Dont les beautés, de manière générale, l'avaient déjà profondément ébranlé.
Toutefois, ce serait porter sur notre navigateur un jugement vicié,
Ou être une méchante langue, que de dire de lui :
« Mon Dieu ! Que cet homme a vieilli !
Dans la mesure plus grande où il me rappelle mon père, il va me faire la peau !
Il faut donc que je m'attache à ce qu'il aille se faire pendre ailleurs,
Ou à le faire enfermer ! »

Et tous ensemble, tous,
En nuages sombres et serrés, bouillant d'indignation,
Multipliant les traits dans la tourmente populaire qui s'agite dans un air étouffant,
On prend les choses en main.

Et pour contrebalancer l'effroi qu'inspire la foule déchaînée,
Au milieu de la nuit, on lâche les fauves
Qui font la chasse aux lièvres jusque dans les déserts,
Où, gonflés de colère dans les tempêtes de sable que soulève
Le souffle furieux de l'Euro, on s'unit contre nature aux chameaux
Afin de chercher à atteindre avec eux une oasis enveloppée de Zéphyre,
Et y attendre paisiblement que se lève la Borée qui fera naître
Une meilleure atmosphère dans les dunes qu'elle polira autour de la mer Rouge.

Toutefois, se sentant coupable de cette métaphore
Dont son cœur était grandement complice,
En tombant à genoux notre héros se dit :
« Il est à craindre que cela puisse réellement arriver !
Et maintenant qu'elle est désœuvrée, que va donc faire la foule ? ...
Si ce n'est d'essayer de me mordre pour me déchirer
Jusqu'à ce que mort s'ensuive ? »

Le vide qui succéda à cette évidence était tel qu'il en fut renversé,
Au point de délier ses lacets et de lâcher la barre !
Mais, affaiblis par l'urine dont ils étaient imprégnés,
Ils se brisèrent sous le choc d'une épouvantable secousse
Que, pour suivre, il leur imposa cruellement...
Et tandis qu'ils se disséminaient au loin,
Notre vigoureux héros nu-pieds s'écroulait sur lui-même.

Donc, plus mort que vif, les membres encore palpitants sous le choc,
Le glouton ayant avalé à longues rasades une cruche de vin noir
Ne put prédire combien de temps durerait sa torpeur.

Et le teint livide, se dégageant d'une longue obscurité,
Il rejeta de sa bouche le goulot de la cruche qui y était resté fiché,

Pour goûter à un remède plus âcre
Qui ruisselait sans bruits en gouttes abondantes de sa tête blessée.

En ce jour funeste qu'on peut marquer d'une pierre noire,
« Malheur, se dit-il !... A-t-on changé les sentiments qu'on éprouvait pour moi ?
Il ne faut pas que je m'agite, car, pour suivre, on va me circoncrire,
Et sous mes propres yeux, en disant que c'est pour moi le salut,
Le parti le meilleur pour une vie ordinaire, laborieuse, difficile et pénible,
Qu'il faut fixer solidement pour se tenir à flot,
Puisqu'il n'y a rien à en attendre de mieux ! »

Pendant qu'il réfléchissait ainsi,
Une troupe de fantassins, qui allait çà et là en armures légères,
Mais dont l'éloquence était d'un effet terrifiant,
Forma sèchement un cercle autour de la calamité,
Et, de force, la roulèrent par terre comme une baie de blé sec.

Il arracha donc de son corps flétri et décrépité par les ans
Ses vêtements de mauvaise qualité,
Et il entonna le chant de l'hyménée pour l'enseigner à la foule,
Qui, soumise et magnanime, ne le lapida pas, mais détourna les yeux !

« ...Et pour ne pas entraver la victoire, présentons nos parties sexuelles,
Sans redouter de heurter !
Dans le cas contraire, on se retournera ! »

Ayant accompli ses devoirs envers les dieux, les parents, la patrie, les amis,
Et les prédateurs qui l'emportent sur lui en butin, rapines et prises de chasse,
Ulysse, supportant avec peine que s'obscurcisse et s'éclipse à la lumière du soleil
La lueur de sa lampe, éteignit cette dernière, et, fermant les yeux, se dit :

« Diable ! Pourquoi la foule s'excite-t-elle contre moi à ce point-là ?
Susciterai-je donc autant de haine ?...
Il me faut la dissoudre avant qu'elle ne me ronge
Jusqu'à me faire oublier de lui rendre hommage !...
Ne nageons donc pas à contre-courant dans l'épouvantable bordel qu'elle distille.
Observons l'ordre établi,
Et rejetons les éternels grands sentiments
En essayant de nous élever avec opiniâtreté !
Aussi hébété qu'au jour de sa naissance,
Pour éviter finalement la mort,
Il n'oublia pas de se soigner comme le font les vampires,
Mais ces derniers en courant afin d'échapper aux vents du Nord-Ouest
Qu'on appelle, on le sait, la Borée,
Et qui dès l'automne balaient les points rouges capitaux —
Balalakhch en arabe — pivots de chaque affaire à laquelle on peut se fier,
À condition qu'elle ne soit pas troublée par le vert émeraude du tendre Zéphyre —

Sappheiros en hébreu — de pacotille que l'on peut aisément mettre à son compte,
Sans avoir à se diriger à l'aveuglette dans les tourments de l'Euro... »

En homme averti, Ulysse, voyant là une kabbale,
Sans autre échappatoire, et par crainte des lois,
Ne se fit pas tirer l'oreille pour aller se rhabiller,
En donnant l'assurance qu'il aura soin d'empêcher
Qu'il ne lui soit plus jamais fait le moindre tort !
Emporté par les vagues et les ressacs,
Aidé d'Athéna écoutant ses prières
La vive tempête vint s'arrêter nette.

Epuisé, mais sur la terre ferme d'une île inconnue
Il s'endormit sous un cocotier.

6. Zeta

Dompté par la fatigue, il dormit deux jours et deux nuits.
Dès le lever du troisième jour il s'éveilla sous une chaleur brûlante
Et la gorge serrée en récompense du devoir accompli.
Saisi par le délire de la fièvre, notre héros reconnu avec certitude
Que tour à tour, sur lui penchés en cercle,
Tout le monde habituellement importun était réellement gentil,
Chérissant particulièrement les jeunes mariées,
Soucieuses d'apporter l'eau fécondante à la rivière tarie de leurs époux malheureux
Qui murmurent entre eux des théories politiques et
Empilent chacun chez soi des écus, élevant des bûchers
Selon la conjoncture et en semant la terreur en juste proportion.
Sans pour autant dominer leur maîtresse, la Mort,
Qu'avec Alcinoos — un drôle d'oiseau faisant fonction de roi —,
Inspirés par Hadès, ils appellent Kère.

C'est donc en se préparant méthodiquement à mourir qu'Ulysse méditait,
Espérant néanmoins se tromper, et notamment sur les exploits de Nausicaa,
Jeune fille de bonne famille dont Alcinoos était le père.
Elle était allongée sur un lit bas et étroit,
Dont le ciel, en forme de calice était fait d'une seule pièce de bois
Enduite de la cire qui préserve les fruits.
De part et d'autre de ce qui ressemblait à un petit monument funéraire,
Devant lequel on gémit selon les circonstances,
Deux élégants rideaux d'une blancheur convenant à la déesse Athéna
Tenaient réellement en haleine,
Garantie la plus sûre d'une vie à l'abri de la crainte,
Et qui, bouffie d'orgueil, comme peuvent l'être les jeunes filles de son âge,
S'y était installée de manière palpable.

Et on se disait à la cour :

« Préoccupée par sa garde-robe, Nausicaa serait-elle indifférente
À l'égard des cérémonies instituées depuis longtemps
En notre mère patrie pourtant si bien pourvue en arcs de triomphe
Et lupanars de tous poils qui établissent de manière raisonnable,
Calme et durable, son excellente réputation ?

Selon l'usage, il lui faudrait un petit copain qui, quotidiennement,
S'adonnerait avec elle, sans trop d'excès,
Mais avec beaucoup de soin et d'attention à la philosophie
Qui prépare l'âme à recevoir la semence !

Car elle ne va pas rester vierge très longtemps,
Parmi des gens aussi gentils que son illustre père
Qui, dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
À la recherche de notoriété, l'emporte sur tous les autres avec grands sabots,
Et manières féminines de dire :
"Je sais que tu sais combien j'ai essayé de misères avec toi !..."
En termes les mieux choisis pour les tranquilliser avant de les envoyer au bain !
Je vous prie d'écouter mes paroles avec indulgence :
Rien ne demeure toujours dans le même état,
Et dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Nausicaa, cette jeune fille tellement trognon, prenant de la force,
Sans se dissimuler dans le clair-obscur,
Nue jusqu'à la racine des poils qu'elle s'épilait,
Obéissant à une impulsion, nous arracha avec fracas à notre rêverie.

Elle heurta du coude sa mère assise près du foyer,
Pour lui annoncer qu'il n'y avait en son mari
Aucune ressource du côté de l'ambition !...
Et de prôner l'égalité des sexes !...
Quant à son père, faisant la sourde oreille, il se dirigeait vers la cour
Afin de se dérober au supplice que doivent endurer les rois
S'ils veulent conquérir la noblesse à l'aide de leur talent et de l'intelligence.
Elle lui dit, dans sa langue un peu barbare, en s'approchant,
La tête tendue pour l'observer :

« Oh ! Oh... mon petit papa ! Sans char, faudra-t-il faire appel à une loi
En vertu de laquelle ces débats ne pourront plus être instigués
D'une manière aussi pesante ? Ces orages politiques
Dont les tensions se relâchent dans le tumulte de l'assemblée...
C'est ainsi qu'il convient, qu'on se contente de voir ta personne chérie,
Qui tient sa langue avec sa lucidité, de même que tes cinq fils,
Dont deux mariés ont le fiel de l'anus, et les trois autres qui ne l'ont pas flétri
Suivent leurs pas à la trace, en se dandinant dans le crépuscule du soir ?

Par ailleurs, j'ai besoin d'une robe nouvelle, celle-ci est toute ternie ! »

Et ne jugeant pas utile de lui parler de mariage fécond,
Elle n'en dit pas plus, d'autant qu'il la prenait à part !
« Je ne récus pas »,
Dit-il, en se rangeant au pas de course à son avis ;
Et, pour simplifier les expressions trop ambitieuses :
« Il faut te trouver quelqu'un qui, bien outillé,
Sans pour autant s'y soumettre, obéira au précepte que tu as évoqué ! »

Et, commençant par le commencement, il disposa dans l'ordre chronologique.
Donc, les esclaves, bien équipés et armés contre l'infortune des liens du mariage,
Lui montrèrent ce que ne révèlent pas les astrologues...

Et sans être emportée, Nausicaa — fardeau de l'aristocratie ? —
Supportait en son lit leurs coups et leurs vas et viens,
Avec un art achevé, heureuse sous le rapport des événements
Et du sort qu'elle avait à polir.

Tandis que sa mère, qui enfournait les pains avec une grande douceur,
Non seulement se flattait, versée dans la science politique,
D'être sûre que le prochain plairait à sa fille,
Mais, fait prodigieux, ruisselante de miel,
En outre lui désigna le monstre qu'elle venait de dénicher et
Qu'il lui fallait goûter sans perdre son temps
Ni peine à fricoter dans la salle de bain avant de le dévorer !

La jeune fille prit donc la baguette encore chaude qu'elle lui présentait,
Et, visiblement captivée par sa délicatesse,
Sans heurts, se l'enfila là où il n'y a rien de rugueux,
En bramant les compliments d'usage,
Et en tournant ses regards de tous côtés,
Sans les laisser aller au-delà de ceux de sa mère,
Qui, la couvant des yeux, en modérait la viscosité.

Car elles savaient qu'à cette humectation,
En belle cohorte viendrait bientôt s'en ajouter une autre
Qui, en jet continu, d'une douceur particulière insensiblement se répand,
Quand les événements sont heureux et ont un cours conforme aux désirs ;
Alors que, le plus fréquemment, on n'en a rien à faire
De l'impression produite par l'image des corps sur l'esprit subtil qui s'épanche !...
Auquel s'opposèrent d'ailleurs les servantes, et de manière assez médiocre,
Puisqu'elles le plantèrent là, près d'un trou d'eau, à l'ombre d'un platane,
À coups de bâtons qui le laissèrent pour mort, tel un serpent ayant baissé les bras.

Mais, sans trop se fouler à se laver de ses activités,
Obéissant à son précepte sur l'égalité des sexes,
Nausicaa charmée, estimant pouvoir jouir du repos qu'ils méritent,
Chercha à s'apaiser en se riant de l'aventure
Au rythme d'une chanson chantée en boucle avec une bande de copains,
Qu'elle dépassait largement de la tête,
Pas moins jolie que celles des violettes folles qui l'applaudissaient
Avec grand tapage et qui tirèrent Ulysse de son délire.

Il se dit :

« Diable ! Quel pays ! Et quelle musique violente,
En cette forêt de cheveux bien coupés
Mais de manière étrange, comme ceux de ces chevaux
Qui, tremblants sous la menace des traits, soufflent par leurs naseaux le feu ...

Sont-ce des nymphes dont je sais, par oui-dire, qu'elles habitent les montagnes,
Les sources et les plaines herbeuses ? Allons !
Il faut que je voie ça de plus près ! »

En homme de cœur qui souffre de pusillanimité,
Se cachant cette fois le sexe de la main,
Nu comme un ver qui ronge les meubles
Qu'on conserve pieusement en les entretenant,
Il fendit une pluie de petites étincelles
Tombant comme des pierres précieuses
De la prunelle des yeux d'une biche trépidante
À la longue chevelure frisée,
Qui s'avéra être un mâle châtré lui tendant une perche,
Non sans créer une suite d'embarras !
En effet, tout nu qu'il était, Ulysse, franchement poussé par une faim de loup,
Ne se contenta pas, dans cette confusion, d'une tranche de roast-beef,
Et ils en vinrent aux mains dans une mêlée générale bouleversant ciel et terre,
Décoction effroyable que la sève du henné et le sang des gorets en débandade
Transformèrent en eau de boudin qui se répandait ça et là !
Et cette baignade chargea notre héros de confiance en lui et de charisme bestial.

Seule la jolie Nausicaa, qui ne manquait pas de courage, resta assise à sa table.
Elle se demandait quelle serait l'allure d'Ulysse dans un joli costume.
Ulysse, de son côté, voyant, en cet esprit stoïque
Prompt à s'adapter aux choses les plus opposées,
Les prémices d'une dignité nouvelle,
Prit place à la table en choisissant ses mots avec circonspection :

« Ô reine de ces lieux !
Pour te satisfaire, je me punirai moi-même de mes actes indignes !
Mais j'implore ta divine pitié ;
Car, à n'en pas douter, tu jouis d'une présence d'esprit
Aussi immense que notre vaste ciel
Où siègent Zeus et sa fille Artémis, à laquelle on peut te comparer par la grâce
Qui surpasse haut la main celle d'une colombe volant vers les toits blancs.

Béni soit celui qui, pour toi, joue le rôle de père !...
Bénie soit ta mère et tes frères dont tu fais fondre les cœurs,
Alors qu'un brouillard épais, pendant le jour, les aveugle !...
Et plus que tout autre, béni soit le nouveau riche
À qui, au milieu de tous,
Tu confieras la mission de te ramener au foyer où tu le combleras
Dans ton intimité de ta divine présence — qu'à l'heure où je te parle,
Sous le choc des simulacres envoyés par ton corps délicat sur l'âme damnée,
Tu secoues à la clarté du jour en remontant la nuit, dans le creux de sa main,
Qui cherche à t'atteindre par le canal sur lequel on s'engage

Pour calmer une fraîche passion en se torturant soi-même,
Terrorisé à l'idée d'être vu — déjà celle pourtant plus plaisante
De se pendre à ton charmant joli cou, qui brille tel une escarboucle
Et suscite l'admiration au plus haut point !...

Et il est à craindre qu'éclatant dans un bruit de tonnerre
Le jet de ma foudre ne s'enroule autour de ton joli bras mignon,
En une étreinte charnelle, si je ne me jette à tes genoux sur l'heure,
En invoquant le pays où la langue, traditionnellement si riche et gentille,
N'en est pas moins de même nature que les flammes avides, errant çà et là
Sans sortir de la chape, pour s'abandonner dans la folie de l'ivresse
À la main caressante d'un pompier qui, de sa lance, en serait venu à bout,
Sans crier gare ?
Encore il n'y a pas bien longtemps, si j'ai bonne mémoire ! »

Tandis qu'en ce borborygme deux andouilles désinfectaient notre héros,
En promenant autour de lui des torches, du soufre,
Et en l'aspergeant en grande quantité de postillons
Aux vifs éclats de pierres précieuses,
Nausicaa veillant au grain lui apporta ses secours en le débarrassant avec vigueur
De ses deux frères qui, en godillant, arrivaient pour s'y atteler,
Nus comme ces immortels aux corps couverts
En grande partie de poils aux mêmes endroits,
Et qui mirent notre Ulysse dans la lune, à deux doigts de sa perte !

« Eh ! oh ! Allez coucher ! À la niche, Focus et Brandon !
Vos grossièretés sont maintenant ni plus ni moins complètement démodées ;
Même si une loi exceptionnelle votée par notre père nous en accorde le privilège ! »

Se sentant plus léger, Ulysse, répondant lui aussi à l'appel de son nom,
S'en alla se coucher de son côté.
Et Athéna, accourant les lèvres tremblantes
De crainte que le héros ne règle lui-même tout sur le plaisir,
Étendit lentement un épais voile serré sur sa condition triste et obscure.

Quand donc il s'endormit, Athéna lui apparut en un songe,
Sous les traits d'une petite fille transportant de l'eau dans une cruche.
Dans un accès de démence criminelle, il lui demanda en paroles douteuses
Qu'on a du mal à transcrire :

« Joueuse de flûte, as-tu été engagée pour faire la vaisselle,
Ou pour recevoir les coups de notre divin Alcinoos,
Qui, sans se retenir d'uriner, domine tous les hommes à la façon des dieux ? »

Furieuse, la petite fille lui répondit :
« Mon petit père, il n'y a pas péril en la demeure,
Car elle est proche de celle de mon père,
Qui n'est pas le premier citoyen venu,
Dont le but est de se ranger à l'avis de son voisin
Ou de lui arracher les paroles de la gorge
Afin qu'il lui indique sans attendre la voie.
Et je vais te la montrer sans contrefaire la vérité
Ni te raconter des choses incroyables.

Mais comme un voleur qui s'introduit dans les maisons, n'en dis rien à personne.
Car ici les gens ne supportent pas les étrangers.
Ils n'aiment pas ceux qui viennent du dehors, car la puissance n'est jamais sûre
Lorsqu'on se fie à ceux qui, sans ressources pour vivre,
Prendent néanmoins de grands airs en se pavanant.
Et leur génie est de faire à la vitesse grand « V » une pierre deux coups.
Poséidon le leur permet. »

Cela dit, la déesse le guida rapidement et il marchait sur ses pas,
Essayant de passer par tous les moyens possibles
Inaperçu parmi les riches Phéaciens
Qui, de par la ville, allaient en troupeaux.
Mais c'était inutile, car Athéna aux belles boucles,
Qui avait tant d'affection pour lui, avait versé sur son corps,
Composé d'éléments terrestres, un nuage de brume merveilleuse.

Ulysse admira les ports et les bateaux parfaitement équipés,
Les places où l'on se réunissait et les grands murs renforcés de poteaux.
Tout cela était une merveille à voir.

Quand ils furent arrivés à la demeure du roi qu'on connaît,
Les yeux étincelants, Athéna dit à Ulysse :
« Voici, mon petit, la maison du couple royal que tu m'as demandé de te montrer !
Tant que le ciel nourrira les astres, il se réjouira en composant avec mérite.
Et tu y trouveras la famille prenant son repas.
Entre donc, n'aie aucune crainte.
Car tout homme réussit mieux dans ses entreprises lorsqu'il est courageux.
Dans la salle à manger, va d'abord trouver la maîtresse de maison.
Elle s'appelle Arété, et, qui se ressemble s'assemble,
Elle est de même nature que celle d'Alcinoos, son époux. »

Il faut dire que le navigateur Nausithoos, malgré son mal de mer,
Avait pour père Poséidon, et pour mère Péribée,
La plus belle des femmes, qui le surpassait en vaillance.
Elle était la fille du magnanime Eurymédon, au long, long règne,
Et qui, ne se refusant rien
Causa la perte de son peuple impie et la sienne propre.

Poséidon s'unit alors à elle. Ils eurent un fils,
Nausithoos, qui régna sur les Phéaciens.
Il eut lui-même deux fils : Rhéxénor et Alcinoos.
Le premier n'avait pas de fils quand Apollon le frappa alors qu'il était jeune marié.
Mais il laissa une fille : Arété.
Alcinoos la prit pour épouse, et il l'honora
Comme aucune femme qui tombe sous la loi des hommes n'est honorée sur terre.

Ainsi fut-elle vénérée aussi par ses chers enfants
Et par le peuple qui la considère comme une véritable déesse,
Et la salue avec dévotion quand elle se promène en ville.
C'est dire qu'elle ne manque pas d'intelligence,
Dont elle se sert pour apaiser les disputes.
Et si jamais elle éprouve de la sympathie pour toi,
Tu peux espérer revoir ceux que tu aimes et ta chère patrie.

Cela dit, les yeux étincelants, Athéna disparut de l'aimable Schérie
Et gagna le Marathon d'Athènes, où elle s'installa dans le temple d'Érechthée,
Tandis qu'Ulysse se rendait en la maison de famille d'Alcinoos.
Le cœur agité de pensées, il s'arrêta devant la porte de bronze.
Il y avait au-dessus de la maison du pompeux Alcinoos
Comme un éclat de soleil ou de lune !
De part et d'autre, les murs qui s'élevaient
Entourés d'une corniche bleu ciel brillaient.
Les portes qui fermaient ce temple étincelaient, et
— ayez cette idée bien gravée dans l'esprit —,
Des montagnes d'argent n'auraient pu en arrêter le prix.
La serrure était en or décorée d'argent ciselé.
D'or et d'argent étaient de chaque côté les molosses
Qu'Héphaïstos avait sculptés avec une adresse hors pair,
Pour garder la maison de famille du pompeux Alcinoos
A tout jamais à l'abri du besoin.

À l'intérieur, dans la grande salle,
Des sièges étaient adossés aux murs à droite et à gauche de l'entrée, jusqu'au
fond.

Ils étaient recouverts de tapisseries de fins tissus ouvragés,
Résultat du travail des femmes qui n'avaient pas besoin de blé.
C'est là que s'asseyaient les chefs Phéaciens pour manger et boire l'âme sereine,
Car ils pouvaient le faire tout au long de l'année.

Des cinquante servantes d'Alcinoos à la recherche d'amour,
Les unes pressent des olives bien mûres,
Dont l'huile ne trompe pas l'attente des autres, qui, assises, la filtrent
À travers de fines gazes tissées fil à fil,

Tandis qu'aussi mobiles que les feuilles du haut peuplier,
Des gardes entourent ce sanctuaire de la plus grande vénération,
Et le protègent de l'affluence des spectateurs exaltés,
En tenant, sans dire aucune méchanceté, un discours d'une toute autre sorte.

Car les Phéaciens, étant de tous les hommes
Les plus naïfs et les plus dépourvus d'instruction en ce qui concerne le mariage,
Dans l'ordre naturel, leurs femmes sont les plus habiles à tisser des sous-vêtements !

Athéna leur a donné, plus qu'à toutes autres,
Le goût du bel ouvrage et des belles offrandes.

Quand elles ne sont pas en lieu de réunion,
Elles prennent grand soin du grand verger proche du passage à colonnes.
Un fossé de drainage inépuisable, fermé de barreaux quelque peu défectueux,
De long en large lui sert de clôture.

Là, sans lancer de grands mots,
On voit en abondance et d'une manière brillante de grands arbres florissants :
Poirier, grenadier, pommier aux fruits éclatants,
Figuier — ce ne sont pas ceux-là qui manquent —
Et oliviers pleins d'une telle fougue
Qu'il est à craindre qu'ils ne dépassent les bornes.
Jamais leurs fruits ne meurent ni ne manquent, été comme hiver.
Ils donnent toute l'année !

Toujours le souffle du Zéphyre fait pousser les uns et mûrir les autres.
Sans attendre que la première poire soit arrivée à maturité, la seconde est déjà là,
De même la pomme, la grappe de raisins, la figue et tous les autres fruits.

Plus loin, en terrain plat, sur des tonneaux chauds au soleil, du raisin,
Et tandis que des vendangeurs le cueillent, d'autres le foulent.
En avant des ceps dont les uns perdent leurs fleurs,
Des grappes commencent à rougir.
En derniers rangs, des plates-bandes où poussent des légumes en tout genre,
Verts toute l'année, et dans le potager coulent deux sources.
L'une alimente tout le jardin, l'autre envoie son eau
Jusqu'à la galerie à colonnes de la cour, vers la maison qui s'élève.
Et c'est en cet endroit magique que les gens de la ville viennent chercher de l'eau,
Et déposer leurs offrandes !

L'illustre Ulysse, debout là, était émerveillé !
Quand il fut repu d'avoir tout admiré,
Il franchit promptement le passage à colonnes et entra dans le palais.
Il y trouva les chefs et conseillers Phéaciens offrant des libations au bon Hermès.
C'est à lui qu'ils dédiaient la dernière avant d'aller dormir.
Toujours enveloppé dans son nuage de brume dont l'avait recouvert Athéna,
Ulysse traversa la grande salle jusqu'à ce qu'il fût devant Arété et le roi Alcinoos.
Et dès le moment où Ulysse embrassa les genoux d'Arété, la nuée divine se dissipa.

À ce spectacle admirable du héros dans la salle, tous en demeurèrent sans voix.
Déjà Ulysse la suppliait :

« Arété, fille du tumultueux Rhéxénor, égal aux dieux,
Je suis tombé dans une situation malheureuse ;
J'en suis venu à être détesté, et en me prosternant à tes genoux
Je me sou mets à ton époux,
Et de manière plus précise à tous ceux qui vous sont intimement liés.
Que les dieux vous accordent bonheur et prospérité tout au long de la vie.
Puisse chacun chez soi donner de l'aise à ses enfants
Afin de gagner la faveur populaire.
Mais hâtez-vous de me ramener chez mes pères,
Depuis trop longtemps je souffre de ne pas les voir ! »

Cela dit, il s'assit dans les cendres refroidies aux pieds de la maîtresse de maison,
Près du foyer. Mais personne ne s'inquiéta de son silence.
Après un long moment, le vieux militaire Echénos, le plus âgé des Phéaciens,
Qui connaissait l'histoire ancienne et l'emportait sur tous par ses discours,
Lorsqu'il prenait la parole, dit, très inspiré :

« Alcinoos, ce n'est pas bien,
Il est inconvenant qu'un hôte reste assis par terre
Dans les cendres froides, près du foyer.
Tout le monde se tait en attendant que tu prennes la parole.
Allons ! Montre que tu tiens le timon du pouvoir,
Et ordonne à l'échanson de nous servir du vin
Afin que nous fassions aussi des libations à Zeus,
Qui nous invite à respecter les suppliants !
Et que l'intendante serve un souper à notre hôte ! »

Quand le courageux Alcinoos eut entendu ces paroles,
Il prit le très habile Ulysse par la main, le fit se lever des cendres refroidies
Et l'asseoir poliment sur un siège,
Celui de son fils préféré, le valeureux Laodamas, qui était assis près de lui.
Une servante qui apportait de l'eau pour les mains dans un beau broc d'or
La versa au-dessus d'une bassine en argent et, avec élégance,
Dressa la table devant Ulysse.
L'intendante respectueuse apportait et servait le pain,
Et, en outre, sans compter la nourriture en abondance.

Alors l'illustre Ulysse, qui avait tant souffert, se mit à boire et à manger.
Le courageux Alcinoos dit ensuite à l'échanson :
« Portonoos, sers-nous du vin pour que nous fassions aussi des libations à Zeus,
Qui nous invite à respecter les suppliants ! »

Cela dit, Portonoos servit aux convives une larme de vin pour faire des libations.

Quand ils eurent bu autant qu'ils le désiraient, Alcinoos leur dit :
« Prêtez-moi l'oreille, chefs et conseillers des Phéaciens,
Je veux vous dire ce qui me tient à cœur.
Maintenant que le festin est fini, allez dormir chez vous !

Mais dès l'aube, ayant réuni un plus grand nombre d'anciens,
Traitions la question de notre hôte dans les grandes lignes.
Offrons aux dieux des sacrifices,
Et pensons à le reconduire chez lui afin qu'il trouve promptement le bonheur,
Aussi lointain que puisse être son pays !
Et une fois qu'il y sera, qu'il se soumette à sa destinée.

Mais peut-être qu'il est un immortel envoyé par le ciel et les dieux
Pour faire naître chez nous de nouvelles habitudes !
Ils se manifestent toujours clairement
Lorsqu'on leur fait le sacrifice de grandes hécatombes !
Ils viennent parmi nous festoyer en notre compagnie !
Et si l'un de nous, voyageur solitaire, en rencontre un,
Ils ne nous font aucun mystère, car nous sommes très proches d'eux,
Comme les Cyclopes et — donnez-leur mille bonjours de ma part ! — l
Les gigolos en masse. »

Pour se dégager de cette servitude, Ulysse lui répondit :
« Alcinoos, je t'arrête tout de suite.
Je ne ressemble en rien aux immortels qui habitent le vaste ciel.
Je n'ai pas leur statut, et encore moins leurs talents !
Ma situation sociale est celle des simples mortels,
Et parmi ces derniers, seuls ceux qui sont les plus chargés
D'épreuves peuvent m'être égaux.
Je pourrais même dire que, par la volonté des dieux,
Plus que quiconque, j'ai rencontré des maux !...

Mais permettez-moi de dîner, car rien n'est plus chicanier que ce ventre maudit,
Qui ne se laisse pas oublier, quel que soit le chagrin qu'on peut avoir au cœur.
Et je suis si malheureux avec toutes ces épreuves,
Que je vous prie de vous hâter de me permettre aussi de regagner ma patrie.
Je peux mourir, c'est naturel, pourvu que je revoie
Un gouvernement sain et hors de danger ! »

Tout le monde approuva ses paroles, car elles étaient sages,
Et tout le monde demanda son retour.
Ainsi donc, quand tout le monde eut fait les libations et bu autant qu'il le désirait,
Souhaitant dormir, tout le monde s'en retourna chez soi,
Sauf l'illustre Ulysse, et assis près de lui dans la grande salle,
Arété et Alcinoos, qui faisaient bonne contenance.
Des servantes débarrassaient la table.

C'est Arété, aux jolis bras blancs, qui, grande dame, rompit le silence.
Elle avait reconnu, en voyant les beaux vêtements d'Ulysse,
La belle lingerie fine qu'avec ses suivantes elle fabriquait elle-même :
« Hôte, voici la question que, par-dessus tout, je voudrais te poser :
Quel est ton nom ? Quel est ton pays ? Qui t'a donné ces vêtements ?
Car ne dis-tu pas que tu es naufragé ? »

Pour se débarrasser de cette affaire,
Ulysse, développant avec aisance la proposition de son discours, lui répondit :
« Il est difficile, ô reine, de te raconter tout au long mes péripéties,
Car les habitants du ciel m'en ont donné beaucoup.
Mais je vais répondre à ta question et te dire ce que tu veux savoir.

Il est une île, Ogygie, située très loin en mer.
C'est là qu'est embusquée la déesse Calypso, à la belle chevelure.

Ni aucun dieu, ni aucun homme n'a de rapports intimes avec elle.
Mais à moi, à moi seul, malheureux que je suis,
Cette divinité a tendu une embûche.
Zeus, frappant mon bateau d'un éclair, le foudroya en pleine mer,
Et tous mes compagnons ont péri.
Moi, cramponné à la quille de mon bateau,
Ballotté par les flots, j'ai dérivé neuf jours.
Le dixième jour, par une nuit noire, j'ai abordé à l'île d'Ogygie,
Où est embusquée la terrible déesse à la belle chevelure,
Qui me recueillit avec sollicitude.
Elle s'éprit de moi et me nourrit, en me promettant de me rendre immortel
Et de me mettre à l'abri de la sénilité.
Or, je n'en fus pas persuadé.
Toujours est-il que je restai là sept ans, sans pouvoir partir,
Versant des larmes sur les habits d'immortels qu'elle m'avait donnés.
Mais quand arriva la huitième année, soit qu'elle eût reçu un message de Zeus,
Soit qu'elle eût changé d'avis, elle me soulagea de ce fardeau.
Elle m'embarqua sur un radeau en me donnant force provisions, pain, vin,
Et m'envoya sans peine nager dans des eaux tièdes... »

Dix-sept jours je dérivai au large,
Et le dix-huitième, les terribles montagnes de votre continent
Montrèrent le bout du nez.
Mon cœur en éprouva d'abord une joie intime, comme au début de ce livre.
Or je devais éprouver encore une grande détresse que m'envoya Poséidon :
En soulevant la tempête, il me coupa la route.
Je fus enlevé à mon radeau, qui se dispersa entièrement,
Et je battais de l'aile lorsque, ayant parcouru les abîmes à la nage,
Je fus jeté par une vague brutale sur un triste rocher de votre continent.
Alors je reculai,
Et arrivai à l'embouchure d'un fleuve dépourvue de rochers et abritée du vent.

C'est là que je m'effondrai.
Mais je repris mes sens quand la nuit arriva.
Je sortis du fleuve et, dompté par la fatigue, je dormis une éternité.
Le soleil baissait quand le sommeil me quitta,
Et j'aperçus, jouant sur la plage,
Ta fille qui, parmi ses suivantes, semblait une déesse.
Je lui adressai ma prière, et elle ne manqua pas de bon sens.
On ne s'attend pas, lorsqu'on rencontre une si jeune fille,
Qu'elle réagisse aussi bien,
Car toujours la jeunesse manque de considération !
Quoi qu'il en soit, elle m'offrit en abondance du pain et un vin enflammé.
Elle me baigna dans l'eau vive d'une petite rivière, et pour dire toute la vérité,
Elle me donna, malgré mes peines, les vêtements que voici. »

Alcinoos prit alors la parole pour lui dire :
« Mon hôte, il est un devoir dont ma fille ne s'est pas acquittée :
Elle aurait dû te conduire avec ses suivantes dans notre maison !
Elle était pourtant, au point de vue du lieu et de la chronologie,
La première à qui tu as adressé ta prière ! »

Pour se dégager les pieds de cette entrave, Ulysse lui répondit :
« C'était peut-être un trait de courage de sa part.
N'en blâme pas ton irréprochable fille.
Elle m'a invité à suivre ses femmes ;
Mais les ayant vues quelque peu attristées, j'ai refusé,
Par respect, et par crainte que ton cœur,
Pourtant robuste, ne fût affligé du spectacle.
Car nous, les hommes qui prétendons qu'on ne peut vivre sans vertu,
Nous ne comprenons pas, malgré notre intelligence,
La manière de penser de notre époque. »

Alcinoos lui répartit :
« Hôte, tu as raison de le mentionner ;
Je n'ai pas dans la poitrine un cœur disposé à la plaisanterie. Non !
Et je souhaite honorer ceux qui ont rendu ou qui rendent des services à l'État.
Oui ! Je souhaite que ma fille t'ait pour mari,
Et que tu sois appelé "mon gendre" en restant ici parmi nous !
Oui ! Je te donnerai un gouvernement sain et hors de danger,
Si tu consentais à rester.
Mais si ce n'est pas ta volonté, personne ici ne te retiendra.
Que cela ne plaise à Zeus notre père, nous te reconduirons.
Et pour que tu sois sans inquiétude à ce sujet, je fixe ton départ à demain.
Pendant que tu seras couché et endormi,
On te mènera à la rame sur la mer calmée,
Jusqu'à ce que tu parviennes en ta patrie, ou bien ailleurs,
Même si c'est au-delà de l'Eubée, pourtant si loin,
Disent nos gens qui eurent le plaisir de la voir,

Quand ils menèrent, sans se fatiguer, le blond Rhadamanthe visiter Tityos.
Et tu le constateras toi-même :
Nos jeunes gens sont tellement rapides à la rame qu'ils en revinrent le jour de leur départ. »

Cela dit, l'illustre Ulysse, qui avait tellement souffert, se réjouit intérieurement.
Élevant la voix, il fit donc cette prière :
« Zeus père, puissent se réaliser toutes les promesses de l'intelligent Alcinoos.
Sans craindre d'être écrasée,
Sa glorieuse flotte éclipserait tous mes malheurs ici-bas,
Et moi, j'aborderais à ma patrie ! »

Ainsi échangeaient-ils.
Arété, aux jolis bras blancs, dit à ses servantes de dresser un lit dans l'entrée,
D'y mettre de belles couvertures rouges, des draps propres,

Et de placer sur l'ensemble un épais couvre-lit.
Quand elles se furent empressées de préparer le lit,
Elles invitèrent Ulysse en disant :

« Hôte, viens donc te coucher, ton lit est fait. »

Cela dit, il lui parut très doux de s'étendre.

Il dormait donc là, l'illustre Ulysse, qui avait tant souffert,
Sur un lit avec un matelas, dans l'entrée
Qui résonna malgré lui de ses ronflements.
Et Alcinoos s'en fut se reposer tout au fond de la grande demeure,
Avec près de lui la maîtresse de maison,
Qui avait préparé la couche en termes les mieux choisis.

7. *Eta*

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Alcinoos, résolu à mettre avec fermeté chaque chose à sa place, mima Ulysse,
Qui était loin de s'imaginer une telle pantomime dans un si petit coin.
Et comme la force vitale du premier était celle d'une plante parasite,
Malgré ses gros défauts de style et son état physique,
Il dépassa notre héros de la tête sur la place publique où ils étaient assis côte à
côte,

Tandis que les anciens, plus que jamais méfiants, se disaient entre eux :
« Allons sur la place y entendre parler l'hôte arrivé hier en la maison d'Alcinoos !
On dit qu'il ressemble à un dieu. »

Ces paroles ayant excité la curiosité dans le peuple,
Rapidement l'agora fut noircie par le monde qui s'y était rassemblé.
Et l'on peut contempler ce spectacle par la pensée sans qu'elle soit bousculée,
Ni même tourmentée par le redoublement des applaudissements
Qui éclataient à leurs gracieuses intentions.

Alcinoos prit la parole :

« Chers auditeurs, aussi légère et plaisante, riche ou pesante qu'elle puisse être,
Prêtez attentivement non pas vos oreilles, mais vos narines,
Même si elles sont défectueuses,

À l'odeur qu'exhale ce personnage — pour ne pas dire cette brute — n'en
connaissant pas le nom.

Ceci dit sans offenser Éole, qui aura poussé sa course jusqu'en ma demeure,
Où ma propre fille me supplie de l'engager selon ses compétences !

Or, dieu m'est témoin,

Aucun homme jusque-là ne s'est plaint des faveurs que je lui accordais,
Et cinquante-deux de nos meilleurs jeunes gens, qui y auront goûté, les yeux fixés
sur ma fille,

Peuvent en témoigner !

Princes de sang ou bâtards, allez donc les chercher !

Montrez ouvertement que vous pouvez prendre en main la défense d'amis,
Sans les traîner sur des chars chargés par des chaînes comme des saligauds,
Et comme il me souvient !

Bien vite, ramenez-les chez moi où je leur dispose à l'avance un plantureux festin,
Qu'aucun ne saura me refuser !

Ramenez-moi aussi ce grossier poète démagogue qui, plus que tout autre,
A reçu d'un dieu le don de charmer ma fille ! »

Ayant ainsi parlé, il mit au grand jour l'exécution de son projet,
En inscrivant avec son porte-plume, à la suite de celles d'Ulysse et du poète
maudit,
Cinquante-deux petites croix !

Sans attendre, ils se ruèrent à la débandade chez le divin Alcinoos,
Où ils se répartirent les tâches, liant par tous les moyens et de toutes leurs forces
La Nausicaa au ciel de sa couche en forme de calice, qui lui tenait tant à cœur,
Et tirèrent les rideaux, non pas pour se disposer à une orgie,
Mais pour se dissimuler à ses regards...

Puis ils pénétrèrent en ordre régulier dans la salle à manger pour y faire ripaille.
Elle était déjà emplie par une foule d'hommes, jeunes et vieux,
Auxquels Alcinoos offrait en festin douze brebis, huit cochons aux dents blanches,
Et deux bœufs bien bâtis qu'on avait préparés, obéissant aux circonstances,
En les frottant d'huile pour les attendrir !

Ulysse arriva, amenant avec lui le poète maudit,
Qui savait jouer de la lyre bien accordée, malgré qu'il fût privé de la vue,
En raison — oh ! Ah ! Grands dieux ! — de son œuvre difficile, qui lui coûtait
beaucoup de travail,
De peines et de souffrances morales, de recherches et d'études,
Qu'il faisait sur terre et sur mer, les mots ne pouvant avoir de fondements sans les
idées !
Ulysse en pleurait, le visage enfoui dans ses mains pour y cacher ses larmes.

Seul Alcinoos remarqua qu'il pleurait. Il dit en s'adressant aux convives :
« Regardez-le... C'en est assez !
Ou bien il est saisi de sommeil, ou bien possédé de mauvaises passions !
Maintenant que nous sommes rassasiés de la lyre
Et du somptueux festin que je vous ai offert, sortons !
Et voyons... Comparons nos talents en sujets plus plaisants,
Afin que notre hôte, de retour chez lui, puisse dire à ses petits camarades
Ô combien je suis habile, moi aussi, à écrire des choses prodigieuses,
Mais moi, sans avoir à subir affliction ni chagrin pour les exprimer,
Et qu'il a pu me battre à la course — tous les espoirs sont permis...
... En direction de la mer, tout du moins ! »

Ayant ainsi parlé, il sortit, suivi par les autres,
Qui lui cédaient le passage sans aucune résistance.
Même s'ils sonnent aussi bien que des tambourins,
Ulysse, s'attachant aux idées, non aux mots,
Prit par la main le poète maudit à l'inspiration vivifiante,
Et ils se rendirent ensemble sur l'agora.
Obéissant à une impulsion,
La foule, dont les estomacs n'étaient pas soutenus par une fréquente alimentation,
Les accompagnait.
Des jeunes gens plus légers à se mouvoir se précipitaient en torrent !

Il y avait là, à la limite de la folie, Acroneos ;
Ocyalos aux yeux brillants ;
Le conducteur de chars Élatreus ; le marin Nanteus, qui avait toujours le mal de mer ;
Prymneus et sa jambe de bois ; Anchilos, qui n'y résistait pas ;
Eretmus, armé de ses rames ; le bouillant Proreus ;
L'impétueux Thoon ; Anabesineo, qui était loin d'être faible ;
L'incertain Amphialos, fils du vénérable Polyneos,
Lui-même fils du menuisier Tector, qui cherchait toujours querelle ;
Et, debout derrière, il y avait Euryale, qui parlait beaucoup pour ne rien dire,
Fils de Nauboros, qui affrétait des navires.

Et les trois fils du pompeux Alcinoos : l'irréprochable Laodamas, dompteur du peuple,
Halios, un peu sot, et Clytoneos, très à la mode, qui examinaient point par point
La carrière politique d'Alcinoos, en pesant le pour et le contre,
En de longues discussions de bon aloi — mais je n'insisterai pas triomphalement
sur ce point.
Le meilleur en ces joutes verbales était Clytoneos, célèbre par son talent d'orateur,
Et dont les discours, qu'il enchaînait l'un sur l'autre, avaient la faculté de saouler,
Comme ces personnes assommantes qui, par amour du gain,
Se font des compliments réciproques,
De manière un peu déplorable, en jouant aux dés ou à d'autres jeux de hasard,
Qu'ils examinent attentivement pour en déjouer les subtilités.

Ensuite, Laodamas, dompteur du peuple, voulut prendre la parole
De façon à s'envelopper dans sa toge,
En s'attachant bien moins à défendre sa dignité qu'à briser les alliances :
« Je suis lié d'amitié avec notre hôte de passage qui cherche, ne l'oublions pas,
Son salut dans la fuite au lieu de tenter l'impossible !
Mais chacun subissant l'attrait de son propre plaisir,
Qui, en ce qui me concerne, est celui d'apprendre et de savoir.
Il serait à-propos de lui demander quelles sont ses connaissances et instruction en
ce domaine !
Un rejeton de cette qualité
Ne peut être en effet un de ces canards boiteux qui suscitent des sentiments
Jusque dans la moelle épinière d'une moule sensible aux pieds tendres,
Qui, sous couleur de lui procurer du plaisir et de lui fortifier le moral !
Et je ne dis pas cela en manière de badiner ! »

Euryale prit la parole à son tour :
« Laodamas ; les mots se suivent d'eux-mêmes !
Que ne vas-tu donc le lui montrer ? »

Pour en finir, le fils orgueilleux du distingué Alcinoos se plaça au milieu de
l'assemblée,

Et, de haut, à la façon d'un vautour, s'adressa à Ulysse :
« D'après mon sentiment de caractère grossier — c'est la nature humaine , Mon
petit père, le vent a tourné ;
C'est donc à toi de jouer maintenant !...
... Quelles sont les connaissances que cachent tes grands airs ?
Voyons ! Réponds !... Ne retiens pas ta prose ! Donne-lui toute sa liberté !
Laisse-la couler et se répandre,
Sans craindre que je te coupe l'herbe sous le pied pour attirer les regards !
Vas-y ! Accouche ! Je t'ai tendu le crachoir ! »

Ulysse répondit prudemment :
« Laodamas ; je me régale à ton invitation : elle est spirituelle et plaisante,
Mais je ne peux l'accepter !
En effet, mes troubles d'estomac m'inquiètent depuis déjà longtemps.
Et, pour vous avouer la vérité,
Encore maintenant je viens de commettre, bien malgré moi,
Une chose honteuse qui ne risque pas de vous faire sur-le-champ mourir de rire à
tous,
Mais d'embrouiller plusieurs générations d'orateurs qui n'ont pas d'ailes aux pieds
!
J'implore donc le secours de votre souverain ! »

En riant jaune, Euryale lui répondit :
« Dépourvu d'instruction, le peuple à qui nous n'avons pas fait part de ton vaste
projet
Va finir par croire qu'au lieu de l'amuser,
Contrairement à la coutume de nos élites, tu cherches à te jouer de lui
En le menant en bateau comme des "honnêtes" matelots
Qui, aux ordres de mercenaires à la chair puante,
Veillent jour et nuit sur des marchandises, à leur insu volées sur les marchés
publics ! »

Le regardant par-dessous le sourcil, Ulysse répondit :
« Comme disent les voyageurs auxquels j'ajoute foi :
"Capricieuses sont les foudres de Zeus hospitalier !"...
Les dieux, selon toute vraisemblance, vivent en bonne intelligence.
Mais leur présence discrète ne se remarque pas.
Regarde :

Un homme ayant une grande valeur guerrière sera couronné par les hommes ;
Pourtant il mettra des gardes à toutes les issues !...

Tel autre qui manque à ses promesses — bon !... avec modération...,
Et de manière médiocre pour que cela ne se remarque pas !...
Eh bien, on le regarde pourtant comme s'il était un dieu !...

Ou bien encore tel autre, un bel homme qui obtient beaucoup de faveurs des uns !...

Il sera vilipendé par d'autres !...

Et toi, par exemple, à qui il convient de me peler le jonc,

Ou, comme tu voudras, de me faire la peau,

Certes, de manière remarquable et avec une certaine assurance...

Eh bien, en me soulevant l'estomac, tout bien pesé,

Tu me le débarrasses des vents qui, pour employer l'expression la plus douce,

Y étaient restés fixés !...

Et, contrairement à ce que tu as mis en avant,

Je ne possède aucun bateau allant bien à la voile !

Je suis un matelot qui fait partie du peuple,

Avec pour seul butin des maux d'estomac dont il essaye de se débarrasser,

Sans s'empêtrer dans des arguments captieux

Qui déchirent le cœur sensible de moules aux pieds tendres,

Avec lesquelles tu rivalises de vertu ! »

Et, prononçant tranquillement ses « rho »,

Il lui escamota sa bourse, plus grosse et plus pesante que celles des autres

Qui, de leurs mains, les avaient évaluées lorsqu'ils étaient à sa table.

Il la fit tourner avec force et aisance,

Et, sans crainte d'être sifflé par la foule anonyme,

La projeta, au hasard Balthazar, vers les tribunes de pierres,

Par-dessus les têtes que les plus fameux du pays, pour l'éviter,

Baissèrent vers le sol, non sans le marquer de leurs bornes,

Tant ils furent impressionnés et effrayés par la puissance de la botte secrète d'Ulysse...

Elle s'abattit sur un homme qui, assoupi dans la foule, en apprécia le poids.

Et, échange de bons procédés, le nia avec force en jurant par de grands serments,

Au nom de tous les dieux qui touchèrent le cœur des spectateurs :

« Elle est tombée loin d'ici !... Devant les bains publics ou le sénat...

Personne ne pourra en toucher même les cordons, sans avoir à se mouiller ! »

Il est séant de se réjouir, il ne l'est pas de manifester sa joie ;

Pour calmer le jeu, Ulysse, à qui cet homme plut, prit de nouveau la parole :

« Maintenant, jeunes gens, si vous voulez que je vous mette les points sur les "iota",

Sans dépouiller personne, je vais envoyer à un jet d'ici,

Là exactement où se sont portés vos regards,

Une pièce d'or ou d'argent pour vous apprendre avec méthode

Que l'homme économe diffère de l'avare !

Et si vous en avez l'estomac, payez-vous donc à tête ;

Mais prenez grand soin de ne pas faire volte-face de façon pitoyable !

Car à la course je ne recule devant personne, excepté devant Laomedas ! »

Mais celui-ci est mon hôte, et qui donc voudrait combattre un ami ?
Il faudrait être insensé pour lui rendre injure pour injure,
Et lui renvoyer la balle sans lui faire de cadeaux !...
Mais des autres à la beauté virile, je ne m'écarterai pas d'un seul doigt de pied !
Je veux en étudier sérieusement le fond des caleçons
Afin d'en apprécier la qualité et pouvoir en parler de manière plaisante.
Car j'affirme haut et fort
Que ni les riches couleurs de l'arc-en-ciel brossées les yeux fermés par les artistes
dans le vent,
Ni un fer à cheval poli les yeux ouverts par la cavalerie qui va et vient,
Ne laissent présager que nos petits soldats dégoulinants de sang
Sous les flèches empoisonnées d'un Cupidon avide de richesses obtiendront la
victoire,
Ou que l'on peut gagner son pain sans rougir autrement qu'à la sueur de son front
!...
Héraklès, élevé au rang de demi-dieu,
Et encore moins Eurystos d'Échalie, ne le contesteraient ! »

Tout le monde en resta coi, excepté Alcinoos qui lui dit en réponse :
« Ce que tu dis là n'est pas vraiment courant !
Et nous ne saurions dédaigner des paroles qui nous indiquent, de manière efficace,
Sans pour autant nous faire le reproche de notre égoïsme, comment il faut se
comporter !
Qu'on aille vite chercher le poète maudit et sa lyre sonore ! »

Puis il pria Halios et Laodamas d'accepter de danser en se mouvant de-ci de-là,
Comme personne ne savait le faire !
Quand ils eurent pris, en rougissant comme il sied,
Le plus beau des ballons décorés par Polype pour ses nombreux enfants,
Tournoyant dans un sens différent, ils se le lancèrent avec mollesse et mélancolie,
En mimant des jeunes filles sur la pointe des pieds...
Puis, quand ils furent applaudis,
Ils dansèrent la Pyrrhique en frappant violemment, pour effrayer les âmes,
Chacun son tour, de leurs pieds la terre, et en chassant — diantre, diable — les
mauvais esprits !

Alors Ulysse dit à Alcinoos :
« Puissant et fameux Alcinoos, tu t'étais vanté que tes fils étaient les meilleurs
danseurs !
Je suis ravi de le voir de mes propres yeux ! »

Alcinoos, enveloppé dans un nuage et y éprouvant une joie intime,
Sans se détourner de son art oratoire,
Aussitôt s'adressa aux amis qui lui donnaient des conseils plutôt que des secours :
« Citoyens, prêtez-moi vos oreilles !
Les sentiments de notre hôte, que je faisais semblant de prendre pour un ennemi,
Me rappellent la puissance de l'amitié fraternelle inhérente à la nature humaine...

Le bruit court qu'il y a sur notre territoire douze bourgeois d'excellente réputation,
Qui, se réfugiant au sein de la philosophie porteuse d'espérance,
Vivent, sans y surseoir, dans l'oisiveté, et que je serais moi, de droit, le treizième !

Après la tension où nous ont contraints nos discours, relâchons nos esprits,
Et que chacun mette sur la table ses sous-vêtements d'une qualité telle
Qu'on ne puisse en trouver de pareils dans aucun autre gouvernement !
Ainsi notre hôte appréciera nos peines et nous en fixera le prix !
Et, charité bien ordonnée commençant par soi-même,
S'il le désire, qu'il y trempe son pain pour en réjouir son estomac !
Et si Euryale, qui regrette maintenant l'absence de sa bourse,
N'a pas déjà mis à exécution cette résolution,
Qu'il s'offre celles d'Ulysse dont, à son tour, il pourra se nourrir ! »

Ainsi parla-t-il, et tous approuvèrent la bonne ordonnance de son discours rationnel,
Même notre héros, dont on ne voulait pas réduire les dépenses superflues.
Prenant la parole, Euryale répondit :
« Souverain et dévoué Alcinoos !
Par amour pour notre peuple, je ferai ce que tu me demandes,
Et sans laisser trainer les choses en longueur ! »

Et aussitôt, il brandit un large coutelas de bronze,
Qu'il essayait d'arracher de son fourreau d'ivoire bien blanc,
Acquis en s'amputant lui-même d'une petite pièce d'argent à la boutique du changeur
Pour se récompenser de sa paresse.
Et il débita à haute voix, en s'adressant à notre héros :

« Salut, faux-frère !
Incline-toi sans t'agiter !
Je ne voudrais ni me tacher, ni te persécuter en t'ôtant les sacoches,
Afin que nous puissions vivre en bonne intelligence à l'instar des dieux,
Qui, animés d'un esprit de concorde,
Les ayant vues un peu attristées de tes friponneries,
Annonceront alors, au son des trompettes et des cymbales,
Ton arrivée à ton épouse et à ta patrie ! »

Et, simulat de même, Ulysse, se courbant, répondit :
« Salut à toi, faux-frère !
Que par cette cérémonie les dieux rétablissent la concorde,
Et puisses-tu ne pas le regretter ! »

Cela dit, placé dans la belle lumière du soleil couchant,
Il était adoué du large coutelas et de son fourreau d'ivoire.
Puis, avec de grands airs, on récupéra les sous-vêtements
Que l'on apporta dans la somptueuse demeure d'Alcinoos.

Ses fils les étendirent avec distinction, mais sans faste,
Devant leur vénérable mère qui s'adonnait à l'amour.
Et sans se dérober, ils s'assirent sur des fauteuils hauts.

Alcinoos, le plus courageux à supporter la douleur, dit à son épouse Arété, en action :

« Femme à la nature légère, ne nous joue pas de mauvais tour,
Comme il te convient habituellement de le faire.
Donne à ton hôte ardent une serviette de toilette et des sous-vêtements propres,
Et offre-lui immédiatement les ablutions avant le festin dont nous allons l'honorer.
Car je désire reprendre le vêtement de paix vers laquelle vont nos aspirations et nos vœux,
Et les vins trop durs demandent à être coupés ! »

Arété ayant alors ordonné aux servantes de prendre immédiatement sa place auprès de l'hôte,
Elles se livrèrent avec lui à tous les exercices de débauche, en criant et en se démenant,
En se présentant de façons diverses,
Se tournant d'un côté puis de l'autre,
Et en s'appliquant à l'exciter de leurs yeux enflammés,
Donnant d'autres sens à leurs mots, car le monde tournant autour de son axe,
Elles changeaient de mari tous les jours !

Cependant, Arété rapportait de sa chambre une très jolie corbeille à linge.
Mais, face aux circonstances présentes,
Par manque d'intrépidité,
Elle y déposa tous les sous-vêtements qu'elle mélangea avec les siens, notamment,
En disant avec des regrets dans la voix :
« Alcinoos ! Ne voulant être accablée de tes traits,
Et peut-être même lapidée
Sous prétexte qu'on ne doit plus nous consacrer à nos voluptueuses rondes sensuelles,
Que tu nous chicanes maintenant d'une manière méthodique,
Nous sommes condamnées à passer notre vie à dormir une nuit éternelle ! »

Quand Ulysse, qui avait supporté la fatigue, le soleil et la soif, entendit ces paroles,
En homme juste, comme il n'avait guère eu le temps de le faire depuis qu'il était en ces lieux,
Prit un bain chaud auquel l'invitait l'intendante.
Puis, sans engager le combat ni couper son vin d'eau, il sortit de la baignoire
En souhaitant que ces nouvelles difficultés puissent être rapidement tranchées.

La belle Nausicaa vint alors se placer au pied de son lit dressé dans la chambre,
Et elle l'admirait !
Elle dit avec pétulance et de manière un peu surnaturelle :

« Salut à toi, ô grand libérateur de ma patrie !
N'oublie pas qu'à tes malheureux débuts, c'est moi qui t'ai sauvé la vie ! »

L'amour surabonde de miel et de fiel, et Ulysse répondit :

« Nausicaa, fille du généreux Alcinoos,
Zeus, cracheur de tonnerre, s'adapte à son épouse Héra.
Je le ferai aussi.
Et de mon foyer, si je peux y retourner,
Chaque jour je t'adresserai mes prières !
Car, ma chérie, c'est à toi que je devrai la vie ! »

Cela dit, il alla s'asseoir dans un fauteuil près du roi Alcinoos, dans la salle à manger.

On avait commencé à couper les parts de viande et à servir le vin.

Un héraut s'approcha, conduisant le divin poète Démodocos.

Il le fit asseoir parmi les convives, adossé à une haute colonne.

Alors, inévitablement, Ulysse dit au héraut, après avoir pris une tranche d'échine de porc :

« Tiens, héraut ! Porte ce morceau à Démodocos pour qu'il le mange.
Bien qu'affligé, je veux le saluer !
On se doit d'honorer les poètes qui sont dignes de respect,
Car ils tiennent leur art d'Apollon. »

Cela dit, le héraut porta la part de viande au divin Démodocos, qui l'accepta avec plaisir.

Tous portèrent les mains aux mets servis devant eux,

Et quand ils furent rassasiés de boire et de manger, Ulysse dit à Démodocos :

« Démodocos, je t'estime plus que tout autre au monde,
Car tu récites avec beaucoup de talent le malheur des Achéens,
Tout ce qu'ils ont souffert et tous les travaux qu'ils ont accomplis.
On croirait que tu étais présent en personne !
Allons, ne change pas de sujet !
Raconte-nous l'histoire du cheval de bois qu'Épeios construisit avec l'aide d'Athéna,
Et que, par ruse, après l'avoir rempli d'hommes qui l'armèrent à sac,
Ulysse introduisit dans la ville de Troie !
Si tu me racontes cette histoire avec précision,
Je proclamerai tout de suite que tu es inspiré des dieux. »

Cela dit, le poète divin, instruit selon les règles de l'art, raconta mot pour mot le récit

Qu'il commença au moment où les Argiens, montés sur leurs bateaux, s'en allaient,

Après avoir mis le feu à leurs tentes, alors que les autres,

Enfermés dans le cheval avec le fameux Ulysse,

Étaient emmenés dans la place forte par les Troyens eux-mêmes.

Le cheval se dressait là, devant eux, et ils discutaient sans rien y comprendre.
Ils avaient trois solutions : percer le bois du grand cheval avec des haches de bronze ;
Le jeter du haut des rochers...

Ou bien encore, le respecter comme offrande propitiatoire aux dieux !
C'est la dernière des solutions qu'ils choisirent.
Leur ruine était donc inévitable.

Le poète raconta aussi comment la ville fut mise à sac
Par les Achéens qui sortirent du cheval.
Il raconta comment chaque guerrier avait ravagé les remparts de la ville,
Et comment Ulysse avait fondu tel Arès sur la demeure de Déiphobe avec Ménélas.
C'est là qu'il avait soutenu le plus terrible combat
Et fini par vaincre grâce à Athéna.

Tels étaient les exploits que rapportait le poète,
Et Ulysse sentit fondre son cœur, et des larmes roulaient sur ses joues,
Comme une femme qui pleure, prostrée sur le corps de son époux,
Tombé en défendant sa cité pour écarter le danger de ses enfants.
Le voyant mourant et encore palpitant, elle se jette sur lui en poussant des cris aigus,
Et, par derrière, les ennemis la frappent de leurs lances et l'emmenent en esclavage,
Où elle souffrira peines et misères. La plus grande affliction flétrit ses joues.
Et c'est ainsi qu'Ulysse, ébranlé à ce souvenir,
Répandait, sous ses sourcils, goutte à goutte, des larmes.

Mais seul Alcinoos, qui était assis près de lui, s'en aperçut,
Ayant entendu ses gémissements.
Aussitôt, il dit aux Phéaciens, revêtus de leurs plus beaux atours :

« Chefs et conseillers des Phéaciens, prêtez-moi donc l'oreille !
Que Démodocos cesse maintenant de nous enchanter avec ses poèmes et sa lyre,
Car on ne peut pas dire que tous prennent le même plaisir à l'écouter.
En effet, depuis qu'il a commencé de jouer, notre hôte n'arrête pas de pleurer.
Une grande souffrance a envahi son cœur, il me semble.
Que le poète donc se taise, afin que tout le monde goûte,
Si ce n'est au plaisir de la table, à celui du silence.

Ce sera d'ailleurs beaucoup mieux pour t'annoncer, sans te heurter, mon hôte,
L'alliance que, pour la forme, je t'offre.
Car cela va de pair comme deux manches :
L'hôte et le suppliant sont issus des mêmes entrailles.

Maintenant, sans aller jusqu'à t'arracher la chemise, à ton tour de ne rien nous cacher !
Et, à mon point de vue,

Il serait mieux pour toi de ne pas répondre par des propos mensongers
À ce que, pour suivre, je vais te demander.

Décline ton identité : comment, ici-bas, t'appelaient ta mère, ton père,
Et tous les autres qui habitaient ta campagne et ta ville.
De naissance noble ou de naissance misérable, tout le monde porte un nom ;
Tous les parents en accordent au moins un.

Annonce donc la couleur, ton continent, ton peuple, ta ville,
Afin que nos marins raisonnablement équipés puissent t'y conduire en droite ligne,
Contrairement à tous les tordus qui s'embarquent sans carte ni livre de bord.
Et, tu as pu t'en rendre compte, nos hommes n'ont peur de rien,
Mais ils rament de manière si effrénée
Que très vite vous pourriez vous retrouver aux antipodes,
Dans des régions malsaines, couvertes de brume, à l'opposé des nôtres.

Or, voici la mise en garde que je reçus autrefois de la bouche de mon père
Nausithoos :

Il prétendait que Poséidon, jaloux de l'estime qu'on nous porte,
Un jour briserait une de nos solides nefes au retour d'une mission en pays étranger,
Contre une masse énorme, dans une brume épaisse
Dont il aurait recouvert, de manière bizarre, jusqu'à notre cité !

Ainsi parlait mon père, et il se peut encore que le dieu accomplisse cette
prédiction,
Ou qu'il la laisse sans suite, selon son bon plaisir.

Mais, allons !

Dis-moi sans inventer fausseté dans quels lieux lointains tu t'es aventuré,
Quels pays tu as vus, de quels hommes tu as connu les mœurs,
Quelles villes et leur administration ;
Quel peuple salue l'autre après un éternuement, et quelle brute est insensible à
tant d'amour ;
Qui, encore, accueille l'étranger et respecte les dieux ?

Dis-moi aussi pourquoi tu gémis et tu pleures en secret
Quand tu entends chanter le malheur des Danaéens d'Argos et d'Ilios ?
C'est pourtant l'œuvre des dieux !
Ce sont eux qui tramèrent la mort de tous ces hommes,
Afin que la postérité trouve des sujets de poésie.

Aurais-tu perdu à Ilios un être cher, gendre ou beau-père ?
C'est la parenté la plus proche, après les liens du sang et celui des affaires.
Ou bien était-ce un ami ?
Car il ne vaut pas moins qu'un frère, celui qui possède la sagesse ! »

8. *Theta*

Se refusant de courir tout danger inutile, Ulysse lui répondit alors :

« Puissant Alcinoos, le plus célèbre parmi les hommes,
C'est une belle chose que de pouvoir écouter un poète pareil !
Il n'y a rien de plus agréable pour moi que de voir le plaisir qu'il donne au peuple
tout entier

Et aux convives ici-même réunis et satisfaits d'être assis selon la hiérarchie
Devant des tables qui toutes abondent en pain, en viandes et en vin.
C'est le plus magnifique spectacle qui puisse s'imaginer.

Or ton cœur ayant éprouvé le désir de m'interroger sur les divers pépins
Auxquels m'ont exposé les dieux en me mettant sur terre,
Le mien maintenant pleure et gémit encore davantage.
Car, par où commencer et par où finir ces récits,
Si pour éviter le jour fatal il me faut rester votre hôte,
Aussi éloigné du vôtre que puisse être mon cœur tourné vers sa patrie ?

Mais puisque tu me le demandes, je vous dirai d'abord mon nom, afin que vous le
sachiez.

« Je suis Ulysse, fils de Laërte, enfant gâté d'un peuple aux méthodes astucieuses.
Personne ne le contestera tant ma vie est digne de gloire !
Ma manière d'être est celle d'Ithaque.

Sans être monstrueuse, ni rigide,
Elle se distingue de celle contrefaite des montagnards aux tendances frileuses,
Passant leur vie à s'encorder l'un l'autre jusqu'au dernier,
Lequel, à l'arrière-marche, les gonfle d'agiter ses oreilles en feuilles de choux,
En leur tirant la langue alors que non seulement il dépend d'eux,
Mais qu'en outre, à discrétion, il perçoit le loyer de leurs maisons,
Pourtant très proches entre elles, comme celles des esclaves !

Autour d'Ithaque, les îles de Doulichion aux basses terres,
Same et Zacynthe couverte de forêts.
Ithaque est elle-même rocheuse, mais elle est nourrissante pour les jeunes
hommes,
Dont elle entretient l'esprit et le corps en excellente santé !
Non ! Nulle part ailleurs la terre est aussi douce !
Ni Calypso, ni Circé n'ont pu d'ailleurs m'en détourner !

Mais je vais te raconter en vers mal tournés — tu me le pardonneras —
Les mille tours que Zeus m'imposa

Depuis que j'ai quitté l'Iliade pour l'Odyssée sous l'effet de l'ivresse,
Bouleversé par le résultat de mes paroles jetées aux vents
Qui me poussèrent finalement, comme une chaussure de femme démodée, vers
Cikone, à Ismaros précisément,
Où j'ai dû prendre ma besace pour aller mendier ma pitance sur le marché aux
viandes !

Là, on peut prendre sur le fait les riches femmes Cikones :
Elles sont tellement dépouillées de toute humanité que le reste,
Je ne dirai pas n'existe pas, mais est tellement petit qu'il semble ne pas exister !
Quoi qu'il en soit, aucune ne put me reprocher d'avoir passé le temps
À faire des économies sans tromper leur attente.
Et ayant partagé mon butin avec d'autres mendiants,
Je résolu, en m'inspirant des Cikones,
De prendre rapidement la fuite pour me dérober aux regards de la foule...

Or mes compères ne m'écoutèrent pas.
Le plus puissant d'entre eux, très résistant au froid,
Haleta stimulé par le vin dans une étable à bœufs transformée en gargote :
« Moi, je devrais obéir à un scélérat de ton espèce ? »

Un autre lourdeau, hilare, borné par un petit cours d'eau, déclara :
« Je n'ai jamais bu de vin avec autant de plaisir ! »

Pendant ce temps-là, les Cikones criaient :
« Aux armes, citoyens ! »
Aux gens du voisinage qui, pour cause, n'ayant plus un seul sou vaillant,
En grand nombre étaient pires que des épouvantails,
Mais ils savaient se battre.

Ils arrivèrent donc le lendemain matin, au crépuscule,
Plus mobiles et silencieux que les feuilles d'automne flottant irrésolues !
Alors, Zeus nous ayant abandonnés, nous frappa de sa hache à l'effet terrifiant.
Les Cikones s'abattirent sur nous, jetant le désordre dans nos rangs,
Et traitant sans relâche nos flancs comme ceux de simples particuliers.
Et, soif maudite de l'or, ils tirèrent à eux, malgré toute notre résistance,
Le peu que nous possédions d'avantageux.
Ils tuèrent six de mes meilleurs compères qu'ils avaient fait agenouiller,
Tandis que nous prenions la fuite !

Dès lors, on se balança à l'avenant, l'estomac dans les talons,
Heureux toutefois d'avoir échappé à la mort, et la haine croissant
Nous témoignions néanmoins tant de bienveillance envers mes compères tués par
les Cikones !

Mais Zeus, rassemblant les nuages, ourdit une Borée en un indescriptible
ouragan,
Qui assombrir la terre, le ciel, l'eau et nos petites têtes inclinées,

Qui s'efforçaient d'atteindre à l'immortalité.

Deux jours et deux nuits, nous fûmes écrasés par ses cognées, foulés aux pieds,
Épuisés sous les coups, le cœur percé d'un fer douloureux...

Au point du troisième jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Abattus, sans éclats, en nous cachant et en réglant l'utile sur l'honnête,
À la lisière du chemin à double sens où nous avions portés les vents,
Nous n'implorâmes aucun secours de personne.

C'est vers ce havre de repos qu'au milieu de la nuit,
Parmi des bruits confus, on dirigea nos pas, guidés par de lourdes et fortes odeurs
Qui, roulant d'une manière pressante, nous serraient en avant-goût le gosier !

Toutefois, en renards soupçonneux, plus circonspects que de coutume,
Au lieu de tirer une bordée,
Nous carguâmes nos voiles pour nous endormir, les oreilles à l'affût !

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Empêchés par nos gorges nouées,
Nous ne chantâmes pas, comme c'était pourtant notre habitude.
Nous admirions avec envie les filles chéries de Zeus.

Elles étaient déjà languissantes — qui la bouche ouverte se nettoyant les dents,
Qui s'arrangeant les cheveux en désordre, les bras étalés vers le ciel,
Et dans la fraîcheur de la jeunesse, leur blanche poitrine dressée sans secours,
Pour s'installer, d'après la convenance du pays, et encore aujourd'hui,
Sur les rochers comme les chèvres que mes compagnons, transportés de délire,
Sans traîner ni faire la grimace, en bons pasteurs assaillis par l'envie,
Entourèrent de leurs bras, aspirant aussitôt à brouter,
En jurant de manière embrouillée qu'ils ne leur feraient aucun mal...

Et sans doute était-ce la saison convenable : une déesse ne repoussant pas nos
alliances.

Au-delà, nos désirs, tout au contraire, couronnèrent malgré moi de succès notre
chasse !

En ce qui me concerne, ayant du répondant, j'en tirai une douzaine à la suite !
Une autre dizaine, légèrement irritée, attendait en se récréant à la satisfaction
générale,
Tandis que chacun de mes compagnons en tomba neuf de leurs côtés !

Du matin jusqu'au soir, nous restâmes à nous repaître,
Et à nous enivrer à longs traits du poison inépuisable de l'amour,
Dont les Cikones pourtant, l'eau à la bouche, s'étaient privées
En prenant soin de nous briser sans aucune modération les burnes en pure perte,
on peut le voir.

À ce que je crois, tout du moins, sans pour autant vendre de la fumée comme les Cyclopes,
Qui, offrant leurs petits bijoux au lieu d'abandonner leurs terres en pâturage,
Y mettent, la nuit venue, le feu afin de les défricher !

Toujours est-il qu'ayant éteint celui-là, on s'endormit à la brise de mer.

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Sans feindre la vertu — non pas celle de la gentille Déesse, mais celle de sa famille
en gros —

Je dis avec franchise à la petite troupe :

« Rajustez vos coiffures, charmantes débauchées !
Pendant ce temps-là, pour ne pas être médisants et faire de vous une sincère éloge,
Mes compagnons et moi, dont vous avez pu apprécier la bonne foi et la tendresse
de cœur,
Allons employer consciencieusement nos soins à étendre nos idées à ces brutes,
Qu'elles soient dépouillées avec acharnement de toute nature humaine,
Ou arrangées par considération personnelle selon les règles d'un art,
Ou celles d'une science. »

Ayant ainsi parlé, exaltés mais en bon ordre,
On s'embarqua à gravir la montagne
Qui produisait les monstres inactifs au pouvoir despotique.

Quand enfin nous eûmes atteint, avec toutes les précautions,
Le versant opposé le plus proche — sec comme une pierre ponce —
Nous vîmes l'entrée d'une voûte souterraine de rochers ornée de lauriers mauves,
À l'abri des regards.

Et là, entourée d'une haute clôture de pierres plantées dans le sol,
De pins lancinants déchiquetés par les dents et de chênes verts et feuillus,
Une colonie de brebis et de chèvres !

Le nez dans le gazon, plongé dans la volupté,
Un gigantesque berger laissait croître sa barbe, seul selon la tradition.
Il était monstrueux — un objet hideux, décharné, sec et noueux,
Noir comme la poix, sans rien de commun avec aucun homme de ma
connaissance,
Qui, préoccupé par son avenir, jeûne dans la montagne !

Prenant les devants, je fis mes dispositions testamentaires,
En choisissant douze de mes meilleurs compagnons, chacun d'eux d'une manière
différente :

Une outre de doux vin noir que m'avait donnée Maron, et que j'avais épargnée
Par respect pour lui, sa femme et son enfant, je la léguai à l'un ;

Sept pièces d'or, un vase d'argent et des amphores aux uns et aux autres, etc.

Puis, fidèles à notre devoir, nous nous approchâmes de l'ancre,
Et entrâmes pour en sonder les secrets.
Paradoxalement, tout y était admirable !
Dans la partie supérieure, les clayons ployaient sous le poids des fromages de brebis ;
Et la bergerie regorgeait d'agneaux et de chevreaux classés selon leur âge,
Du plus jeune au plus âgé.
Partout, des vases d'argile et de bois ruisselaient de petit lait.

Alors mes compagnons m'implorèrent de les laisser prendre du fromage,
Avant de nous en retourner non sans avoir fait sortir de la bergerie agneaux et chevreaux.
Mais je ne l'acceptai pas — ce qui pourtant eût été mieux.
Non ! Je voulais rencontrer le Cyclope,
Espérant qu'il me ferait des présents d'hospitalité selon nos usages et coutumes.

À la lumière d'une torche, on sacrifia aux dieux,
En mangeant des fromages, et en attendant, assis au creux de l'ancre, son arrivée,
Que précéda son troupeau.

Il portait pour préparer son dîner une charge pesante de bois sec,
Qu'avec force et fracas il jeta au milieu de la caverne,
Nous repoussant, effrayés, tout au fond de celle-ci avec les grasses brebis et les chèvres —
Celles qu'il avait à traire —, ayant laissé les mâles dehors dans l'enclos.

Puis il souleva avec légèreté un énorme bloc de pierre
Que vingt-deux chevaux, qu'on y eût attelés, n'auraient pu déplacer,
Tant il nous sembla lourd !
Lui, avec aisance, le plaça pour en obstruer l'entrée.

Ensuite, il s'assit pour tirer le lait des brebis et des chèvres,
Non sans dire quelques absurdités.
Mais que faire à l'égard d'un tel homme au langage enfantin
Qui d'un genre féminin parle de malheur lorsqu'on tente d'établir la paix.
Puis, l'élan de ce dément l'ayant recueilli
Dans des petites corbeilles tressées pour les champignons
Il reprit :
« Approchez-vous, afin que vous ne puissiez me tromper sur ce point,
Et ne la portiez injustement ailleurs ! »

Dans de petites corbeilles,
Il se reposa en faisant la vaisselle qu'il lécha pour le repas du soir.
Quand il en vint à bout, en y mettant un soin scrupuleux,
Il emplît d'huile une lampe, et l'ayant allumée,
Nous ayant vus quelque peu attristés — on le comprendra —

De son œil broussailleux, farouche et humide,
Il nous interrogea sans ornement de style, en des paroles inconsistantes :

« Qui êtes-vous ? D'où sortez-vous ?
Avez-vous, vous aussi, un peu de marchandise ? Approchez-vous afin que vous
ne puissiez me tromper sur ce point,
Et ne la portiez injustement ailleurs ! »

Ainsi parla-t-il d'une voix assourdie et caverneuse
Qui nous frappa d'effroi jusqu'au cœur !

Je lui répondis :

« Nous nous sommes perdus, car nous avons mal au ventre !
Et sans doute que Zeus avait d'autres desseins : nous sommes venus ici
En nous frayant un chemin à travers la forêt.
Nous sommes un peu toc-toc, et avons bon espoir que ce fût une bonne auberge,
Et qu'en outre, on y éviterait la présence de quelqu'un.
Ne sais-tu pas, ô Cyclope, cette loi en vertu de laquelle
Les dieux protecteurs de l'hospitalité protègent les étrangers ? »

Pour me montrer son affection, il me répliqua sans la moindre tendresse :
« Étranger ! Outre mes petites corbeilles tressées, il n'y a pas de nids ici,
Et je n'ai pas besoin de ton conseil pour redouter les dieux qui peuvent m'ôter la
vie !

En effet, les Cyclopes ne sollicitent pas Zeus, ni aucun autre dieu,
Car nous sommes bien supérieurs et antérieurs à eux !
Et, à moins d'avoir perdu tout mon bon sens,
Je ne ressens nul besoin de me soustraire à la haine de Zeus
En t'épargnant, toi et tes compagnons !
Mais dis-moi : est-ce pour me demander l'heure que tu es arrivé sur cette île ?
Ou pour autre chose ? Car, malgré notre âge, nous avons la vue juste ! »

C'était évident : il voulait m'éprouver, et je m'en aperçus.

Aussi, je lui répondis :

« On mesure l'année sur le retour du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre.
Il y a des témoignages relatifs à cela.
Mais il est à craindre que tu ne puisses me donner l'heure :
Même d'une manière approchante, tu n'en as pas la tête !
Et mes compagnons et moi ne l'oublions pas. »

Pour toute réponse — disant que j'avais donné le signal de la guerre —
Il bondit sur mes compagnons, en saisit deux ensemble,
Et les frappa violemment contre terre,
Comme une femme hargneuse ayant perdu la raison, en criant :
« Tu me casses la tête avec tes discours ! »
Tandis que leur cervelle giclait sur le sol et les murs !

Puis, ayant tranché leurs membres pièce par pièce,
Sans trop souffrir, il en prépara son dîner.
Il n'en laissa rien : aucune entrailles, aucune chair, ni os plein de moelle.

Nous, témoins de ces actes effrayants et monstrueux,
Nous lamentions, élevant les mains vers Zeus —
Mais nous n'y pouvions rien !

Lorsqu'il eut englouti la chair de nos compagnons en buvant du petit lait,
Il se coucha dans le fond de la grotte, parmi ses brebis.

Et moi, je réfléchissais :
Devais-je lui planter mon couteau dans la poitrine pendant qu'il dormait ?
Mais ensuite, nous n'aurions pu échapper à la mort :
Nos bras étaient trop faibles pour dégager l'entrée de la grotte,
Obstruée par le gros bloc de pierre qu'il y avait roulé.
Ainsi donc, sanglotant, nous avons attendu le lendemain matin.

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Il alluma un feu,
Et, avec arrogance et empressement, tira le lait de ses belles brebis,
En s'enorgueillissant du nom de son aïeul, dans un langage enfantin.
Puis il saisit encore deux de mes compagnons et prépara son déjeuner.

Repu, il fit sortir de son antre ses grasses brebis.
Ayant retiré sans effort le rocher qui en obstruait l'entrée,
Il la referma avec autant d'aisance,
Et dirigea, en les sifflant, ses brebis dans la montagne.

Moi, je méditais sur mon malheur
Et réfléchissais au moyen de nous soustraire à ce misérable,
Souhaitant qu'Athéna me vienne en aide.

Voici le plan qui me sembla le meilleur :
Le Cyclope avait laissé, contre une paroi de la grotte, un énorme piquet,
Aussi gros et long que le mât d'un bateau de transport.
J'en coupai un bon morceau et le passai à mes compagnons,
En leur demandant d'en ôter toute l'écorce.
Puis je taillai le bout en pointe et le durcis sur le feu,
Et le cachai sous le fumier répandu en grande épaisseur
Sur le sol de la grotte.

Alors nous tirâmes au sort pour savoir qui devrait risquer avec moi
De lever ce pieu pour transpercer, en le tournant,
L'œil du Cyclope quand il dormirait.
Le sort choisit les meilleurs, et nous fûmes cinq pour tenter cette aventure.

Le soir, il rentra avec son troupeau à l'épaisse toison,
Et il poussa toutes les brebis dans la grotte, n'en laissant aucune dans l'enclos.
Et il plaça l'énorme rocher pour en fermer l'entrée.
Puis, assis sur ses talons, il tira le lait des brebis et des chèvres en disant des absurdités.

Quand il eut soigneusement terminé son travail,
Il saisit de nouveau deux de mes compagnons, et prépara son dîner.

Je m'approchai de lui avec à la main une outre de vin rouge, et lui dis :
« Tiens, Cyclope ! Bois donc un peu de ce vin après la chair humaine que tu viens de manger !

Ainsi, tu sauras ce que je te cachais et que je voulais t'offrir,
En espérant que tu aurais pitié de nous et que tu nous laisserais partir.
Mais ta folie est insupportable et ta cruauté envers nous, inhumaine !
Comment un autre homme, aussi nombreux qu'ils puissent être,
Peut-il t'approcher quand tu agis avec un tel mépris des lois de l'hospitalité ? »

Il prit l'écuelle que je lui avais servie et, tout d'un trait, la vida.

Et, au doux breuvage, il ressentit un très vif plaisir.

Il m'en demanda une seconde :

« Sois gentil, donne-m'en une autre, et dis-moi quel est ton nom !
Je voudrais te faire un cadeau afin que tu te réjouisses de mon hospitalité.
Ton vin est un pur nectar ! »

Je lui servis donc une nouvelle rasade à lui arracher le gosier !

Puis une troisième, qu'il but avec une sûreté de goût

Qui lui venait de l'habitude acquise promptement...

Dès qu'il fut pénétré comme d'une sorte de souffle divin,

Avec quelle suffisance ne lui adressai-je ces paroles !... :

« Mon chéri ! Veux-tu inscrire mon nom sur tes monuments infâmes ?

Je vais donc te dire comment je m'appelle !

Mais toi, en échange, fais-moi un cadeau d'hospitalité comme tu t'y es engagé !...

"Persona"... Voilà, mon petit cœur, ce que tu pourras inscrire sur tes tablettes.

Et, à propos de ce mot, je mentionne qu'il faut le prononcer doucement ;

Comme *papa*... ou *maman*... ou bien encore, *mamie* ! »

Sans doute que ce goinfre était paresseux pour écrire ; ceci dit, il me répartit aussitôt,

Et, en remuant les dents à grands bruits, sans aucune bienveillance :

« *Persona* ! ... je te mangerai le dernier de tes compagnons !

Oui ! Je mangerai tous les autres avant toi.

Tel sera mon cadeau d'hospitalité ! »

Ayant dit, il se tourna astucieusement d'un côté, puis de l'autre,

Comme s'il se mêlait de politique, et battant des mains l'une contre l'autre.

Il s'écroula tout d'un bloc, la panse en l'air gonflée par les vents.
Et, couché parmi les immondices qu'il renvoyait par sa gueule entrouverte,
Il fit son rot !

Alors je pris mon épieu et le passai de nouveau à la flamme,
Jusqu'à ce qu'il fût brûlant et qu'il nous éclaire de sa terrifiante lueur.
Et je l'approchai, avec mes compagnons, de l'œil du Cyclope,
Et nous en enfonçâmes la pointe jusqu'au fond du globe en tournant.
Et le sang jaillissait en sifflant, et le sourcil et la pupille grésillaient sous la flamme
!

Effrayant fut le hurlement qu'il poussa.
Et nous nous enfuîmes en tremblant vers le fond de son antre,
Tandis qu'il arrachait de son œil l'épieu souillé de sang.
Il appelait au secours à grands cris les autres Cyclopes
Qui habitaient dans les grottes des montagnes à l'entour.
Et, accourant de toutes parts, ils se réunirent devant l'antre,
Et lui demandèrent en chœur et trémolo ce qui se passait :
« Quel est ce cri de douleur, Polyphème ! Un mortel voudrait-il te voler ton troupeau ?
Ou bien, t'ayant joué un mauvais tour, chercherait-on à te tuer ? ... »

Du fond de son antre il leur répondit d'une voix caverneuse :
« *Persona* m'a tué en me jouant un mauvais tour et en me faisant violence ;
J'étais tout simplement couché ! »

Alors les autres reprirent en chœur et trémolo :
« Si *personne* n'a fait violence, ni joué de mauvais tour, nous voilà apaisés !
Car non seulement tu es seul sur le sol, mais Zeus, auquel on ne peut se soustraire,
Nous aura tout bonnement joués ! Invoquons nos aïeux, et louons-les ! »

Ainsi s'exprimèrent-ils ; et ils prirent le large.
Je riais en moi-même de les avoir bernés.
Le Cyclope, dans sa douleur, avait ouvert la grotte en déplaçant à tâtons le rocher.
Puis il s'assit au milieu de l'entrée, les deux bras étendus pour essayer d'attraper
Qui tenterait d'échapper parmi les brebis.
Il pensait que je puisse être aussi stupide. Voici le plan que j'élaborai :
Ses béliers bien gras avaient évidemment une toison très épaisse,
Bien frisée, comme un nuage.
Silencieusement, je les rassemblai en les attachant trois par trois,
Avec ses petites corbeilles tressées que j'avais défaits.
Le bélier du milieu porterait chacun de mes camarades.
Ceci fait, je pris le dernier des béliers. Il était plus grand et plus fort que les autres,
Et je m'agrippai à ses reins en me blottissant sous son ventre couvert de poils,
Méprisant son odeur.

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Le Cyclope fit sortir ses béliers pour qu'ils paissent.

Les femelles auxquelles il n'avait pas tiré le lait bêlaient ;
Leurs pis, trop pleins, étaient très douloureux.
Lui, accablé par sa propre souffrance, leur tâta la croupe ;
Mais il ne s'aperçut pas de notre stratagème et mes compagnons purent s'enfuir.
Je fus le dernier à me présenter avec le bœuf alourdi par ma charge.
Après l'avoir tâté, Polyphème lui dit d'une manière douce :
« Même si je suis un peu crasseux, ne t'épouvante pas, mon chéri !
Mais pourquoi t'es-tu gardé de sortir du creux de notre antre ?
Habituellement, tu es le premier à aller à la rivière,
Et aussi le premier à vouloir entrer dans son eau !
Or, aujourd'hui, tu es le dernier... Pleurerais-tu l'œil de ton maître ? »

Mais *Persona*, je t'assure, n'échappera pas à la mort !
Ah ! Si tu pouvais parler, je te dirais ce que je pense !
Je lui éclaterais la tête comme je le fis avec celle de ses compagnons !
Et alors, je serais débarrassé à tout jamais de cet odieux personnage.

Cela dit, il poussa au dehors le bœuf,
Et je me libérai, ainsi que mes compagnons.

En bref, nous étions fortement impressionnés,
Jusqu'à notre retour à notre point de départ,
Où, tout en nous réjouissant avec nos charmantes compagnes
De la douleur d'un autre,
Nous nous lamentions à grands cris de la perte de nos camarades.

Jamais je n'avance rien sans le prouver !
Je défends donc, en faisant les gros yeux, à quiconque de pleurer,
Ou de chercher à me confondre par des témoignages qui, trop longs,
Pourraient être rasants, même s'il est à la mode de se faire lapider —
Ceci dit sans être sarcastique,
Ni ramasser de cailloux sur le sol.

Ainsi donc, nous reprîmes la route.
Quand je ne fus pas trop loin pour que l'on puisse m'entendre,
Et que les larmes ne déchirent pas les joues des jeunes filles,
Je criai au Cyclope :
« Si Dieu c'est cela, Cyclope — eh bien, je le renie !
Et je maudis les sauvages qui, insensibles à l'amour,
Dévoient leurs propres hôtes sans se faire violence,
Ni rendre ce qu'ils leur ont pris, en trompant la vigilance des dieux ! »

Ceci excita sa rancune,
Et il vomit sa bile d'une manière dégoûtante,
En arrachant carrément la crête d'une montagne

Qu'il nous jeta en bondissant !

Des quartiers de roches s'abattirent, en tournoyant,
À quelques pas de nous dans la mer,
Et soulevèrent un immense remous jusqu'au rivage,
Qu'ils submergèrent comme une diarrhée inouïe —
Que mes compagnons et moi évitâmes de justesse
En nous jetant de côté.

Hélas ! Cette vague monstrueuse fit du bosquet le plus proche
Un sanctuaire — que, sur-le-champ, nous dévouâmes
Pour l'éradiquer, au dieu de la vengeance,
Qui, en projetant son ombre sur de faibles carcasses,
Avait rallumé, tout au long du sentier,
De part et d'autre duquel on sema les pierres
Que les jeunes filles nous avaient offertes,
Gravées chacune de leur nom afin qu'on ne l'oubliât pas :
La haine !

Faute de témoins, ne pouvant rien dire de plus quant à l'origine de celle-ci,
Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Ayant mis un peu d'ordre dans nos aigres pensées,
L'âme déchirée,
Et la cervelle chargée des haines soulevées contre nous par les vents déchainés,
Nous nous mîmes en route, la queue entre les jambes.

9. *Iota*

C'est en déployant toute mon énergie dans ces travaux de l'esprit,
Pour lesquels, par-dessus le marché, je me donnais à grands frais beaucoup de
peine,
Que, chancelants, claudiquants, incapables de suivre un raisonnement,
Et encore moins d'y répondre, on aborda à une maison isolée,
Exposée aux vents d'est plus doux.

On se ressentait encore de l'ivresse de la veille ; on était lessivé,
Et nos esprits incertains flottaient à la dérive.

Un vieillard — une sorte de devin à l'air rigide et sévère —
Se montra toutefois secourable en sa demeure.
Il avait une douzaine d'enfants, qui y étaient tous nés :
Six garçons et six filles, dont la honte enchaîne les langues.
En effet, ils sont mariés entre eux.
Ils ne sont jamais séparés de leur père — que par-dessus tout ils chérissent —
Et de leur mère, à laquelle ils rendent dévotement un culte !

Par une sorte de sortilège,
Cette cruche leur faisait toujours croire à sa prochaine arrivée,
Qu'ils fêtaient, impatients de voir s'accomplir leur vœu,
En faisant entendre des sons joyeux,
En se divertissant de manière aimable, charmante, parfaite —
Et en s'informant, dans un style peu commun,
Si elle (la cruche) avait écrit quelque chose !
Tout cela, au long de repas délicats auxquels ils se livraient
Avec surabondance de plaisirs,
Tout à fait comme il est naturel de le faire lorsqu'on se rassasie
Des grenouilles dont les coassements emplissent le manoir le jour
Et que, la nuit, tout le monde dort
De manière irréprochable et pudique — mais un peu misérable —
Couché sur des litières.
Me voici donc arrivés avec trois compagnons en cette chouette réunion de chats-
huants.
Pendant un mois, Éole — c'était son nom —
Un pur esprit, s'informa auprès de moi de ceci, de cela...

Me demandait pourquoi ceci, et encore cela,
Et, ne me montrant pas récalcitrant à cet homme au mérite si grand

Qui consignait toutes mes réponses par écrit —
Préférant, disait-il, faire passer les amis avant la patrie.
Mais passons !

Lorsque je lui fis savoir qu'il me fallait partir,
Et que, faisant appel à sa modération, je le priais de me laisser prendre la route,
Il riposta sèchement, sans motif préalable,
Qu'il devait préparer les esprits ! ...

Je me livre tout entier à l'histoire :

Il me fit don de la matrice qu'il avait arrachée à une vache de neuf ans,
Et dans laquelle il avait mélangé avec soin, tandis que ses enfants l'entouraient,
En dansant au son de leurs coassements et des grondements de la terre sous leurs
pieds :

Du venin de serpent, du suc de plantes, de l'écume de mer,

Et une sorte de teinture Pourpre qui lui tenait instinctivement à cœur.

Le fils de Kronos toujours sur ses gardes ne voulait pas laisser à quiconque les
pleins pouvoirs,

Mais la lui avait tout de même confiée en temps de paix...

Et il m'expliqua qu'il l'avait rétrécie, et lui avait donné la forme d'une petite cruche
pour le vin.

Qu'il l'attacha à ma besace en soufflant dessus,

Non sans m'affirmer qu'avec elle j'aurais toujours le vent en poupe ! ...

Peau de balle ! Rien ne se termina semblablement, tout au contraire !

« Bon ! Neuf jours et neuf nuits on a marché avec nonchalance !

Le dixième jour, à l'endroit où se couche le soleil... coucou ! notre patrie !

On en voyait déjà les bergeries toutes proches.

Le cœur battant, mais fatigué, j'allais donc me coucher,

Tandis que mes compagnons parlaient à couvert entre eux,

Alléguant pour motif des hostilités que je ramènerais chez moi,

Dans l'outre qu'Éole m'avait offerte, de l'or et de l'argent. »

À cet instant précis, l'un d'eux disait avec assurance à son proche voisin :

« Ah ! Comme cet homme est heureux !

Tout le monde l'aime du fond du cœur et le porte en haute estime.

Il tire toujours de grands avantages des uns et des autres que pourtant il spolies.

Tandis que nous, on nous regarde comme peu de chose, des bons à rien.

Et qu'on rentre chez nous les mains vides,

Alors qu'on lui a prêté main-forte pour obtenir les cadeaux qui lui sont faits :

Victime de complot sans aucun doute, ou éperdu de sottise !

Allons donc examiner ce qu'il y a dans cette outre,

Combien d'or et d'argent elle contient ! »

Ils ouvrirent l'outre, la secouèrent, et tout son ventre se déchargea en une furieuse
tempête

Qui, combinée des divers éléments destinés à maintenir l'équilibre qu'elle
contenait,

Aussitôt nous transporta, désespérés, très loin — au-delà de notre patrie,

À l'endroit même que nous avions quitté dix jours auparavant,
Exactement devant la maison d'Éole !

Quand nous eûmes mangé et bu, et quand j'eus calmé ma colère en les menaçant,
Je me dépêchai avec le plus jeune de mes compagnons auprès d'Éole
Afin de m'expliquer, en essayant de ne rien ôter de sa dignité.
Le vent avait tourné.

Bouleversé jusque dans le plus profond de son lit,
Il convolait en seconde noce avec son épouse retrouvée,
Et qui, en cette occasion, vêtue négligemment d'une ample tunique,
Les cheveux flottants et l'élocution coulante, développait avec facilité ses pensées,
Entourée de ses enfants triomphants, couchés à terre, en un pique-nique
chaleureux.
Tous jouissaient abondamment de ce jour de fête.

Nous nous jetâmes à leurs pieds, et eux, surpris de nous voir,
M'assailirent de questions en me demandant où j'allais :

« Comment, Ulysse, tu es revenu ?

N'as-tu pas regagné ta demeure ?

Nous avons pourtant frappé la terre de nos pieds avec soin !

Ne brûles-tu donc pas du désir de revoir ta patrie ? »

Accablé, je leur répondis :

« Puisque vous le voulez, je vais vous expliquer. »

À la mesure de leurs sentiments pour moi, mes compagnons — qui me
calomniaient pendant que je m'endormais — nous ont attiré la poisse !
Mais vous, mes chers amis, allez-y, remédiez-y !
Car vous êtes capables d'apporter, avec un contre-poison, secours à vos alliés...

» Pour ne pas déborder du sujet, qui prêtait peu à l'éloquence,

Mais pour lui donner du relief

Face à ses petits crapeaux qui buvaient mes paroles comme du petit lait, Je passai
en un mouvement rotatif ma langue sur mes lèvres,

Or en coussant il firent de même à l'unisson, mais oh ! se retournant faussement !

Alors, leur père surchauffé hurla, hors de lui-même, à mon adresse :

« Sors d'ici, et plus vite que ça !...

Espèce de vieux cochon !

Je me refuse à traiter sans intermédiaire avec un fripon qui hait ses propres

Qui néanmoins s'introduit en la demeure d'autrui ! »

Et il me poussa dehors encore tout frémissant.

Ainsi donc, ma chère âme blessée,

Répondant aux désirs de grenouilles capricieuses enhardies et dépourvues de
raison,

Qui prennent on le voit ce qui est faux pour le vrai

Au son de leurs trompettes sous une pluie battante on errait ça et là
Sans planche de salut ni aucun point d'appui,
Trahis par nos propres sentiments.

Nous étions déprimés, et pour garder la tête hors de l'eau
On se rendait quelques services ; on se rendait utiles ; avec empressement
En jouant à pile ou face afin d'aider à la manœuvre de notre galère,
Avec plus ou moins de zèle...

Six jours et six nuits on s'acquitta ainsi de nos fonctions.
Le septième jour, nous parvenons en pays Lestrignons
Aux pieds d'une forteresse rocheuse, Lamia aux portes éloignées les unes des
autres,
Et où d'infortuné barbares qui, revenant de la mer essoufflés
Trouvent leur bonheur dans leur jolie coiffure,
Qu'en troupeau se font entortiller en boucles,
Comme des moutons, sur le sommet de la tête,
En un lieu où iels se réunissent, un « salon » comme iels disent
Qu'ils entrent ou qu'elles sortent sont toujours traités avec compliments !

« Bonjour jeune homme !

Porte-toi bien ! ...

Je suis heureuse que tu sois de retour . . ! Et en bonne santé !

Tout va bien ? Etc. Etc. »

Et ils répondent avec déférence au salut, par des petits cris joyeux !
Là, vieillissant, luttant contre le sommeil, un homme de sens
Qu'elles appellent Monsieur Boniface
Rêve tout éveillé de pouvoir doubler ses faveurs afin de doubler ses revenus
En butinant les femmes de jour et la nuit les hommes
Afin de ne pas jeter le discrédit ou empirer le mal
Car tous et toutes sont de proches parents.

Nous arrivons donc dans cet asile style rococo, renommé pour le supplice En
remuant des hanches prenons notre service
Non sans retenir notre respiration, les lèvres pincées, pour faire impression.

Pour ne pas avoir à revenir sur la description générale de notre devoir,
Il nous fallait mouiller, sous l'œil attendri de Monsieur Boniface,
Des cheveux afin de les ramollir avant de leur donner, en harmonie avec les têtes
différentes,
Une forme gracieuse, à l'aide d'un instrument à chaleur intérieure,
Principe de toutes choses pour ces êtres qui nagent dans la mollesse.

Ballottées entre la crainte et l'espérance, au gré d'un avenir incertain,
Elles ne sont guère que fard, et parfois — ni plus ni moins — gonflées d'orgueil.

La glace étant rompue, en des rires pleins d'abandon,
Je m'acquittai de ma tâche au caractère sacré,
En jurant fidélité à ces petites boucles rondes dont je me saisis du bout des doigts,
Les faisant tourner comme des roues.
De mes hommes, je ne percevais que l'odeur fumeuse des trous à rat et des
tavernes...

Ayant regagné leur amitié, je dépêchai trois de mes compagnons
Afin de savoir, chef maître, de quel pain se nourrissaient les indigènes de cette
contrée,
Très éloignés, semblait-il, du maniement des affaires.

Ils suivirent donc les traces d'un char qui transportait un tas de bois
» Singulièrement, c'était une femme monstrueuse — un horrible croque-mitaine :
La fille du renommé Antiphates, chef d'une famille de pirates nés pour nuire.

» Brûlée par l'ardeur du soleil, elle sauta de sa charrette,
Et la soif lui desséchant le gosier,
En toute hâte elle s'engouffra à l'intérieur de *La Fontaine des Ours*,
Taverne en bord de mer,
Où elle trouva un soulagement à ses peines,
Non sans mordre à belles dents dans une tartine de croque-monsieur.

» Sans se priver, mes camarades lui demandèrent :
« Qui est donc le maître de ce pays où l'argent semble être le roi ?
Sur quel genre d'homme exerce-t-il son pouvoir ? »
En effet, nous n'en voyions presque aucun la bouche pleine.

Commandée par la nécessité du moment, elle retourna sur ses pas
Pour leur indiquer, d'un signe de tête, la haute toiture brillante de la maison de ses
parents.
Ils entrèrent donc dans la demeure de cet homme dangereux et illustre par le nom,
Honoré de sa moitié aux vues élevées — sans trop approfondir.
Elle l'avait d'ailleurs acheté à vil prix, sans rencontrer de résistance chez la
population

Impatiente, elle se frappait les cuisses, car — pour la première et dernière fois —
Elle lui avait prêté de l'argent, dont elle calculait, année après année,
Les intérêts des intérêts...

Sa vue leur inspira l'effroi.
Garde-plus ! Sans traîner, elle les soumit à l'impôt sur leurs modestes revenus,

Les mettant en demeure de le payer sur-le-champ à son célèbre époux
Et maître de maison,
Qui, nourrissant le projet de régner çà et là, sur terre et sur mer, sans partage,
Les condamna aussitôt à une mort obscure.

Alors il se saisit du plus dodu,
Le caressa de la main,
Et sans préalable — l'étendit en avant afin de s'en repaître.

Pour éviter la honte, les deux autres, s'enfuyant en une course rapide,
Se mirent hors-la-loi.
Lui, à peu de frais, les déclara coupables
Et invoqua l'appui de la population,
En appelant les gentil Monsieur Boniface à nous faire la guerre !

L'obscurité croissante des innombrables Lestrygoniennes et Lestrygoniens,
Chacun de leur côté, marchait au pas de course,
Dirigeant leurs poignards contre nous !
Et à quoi bon s'en feindre plus longtemps ?

Tous exerçaient le métier de pirate,
Habiles à tout dissimuler et à faire leurs affaires le jour.
La nuit, toutefois, ils n'étaient ni plus parfumés ni plus fardés,
Leurs visages gardant l'apparence d'une vertu reflétée par les miroirs.
Mais, levant le masque, on découvrait des géants borgnes qui, du haut des falaises,
Nous lançaient des rochers.
Et qui, dans un combat douteux — au plus fort d'une mêlée terrifiante —
Se promettaient des monts d'or en criant : « Pas de quartiers !... À mort ! »
... En brandissant des crocs, et en grinçant des dents dont ils coupaient nos chairs,
Comme si nous étions des thons qu'ils voulaient anéantir dans un bain de sang.

En homme d'expérience, pour échapper au malheur je rompis les amarres
Encourageant mes compagnons à fuir loin des lourdes falaises,
Et des fantasmes sordides de vieillards épuisés,
Du moment où le lit moelleux sur lequel ils languissent
Est orné de riches et délicates broderies,
Ils s'y réjouissent sans timbre ni pudeur,
Ivres d'eux-mêmes, à demi morts sous le poids de leurs songes.
Mais, affaiblis par l'ennemi, la plupart préféra y rester.

10. Kappa

De là, sans ralentir notre course, on poussa plus avant.
Et, en miettes, amaigri, j'arrivai avec moins de la moitié de mes compagnons,
Comme un brigand dans un bordel, la nuit, silencieusement.
Ah !... Hélas !...
À Aiaios — ou plutôt à Aiaé, chez Circé — une délicieuse grande gueule, que Dieu
me pardonne,
Qui jouissait pleinement de la vie,
Contrairement à son frère, qui souffrait d'indigestion chronique.
Ils étaient nés d'une très grande famille.
Leur père était Hélios, et leur mère Persée, fille d'Océanos.
Là, deux jours et deux nuits durant, on resta au lit —
Épuisés, alanguis, à demi conscients d'être encore en vie,
Entre la mer et les songes, suspendus à la caresse du repos.
Nous nous employions entièrement à rechercher un meilleur état de vie,
Sans nous hasarder à combattre les bruits qui couraient déjà à notre sujet,
Et que les gourmandes nous rapportaient avec un malin plaisir.

Mais, dès le point du troisième jour qu'Aurore précéda du bout de ses doigts roses
Vous avez deviné juste,
Je me pris par la main — non pas pour m'enlever le cérumen des oreilles et m'en
repaître les yeux,
Mais, sans être vu de personne, pour prendre la mesure des rumeurs
Et examiner la situation.

Sans entrer dans des détails scabreux, disons-le simplement :
Déjà on pouvait voir qu'aux vieux cheveux on préférerait les jeunes,
Et qu'ayant à assouvir sa haine, on retenait ses penchants par crainte des lois
Et que chacune gardait son poste, devrai-je dire son boulet, tout en ménageant sa
personnalité,
Dans des circonstances politiques pourtant des plus difficiles...
Par la connaissance certaine et parfaite de cette science
On recevait la récompense du devoir accompli
Dont on usait les fruits pour captiver les oreilles
De sa philosophie et ses préceptes
Et les yeux de ses veines promesses.

Poussé sur une voie transversale, aussi foulée que le cou des bœufs
Qu'on y croisait, usés par le travail,
Je m'enfonçai d'outre en outre dans une épaisse forêt de chênes.
Et j'aperçus enfin la maison de Circé.

La flamme suit de très près la fumée — et l'on ne sera pas déçu...
Les entrailles palpitantes, j'étais embarrassé ! Voyez-vous ?

Plutôt que de m'étendre sur le champ,
Je préférerai donc revenir en arrière,
Pour me donner le temps de la réflexion,
Et abandonner dans l'ombre mon empreinte.

Là, une adolescente — un grand échalas sans entrain —
Circulait, la tête haute et couronnée d'une frange,
Faisant paître ses moutons au croisement des sentiers du vice et de la vertu.
Respectueuse de la nature, elle trouva là l'occasion
De me montrer, par tous les moyens et avec un entêtement candide,
Son affection pour elle.

Et, percevant les effets brûlants du soleil,
Elle s'enflamma et engagea le combat,
Non sans avoir relevé par un nœud les plis ondoyants de sa robe,
Afin de me servir à boire.

Piqué, je la saisis avec violence par le milieu du corps,
Et je la transperçai pour la plus grande part...

Eh bien ! Et puis après ?...
Gonflée de menaces, elle me jeta de la poussière aux yeux
Et se mit à bramer que je lui avais volé son âme !

Moi, j'étais tout confus — j'en atteste les dieux —
Car non seulement, dans la tension où ils m'avaient contraint,
J'avais pris mon pied,
Mais, de plus, dans la même foulée, j'avais effacé d'un seul revers
Les nouveaux maîtres dont je ne comprenais pas qu'ils ne puissent enseigner
Rien d'autre que l'effronterie.

Et le cœur palpitant, je dis en reprenant haleine :
« Qu'ils ceci soit voués aux Dieux infernaux,
Comme ce n'est pas chose naturelle à ton âge...
Car il est évident que le suprême pouvoir de l'éclat de la jeunesse
Devrait être de faire resplendir les Temples et les Eglises en les illuminant. »

Mais cette lutte inégale, déjà parvenue au corps à corps des bêtes sauvages,
N'était plus qu'un tumulte — et je n'en dirai pas plus.

Quoi qu'il en soit, je tentai de la réconforter,
Et de la consoler par des paroles douces :
« Amie, la pratique de cette méthode, profondément navrante,
Est un supplice pour les innocents.
Mais, aussi bouleversée que tu puisses l'être,
Tu ne descendras pas aux Enfers avant le jour fixé par un destin fatal —
Que tu cherches ou non à servir à boire à Hadès,

Qui, pour finir, je le sais par ouï-dire,
N'a jamais eu le moindre scrupule depuis que les hommes existent. »

Elle n'était pas privée de la faculté d'entendre,
Et, à ces paroles, elle me considéra avec stupeur,
Me déchargeant du crime dont elle m'avait accusé.

Tandis que je me demandais avec surprise
D'où m'était venu ce goût soudain pour la philosophie.

Quand, à tous égards, nous nous fûmes réjouis,
De fil en aiguille, purifiés, nous nous préparâmes au festin.
Et plus courageux à supporter la douleur,
Toute la journée jusqu'au couchant du soleil,
Nous partageâmes, de manière plus expressive encore,
Nos corps pleins de vie et de santé.

Dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Ayant fait trêve à notre intimité,
Je m'adressai alors à mes compagnons.

Les injures des hommes, jouissant de la considération ou de la faveur publique,
Irritent d'autant plus que pour débarrasser les jeunes filles de leurs chaînes,
Ils les mettent à l'encan !

« Compagnons, prêtez-moi bien l'oreille — je ne dirai que quelques mots :
Ces hommes ont eu le temps de réfléchir
Sur le genre de vie qui leur convient le mieux ;
Moi, pour qui la sagesse, par excellence,
Consiste à ne pas croire ce que l'on sait que l'on ignore,
Je demeurais songeur —
Comme la fumée se répandant à travers une forêt épaisse,
Cherchant une issue vers la lumière sans jamais s'y fixer,
Et j'ai vu de mes yeux que vous battiez de l'aile. »

Prenant alors conscience que leurs sens étaient sens dessus-dessous
Il leur revint à l'esprit la puissance tyrannique d'Antyphates
Et la fureur du Cyclope glouton et déploraient à grands cris
Que de jeunes gens puissent être enlevés par la mort de manière lamentable
L'espoir d'au moins ensemble boire à la même coupe était désormais permis.
Et frappant ma propre coupe à coups redoublés :
« Charretier !! L'addition !... Car sans être avare,
Ni les combattre au risque de frustrer l'une et l'autre,
Il nous faut travailler désormais en un langage soigné et une balance exacte
Et réunir deux natures opposées, nous séparions l'addition en deux »

A la tête de l'une je mis Eurylochos, mon beauf
Qui avait au fond de lui-même des pensées différentes des miennes...
Et pour l'autre ce fut moi qui agitais les doigts non pas pour m'acquitter de la somme
Mais pour tirage au sort, lequel désigna encore Eurylochos avec grande insistance...

Tout éploré il partit avec la moitié de mes copains par les chemins percés à travers la forêt,
En direction de la maison de Circée nous laissant derrière eux larmoyants
Pour bien nous signifier notre grossier caractère.

C'était une construction, dans le creux d'un vallon mis à nu,
Dans un lieu particulièrement isolé.
Elle était faite de pierres dures mais polies avec un art achevé et entassées par couches,
Avec ordre, selon les études qui sont le propre de l'homme raffiné.

Elle était entourée de fleurs éclatantes, mobiles, à l'odeur incertaine,
Aussi grosses que des bœufs, et dont on tirait les graines
Pour en faire une friandise au goût décevant,
Et de la nature glissante d'un vagin qui prête à rire
Quand à la recherche de nourriture, il se fait caressant.

À la vue de ces monstres qui leur indiquaient le chemin,
Le cœur épouvanté, mes compagnons commencèrent à trembler,
Et à croire qu'ils se tenaient devant le tombeau d'Athéna elle-même.
Tournant leurs regards de tous côtés, le corps raidi, attentifs au combat,
Ils touchèrent la terre du genou,
Comme pour apaiser quelque divinité cachée sous la pierre.
Cependant, à l'intérieur de l'autre, Circé chantait.
Elle chantait le chant magique de l'hyménée,
D'une jolie voix qui s'infléchissait vers un ton pathétique,
En dressant elle-même une table afin que le service soit mieux fait,
Et — degré suprême de la délicatesse digne des déesses — sans avoir à menacer personne !

Le premier qui parla fut Polytes, qui possédait beaucoup de talents très précieux :
« Mes amis ! Il y a là une personne qui dresse une table en chantant le chant de l'hyménée,
Du ton le plus aigu au plus grave, dissipant les soucis et les craintes !
Est-elle de nature divine, ou simplement humaine ?
Sans nous en approcher davantage, appelons-la à notre aide ! »
Ils appelèrent donc au secours.

Elle fit irruption par la porte, et exerçant son pouvoir, les invita à sa table.

Tous — excepté Eurylochos, qui se conduisit divinement en refusant sa supplication —
Se traînèrent à l'intérieur.
Et la bonté divine s'étendant à toutes choses,
Elle fit asseoir leurs fondements sur des sièges,
Puis, en les arrosant de vin en promotion dont elle avait préparé les coupes,
En y mêlant une combinaison d'éléments des plus différents,
Selon la constitution de chacun, elle s'escrima avec plus ou moins de vigueur
À introduire dans leur gorge ses friandises chéries, pleines d'une sève à faire trembler.

La démente, se baignant avec ivresse dans leur sang,
Les déchaîna sous l'effet d'une passion violente ;
Ils se mirent à frissonner...
Alors, d'un seul geste, elle les frappa,
Et les jeta froidement, comme des porcs, sur l'étal du boucher.
Du cochon, d'ailleurs, ils avaient pris non seulement le groin, les oreilles,
Le rythme et la bonne qualité de voix,
Mais aussi la chair.
Par contre, leurs yeux étaient restés les mêmes.
Ainsi, ils grognaient et pleuraient en agitant la tête,
Tandis que Circé, tout en les insultant,
Les gavait de glands avec un entonnoir,
Afin de les engraisser.

Car, s'employant elle aussi entièrement à la recherche d'un meilleur état de vie,
Elle faisait l'élevage de ces animaux afin de faire fructifier ses intérêts,
Qu'elle s'appliquait à placer en biens-fonds !
Eurylochos revint promptement pour me donner des nouvelles de nos compagnons
Et de leur sort funeste.
Toutefois, bien disposé à l'égard de Circé,
Il ne parvenait pas à parler, tant son malaise était profond.
Poussant avec intelligence des gémissements,
Il faisait rouler ses yeux chassieux pour combattre les larmoiements...
Mais nous, avec grand fracas, le pressions de questions.
Enfin, avec un air de componction, par crainte du feu de la foudre,
Il nous raconta le malheur de nos camarades :
« Dans l'ordre, mon cher Ulysse, nous avons traversé l'épaisse forêt
En direction d'un creux où se dressait une belle demeure,
Faite de pierres polies, dans un lieu mis à nu.
Là, dressant une table, une personne de nature divine — ou peut-être humaine —
Chantait le chant de l'hyménée d'une fort jolie voix.
Mes compagnons crièrent pour l'appeler.
Elle sortit aussitôt, ouvrant une porte brillante, et nous enjoignit d'entrer.
Mais moi, ayant deviné une ruse, je ne bougeai pas.

Toute la troupe disparut.
Aucun d'eux ne revint, et pourtant je restai longtemps à attendre.
Je le coupais net : Trêve de jactance ! »

À une distance de deux mille pas, on sentait ses idées s'entrechoquer.
Ou bien ça ne lui réussissait pas de boire !
Ou bien les dés étaient pipés !
Je pris donc mon épée, que j'avais mise au clou pour obtenir un peu de liquide,
Mes souliers ferrés et mes vêtements à bandes de pourpre,
Et bardé comme un oursin, je l'engageai à guider ma marche contre l'ennemi !
Mais, me prenant à part, il fléchit les genoux ; et, de manière complexe,
Courbé, il me lécha les guêtres en mouvements répétés.
Il essayait de m'entortiller d'une oraison jaculatoire,
Qui invoquait le droit à la liberté de penser :
« Il serait peut-être plus utile de chercher une maison à louer pour y faire la cuisine !...
Comme tu le dis toi-même, les actes injustes ne sont avantageux pour personne !...
Et, en sus, en la menaçant de ta présence, tu risques d'offenser la divinité !... »
Je lui répliquai :
« Eurylochos !... Dresse une table, dispose-y des coupes...
Et établis des lois pour tout, si bon te chante !...
Mais mon point de vue à moi, c'est que je dois y aller !
J'en éprouve d'ailleurs le besoin très pressant !... »
Et cela dit, je pris le large.
Mais, par petits raisonnements coupés comme en tranches,
J'étais inquiet qu'il en soit venu à me toucher les genoux et les mains afin de me supplier ;
Quand, au long de mon parcours — grâce à Dieu — se pointa,
Sous la forme d'un jeune homme au menton couvert de duvet,
Celui aux bottines ailées qui amicalement me dit :
« Aller à l'aventure, dans une course capricieuse, sans troupe établie, est dangereux !
Tes compagnons, pourtant dans la plénitude de leur force,
Sont, à l'heure où je te parle, enfermés comme des porcs dans les étables de Circé !
Crois-tu pouvoir les libérer en publiant ton nom ?
Même s'il a grand mérite, je te prédis que tu n'y arriveras pas.
Cependant, sans violer les auspices,
Je te ferai observer qu'en certaines circonstances
On peut, en conscience, s'écarter de cette loi pour s'assurer le succès,
Sans avoir à la prendre par le bras ni la solliciter avant de te rendre chez Circé.
En effet, ta cause est excellente — et j'ai très bon espoir !
Ne t'avoue pas vaincu. »
« Je vais te montrer, par ta parole même,
Comment cette malfaisante ébranle les hommes
Par ses enchantements, qui sont des tromperies.

Elle est d'un caractère où s'allient ta force et ta douceur,
Qui mêlent leur âme à la sienne,
Au point de s'accoupler, agités par le feu de la fièvre qu'elle provoque,
En jetant de sa propre main une coupe de vin rouge à la tête de celui qu'elle choisit.

Mais le germe des graines que je vais te donner
Empêchera cela d'arriver, et nul autre que les dieux ne peuvent l'extraire.
Tel que je te vois bardé, il est bien sûr évident qu'elle aura du mal à te toucher.
Mais — comme si tu voulais la protéger — invite-la à danser.
Elle, avec des mouvements agités, de toute manière ne te mettra pas la pression,
Car, pour cause, elle ne te sautera pas au cou.
Mais, alarmée, elle tremblera de crainte pour ses affaires,
Qui sont pour elle d'une importance majeure.
Alors, ne te refuse pas à ce genre de conversation,
Et, en termes les mieux choisis — seyant parfaitement à une personne de condition libre —

Donne-lui des réponses généreuses,
En lui montrant qu'elle est en sécurité comme avec son propre frère,
Et prends la responsabilité de lui promettre une vie plus belle,
À condition qu'elle ne remplisse pas sa mission
Qui vise, depuis maintes années, au pouvoir absolu.
Maintenant, en exprimant quelque chose de laid de manière à ce qu'elle ne le soit pas,

Nous allons aborder le reste :

Signale-lui, de manière virile, que, sans ressources, tu es à découvert —
Sans pour autant être privé d'énergie ni de courage !
Cela dit, montrant ses dents aussi blanches que celles de mon banquier,
Il me donna son nom et un petit bracelet de perles à l'éclat lumineux,
Dont il m'expliqua que la vertu était attachée à de profondes racines,
Obtenues par la volonté des êtres qu'on appelle des atomes,
Et dont le corps, tout d'une masse solide, est indivisible.
Mais les dieux peuvent tout ! »

Puis il s'en alla.

Moi, je me rendis droit vers la maison de Circé.
Agitant dans une main le petit bracelet, et continuant plus avant,
Il ne me resta plus qu'à repaître mes yeux de sa merveilleuse porte.

Je frappai en protestant à grands cris,
Et la déesse, entendant la tension dans ma voix, choisit de sortir aussitôt.
Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes,
Et je découvris sa tête, qui montrait clairement
Que ce n'était pas seulement à la fortune et à la situation
Qu'elle accordait sa sympathie.

Elle m'invita à sa table,
Et suivant l'autorité et les conseils d'Hermès,

Embarrassé, je lui obéis en bégayant.
Elle me mena à travers le vestibule,
Et, comme si j'exerçais la profession de banquier,
M'assit sur un siège clouté aussi blanc que l'argent qu'ils manipulent,
Puis approcha, non sans marcher avec beaucoup de précaution,
Plaça à mes pieds un coussinet de laine graffé de pièces jaunes,
Le cœur chargé de ressentiment contre moi, mais gourmande,
Trafiqua avec passion et le plus grand empressement
Dans un vase d'or aux oreilles coupées un quart de litre de drogue qu'elle m'invita
à boire.

Les oreilles toutes disposées à l'entendre, je la vidais tout à loisir
Tandis que, s'abandonnant à un transport mystique,
Elle essayait de se pendre à mon cou
Comme un porc vidé de son sang sur l'égal du boucher,
Elle dit :
« Mon petit cochon, couche-toi là, qu'on règle nos affaires selon la position des
astres,
Comme je l'ai fait avec tes compagnons,
Issus du ramassis de tous les vices ! »
Et, comme preuve, souhaitant exercer son pouvoir souverain,
Très agitée, elle complota de me faire la totale !
Je récapitule : pour voir mes défauts avec minutie et satisfaction,
Avec la dernière violence elle me frappa d'une longue verge
Qui m'éplucha complètement,
En déchiquetant mes beaux vêtements pourpres et violets de banquier !
Mais je ne veux pas trop m'étendre sur un sujet qui attise la haine...
Quoi qu'il en soit, je les troquai contre ceux d'un marchand de fromage,
Faisant main basse sur un voile blanc qui recouvrait un candélabre.
Je m'y enroulai, et me précipitai, résolu à lui flanquer une pâtée.
Sans me vanter, elle se jeta à mes genoux, en exhalant une odeur étrange,
Et grogna avec amertume :
« N'es-tu donc pas de mon parti ?
Toi qui fais pleuvoir et luire le soleil à ta guise,
Et roules des projets dépassant de très loin ceux des simples citoyens ?
À quels préceptes obéis-tu ?
Es-tu là pour tondre quelqu'un de son argent ?
Ou dentiste, peut-être ?...
Car les hommes sont prêts à toutes sortes d'entreprises
Pour obtenir cette drogue à laquelle tu sembles, toi, insensible !
Serais-tu donc Ulysse, dont je sais par ouï-dire qu'il vit d'expédients ?
Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir plus d'une vérité !
Allons nous mettre au lit, afin de nous y unir sur le même tuyau...
C'est notre seul espoir ! »
Je lui répondis, sarcastique :

« Circé, tu es insatiable,
 Et moi, je ne suis pas gâteux au point d'avoir perdu la raison.
 Comment puis-je t'aimer,
 Alors qu'ici même tu as changé nombre de mes camarades sans défense en
 pourceaux,
 Et que tu m'as laissé voir une certaine défection
 En me mettant à nu de manière misérable,
 Alors que j'étais déjà très légèrement vêtu ?
 Si tu ne t'engages, par serment, à ne pas me faire un nouveau mauvais plan
 En me tendant un piège, je ne puis accepter. »
 Elle me prêta donc le serment que je lui demandais,
 Et, en grim pant de façon assez brillante ma foi,
 Dans sa monstrueuse chambre à coucher...
 Je m'élevais à une situation sociale plus haute !
 Imaginez les flatteries serviles des esclaves,
 Qui, dans la demeure, sont dévouées à l'intérêt général !
 Elles sont quatre — toutes ont le nez légèrement pointu.
 Et, toujours dans la lune, elles se moquent de tout... ou sanglotent.
 La première, toute proche, à la portée d'un seul doigt,
 Se fait valoir en demeurant oisive,
 Assise sur une chaise curule, rembourrée comme un nid,
 Mais sans aucun ornement.
 L'autre se tenait un peu plus à l'écart.
 Sans exagération, elle semblait tramer des ruses ;
 En fait, elle tenait attentivement à jour les livres de comptes —
 Et, par soif maudite de l'or, elle était couverte de bijoux.
 La troisième — il n'y a rien d'étonnant —
 Était un mélange des deux premières, qui auraient pris de la consistance.
 C'est elle qui commandait, d'une voix coulante,
 Les petits gâteaux mielleux et les vins de Marseille.
 Quant à la quatrième, réfugiée au sein de la philosophie,
 Elle avait une odeur lourde et désagréable :
 Elle sentait le vieux temps.
 Mais c'est elle qui offrait, d'un œil toujours farouche,
 L'eau pour les ablutions avant les repas,
 Et mettait l'huile dans les lampes,
 En y veillant jalousement pour que nul ne l'y remplace.
 Bouillonnante d'indignation, elle m'introduisit dans l'eau tiède du bain,
 Et m'en aspergea les épaules et la tête, afin de me purifier.
 Puis, elle me frictionna de ce parfum huileux dont se frottent les athlètes
 — où l'avait-elle déniché ? — à ce point précis de l'espace et du temps.
 Chargée aussi de la garde-robe, inspirée,
 Elle m'enroula dans une serviette chaude,
 Avant de me passer une tunique à manches longues, de style efféminé.

Puis, Circé ayant éprouvé un malaise,
Elle me fit conduire dans une salle à manger imposante,
Où, avec plus de calme, on me fit asseoir
Sur un merveilleux siège clouté, aussi blanc que l'argent,
Tandis qu'on approchait de mes pieds le charmant coussinet...

Pour suivre, on m'apporta, avec un certain laisser-aller, un verre d'eau,
Du pain grossier de seconde qualité,
Et des biscuits pour matelots qu'on avait réservés en vue de me les offrir,
Et l'on m'invita à boire et à manger.

Mais cela ne me plaisait pas,
Et, ayant des visées plus hautes,
Je me pris à réfléchir sur les causes et les effets de mes actes.
Quand Circé me vit ainsi figé et chagrin,
Dans un bruit perçant de pie sur un lit de violettes...

« Remuant cruellement ce qu'il ne faut pas remuer, elle me dit dolosive :

« Ulysse ! Les animaux se montent et se chevauchent !...

Pourquoi te mutines-tu ? Est-ce contre notre affection mutuelle ?

Pourtant les mortels vivent les uns des autres !...

Est-ce cela que tu redoutes ? Allons !

Un homme qui n'a rien à se reprocher doit avoir de l'assurance !

Aie donc confiance dans la nature de ma position et la stabilité de ma fortune ! »

Tout feu tout flamme, je lui rétorquai :

« Circé ! Quel homme digne de ce nom

Serait-il assez sot pour toucher à tes biscuits pour matelots et à ton eau Avant que

tu n'aies affranchis ses camarades qui, au gré de ta fantaisie, Rien qu'à les

effleurer ont jeté leur richesse dans le gouffre sans fond de tes passions ?

Si tu m'invites sous ton toit et que tu veux que je te prenne au sérieux,

Au lieu de tourner comme un oiseau de proie

Dont les ailes oscillent sous le souffle hésitant du vent,

Même s'ils sont les pires débauchés, ne me joue pas de pipeau !

Tu me l'as promis par serment, libère mes pauvres compagnons

De ton envie effrénée de richesse, de luxe et de pouvoir !

Remplis tes engagements ! »

Les causes de l'attentat ayant été mises à jour,

Circé, dégoûtante d'une sueur abondante,

Traversa d'un coup d'aile la grande salle à manger, sa verge sous le bras. Mais ceci dit, elle desserra son étau usé par le frottement ;

Et sans plus différer, elle fit entendre un long grincement de dents,

Qui de manière instructive s'acheva lorsque des êtres malpropres, Misérables et fangeux,

Gras comme des porcs de neuf ans qu'elle avait endormis,

Sortirent de leur torpeur au rythme des battements de son poulx, non sans éveiller les soupçons.

Dépouillés de toute honte, elle les passa froidement en revue,

Et elle les étrilla un à un.
 Membre par membre, de sa verge cruelle
 Qui leur rappela qu'ils étaient des hommes !
 Une chose absolument inouïe !
 Ils avaient rajeuni, grandi,
 Et étaient plus beaux qu'ils ne l'avaient jamais été !
 Et, en enchaînement de cause à effet,
 Pour me faire connaître leur profonde gratitude,
 Chacun me serra la main de manière singulière, extraordinaire !
 Et tous nous palpitions de plaisir en retenant nos sanglots !
 Et ce fut, en la demeure de Circé,
 Que retentirent nos cris au milieu de la plus éclatante lumière,
 Un véritable tremblement de terre !
 Même la déesse en fut étonnée, et pour me montrer son affection, sans hésiter elle me dit :
 « Esprit bien formé par Zeus, fils de ton père, Ulysse, maintenant que tu es libre d'entraves,
 Décide-toi promptement ! Ne perds pas cette occasion. »

« Tout va bien, mais au cas où les événements tournent mal,
 Comble mes vœux : va chercher tes autres compagnons
 Pour me rendre témoignage de ton amitié. »
 Ainsi s'exprima-t-elle.

En homme fait, je lui obéis à la lettre et j'allai rejoindre mes autres compagnons
 Qui, en attendant, gémissaient sous le poids de la pieuse douleur
 Causée par la situation de leurs amis, comme des veaux sous les yeux desquels on égorge,
 Contrairement aux coutumes des anciens, les mères gavées d'herbe grasse.
 Et, si ceux-ci sont malheureux, par contre ceux-là furent si heureux de me voir
 Qu'ils en dansèrent la pyrrhique.
 En hommes un peu grossiers, ils m'adressèrent ces paroles :
 « Tu as pu t'enfuir, Ulysse !...
 Nous en éprouvons autant de joie que si nous arrivions en notre patrie !
 Et enfin on va savoir comment ont fini nos camarades !... Raconte-nous ! »
 Je leur dis :
 « J'ai tenté l'impossible ; je n'ai pas perdu l'occasion !
 Tout va bien maintenant et je viens vous chercher
 Pour que vous voyiez, en la demeure de Circé, nos compagnons se réjouir !
 Ils sont libres ! »
 Ils reçurent avec grand plaisir la nouvelle,
 Excepté le malin Eurylochos, à qui l'odeur de l'or était très vite venue aux narines.
 Il leur dit :
 « Misérables, insensés ! Vos habitudes sont détestables !
 Préférez-vous l'incertain au certain ? Pourquoi quitter la position qu'on occupe
 Et se résoudre à partager l'infortune de nos compagnons descendus au royaume des ombres ?

Si vous allez au manoir de Circé vous serez tous changés en porcs
Ou en tournesols dont, malgré vous, elle fera de gras pâtés en croûte !
Car elle pratique cet art...
Et elle se conduira avec vous comme le fit le Cyclope, par la faute d'Ulysse,
Dont l'inconscience aura sans conteste perdu nos camarades ! »
Cela dit, bien qu'il fût mon beau-frère, moi je réfléchissais mûrement à sa mort,
Car il commençait à me pomper avec ses cheveux gominés !
Mais mes compagnons rendirent l'air plus léger et adoucirent ma colère en disant :
« Détends-toi ! Et larguons tes amarres !
Il n'a qu'à rester là ; nous irons avec toi ! »
Et nous primes le large.
Mais il nous suivit ; car non seulement il redoutait ma colère,
Mais en plus il était avare.
Cependant, en sa fortune tirillée, Circé, pleine de sollicitude pour mes
compagnons,
Cherchait avec précaution à les gagner à sa cause.
Elle les avait fait baigner, parfumer, et leurs cheveux étaient soyeux.
Et tous brillaient comme des souliers neufs qu'elle avait sous la main.
Quoi qu'il en soit, nous les trouvions, bien qu'enjoués et divertissants, charmants
à voir et à entendre,
Dans la grande salle à manger où ils se tenaient à table de manière élégante,
Ils nous accueillirent avec empressement et force larmes et gémissements.
S'étant approchée de moi, Circé me dit :
« Esprit bien formé par Zeus, Ulysse,
Enfant gâté d'un peuple plein de ressources pour l'invention,
Ne cédez pas à vos larmes comme des hommes insipides et sans personnalité.
Mangez et buvez autant qu'il vous plaira
Afin de vous ressaisir et de reprendre votre éclat initial. »
Cela dit, nous nous sentions déjà plus virils.
Alors, toute une année nous sommes restés en la demeure,
A banqueter pour reprendre des forces.

Puis mes compagnons me dirent en cachette de la friponne :
« Ulysse, n'attirons pas le malheur !
Il est grand temps maintenant de penser à partir.
Si le destin le permet, nous devons retrouver la patrie. »
Cette recommandation demeura gravée en mon cœur viril.
Alors, dans la mesure de nos forces, tout le jour nous avons banqueté.
Mais, dès la nuit venue et que mes compagnons s'endormirent
Dans les ténèbres de la demeure, je gravis de manière éclatante le lit monstrueux
de Circé,
Dont j'implorai la pitié en lui étreignant les genoux.
Et elle m'entendit ainsi que mon beau-frère,
Car je parlai d'une voix forte qui rappelait la campagne :
« Circé, nous nous sommes faits une promesse mutuelle

Qu'il faut que nous tenions dignement !
 Je dois m'en retourner chez moi,
 Et je répugne tout à fait à te signer une reconnaissance de dette,
 De même que mes compagnons qui, de manière équivoque demeurants inactifs,
 Prétent le flanc aux reproches et sont écartelés. »
 Elle me répondit aussitôt :
 « Esprit bien formé par Zeus, Ulysse,
 Enfant gâté d'un peuple plein de ressources pour l'invention, je ne m'y oppose pas.
 Mais il vous faut d'abord combler un fossé sur le chemin du retour,
 En passant par la demeure d'Hadès et de l'épouvantable Perséphone,
 Jeune fille qui inspire la terreur,
 Pour y interroger les esprits et particulièrement celui de Tirésias,
 Ce devin qui a perdu la vue.
 Car dans son existence il a été successivement homme et femme,
 Et qu'il est le seul esprit auquel Perséphone permette de dire la bonne-aventure,
 À la façon d'un dieu !
 Les autres ne sont que des fantômes courant çà et là à la recherche de gloire,
 Et je ne les comprends pas !...
 Mais qu'ils ne m'en veuillent pas ! »
 Cela fut dit avec une telle audace que j'en eus le souffle coupé.
 Et que privé de mon énergie, je m'affaiblis et pleurai en gémissant.
 Je voulais mourir sur le champ pour ne plus voir la lumière du jour.
 Mais, après force larmes qui roulaient, las, dégoûté et fatigué, je lui répondis
 toutefois :
 « Circé ! Qui va me montrer la direction en ce voyage que tu m'infliges ?
 En effet, personne de son vivant n'est jamais arrivé en la maison d'Hadès ! »
 Aussitôt elle rétorqua :
 « Esprit bien formé par Zeus, Ulysse,
 Enfant gâté d'un peuple plein de ressources pour l'invention.
 Ne sois pas terre-à-terre, peuchère !
 On peut s'y rendre à pieds si tu veux, et sans même avoir à sortir de la ville.
 Il suffit de s'enrouler une corde autour du cou, et de plier les jambes ;
 Ou bien d'attendre sur son petit banc que les os blanchissent en retenant son
 souffle !
 Et à ce moment-là, sur une rive plate tu trouveras,
 Parmi de sombres peupliers et des saules pleureurs qui ont perdu leurs feuilles,
 Les pépins que l'on consacre à Perséphone,
 Et une échelle descendant sans aucune retenue sous une terre marécageuse,
 En la demeure d'Hadès ou dans deux monstrueux fleuves de feu très ardents
 Où les méchants se roulent de douleur.
 Là tu verras un noir rocher suintant,
 D'où tombe une chute d'eau qui joint la terre et le feu dans un bruit fracassant.
 Le moment est proche, mon héros !
 Ici-même, te conformant aux règles, en te courbant creuse un sillon en forme de
 croix.
 Et l'ayant bien examiné, arrose-le copieusement,

En premier lieu de tes larmes qui sont pour moi un véritable miel,
Et ensuite de vin doux, et puis d'eau !
Là-dessus, répands de la blanche farine d'orge en implorant les morts. »

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
J'allais par la demeure pour réveiller mes compagnons par de douces paroles,
En me plaçant près de chacun :
« Debout ! ... En route ! ... C'est le conseil de Circé ! »
Hélas, nous eûmes encore un nouveau chagrin.
En effet, un de nos compagnons, Elpénor, tout jeune homme un peu couard,
Recherchant la fraîcheur s'était couché à part dans la maison ;
L'esprit alourdi par le vin,
A notre agitation il se leva en sursaut et, o
Oubliant où il était, recula vers l'escalier,
Et il tomba en arrière, tête la première, se brisant les vertèbres cervicales !
Son âme descendit chez Hadès.

À mes autres compagnons j'adressai ces paroles :
« Il ne faut pas croire que nous allons retourner directement en la patrie !
Circé en a décidé tout autrement :
Elle nous oblige à prendre un chemin différent,
Vers la demeure d'Hadès et de la terrifiante Perséphone,
Afin d'y consulter l'âme du devin Tirésias ! »
Ils en furent accablés au plus profond de leur cœur,
Et ils gémirent en s'arrachant les cheveux.
Nous partîmes pour une nouvelle galère,
Où d'ailleurs nous avait précédés Circé.
La tête voilée, elle y avait attaché pour les sacrifices un tendre agneau,
Une brebis noire puis avait disparu.

Mais qui pourra voir de ses yeux ce fantôme
Si ce n'est celui qui ne désire pas le voir ?...

11. Lambda

Je rendrai témoignage en faveur du caractère sinistre de Circé :
En effet, bien que gorgés de vin, pour hâter l'achèvement de notre entreprise,
Sans discuter, nous primes rapidement le large d'un seul élan !

Et dans l'hypothèse où, par jalousie, elle en aurait déchiré l'essentiel,
J'ajoute que toute la journée nous soufflâmes dans les voiles que nous avions
gréées,

Sans même demander aucun retour de la part de mon beau-frère
Qui pourtant était très imprégné du parfum de Circé.

Puis le soleil se coucha et l'ombre envahit les foyers...
Mais laissons cela de côté !

Sans user de détours,
Promptement notre course arriva à son terme dans le monde d'ici-bas.
Là, sous des nuages obscurs, au solstice d'hiver,
Se trouvent dans la solitude de la nuit
Le pays et la ville des Cimmériens,
Chargés de tous les crimes du ciel et de la terre.
Et jusque-là, on ne pourra pas dire que nous ayons échoué...
Et, à moins d'aimer les lourdes vibrations des bourdons et les odeurs fétides,

Je ne voyais aucune raison d'en rire, même secrètement.

Étant arrivés à l'endroit que m'avait annoncé Circé,
Et je vous rends précisément ce passage que vous allez entendre :
Périmède et Eurylochos, mon beau-frère rentré dans sa coquille,
Prirent en main avec soin l'agneau tendre et la noire brebis pour le sacrifice,
Tandis que de mon côté je tirai mon couteau de chasse de ma ceinture,
Et qu'avec une précision pénétrante, courbé, je creusai en forme de croix un sillon.
Et l'ayant bien examiné, en implorant les morts, je l'arrosai en premier lieu,
Copieusement de mes larmes, qui étaient pour Circé du véritable miel,
et ensuite de vin doux, et puis d'eau.
Par-dessus je répandis la blanche farine d'orge et, avec feu,
Les yeux étincelants, j'adressai ma prière aux petits crânes inconscients,
Qui, même morts, aiment à mordre bêtement.
À mon retour en Ithaque je leur sacrifierai, en ma demeure, une génisse stérile,
Ma plus belle, et remplirai d'offrandes le bûcher.
Pour Tirésias seul j'immolerai à part un bouc noir, le plus beau du troupeau.
Quand j'eus imploré par mes promesses faites aux dieux la foule des crânes
inconscients,

En couronnement, je leur consacrai l'agneau tendre et la noire brebis,
En leur tranchant la gorge au-dessus du sillon, et leur sang noir y coulait.
S'ils sont capricieux, les esprits n'en sont pas moins très attentifs,
Et à cet afflux soudain de sang, aussitôt ils se précipitèrent —
Comme des chiens enragés, ils tentèrent de déchirer à belles dents les victimes.
Côte à côte étaient là réunis, liés de durée par des relations enveloppées
d'obscurité,
Jeunes filles promises, jeunes hommes, vieillards du temps passé, Aveugles,
vierges délicates, esclaves de servitude récente,
Belles-mères, jeunes soldats, etcetera.
On se pressait en multitude, à grand tapage, en se bousculant,
Et moi je tremblais d'effroi et je me flétrissais.
Alors, dans un style concis, j'engageai vivement mes compagnons à écorcher les
bêtes
Et à les faire rôtir en implorant les dieux Hadès et Perséphone,
Tandis que prudemment, de mon coutelas menaçant,
J'empêchais les petites têtes inconscientes et chancelantes
Les plus proches de moi et déjà physiquement très affaiblies,
De se ronger les sangs avant que je n'eusse interrogé Tirésias.

« En raison de notre mutuelle amitié, mes très chères âmes,
Nous échangeâmes d'une voix étouffée,
Pour commencer, quelques propos avec mon compagnon Elpénor :
Il attendait une sépulture.
En effet, sans avoir pleuré le jeune homme enlevé par la mort,
Nous avons indignement laissé sa dépouille mortelle étendue sur le sol,
En la demeure de Circé, car nous étions pressés d'abandonner ce poste. » D'une
voix lisse, je lui demandai poliment :
« Elpénor ! Comment es-tu arrivé ici, en plein solstice d'hiver
Et dans l'obscurité, alors que nous t'avions laissé chez Circé ? »
Pleurant beaucoup son déshonneur, et gémissant sous le poids de son corps brisé,
il me répondit :
« Esprit bien formé par Zeus,
Ulysse, enfant gâté d'un peuple plein de ressources pour l'invention,
En me laissant aller à boire sans mesure du vin rouge,
J'ai gagné à la loterie, de manière misérable,
Le plus grand mal que Zeus puisse réserver.
Maintenant, au lieu d'adresser ma prière aux dieux,
Je te supplie, par ta femme, ton père et ton fils Télémaque,
De penser à moi, de me pleurer et de ne pas me laisser sans sépulture.
Brûle mon cadavre et mes armes, et, à la croisée des chemins, élève un monument
Pour me rappeler au souvenir des hommes ;
Et, selon la coutume religieuse des brigands,
Dessus plante ma rame, pour en finir d'être la risée de tous ! »
Pour ne pas en entendre davantage, je répondis :
« J'accomplirai ce rite comme tu me le demandes. »

Et ayant échangé ces paroles aussi sombres et austères qu'un vol de corbeaux,
Empreints, nous restâmes face à face comme deux grands cierges blancs.
Alors, à la manière des vieilles femmes — je répugne tout à fait à le dire —
Apparut ma mère, Anticlée,
Fille du chasseur de loups Autolykos, qui lui-même était muet.
La dernière fois que je l'avais vue, elle était encore en vie.
Je m'élançai en larmes,
Refusant qu'elle ne se fasse un sang d'encre
Avant que j'eusse interrogé Tirésias.
Il arriva aussitôt, timide et sceptique,
Appuyé dans l'ombre sur un bâton couleur d'or.
L'âme ayant des affinités avec les dieux, il me reconnut immédiatement :
« Esprit bien formé par Zeus, Ulysse,
Enfant chéri d'un peuple plein de ressources pour l'invention,
Pourquoi donc as-tu préféré examiner les ombres dans les tristes bas-fonds,
Plutôt que de te réjouir dans la royale lumière ?
Mais écarte-toi de ce trou, que je puisse y boire le sang que tu y as versé,
Et faire ainsi parler certaines choses inanimées. »

« Personne ne s'est emparé de ton pouvoir, et Télémaque ne s'inquiète pas.
Il gère les affaires et offre des banquets selon le rang de chacun,
Car il est invité par tous.
Ton père reste dans l'île, à la campagne.
Il ne va plus en ville.
Il fait pénitence en ne dormant plus sur un lit douillet.
Même l'hiver, il dort avec les domestiques dans la poussière près du feu.
Il n'a sur les épaules que de mauvais vêtements,
Et quand arrive l'automne,
Et que les feuilles de la vigne sont tombées,
Elles lui servent de lit.
C'est là qu'il dort, en proie au chagrin, espérant ton retour.
Mais arrive la terrible vieillesse.
C'est ainsi que moi je mourus —
Ce n'est pas Artémis qui m'a touchée de ses douces flèches,
Et je n'ai été atteinte d'aucune maladie.
Non ! Ce sont mes soucis et mes regrets,
Ma tendresse pour toi,
Qui m'ont privée de la vie si douce.
Cela dit, je voulais étreindre ma mère.
Trois fois je m'élançai,
Mais trois fois elle me glissa entre les doigts, comme une ombre.
Une vive souffrance étreignit alors mon cœur,
Et je dis à ma mère :
« Mère, pourquoi te dérober à mon étreinte ?
Perséphone ne m'envoie-t-elle qu'un spectre pour me faire souffrir ? »

Ma vénérable mère me répondit aussitôt :
 « Hélas, mon enfant ! Perséphone ne te trompe pas.
 Mais quand ils succombent, les mortels sont comme ça.
 Ils n'ont plus de nerfs pour maintenir ensemble les os et les chairs
 Qu'un feu brûlant détruit dès que l'âme s'est envolée comme un rêve.
 Mais hâte-toi de revenir à la lumière,
 Et retiens toutes ces choses,
 Afin de les raconter à ton épouse. »
 Ainsi nous échangeâmes,
 Et arrivèrent alors des femmes envoyées par Perséphone.
 Elles étaient toutes des femmes connues,
 Et se dressaient en foule autour du sang noir.
 Et moi, je me demandais comment les interroger toutes.
 Voici ce que je décidai :
 Tirant le long de ma cuisse musclée ma fine épée,
 Je les empêchai de boire toutes ensemble le sang noir.
 Alors elles s'approchèrent l'une après l'autre,
 En disant leur origine.
 La première que je vis était Tyro, bien connue,
 Surtout des marchands de fromage.
 Elle était la fille de Salmoné
 Et l'épouse de Créthée, un marchand de viande, fils d'Éole.
 Mais elle s'éprit du divin Énipée,
 Sans conteste le plus beau des ballots que l'on puisse rencontrer sur terre.
 Ils se rencontraient souvent en cachette.
 Il était bouillonnant.
 Il dénoua la ceinture de la jeune femme,
 Et l'endormit par de belles paroles.
 Et quand il eut fait l'acte d'amour, il la prit par la main et lui dit :
 « Sois heureuse, femme, de notre union.
 Car au cours de cette année tu donneras naissance à de brillants enfants,
 Alors que jamais la couche d'un dieu n'est féconde.
 Prends soin d'eux, et nourris-les de ton lait.
 Maintenant, rentre chez toi sans rien dire à personne,
 Car en réalité je suis Poséidon. »
 Cela dit, il plongea.
 Elle, devenue grosse, donna naissance à Pélidas et Nélée,
 Et trois autres enfants à son époux Créthée :
 Le joyeux Éson, Phérès, qui engendra Admète et Lycurgue,
 Et Amphaoor, qui combat sur un char.

 Après elle, je vis Antiope, fille d'Asopos.
 Elle se vantait d'avoir dormi entre les bras de Zeus.
 Puis Alcmène, femme d'Amphitryon, qui conçut Héraclès.

Je vis aussi la mère d'Œdipe aux chevilles enflées,
La belle Écaste, qui dans son ignorance épousa son propre fils.
Celui-ci, qui avait tué son père, devint le mari de sa mère !
Je vis aussi Chloris, belle entre toutes les femmes,
Que Nélée autrefois épousa pour sa beauté.
Je vis Lédæ, épouse de Tyndare, qui conçut deux fils :
Castor et Pollux, vaillants pugilistes.
Après celle-ci, je vis Iphimédie, l'épouse d'Alée,
Qui prétendait s'être unie à Poséidon.
Elle enfanta deux fils dont la vie fut brève :
Otos, beau comme un dieu, et Éphialte, fameux même de très loin.
La terre féconde fit d'eux les plus grands et les plus beaux,
Seul Orion, le célèbre chasseur d'ours,
Eut rivalisé avec les jumeaux immenses...
Dès neuf ans, ils étaient aussi larges que hauts et menacèrent les dieux.
Ils voulaient monter à l'assaut du ciel, et ils y seraient arrivés
S'ils avaient pu atteindre l'âge d'homme.
Mais les fils de Zeus, que Léo avait enfantés, les tuèrent tous deux
Avant même que la barbe eût fleuri sous leurs tempes,
Et qu'un duvet naissant eût recouvert leurs joues.

Je vis Phèdre, Procris et la belle Ariane, fille du pernicieux Minos.
Je vis Maera, Clymène
Et l'odieuse Ériphyle, qui eut le culot de vendre son mari.

Charmés par les histoires qu'Ulysse leur racontait,
Tous restèrent silencieux dans l'obscurité de la grande salle.
Arété fut la première à prendre la parole :
« À quel point la manière d'être de ce héros a-t-elle une ressemblance avec un dieu,
Je vous en laisse juges !
Il est mon hôte, et nous devons l'honorer.
Gratifions-le utilement d'une multitude de présents,
Au lieu de sommeiller !
Il n'y a pas de meilleure cause. »
À ce point du récit, la petite vieille très malveillante, Hékale,
Qui était de loin la plus âgée, prit elle aussi la parole :
« Mes amis ! Ce que dit avec bon sens notre intelligente souveraine
Est, à mon point de vue, partagé par l'unanimité !
N'en avons-nous pas tous les bras ballants ?
C'est donc à Alcinoos qu'il appartient de se faire obéir. »
Sans se faire prier, Alcinoos prit alors la parole :
« Ce que demande notre souveraine me comble de joie,
Et aussi longtemps que je vivrai, que je serai le roi, je l'accomplirai.
Mais que notre hôte me donne jusqu'à demain matin,

Afin que je puisse lui témoigner toute ma bonté,
Et le combler de bienfaits et d'honneurs.
Car, si cela nous regarde tous,
C'est par-dessus tout à moi qu'il revient d'y veiller. »
Inévitablement, Ulysse répondit :
« Vertueux Alcinoos, qui jouit d'une grande autorité !
Même si l'on me demandait de chercher mon salut dans la fuite,
Je dirais ce que je pense :
En revenant en ma patrie les bras chargés d'honneurs et de bienfaits,
On m'y regardera avec plus de considération,
Car les vices sont des états affectifs permanents. »
Alcinoos répondit :
« Je vois que tu es sur tes gardes, Ulysse,
Et je ne crois pas que tu puisses nous tromper,
Comme ces voleurs perfides qui, maîtres dans l'art de l'éloquence,
Changent d'une main légère le noir en blanc,
Et nous enferment dans un sommeil plus profond que d'habitude,
Entretenant la haine.
Allons ! Raconte-nous encore ce que tu as vu !
Nous avons devant nous une nuit infinie,
Et ce n'est pas le moment de dormir ! »
Inévitablement, Ulysse répondit :
« Vertueux Alcinoos !
Il y a un temps pour courir ça et là, et un temps pour le repos.
C'est le moment venu.
Demain, nous reparlerons de tout cela.
Mais si tu désires en entendre,
Je ne saurais te refuser d'autres histoires plus pitoyables encore !
Comme, par exemple, celles des épreuves de mes compagnons,
Qui, après avoir échappé aux affreux cris de guerre troyens,
Sont morts à leur retour chez eux,
Assassinés par leurs propres femmes ! »

... Quand le spectre des femmes eut été dissipé par la divine Perséphone,
Alors arriva celui d'Agamemnon, très affligé.
Autour de lui, il y en avait beaucoup d'autres.
Il me reconnut dès qu'il se fut abreuvé du sang noir.
Il poussa un cri aigu et pleura abondamment,
Tendant les mains vers moi pour me toucher,
Mais il n'avait plus la même vigueur qu'autrefois.
En le voyant, moi aussi je pleurai, et je lui dis :
« Glorieux Agamemnon, prince de guerre,
De quoi es-tu donc mort ?
Est-ce une tempête qui fit couler ton bateau ?
Ou bien des hommes intraitables en combattant pour une ville ou des femmes ? »

Il me répondit aussitôt :
« Fierté de Zeus, fils de Laërte !
Ni Poséidon, avec ses tempêtes,
Ni des hommes intraitables ne m'ont tué.
Non ! C'est Égisthe qui aura tramé mon assassinat,
Avec l'aide de ma putain de femme !
Il m'avait invité chez lui pour un festin, et il m'abattit,
Comme on abat un bœuf dans un abattoir.
Je mourus pitoyablement avec mes compagnons,
Qui furent tués jusqu'au dernier,
Comme des porcs qu'un homme opulent
Fait égorger pour des noces, un banquet ou un pique-nique !
Tu as déjà vu bien des hommes se faire massacrer
Dans des combats singuliers ou violents !
Mais là, combien ton cœur eût gémi si tu avais vu ce spectacle !
Nous gisions dans la salle à manger autour des tables,
Dans le sang qui coulait à flot.
Et j'entendis la voix de Cassandre,
Que ma putain d'épouse avait tuée
Parce qu'elle était attachée à moi !
Je cherchai à lever les mains, mais sans succès,
Et mourus percé d'un glaive.
Et cette chienne s'éloigna sans me fermer les yeux de ses mains,
Ni me clore les lèvres.
Il n'y a rien de plus terrible et de plus éhonté qu'une femme comme celle-ci,
Qui aura prémédité le meurtre de son époux légitime.
Je me réjouissais pourtant de l'accueil
Que j'espérais de mes enfants et de mes serviteurs !
Mais elle, cette salope, a répandu l'infamie,
Non seulement sur elle-même,
Mais aussi sur toutes les autres femmes —
Passées, présentes et futures —
Même celles les plus honnêtes ! »

» Et moi je lui fis cette réponse :
« Ah ! C'est donc Zeus dont la puissante voix porte très loin,
Qui poursuivrait de sa haine nos méthodes philosophiques,
En employant contre elles des ruses dignes de celles des femmes !
En effet, à cause d'Hélène nous avons péri en grand nombre,
Et Clytemnestre, en ton absence, tramait ton assassinat ! »
Cela dit, il me répliqua vivement :
« Ainsi donc, ne chéris jamais aucune femme, même ta propre épouse.
Ne lui confie jamais rien de tes projets ; tout du moins cache-lui la plupart de
ceux-ci !
Pourtant, Ulysse, si tu es tué, ce ne sera pas la faute de ta femme.
Elle est bien trop raisonnable, l'intelligente Pénélope.

C'était une jeune mariée quand nous l'avons quittée pour partir à la guerre.
Elle était enceinte d'un enfant qui, maintenant, doit être un homme.
Qu'il est heureux, le père qui, de retour en sa patrie, verra son fils !
Lui, comme il convient, l'embrassera. Mon épouse, à moi, ne m'a pas laissé le plaisir de voir mon fils !

Elle m'a tué avant.

Je vais encore te donner un conseil : aborde chez toi en secret,

Car on ne peut se fier à aucune femme.

Mais dis-moi : as-tu entendu dire que mon fils est encore vivant ?

Car il n'est pas mort, l'illustre Oreste ! »

Je lui fis cette réponse :

« Atride, pourquoi poser ces questions auxquelles je ne peux moi-même répondre ?

C'est parler pour ne rien dire ! »

Ainsi, nous étions l'un en face de l'autre, tenant de malheureux propos,

Et pleurant en abondance.

Alors survinrent les âmes d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque et celle d'Ajax.

Achille me reconnut aussitôt et, en gémissant, me demanda :

« Fierté de Zeus, fils de Laërte, comment oses-tu venir ici, chez Hadès,

Où habitent les morts, spectres insensibles d'humains qui ont tellement souffert ?

»

Alors je lui répondis :

« Achille, le plus vaillant des hommes parmi les Achéens,

Je suis venu consulter Tirésias au sujet de mon retour en Ithaque,

Où je ne suis pas encore parvenu, ayant à subir toujours des épreuves...

Mais, Achille ! Aucun homme ne fut, ni ne sera, plus heureux que toi.

Jadis, nous t'honorions comme un dieu, et maintenant que tu es ici,

Sans conteste tu règnes sur les morts.

Aussi, Achille, ne sois pas triste d'être trépassé ! »

Il me rétorqua vivement :

« Ne me console pas, Ulysse ! Plutôt que d'être un mort à régner sur des morts,

Je préférerais être esclave sur terre, même chez un homme sans patrimoine.

Mais parle-moi de mon fils ! A-t-il fait la guerre en premières lignes ?

Ou s'en est-il abstenu ? Et l'irréprochable Pélée,

Est-il toujours en possession de ses honneurs parmi les Myrmidons ? »

Je lui répliquai :

« Je n'ai aucune nouvelle de Pélée ; mais sur Néoptolème, ton cher fils,

Je te dirai la vérité puisque tu me la demandes :

C'est moi-même qui l'ai ramené de Scyros afin de rejoindre les Achéens sur le front.

Et lorsque, autour de Troie, nous tenions conseil, il était toujours le premier à parler,

Et jamais son avis n'était contesté.

Seuls Nestor et moi le surpassions.

Et quand nous combattons, jamais il ne restait en arrière.

Il courait toujours au premier rang.

Pour le courage et la fougue, il n'en cédait à personne,

Et il tua beaucoup de Troyens en défendant les Argiens.
 Et, quand on mit à sac la ville, il s'embarqua sans la moindre blessure,
 Comme il arrive souvent dans les batailles où l'on frappe à l'aveuglette. »
 Cela dit, Achille s'en retourna, heureux de savoir que son fils se distinguait entre tous.
 Les autres âmes des morts se tenaient affligées, et toutes m'interrogeaient.
 Seule l'âme d'Ajax demeurait à l'écart :
 Elle me tenait rancune de la victoire que j'avais eue sur elle,
 Dans le jugement au sujet des armes d'Achille.
 Mais combien j'aurais dû ne pas vaincre dans cette lutte !
 Car c'est à cause de cela que la terre recouvrit sa vaillante tête.
 Je tâchai donc de nous réconcilier :
 « Ajax, même mort, tu as encore de la rancune contre moi à cause de ces maudites armes ?
 Nous tous sommes affligés de ta mort autant que de celle d'Achille !
 La faute en est à Zeus, à sa haine contre notre armée,
 Et qui fit tomber contre toi la destinée.
 Allons ! Approche-toi, prince, pour entendre mon récit !
 N'aie pas de ressentiment ! »
 Mais il ne me répondit pas. Il s'en alla rejoindre les autres âmes !
 Il aurait pu pourtant me parler... m'écouter... Mais non...
 Je vis Minos, l'illustre fils de Zeus, qui, un sceptre à la main, rendait justice aux morts,
 Qui, autour de ce prince, demandaient leur jugement.
 Après lui, je vis le grand Orion, qui chassait l'ours dans les plaines.
 Je vis aussi Tantale, qui subissait son cruel supplice, debout au milieu d'un lac.
 Il avait de l'eau jusqu'au menton, et bien qu'assoiffé, il ne pouvait l'atteindre.
 Chaque fois que le vieillard se penchait pour boire, l'eau s'échappait, absorbée par le sol.
 Autour de lui, une terre sèche et noire ;
 Et au-dessus de sa tête, des arbres laissaient pendre leurs fruits — poires, grenades,
 Pommes et douces figues, olives.
 Mais quand le vieillard tendait les bras pour les cueillir,
 Le vent les rejetait vers les sombres nuages.
 » Puis je vis Sisyphe, atteint de violentes douleurs ;
 Il poussait de ses bras une énorme pierre vers le sommet d'une colline.
 Mais, quand il arrivait en haut, la pierre l'entraînait en arrière, roulant vers la plaine.
 Alors il recommençait à la pousser.
 Et la sueur ruisselait de son corps, couvert de poussière jusque par-dessus la tête.
 Après lui, je vis Héraclès — ou plutôt son ombre ;
 Car lui se trouvait en compagnie des dieux,
 Se réjouissant à leurs banquets avec Hébé aux jolies jambes.
 Autour de lui, les morts faisaient grand vacarme,
 Comme des oiseaux fuyant, effrayés en tous sens.

Aussi sombre que la nuit, il tenait son arc à nu, une flèche sur la corde,
 Jetant tout autour des regards menaçants, comme s'il était prêt à tirer.
 Terrible, son baudrier pendait sur sa poitrine, et son ceinturon était en or :
 De merveilleuses images y étaient représentées — ours, sangliers sauvages,
 Lions aux yeux étincelants, batailles, mêlées, meurtres et massacres !
 L'artiste qui exécuta un tel chef-d'œuvre ne saurait le reproduire.
 Héraclès me reconnut et, en gémissant, il me dit :
 « Fierté de Zeus, fils de Laërte, Ulysse aux mille ruses !
 Ah, malheureux, traînes-tu, toi aussi, le triste destin que, de mon vivant, je ne
 cessai de porter ?
 Zeus, fils de Cronos, était pourtant mon père, mais rien n'y changea.
 J'étais asservi à un homme qui était loin de me valoir, mais m'imposait de pénibles
 travaux !
 Une fois, il m'envoya même ici pour en ramener le chien !
 Il estimait que c'était la plus terrible épreuve.
 Pourtant, je le traînai en haut, l'emmenant de chez Hadès.
 Hermès et Athéna me guidaient. »
 Cela dit, il retourna dans la demeure d'Hadès.
 Et moi, je restai planté là, attendant qu'arrivât un autre héros mort :
 Thésée, Pirithoos, illustres enfants des dieux,
 Que j'aurais aimé voir.
 Mais sans m'en laisser le temps,
 Des tribus de morts innombrables s'assemblèrent dans un cri effrayant.
 Et je blêmis de peur.
 La vénérable Perséphone allait-elle m'envoyer
 La tête de Gorgone, le terrible monstre ?
 Sans attendre, je regagnai mon bateau
 Et ordonnai à mes compagnons de larguer les amarres.
 Le courant nous porta sur l'Océan,
 Et un bon vent nous poussait...

12. Mu

Donc, dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Je revenais dans la bonne route : j'envoyais mes compagnons bouleversés,
En la demeure de Circé, pour y chercher la dépouille mortelle d'Elpénor.

L'art, roulant sur la recherche de la vérité,
Ayant dressé un bûcher, nous brûlâmes son corps en pleurant chaudement,
Non sans avoir inversé l'ordre chronologique.
Puis, épuisés par le chagrin, dans les limites de notre art,
On éleva un cippe et y plantâmes une rame que,
Sans rire, nous avions en surabondance.

Nous avons donc accompli tous les rites selon la coutume religieuse requise,
Quand Circé, n'étant pas dans l'ignorance de notre retour d'enfer,
Accourut sans se faire remarquer, toute voilée, avec des esclaves.
Elles nous apportaient du pain, force viandes et vin rouge,
Et un petit barbecue, afin de nous restaurer.

Se plaçant d'autorité parmi nous, la friponne déclara :
Quel est, malheur, un tel degré d'audace !
Mais la clémence d'Hadès qui vous a laissés sortir des enfers va vous être funeste !
En effet, vous allez devoir mourir deux fois,
Alors que tout le monde ne meurt qu'une seule fois !
Allons... il vous faut manger et boire tout le jour pour revivre,
Et, dès le point du jour, qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses, vous
appareillerez...
Mais pour ne pas repasser, au risque de déclencher un nouveau carnage,
Par la même sinistre filière, et vous rendormir, je vous indiquerai la route à suivre.
»

Cela dit, plaçant le souverain bien dans la vertu, nos estomacs l'écoutèrent à la
lettre,
Et toute la journée nous la passâmes à pique-niquer.

Pour ne pas nous laisser aller trop loin de notre sujet,
Dès que la nuit et les noires ténèbres furent venues, repus, mes compagnons
s'endormirent,
Tandis que Circé me saisissant par la main pour me calmer l'esprit se coucha près
de moi
Et m'interrogea sans répit. Là-dessus, nous sommes d'accord.

Et elle dit :

« Je reconnais qu'avec ce que vous avez subi,
c'est à peine croyable que vous soyez en vie !
Les dieux ont donc écouté mes prières.

Maintenant, écoute mes paroles avec attention :

Je ne te joue pas du pipeau pour te mettre sur la paille,

Mais un dieu même te le rappellera.

En premier lieu, tu arriveras chez les Sirènes qui, aspirant aux pleins pouvoirs,
Légitimement atteignent leur but à l'aide d'un chant magique et du son de leur voix
si charmantes !

Si un homme les approche sans faire attention,

Jamais il ne reverra plus ni sa femme, ni ses petits-enfants ;

Tant il sera conquis et captivé par les accords harmoniques de leurs chants
prestigieux.

Car la qualité de leur voix l'attirera où elles siègent :

Une plaine liquide bordée de pelouse remplie d'ossements et de lambeaux de peau
De ceux qui y ont succombé, sans laisser d'autres traces.

Surtout ne t'arrête pas dans ce réservoir d'eau froide ;

Crois-moi, il nous faudra traîner les mêmes boulets.

Pétris la cire dont sont faites les cellules d'abeilles,

Et bouche-en les oreilles de tes compagnons.

Toi, si tu veux, écoute les Sirènes qui te feront bander violemment,

Mais pour les tenir en échec, qu'on t'attache pieds et mains.

Tu montreras ainsi à ces andouilles que tu as de la tripe.

Et si toutefois d'une voix étouffée tu les convoites, ou que tu leur souhaites du bien
En leur tirant ta petite langue de serpent venimeux dont la morsure cause une soif
brûlante,

Agenouille-toi devant elles !

Et que tes hommes accompagnent leur mélodie d'une marche appuyée et lente.

Et quand ils vous auront dépassé,

Je ne sais laquelle des deux voies qui s'offriront à toi il te faudra emprunter,

Et c'est toi qui devras la choisir.

Toujours est-il que je vais te décrire ces deux routes :

D'un côté, chose piquante mais de mauvais aloi même s'ils sont veloutés,

Tu trouveras surplombant en gradins

Des rochers aux formes arrondies à cause des vagues qui y roulent.

Mais tu le verras de tes propres yeux ;

Les dieux, à juste titre, disent d'elle que c'est une route trompeuse,

Où l'on peut se fourvoyer dans le délire et en allées et retours vagabonds.

En revanche elle est très appréciée, que ce soit par les grossiers corbeaux,

Ou plus modestement par les timides rouges-gorges même si, dans leurs vols en

désordre,
Cs derniers, de toute évidence très sensibles, y laissent des plumes.

L'autre voie, je vais te dire librement comme personne ne l'a jamais fait,
ce que j'en pense :
C'est un axe principal dont les vents proviennent des étoiles glacées du pôle
Arctique.
Ils figent la chair du corps des marins brûlants pourtant d'un feu dévorant
Et stimulé par leur course rapide chantée par les poètes dès qu'on les y invite,
S'ils ont pu eux-mêmes en revenir appauvris et moulus.

D'un côté de ce passage un rocher s'élève en une haute colline,
Au sommet pointu entouré de sombres nuages.
Jamais il ne voit le ciel bleu en aucune saison,
Et aucun mortel au membre viril, même avec des échelles, ne saurait en venir à
bout.

En effet, comme si elle était lessivée, la roche y est très glissante.
À mi-hauteur de ce fléau balayé par les lapins qui font pleuvoir des grêles de
pierres,
De façon savoureuse — ne t'en déplaie —, il y a une caverne où les oiseaux se
relâchent.
Et quel que soit sa force vitale, qu'elle veuille ou non,
Même si elle vole, aucun homme ne peut en atteindre le fond. »
Et c'est de ce côté que tu dois te diriger, mon cher Ulysse.
C'est là que se languit Scylla, abîmée dans la douleur, ramassée sur elle-même,
Et hurlant à la mort dans la langue des nouveau-nés :
« J'ai assez vécu ! »

Tu vois le caractère affligeant ?
De plus, elle a douze pieds bots dont elle se gargarise,
Six longs cous qui n'en finissent pas d'avoir des hoquets,
Et pour compléter le personnage au bout de chacun d'eux,
Une tête qui n'est jamais en paix, avec ses trois rangées d'une multitude de dents
aigües,
Tranchantes et serrées, de couleur foncée.
Elles ne laissent rien échapper, lorsque les têtes tendues hors de son gouffre
terrifiant
Pêchent en sondant le creux des rochers, à la recherche de dauphins,
De chiens de mer qu'elle dévore,
Sans compter tous les autres monstres que peut produire la mer.
Et personne ne peut se vanter d'y avoir jamais échappé quand elles s'en sont
saisies !

En face de celui-ci, très proche, l'autre écueil est un peu moins élevé. Tu le
salueras pour moi.

Il est planté d'un énorme figuier orné d'un feuillage touffu.
Au pied de ce rocher, le bruit court qu'on y trouve, debout mais soumise,
La célèbre Charybde qui jouit de toutes ses facultés malgré ses embarras ;
Car, trois fois par jour, elle avale des eaux sombres,
Que trois fois par jour elle recrache dans un bruit qui inspire l'effroi.
Et si tu te trouves là, tu ne fais pas un pli...

Aussi, à mon point de vue,
Le mieux est que tu passes très rapidement près du rocher de Scylla ;
En effet, il serait préférable de perdre six de tes compagnons que de les perdre tous
! »

Je lui répondis :

« Mais dis-moi ! Je ne suis pas naïf !

Ne pourrait-on imaginer que, évitant de passer près du rocher de Charybde,
Je m'attaque à Scylla ? »

Outragée, elle rétorqua :

« Malheureux ! Le flot de ton génie ne se tarira-t-il donc jamais ?

Là-dessus, je me suis longuement cassée la tête : Scylla est immortelle !

Ne le comprends-tu pas ?

Elle est inattaquable, et on ne peut s'en défendre.

Le seul salut est la fuite.

Et si tu perds ton temps à t'armer au pied des rochers,

Par contre elle, derechef, projettera ses têtes et t'attrapera encore plus d'hommes...

Il te faut donc passer promptement !

Apostrophe sa mère si tu veux ! Appelle-la au secours !

Elle y est très attachée, mais elle est meilleure qu'elle.

Et elle te préviendra d'un signe quand ce monstre qu'elle a enfanté

Cherchera de nouveau à t'arracher du bec et des ongles les yeux.

Pour suivre, dépourvu d'esprit, mou et énervé,

Tu toucheras à une île,

Celle de Thrinacie où, au soleil, broutent confusément sur une terre grasse

Les bœufs grossiers d'Hélios et ses stupides brebis.

Cette constellation de bestiaux ne produit jamais rien,

— et pourquoi s'attarder ? — elle ne meurt jamais.

Néanmoins, elle est très brillamment gardée par deux jolies bergères,

Sereines et joyeuses malgré la danse de saint Guy dont elles sont affectées.

Mais ne leur fais aucun mal ; ainsi, si tu échappes à la mort,

Tu pourras atteindre ta patrie non sans souffrir,

Ayant perdu la totalité de tes compagnons. »

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Ayant dit, Circé s'en retourna,
Tandis que j'encourageais mes compagnons à larguer les amarres.
Un vent favorable et le souffle de la terrible déesse,
Aussi bavarde qu'une pie à la langue exercée,
M'ayant amené à cette situation critique,
Avec mes compagnons resserrés en un cercle étroit,
À pleine voile j'entrai, non sans angoisse, dans le vif du sujet :
« Mes amis, je vais vous révéler à tous les oracles de Circé,
Afin que vous sachiez ce qui peut nous perdre ou nous préserver d'une mort fatale
:
D'abord, elle nous engage à nous protéger des Sirènes
Dont le son de la voix et le gazon fleuri ont des influences magiques.
À moi seulement — ce qui ne vous consolera pas ! — elle permet de les entendre,
À condition que vous m'attachiez par des liens
Que vous resserrerez davantage si je vous demande de me détacher. »

Ayant expliqué sans en amputer d'un pied le champ de mon activité,
Nous marchâmes à vive allure,
Quand soudain le vent qui tournoyait tomba en une chaleur ardente.
Elle nous faisait en vain gonfler les joues et souffler,
Et pour parler plus exactement, mes hommes carguèrent les voiles
Qu'ils jetèrent dans un coin, puis se mirent à ramer,
Tandis qu'ayant pétri de mes puissantes mains
Des morceaux de cire amollis par la chaleur du soleil,
Je leur en bouchais les oreilles.

Eux m'attachèrent pieds et mains.
Quand nous fûmes à une portée de voix de cet endroit critique,
Ils redoublèrent de vitesse,
Et on bondissait les joues pendantes dans la chaleur dissolvante.

Mais les Sirènes nous aperçurent, et elles chantèrent en un chœur harmonieux :

*« Loué soit Ulysse,
Que tout un peuple vante !
Ça nous est venu aux otolithes
Que tu es grand et puissant comme un roi.
Montre nous de quoi tu es fait,
Écoute donc le rythme et le son de nos voix !*

*Rien, ni les murailles, ni les lois,
Ni le droit ne pourront te protéger
De nos langoureuses chansons posées en canon !*

*Car elles fusent entre nos lèvres, jolies et niaises
Pour ceux qui ne les connaissent pas,
Et que nous avons l'expérience des choses humaines,
Et la sagesse sur tout le reste ! »*

Et comme elles rabâchaient de leur si jolie voix
Ces formules panégyristes d'inspiration divine,
Moi, évidemment, les yeux fixés sur elles, j'aspirais à les palper.
Aussi, pour suivre l'ordre des choses,
Je demandai par un mouvement agité des sourcils
De me détacher à mes compagnons qui ramaient.
Mais, se levant, Périclès et Eurystochos resserrèrent mes liens.

Puis, dès que nous eûmes dépassé cet endroit et que le silence retomba,
Mes loyaux compagnons retirèrent la cire de leurs oreilles et dénouèrent mes liens.

Le succès de notre entreprise ayant été assuré,
Les yeux baignés de vapeur, aussitôt on pénétra dans le creux de la houle
Dont on entendit les fracas qui nous firent sursauter.
Mes compagnons en lâchèrent les rames, et on s'arrêta sur place.

Alors je les encourageais en disant :

« Mes amis ! À tout tenter pour obtenir la paix,
Une nouvelle expérience nous a été acquise.
Et même si maintenant nous sommes au pied du mur,
Le malheur est moins grand que lorsque le Cyclope
Nous avait enfermés dans son antre,
D'où, malgré mon imprudence, nous avons pu nous tirer grâce à mon plan,
En luttant avec quelqu'un de plus fort, plus puissant.
Il nous faut maintenant combattre la tempête
Et remédier à la nécessité en resserrant nos rangs !
Il nous faut absolument, pour éviter de périr en esclaves du plaisir, aller de l'avant.
Ne restons pas immobiles ! Nous ne sommes pas en cage !
Ramons et prenons notre élan !
Et toi, Eurystochos, puisque tu tiens le gouvernail,
Dirige-nous hors des feux de l'amour
Avec un cœur de rocher, même si tu n'en connais pas les sentiers intérieurs. »

» Promptement, ils obéirent à mes ordres.
Je ne leur parlais pas de Scylla, l'inévitable destructrice,
Car non seulement je craignais que, s'écrasant dans un coin,
Pris de peur, ils ne cessent de ramer,
Mais aussi d'être moi-même puni par Circé qui m'avait interdit de prendre mes
armes.

En effet, prudemment, je m'étais revêtu de mon brillant costume guerrier,
Pour me placer à l'avant de notre petite troupe
Et accabler de mes coups la Scylla, dès qu'elle se présenterait.
Mais à force de chercher dans la brume ce que j'avais pourtant sous les yeux,
Ils se fatiguèrent, et tandis que je déplorais ma cécité,
Nous labourâmes la mer en droite ligne au milieu du détroit.
Et si, d'un côté, je ne pouvais trouver Scylla,
De l'autre, on entendait gronder l'infâme Charybde,
Qui, la gueule grande ouverte, affamée et gloutonne du matin jusqu'au soir,
S'enfournait inlassablement des huîtres, que, sur une plage de sable noir,
Pour suivre, elle vomissait en borborygmes écumeux...
Je crus devoir le taire.

Mes compagnons étaient terrorisés.

Et à ce moment, Scylla emporta six d'entre eux,
Les plus forts, dont je ne vis plus que les pieds et les mains soulevés dans les airs.
Ils protestaient à grands cris — et non pour m'honorer, ils m'appelaient au secours
—,
En sorte que le fait même de continuer à vivre
Était une faute que, à mon avis, je commettais !
Ô spectacle lamentable que celui de leurs bras rompus,
Et, en désespoir de cause, tendus vers moi qui cherche ma route en tâtonnant !

Quand enfin nous échappâmes de ce passage épineux,
Et aux terribles Charybde et Scylla,
Nous aperçûmes l'île admirable et sauvage
Où paissaient les bœufs et les moutons d'Hélios.
Nous les entendions mugir et bêler,
Mais, tourmenté à propos de ce que m'avaient révélé Tirésias et Circé,
Je dis à mes compagnons, le cœur et la gorge serrés :
« Compagnons, malgré ce que vous avez eu à supporter, écoutez-moi :
Tirésias et Circé m'ont vivement recommandé de contourner cette île,
Si nous voulons échapper à la mort. »

Ils en eurent l'estomac complètement retourné,
Et Eurylochos, dédaigneux, cracha à mon adresse :
« Le mal s'est empiré ; tu deviens inhumain avec tes discours énergiques,
Tes petites phrases assassines et tes paroles jusqu'au bout harassantes !
Alors que nous pourrions nous relâcher de nos fatigues
Et préparer un repas digne de ce nom,
À écouter tes prédictions, on va se faire suer à naviguer dans la nuit !
Elle va vite tomber et amener avec elle des vents violents
Et peut-être une tempête qui nous entraînera vers une mort funeste,
En dépit du bon sens !
Allons, sans nous avancer trop loin à l'intérieur de l'île,
Préparons un dîner, et demain dès l'aube nous reprendrons la route ! »

Mes compagnons l'approuvèrent, et alors je reconnus sa malfaisance.
Je lui dis, tremblant en mon cœur :
« Eurylochos ! C'est par trop abusif !
Je suis seul contre tous, et c'est à moi que vous portez atteinte.
Mais faites-moi tous le serment que personne, pour calmer sa faim,
Ne tuera ni bœuf ni mouton,
Et que vous vous contenterez de manger les vivres
Dont nous a pourvus la prévoyante Circé ! »
Tous me le jurèrent...
Et nous relâchâmes dans un petit port à l'embouchure d'une rivière.

Mes compagnons mirent pied à terre et préparèrent le dîner.
Quand faim et soif furent rassasiées,
Ils pleurèrent ceux enlevés par Scylla,
Et ils s'endormirent.
Vers le milieu de la nuit, dès que les astres eurent commencé à décliner,
Une tempête éclata — un ouragan terrible —
Qui recouvrit terre et mer de nuages ténébreux.

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Nous nous réfugiâmes à l'abri d'une galerie,
Où, pour la satisfaction de leurs caprices,
La bouche en cœur des jeunes filles fatiguées,
Comme tout le monde, venaient apaiser leur soif
Avec de jeunes garçons de condition libre.
Je rassemblai mes copains et leur dis :
« Amis, nous possédons de quoi manger et boire ;
Ne touchons à aucun de ces bouffons sans redouter une fuite éperdue !
Car, terriblement respectable est le pouvoir de leur père :
Il voit et entend tout ! »

Et si ma conviction n'était pas encore faite, elle le fut...
Pendant un mois, la tempête fit rage.
Et tant que nous eûmes vivres et vin rouge, tout alla pour le mieux.
Mais, quand nos provisions furent épuisées,
Poussés par la nécessité, mes camarades partirent en chasse,
Rapportant du bassin public tantôt quelques grenouilles
Qui méditaient sur les affaires pendant leurs heures de loisir...
Tantôt un merle blanc avec sa grand-mère avide de nouveauté...
Enfin, tout ce qui leur tombait sous la main, pleine de doigts griffus !

Car le manque de vivres et le violent désir les mettaient à la torture...
Moi, je me fis tout petit pour adresser mes prières aux dieux,
Avec bon espoir que l'un d'eux...

...Or, je m'endormis.

Et alors Eurylochos en profita pour donner aux compagnons qu'il avait rassemblés
Un conseil pernicieux :

« Chers amis, prêtez-moi attentivement vos oreilles indolentes.

Avec l'appui de la fortune, Ulysse paresseux dort d'un sommeil de plomb,

Et si la mort a pour tous les êtres vivants la même origine,

On ne peut l'exiger de nos propres enfants...

Mais ce sujet s'éloigne de celui que je me suis proposé.

Ce que je veux dire, c'est que la pire des morts

Est de mourir affamé sans essayer de la repousser.

Allons, invitons à danser ces bouffonnes mangeuses de bouillie,

Sans craindre de piétiner les plates-bandes de leur père poussièreux.

Ainsi, nous en obtiendrons sans peine tous les avantages...

Et si un jour nous arrivons en notre patrie,

Nous lui offrirons une truie en sacrifice,

Et lui dresserons une multitude de jolies statues que l'on mettra en ligne.

Maintenant, si dévoré de rancune, il se met à miauler, et qu'impétueux,

Ou éperdument amoureux, il s'élance pour nous crever les yeux en nous montrant
les dents,

À mon avis il est préférable de mourir promptement et de manière pertinente,

Qu'en ronflant la bouche grande ouverte ! »

Tous l'approuvèrent,

Et aussitôt ils invitèrent à danser les plus belles bouffonnes qui étaient toutes
proches,

Car elles tournaient autour d'eux

En agitant dans les rayons de la pleine lune leurs jolies robes pailletées.

Et, ayant formé un cercle, ils leur adressèrent leurs invitations,

Non sans leur offrir d'une manière féminine

De délicates fraises sauvages qu'ils avaient cueillies dans les broussailles
environnantes,

Et tendrement réunies afin de ne pas s'attirer une odieuse réputation de cruauté.

Car ils étaient gonflés à blanc !

Et dans une source jaillissante sous les sabots de Pégase,

Ayant été épurées par les tourbillons enflammés,

Pour coopérer, elles ouvrirent leurs cuisses.

Et ils choisirent, pour compléter leurs corps de manière plus consistante,

De les donner à leur collègue aux poils bruns, grossièrement veinés,

Qui sans aucun remords de conscience, leur faisait mordre obstinément la
poussière.

Mais ces hommes irréprochables s'amollirent plus vite qu'ils ne l'auraient cru,

Sur les chairs encore brûlantes qu'ils venaient de se farcir en concentrant leur
force,

Et qu'ils essayèrent d'apaiser en les aspergeant d'eau, comme pour éteindre un gril
Et l'homme étant uni à la bête, dans l'ordre et l'enchaînement des choses,
Ils ne se donnèrent aucune poignée de main pour se féliciter...
Non ! Ils tombèrent à genoux, et ils se mutilèrent !

C'est alors que je me réveillai, et que, médusé, j'aperçus à la pâle clarté de la lune
Ce marais fangeux encore chaud et fumeux, sur lequel était tombée la foudre !

Je versai des larmes...

J'avais touché le fond, et à grands cris je priais les dieux
Qui m'avaient endormi pour notre malheur, non sans que mes compagnons
En secret aient prémédité cette trahison.
J'allai auprès de chacun d'eux et déplorai la honte qu'ils nous faisaient subir.
Car si beaucoup de choses avaient été inventées par nos ancêtres,
Il n'existait, par contre, aucun remède contre celle-là ;
En effet les bouffons sont immortels !...

Alors, comme des andouilles, avec insolence, complètement fondus,
Les dieux m'en sont témoins, pendant six jours,
Impatients d'être glorifiés, ils pressèrent mes compagnons
Las de pleurer sur eux-mêmes de se divertir avec les meilleurs...

Le septième jour les souffles dont je viens de parler tombèrent, et la tempête cessa.
Ainsi donc, on prit rapidement le large.

Or des nuages noirs s'amoncelèrent encore et l'horizon s'obscurcit.
Aus sitôt une tempête éclata : brisant le mât qui en s'écroulant sur la poupe,
Fendit le crâne de mon beau-frère, et son âme quitta ses os fracassés qui
tombèrent à la mer.

Zeus jeta sa foudre dans un bruit de tonnerre !
Elle tournoya avec une odeur de soufre,
Et mes hommes furent projetés dans les flots tumultueux, et ils disparurent.
Le bateau fut disloqué.

Je me saisis d'un morceau de mât et de quille, et confectionnai un raz-d'eau.
Alors le vent cessa de souffler en tempête, mais il me poussa vers Charybde.
Au lever du jour j'arrivais à ce fameux passage, et Charybde engloutit mon radeau.
Mais moi je sautai pour m'agripper au grand figuier sauvage,
Auquel je restai accroché avec un air trivial de noix de coco.
Quand Charybde recracha mon radeau, je me lâchai, tombai à cheval dessus, et
ramai.

Toutefois Zeus ne permit pas que Scylla m'aperçût.
Et pendant neuf jours je dérivai ainsi, jusqu'à l'île où, gonflé d'orgueil,
J'avais construit mon tout premier esquif.

Mais, je t'ai déjà raconté cela, et n'aimerais pas devoir recommencer. »

Deuxième partie

Le retour

Ainsi parla Ulysse.

Et sous l'enchantement de ses paroles magiques,
Tous restèrent silencieux dans la grande salle emplie de l'ombre
Qui accompagne toujours une vie de plaisirs orgiaques.

Et dans un reproche assez léger, Alcinoos dit :

« Ulysse, puisque tu es venu à la ville pour nous initier aux choses de la poésie,
J'imagine que maintenant tu ne vas pas traverser les braises
En te faisant passer pour un autre ignominieusement ;
Et vous tous, d'une culture peu raffinée qui n'avez jamais bu avec tant de plaisir
Mon vin mêlé de miel en écoutant chanter le Chant de l'Hyménée,
Je voudrais demander non pas de montrer votre approbation à notre hôte
Par des applaudissements polis, ni de le poursuivre pour meurtre,
Mais bien de le gratifier de vos présents pour son abondance oratoire ! »

Et bien qu'ils fussent quelque peu sourds-muets, et chose plus pénible encore
Qu'ils eussent la réputation d'être guidés par l'appât du gain,
Tous approuvèrent son discours, et chacun s'en retourna dormir chez soi.

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Chacun apporta à Ulysse les présents qui lui avaient été promis,
Et Alcinoos lui-même, dont il faut l'avouer, l'exemple fut très efficace.
Puis ils préparèrent un festin, et Alcinoos sacrifia un bœuf en l'honneur de Zeus.

Et quand on en eut rôti les morceaux et qu'à l'envi on s'en fut délecté,
Le divin poète démagogue chanta en boucle le Chant de l'Hyménée.

Cherchant à abréger, Ulysse l'exprimait en soufflant
Et en tournant sans trêve la tête vers la sortie, car il voulait partir.
Et tel un paysan ayant enduré tout le jour les fatigues avec ses bœufs,
L'esprit tourné vers les casseroles, enfin comblé, il vit tomber la nuit.

Aussitôt il s'adressa aux Phéaciens, et particulièrement à Alcinoos :
« Puissant Alcinoos qui as le pouvoir de vie et de mort sur le peuple,
Avec lui bois largement à ma santé,
Car nos âmes sont à présent détachées de la divinité, et je vous fais mes adieux.

La page est remplie,
Et il me faut la tourner pour tenir toute ma promesse,
Pour autant que retrouver ma femme ne semble fastidieux,
Elle qui a placé le souverain bien dans la vertu.
Quant à vous qui resterez ici, puissiez-vous rendre vos épouses et vos enfants
heureux !
Et que les dieux vous soient propices, car notre vue manque de portée. »

Et bien que la foule estime l'amitié d'après l'intérêt, il fut applaudi.
Alors Alcinoos commanda d'offrir une libation
Et de reconduire notre héros vers sa terre natale.

Tous trinquèrent.
À cette occasion Ulysse mit sa coupe à la main de Nausicaa,
Qui, à la manière des oies, se tenait les poings sur les hanches,
Et lui tint ce langage :
« Ô Reine, sois heureuse à tout jamais.
Il nous faut laisser, jusqu'à la mort, le passé de côté.
Moi je dois partir, mais réjouis-toi avec tes enfants, tes compatriotes
Et ta mère qui a établi ton père Alcinoos sur le trône royal. »

Et dégagé de toute responsabilité, il sortit.
Alcinoos le fit accompagner jusqu'au bateau que pour lui il avait affrété.
Quant à Arété, s'étant baignée, elle lui fit envoyer par ses servantes dévouées
Un bissac de vêtements de dessous encore humides,
Un coffre de bon aloi mais léger, du pain et du vin rouge.

On déroula sur le pont arrière un matelas et un drap de lin
Afin que le héros pût sereinement dormir par mer calme,
Et il s'y installa tranquillement, tandis que l'équipage de noble naissance
Se déployait en tous sens, larguait les amarres,
S'asseyait en quinconce devant les tolets,
Et se mettait à ramer.

Ulysse, bien rempli, oubliant ses souffrances,
S'endormit d'un doux sommeil semblable à la mort.

13. Nu

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Ils approchèrent d'Ithaque.

On y touche à un port où l'on pêche des coquillages à pourpre.

Il est abrité des vents forts et de la houle qu'ils soulèvent.

On peut y rester au mouillage sur deux ancrs, sans avoir à amarrer.

À l'entrée de ce havre, caché par les entrelacements des petites feuilles d'un olivier,
S'ouvre une grotte très attirante qui s'élargit vers le fond.

Elle a été consacrée par une cérémonie magique à de jeunes filles au visage délicat,
Et à la peau d'une blancheur éclatante,

Qui sont constamment l'objet des désirs des dieux et des hommes.

Oui ! Elle est habitée par les Naïades !

On y voit, de part et d'autre, sur les parois,

Dans de petites alvéoles semblables à celles des ruches des abeilles,

Des pierres précieuses inconnues ; et sur le sol, de mystérieuses longues roches

Sur lesquelles les nymphes pourraient tisser les étoffes

Qu'elles teignent du pourpre des coquillages de la mer.

C'est une merveille pour les yeux.

Il y jaillit aussi des sources d'eau douce qui ne se tarissent jamais.

Cette grotte a deux entrées : celle par laquelle entrent les hommes est tournée vers
le nord,

L'autre, qui est réservée aux dieux, plus humide, est tournée vers le sud.

L'équipage connaissant déjà ce port,

Échoua le bateau qu'il déchargea des présents Phéaciens,

Puis s'en retourna, non sans avoir jeté Ulysse hors de sa couche,

Le laissant seul, étendu sur le rivage.

Je vous prie de ne pas croire que le héros s'est oublié,

Ni qu'il manque à son caractère !

Non ! Prévoyant sa propre chute, en vieux loup de mer aguerrí,

Gorgé de boisson, il s'adressa à Zeus :

« Zeus père ! En rentrant au logis, dois-je honorer ma propre mort, non par un
monument,

Mais par le deuil que je ferai de moi-même dans des vêtements bien coupés ? »

Zeus répondit :

« Ah ! Que dis-tu là, vieux loup de mer ?

Tu as la chance d'être vigoureux !

Ne regarde pas en arrière : tu n'es ni manchot ni estropié.

De plus, tu ne manques pas de respect pour les dieux qui te le rendent bien.

L'avenir t'offrira toujours le moyen de te punir toi-même si tu en éprouves le besoin,

Ou de défendre ta gloire contre l'oubli et le silence. »

« Fais donc selon ton désir !

N'étais-tu donc pas tout bouillant d'impatience de revoir ta patrie ? »

En vieux loup de mer averti, sur le champ Ulysse répondit :

« Je suis long à trouver les idées, et quand j'en tiens une, je me fais de la bile.

Car je crains toujours ta colère et ta foudre à laquelle je veux me soustraire !

Par exemple, ce beau bateau qui vient de m'accompagner,

Je voudrais qu'il se fracasse afin de l'effacer de mon souvenir,

Et mettre sur le même pied monstrueux la ville des Phéaciens,

Car je commence déjà à les regretter. »

Zeus répliqua :

« Estimé vieux loup de mer, tu me bassines !

Mais voilà ce que je vais faire : dès que les Phéaciens verront de loin arriver leur bateau,

Je l'échangerai contre un énorme rocher qui cachera leur cité à tes yeux.

Ainsi, non seulement ils seront émerveillés du prodige,

Mais ils pourront voir aussi comme les défauts sont très proches voisins des vertus ! »

Et à ce même instant l'opération eut lieu.

Alors, à Schérie qui était la ville des Phéaciens, sans mauvaise malice on se dit entre voisins :

« Il y a des spectacles que j'eusse mieux aimé voir au lieu de celui-là ! »

Mais on ne savait pas ce qui se passait réellement.

Alcinoos prit alors la parole :

« Ne nous mettons pas marteau en tête !

Comme disait mon père, la crainte n'atteint pas le sage.

Il disait aussi que Poséidon provoquerait notre perte,

Si nous ne revenons pas dans la bonne route ;

Qu'un bateau ferait naufrage, et que notre ville serait cachée par une montagne !

Et voilà que ça s'est accompli !

Alors, obéissez-moi avec diligence :

À mon avis, il ne faut pas détruire nos bonnes qualités

En rejetant nos fautes sur les autres qui sont à la portée de la main.

Et j'en dis autant en ce qui concerne les magistratures !

Aussi, au lieu de nous regarder les uns les autres de côté

Et par en dessous comme des taureaux, choisissons-en douze,

Les plus beaux, et sacrifions-les à Poséidon afin de l'apaiser. »

Et chacun, redoutant son voisin et ses traits,

C'est les lèvres tremblantes qu'on prépara les taureaux,

Et qu'assis sur son fondement dont on peut triompher même s'il est mal assuré,
On pria Poséidon qui d'en haut, paradoxalement,
Siège et guide encore de nos jours les affaires Phéaciennes.
De son côté, Ulysse sortit de sa catalepsie avec une telle gueule de bois,
Qu'il ne reconnut pas sa patrie de laquelle il avait été tenu depuis si longtemps
éloigné.

Ce n'était pas le temps de l'hiver, mais il était complètement dans le brouillard,
Et en plus Athéna lui avait baigné les yeux de vapeurs,
Non seulement pour le rendre méconnaissable,
Mais aussi pour le munir de toutes les ressources de sa science :

Ni sa femme, ni son peuple, ni ses amis ne devaient le reconnaître,
Avant qu'il n'eût purifié l'endroit du crime abominable dont il était victime.

Ranimé par des bourdonnements d'oreille,
Bien qu'il fût choqué par la puissance tyrannique de tous les canards boiteux
Qui remportaient la palme en ce domaine,
Il essaya de voir s'il y avait quelque espoir de paix à laquelle il aspirait par-dessus
tout.

« J'aimerais mieux – se dit-il – être abandonné par tout le monde,
Plutôt que d'être défendu par un seul des leurs !
Pour ne pas être en leur pouvoir il faut me dérober au supplice
D'avoir à leur payer la taxe de circulation sur mes richesses !
Mais où puis-je les cacher ?
Que ne suis-je donc resté chez les Phéaciens où j'avais tant d'amis !
Mais en fait ! M'ont-ils réellement ramené chez moi ?
Et ne m'ont-ils rien volé ?
Quelle est donc cette terre que je ne reconnais pas ? »
Il fit l'inventaire de son trésor, et rien ne semblait lui manquer.
Mais sur le rivage de cette terre inconnue, il pleurait sa patrie.

Le désir d'agir croissant avec le progrès de l'âge,
Athéna lui apparut sous les traits d'un jeune homme, un petit gardien de paons,
Gentil et courageux comme peuvent l'être les enfants nés de parents ayant
toujours été libres.
Elle se débattait dans un manteau à capuchon bordé de franges,
Descendant jusqu'aux pieds chaussés de sabots de bois
Qui lui donnaient une démarche incertaine.

À sa vue, Ulysse, éprouvant une joie intime, alla à sa rencontre,
Et sans perdre l'occasion de lui parler de ses bagages, lui dit :
« Ami ! Tu es le premier dans ce pays à me montrer le bout du nez !
Et ne m'en veux pas si je te fais mes compliments.
Pourrais-tu assurer le salut de mes effets personnels ?

Je te le demande comme à un dieu !

Dis-moi aussi, puisque je ne la connais pas, quelle est cette terre, et le langage qu'on y parle ?

Est-ce une petite île, ou les premières lignes d'un immense continent ? »

Les yeux étincelants, Athéna répondit :

« Tu es un vrai gland, comme on dit !

Tout le monde la connaît, même si on ne peut y faire courir des chevaux !

Mais si elle n'est pas bien grande, elle n'en est pas plus pauvre que les autres...

On y trouve du blé plus qu'il n'en faut, et les ustensiles pour faire le pain et le vin !

Elle nourrit des chèvres et des bœufs et la pluie ne manque jamais.

Il y a de plus les arbres essentiels pour pouvoir faire des mâts et des rames,

Des javalots, des potences, et même des bars où toute l'année on peut s'abreuver.

Aussi, son nom, Ithaque, est-il célèbre jusqu'en Troade

Dont on dit pourtant qu'elle est très éloignée ! »

À ces mots, Ulysse, qui avait tant souffert, fut transporté de joie,

Car il aimait par-dessus tout sa patrie.

Et soulagé, tournant ses regards de tous côtés, il lui chanta, la langue embarrassée,

Et de manière hachée afin de paraître vraisemblable :

« Oui, oui !

J'ai entendu parler d'Ithaque même en Crète dépeuplée bien que renommée pour son vin !

Et je suis venu seul ici, non pas pour goûter le vôtre,

Mais pour lâcher les rênes à mes enfants qui n'en manqueront pas

Maintenant que j'ai été banni pour m'être débarrassé du fils d'Idiomédée,

Leur copain Orsiloche qui excitait ma femme.

Il courait pourtant vite, mais je l'ai tué en lui tendant une embuscade.

Car de plus il voulait me prendre le butin que j'avais rapporté de Troade,

Où j'avais combattu son père.

Je payai donc des Phéniciens afin qu'ils me conduisent à Pylos,

Mais les vents nous furent contraires, et nous avons débarqué cette nuit même ici.

Ils sont repartis ce matin pendant que je dormais...

Et je me suis réveillé très angoissé, je l'avoue. »

Cela dit, Athéna, les yeux étincelants, sourit, et ayant rejeté son capuchon en arrière,

Elle montra le large front d'une femme très belle

Et aguerrie, il n'est pas nécessaire de l'ajouter.

Elle dit tout haut d'une voix claire :

« Tu mens avec une telle effronterie,

Qu'il faudrait être passablement rusé et raffiné pour découvrir tes astuces !

Mais, malgré ton esprit inventif, tu n'as pas reconnu que j'étais Athéna.

L'âme ne façonnerait-elle pas l'expression du visage ?

Mais, passons ! Je suis venue te voir pour mettre au point tes projets,

Et cacher les richesses que les nobles Phéaciens t'ont données pour présent,
Comme je le leur avais indiqué.
Je veux aussi, non pas te tenir dans l'inquiétude,
Mais te prévenir de celles qui t'attendent et qui vont te presser,
Car la partie dans laquelle nous nous sommes engagés est loin d'être gagnée ! »

En homme averti, Ulysse lui répondit :
« Il serait difficile de ne pas approuver ton jugement !
Mais comment aurais-je pu te reconnaître
Quand tu peux prendre l'apparence de n'importe qui ?
Je sais que tu es avec moi, mais tu as été aussi très souvent contre moi,
Et je te supplie, de par ton père, de me dire la vérité :
Suis-je réellement en Ithaque ?
Ou bien te moques-tu de moi pour me faire souffrir ? »

Alors Athéna répliqua :
« Tu penses toujours de toute ton intelligence !
Aussi tu n'auras pas à craindre la roue de la fortune, car de plus tu es sensible,
Intuitif, et tu sais discerner les choses bonnes de celles qui sont mauvaises !
Il me souvient que dès leur retour de l'étranger,
Beaucoup d'autres que toi ont aimé festoyer avec leurs enfants et leur femme.
Mais toi, tu ne veux rien savoir avant d'avoir eu la preuve
Que durant ton absence ta femme t'est bien restée fidèle !
En ce qui me concerne, je n'en ai jamais douté.
Car je savais que tu reviendrais après avoir perdu ta peine et tes malheureux
compagnons.
Évidemment, je n'ai pas voulu combattre les pirates de terre ferme,
Très en colère contre toi qui as aveuglé un des leurs !
Mais regarde ! Te voici maintenant en Ithaque !
Tu peux voir là le port de Phorcys où tu as accosté,
Et à l'entrée de la petite baie cet olivier au feuillage serré qui cache la sacrée jolie
grotte
Où tu as fait de manière irréprochable de nombreuses hécatombes !
Et de ce côté, on peut voir la montagne Nérithé couverte d'une épaisse forêt. »

Athéna ayant dissout les soucis qui le rongeaient,
Ulysse put voir l'univers dégagé des passions ; non seulement il fut comblé de joie,
Mais il baisa le sol qui nous donne le blé !
Et aussitôt il pria les Nymphes qu'il avait à portée de main :
« Oui... Jeunes filles de Zeus, je vous le confie :
Jamais je n'ai cru vous revoir en un si bon état,
Et maintenant, avec la paix obtenue par cette douce prière,
Je vous adresse tous mes compliments.
Comme je l'ai dit, nous vous offrirons maintenant des sacrifices
Si Athéna le permet en m'accordant de vivre en bonne intelligence
Avec mon fils qui grandit ! »

Touchée, les yeux étincelants, Athéna répondit :
« J'y tiens absolument ! N'aie donc pas ce souci,
Et cachons plutôt nos richesses au fond de cette grotte divine afin de garder notre foi.
Et prenons le temps de réfléchir pour que notre tragédie ait une heureuse issue. »
Ayant ainsi parlé, la déesse entra vite dans la grotte profonde pour y entasser les richesses,
L'or, le bronze et les beaux vêtements qu'Ulysse lui apportait.
Et ils placèrent un rocher pour en fermer l'entrée.
Puis religieusement ils s'assirent au pied de l'olivier à caractère sacré,
Et réfléchirent à la meilleure façon d'agir avec les courtisans
Qui s'en faisaient accroître et qu'ils dédaignaient.
« Fils de ton père et de Zeus, le temps de l'armistice est écoulé,
Et on ne peut retourner en arrière, ni s'asservir aux courtisans qui depuis trois ans
Empoisonnent l'existence de ta femme, laquelle pleure sans arrêt en attendant ton retour,
Tout en leur laissant de l'espoir !
J'en prends la formelle résolution ; je serai avec toi en cette entreprise qui est cause de peine,
Et dont je pourrai te rendre compte même les yeux fermés.
Manifestement les événements vont prendre une meilleure tournure,
Et mon cerveau bout déjà à l'idée que tu battras jusqu'au sang les courtisans
Qui depuis si longtemps dévorent tout ton argent.
Sache que je ferai en sorte qu'on ne te reconnaisse pas.
Je ferai de toi un véritable vieux cuir grimaçant qui aura perdu ses cheveux.
Je mettrai tes vêtements en lambeaux, au point que tout le monde sera horrifié à ta vue,
Et tes yeux auparavant si beaux, je les obscurcirai,
Afin que tu paraisses désagréable et laid aux courtisans, à ta femme et à ton fils.
En premier lieu tu te rendras ainsi chez l'éleveur de tes porcs.
Il les a gardés pendant toute ton absence.
Il conserve pour toi toute son amitié et a beaucoup d'estime pour ton fils et ta femme.
Tu l'interrogeras, tandis que moi j'irai à Sparte où les femmes sont belles,
Y chercher ton fils Télémaque qui est parti à ta recherche chez Ménélas. »

Ulysse lui répondit :
« Pourquoi, toi qui sais tout, ne l'as-tu pas prévenu de mon retour ?
Veux-tu lui faire subir des épreuves sur mer,
Afin qu'on lui dévore aussi son patrimoine ? »
Les yeux étincelants, la déesse Athéna dit :
« Ne te fais pas de souci pour lui !
Il est des plus tranquilles en la demeure du fils de l'Atrée.
Évidemment, les hommes à la main des courtisans l'attendent en embuscade,
Mais ce n'est pas demain la veille ! »

Cela dit, elle le transforma, lui donna un bâton
Et une vieille besace avec une ficelle en guise de bretelle, et ils se séparèrent.

14. Xi

L'âme apaisée, Ulysse se rendit par un chemin détourné et pierreux sur la hauteur,
à travers la forêt, chez l'éleveur de ses porcs.
Il le trouva assis devant l'entrée de sa borde
qu'il avait entourée d'une palissade de pieux de chêne écorcés,
dans un très bel endroit, en une cour circulaire.

Il l'avait construite lui-même après le départ de son maître et ami,
Avec des pierres entassées, recouvertes d'un toit de chaume peu élevé.
Dans la cour, côte à côte, il avait installé douze étables pour les truies.
Chacune en contenait cinquante qui avaient mis bas.
Les mâles, en moins grand nombre, dormaient dehors,
Et les courtisans, en les mangeant, en avaient réduit le nombre.
En effet, l'éleveur leur envoyait toujours les meilleurs.
Il n'en restait donc plus que trois cent soixante-cinq,
Sur lesquels veillaient quatre chiens, de véritables fauves !

En homme ordonné, Eumée se confectionna une paire de sandales en cuir de bœuf,
Tandis que trois de ses pâtres étaient partis avec le troupeau de porcs,
Et que le quatrième était allé livrer aux courtisans un verrat.
Soudain, les chiens qui avaient senti sa présence coururent en hurlant sus à Ulysse !
Celui-ci, ne perdant pas son sang-froid, s'assit,
Et pour que les soucis ne le tiraillent pas en sens contraire,
Sans interpréter tout à mal déposa son bâton !

La figure contractée, Eumée se précipita en criant pour rappeler ses chiens,
qu'il écarta d'Ulysse en leur lançant une grêle de pierres.
Puis, s'adressant gravement au héros :
« Tant leur attaque a été inattendue, mon vieux,
mes chiens ont bien failli purement et simplement te nettoyer,
et avec la peine que j'ai déjà à subir, j'e n'aurais pu m'en remettre !
En effet, je n'ai toujours pas assimilé l'absence de mon maître et ami,
dont j'engraisse les porcs pour que d'autres les mangent,
alors que s'il vit encore, lui manque peut-être de nourriture.
Mais, allons ! Entre et rassasie-toi avant de me dire qui tu es. »

Cela dit, cet homme remarquable fit asseoir Ulysse,
Après lui avoir dressé un lit de feuilles de jonc sur lequel il déroula une peau de bouc.

Ulysse lui fit écho en disant d'une voix claire :

« Que Zeus et tous les autres dieux t'accordent ce que tu en attends le plus, car ton accueil est divin ! »

Alors ce cher homme lui répondit :

« Que tu descendes ou non en droite ligne de notre famille, et quand bien même tu viendrais encore plus misérablement, eu égard à Dieu et à l'humanité, je ne te manquerai pas de considération ! Car, si petite qu'elle soit, à mon avis, elle fait toujours plaisir, à moins évidemment d'être esclave de cette dernière, comme le sont certains fonctionnaires, maîtres éphémères du devoir ! Ah ! Comme Ulysse eut apprécié mon geste envers toi ! Au lieu de saper le fondement des choses, Il m'aurait donné en échange un véritable patrimoine, Et encore bien d'avantage, s'il avait pu vieillir parmi nous ! Hélas, je l'ai perdu.

Sans aucun doute dompté par les injustes opérations de cette putain d'Hélène — Avec laquelle, à travers la sympathie qu'il avait pour Agamemnon, il était en relation...

Comme tous les autres, elle l'aura fait garrotter, alors qu'il était le meilleur, et pourtant rompu à l'art de la guerre ! »

Et, en enchaînant des préceptes rhétoriques, Avec vivacité il resserra ses vêtements à l'aide de sa ceinture et se rendit aux étables.

Il y prit deux gorets, les rapporta, et les sacrifia.

Puis, les ayant fait flamber, il les découpa en morceaux qu'il enfila sur des broches,

Qu'il fit rôtir et qu'il servit à Ulysse accompagné de vin doux.

Alors ils s'assirent face à lui et dirent afin de l'encourager :

« Allez ! Mange ! C'est un repas fait pour les serviteurs, soit !

Mais les porcs engraisés sont pour les courtisans qui, dans leur oisiveté, Réclament tout comme étant leur propriété, en ignorant les cérémonies religieuses, Alors que les dieux bienheureux haïssent les despotes...

Qu'un homme rustique, mais un homme vraiment,

Se jette sur quelqu'un pour s'emparer de ses biens, la crainte divine l'envahit le cœur ;

Mais les despotes eux, ne se sentent pas coupables :

Tous les jours que dieu fait, toutes les nuits ils les fêtent en épuisant le vin d'autrui,

Et en immolant les victimes !

Bien sûr, Ulysse avait des ressources...

Mais !... »

Ainsi parla-t-il tandis que le héros mangeait et buvait avidement en l'écoutant, non sans se préparer au combat contre les courtisans.

Puis, quand il fut rassasié, Eumée remplit de vin son écuelle qu'il tendit à Ulysse, Lequel la reçut avec joie et en prenant la parole :

« Ami ! Qui donc a-t-il cherché à t'endormir au sujet de cet homme dont tu dis qu'il était puissant,

Mais qu'il aurait perdu la vie en défendant celle d'Agamemnon ?

Raconte-moi cela, car en toute conscience je ne suis pas convaincu,

et il est possible que, ayant erré çà et là, j'aie pu l'avoir vu pour t'en donner des nouvelles ! »

L'éleveur de porcs lui répondit alors :

« Mon pauvre vieux ! Personne ne pourrait persuader sa femme et son fils qu'Ulysse est vivant,

Et à cette fausse idée suivrait nécessairement la tristesse.

Tu sais, beaucoup de vagabonds, pour être bien traités,

Ont déjà raconté des histoires qui ont fait naître l'espoir,

Et toi aussi tu auras vite fait d'en inventer une nouvelle

Pour qu'on te donne des vêtements propres et le reste.

Quant à Ulysse, mon vieux,

Il y a longtemps que les chiens et les oiseaux ont dû lui arracher la peau,

Et que son âme a dû quitter ses os, ou bien encore que les poissons l'ont mangé,

Et que ses ossements gisent sous une épaisse couche de sable,

Quelque part sur une grève roulée par la mer.

Crois-moi ! Il est mort en laissant tous ses amis dans le chagrin,

Et moi particulièrement, car je ne trouverai plus de maître aussi gentil que lui.

Même si je pouvais retourner chez mon père et ma mère.

Il est mon grand ami, et par-dessus tout il m'aimait. »

Cet ouvrage visant à jeter de l'éclat sur le nom d'Ulysse, celui-ci répondit :

« Mon bon ami ! Puisque tu ne me crois pas et que tu prétends que je ne l'ai pas vu,

c'est que à tout jamais tu as perdu la foi !

Quoiqu'il en soit, moi je vais te dire, non pas avec diverses nuances,

Ni de manière inconsistante avec des paroles en l'air

Mais en m'engageant, à juste raison par serment, qu'Ulysse reviendra.

Et je souhaite que, dès son retour en la demeure,

Cette bonne nouvelle me soit payée le prix que j'en demande,

C'est-à-dire avec des vêtements propres qui adouciront ma douleur !

Avant cela je n'en accepterai aucun autre, même si celui que je porte à présent

Me paraît aussi monstrueux que les appartements d'Hadès,

Malgré, je te l'accorde, le bénéfice du doute.

Et j'en prends à témoin Zeus et tous les autres dieux.

Dont je n'irai pas jusqu'à te dresser la liste sur cette table,

Bien que celle-ci soit hospitalière et réconfortante :

Aussi vrai que le soleil remplit l'univers de sa lumière, au cours de cette année,

Et à la fin de ce mois ou au début du prochain, tout s'accomplira

De manière telle que je te l'ai dite, et mieux encore ;
En effet, jusqu'au dernier jour de sa vie, et au plus haut degré par-dessus le marché,
Ulysse punira les forfaits des despotes qui outragèrent sa femme et son fils ! »

Et Eumée lui répondit :

« Permets-moi de te le dire : il faut savoir laisser le passé de côté...
Et je n'aurai pas à te payer de cette bonne nouvelle, car Ulysse ne reviendra pas.
Mais pour consolider nos relations pacifiques et amicales,
Bois donc ton vin à la même coupe que moi !
Cela estompera tout du moins le souvenir que nous avons d'Ulysse.
Car malgré le peu de temps dont je dispose pour ce faire,
Parler de lui me serre toujours le cœur.
Bien !... Après la tension où nous a contraints cette discussion, donnons relâche à notre esprit.
Et oublions ton stupide pari, sans pour autant renoncer à souhaiter,
Avec Pénélope, l'excellent Télémaque, et le vieux Laërte, le retour d'Ulysse.
Car de plus ma peine et mon inquiétude grandissent avec la croissance du jeune Télémaque,
Lequel, sans doute troublé par je ne sais qui,
S'est mis en tête d'aller chercher des nouvelles de son père à Pylos,
Où les farouches courtisans, ennemis cruels,
L'attendent en embuscade sur le chemin du retour,
Afin d'effacer à tout jamais, lui et son nom, de la création !
Mais toi, vieux !... Qui es-tu ?... D'où viens-tu ?... Qui étaient tes parents ? ...
Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?... Certainement pas à la nage ! »

Selon ce caractère qui lui est propre, naturellement Ulysse lui répondit :

« Puisque tu me le demandes je vais te le dire avec précision,
Bien que nous n'ayons pas beaucoup de temps pour nous attacher,
Toi à m'écouter et moi à te raconter !
Car en réalité, il me faudrait au moins une année pour venir au bout de mon récit :
Je suis un diseur de mensonges, une sorte de fanfaron sans conscience ni foi,
Et pour tout dire, un vaniteux originaire de Crète, fils d'un père, Hylax,
De peu de culture, mais riche sous tous les autres rapports.
Il avait d'ailleurs beaucoup d'autres enfants,
Mais des fils légitimes qu'il avait eus de son épouse,
Tandis que moi il m'avait eu d'une esclave qu'il avait prise pour concubine. »

Toutefois, il me traitait à égalité avec eux.

Il était lui-même le fils de Castor, qui était en Crète honoré comme un dieu,
Car il y était déjà le plus riche en terres et en hommes.
Toujours est-il que mon père mourut, et que ses enfants légitimes se partagèrent ses biens.
À moi, ils donnèrent le reste, et c'est à peu près tout ce que j'en ai reçu !

À servir dans la cavalerie, ne pouvant gagner plus de douze as par mois,
 Sans que je n'aie rien fait pour cela j'épousai la fille d'une riche ancienne famille,
 Sous prétexte qu'elle était de mœurs dissolues
 Et qu'elle aimait les travaux artistiques et ceux de la campagne,
 Auxquels moi qui avais de l'honneur je ne cherchais pas à me dérober !
 Mais on récolte toujours ce que l'on sème,
 Et, tout le monde peut se tromper...
 Elle me quitta en prétendant que j'étais un homme de peu, malveillant et jaloux.
 Alors qu'au contraire, d'une audace effrénée, confiant en ma force,
 Je montais hardiment à l'assaut des murailles ennemies, sans jamais penser à la mort !
 Et sans doute que je n'aimais pas les travaux artistiques, ni ceux de la campagne ;
 Les dieux qui y sont attachés ne me le pardonneront pas.
 Moi, ce qui par-dessus tout me plaisait, c'étaient les bateaux, les chevaux,
 Faire les armes, me démenier, me mettre en embuscade,
 Frapper l'ennemi de mes flèches glacées, former des lignes de bataille,
 Qui pour la plupart font froid dans le dos, mais qui moi me transportaient de joie !
 Car tous les goûts sont dans la nature.
 Avant la guerre de Troie, neuf fois j'avais commandé des expéditions dans des pays étrangers,
 Et j'avais amassé un butin considérable.
 Comme on ne peut pas le voir, j'étais devenu ainsi un des Crétois les plus respectés !
 Mais Zeus en décida autrement, et je partis me battre contre Ilion,
 Sans aucun moyen de pouvoir y échapper, car le peuple aurait bavardé.
 Après neuf années de combats monstrueux, et après avoir mis à sac la citadelle de Priam,
 On revint chez nous. Mais moi, après avoir joui pendant un mois de mes enfants,
 De ma femme légitime et de mes biens, ne tenant plus en place,
 Je décidai de m'embarquer pour l'Égypte.
 Alors j'équipai neuf bateaux.
 Au bout de cinq jours de mer, sans aucune avarie, poussés par un vent favorable,
 Nous atteignîmes le Nil, où nous fîmes mouillage.
 Je demandai à mes compagnons de ne pas bouger,
 Alors que j'envoyais une équipe de reconnaissance
 En leur ordonnant de ne pas faire d'action.
 Toutefois ils me désobéirent, et ils ravagèrent la campagne égyptienne si belle,
 Enlevèrent les femmes et les enfants et tuèrent les hommes !
 Le bruit de la guerre parvint à la ville et ses habitants accoururent en grand nombre.
 La plaine se remplit de soldats, des fantassins, des cavaliers tous armés de bronze brillant.
 Mes compagnons furent pris de panique et ils s'échappèrent en débandade.
 Mais ils étaient cernés et beaucoup périrent sous les coups et les pointes.
 Les Égyptiens amenèrent les survivants qu'ils obligèrent à travailler pour eux,
 Non sans les avoir enchaînés !

Ah... si j'avais su quels malheurs m'attendaient encore, j'aurais choisi de mourir.

Je déposai mon casque, mon bouclier et mes armes,
Et me rendis au roi en me jetant à ses genoux pour implorer son pardon.
Il eut pitié de moi. Il me fit grimper sur son char et m'emmena tout en pleurs avec lui,
Tandis que beaucoup de ses guerriers me crachaient leurs insultes.
Mais lui, craignant la vengeance de Zeus, les écartait.
Sept années je restai là, à travailler, et je rassemblais une petite fortune,
Car ils étaient riches et assez généreux.
Au début de la huitième année arriva un rusé Phénicien,
Un véritable oiseau de proie de très mauvais augure.
Il réussit à me tromper en me faisant croire qu'il pouvait m'emmener en Phénicie avec lui,
Où — selon lui — je pourrais rester toute l'année.
Mais les mois s'étant écoulés, dès la fin de celle-ci,
Sans même attendre le commencement de la suivante, il m'embarqua pour la Libye,
Où il avait l'intention de me vendre, avec tous mes biens !
Ainsi donc, ne pouvant faire autrement, je le suivis sur son méchant bateau.
On avait bon vent, mais quand nous fûmes au grand large,
Zeus amoncela des nuages sombres au-dessus de la nef, et lança sa foudre,
Qui la frappa de plein fouet et la fit tourner dans une odeur de soufre.
Tous les hommes passèrent par-dessus bord.
Moi, je m'agrippai à un morceau du mât qui avait été brisé,
Et dérivai ainsi pendant neuf jours.
La nuit du dixième, la mer me rejeta sur la terre des Thesprotes,
dont les chants sont inspirés des dieux.

C'est là que, ayant été recueilli par le roi Phidon — un homme clément mais avare —

Qui pourtant ne me demanda pas de rançon, j'entendis parler d'Ulysse.
Il m'affirma l'avoir eu pour hôte,
En me montrant toutes les richesses que le héros lui avait demandé de garder.
Tous ses biens avaient été entassés dans une grande salle,
Et Ulysse était parti, selon lui, pour Dodone,
Pour y prendre les oracles afin de savoir comment retourner en Ithaque :
La nuit en secret, ou bien au grand jour ?
Il me jura de plus par les dieux qu'il était d'accord pour ramener Ulysse chez lui.
Mais il me fit partir d'abord sur un bateau qu'il avait affrété pour Doulichion,
Où on devait aller chercher du froment et me présenter au roi Acastos, un frustré.
Mais un mauvais plan germa dans l'esprit de l'équipage, et ils me dépouillèrent de mes vêtements,
Avec l'intention de me vendre comme esclave.
Tandis qu'on arrivait en vue d'Ithaque, on me lia et on me jeta au fond de cale,
Et on débarqua afin d'aller souper en bord de mer.

Les dieux en personne durent dénouer mes liens bien serrés.
De ma pauvre loque me couvrant la tête,
je me laissai glisser silencieusement le long du gouvernail,
et nageai jusqu'au rivage que je pus atteindre rapidement.
Je me cachai sous un buisson dans la forêt fleurie, et ils ne me trouvèrent pas.
Alors ils s'en retournèrent en me laissant là,
Et pour le moment les dieux guidèrent mes pas jusqu'à chez toi, brave homme,
Car il semble que je ne sois pas arrivé au bout de ma destinée. »

Alors, porcher Eumée lui fit cette réponse :
« Diantre, mon malheureux hôte ! Tu n'es pas un très bon poète !
Mais ton témoignage précis est tout de même émouvant,
Et tu as dû tellement souffrir durant tes aberrantes aventures
Que j'en ai moi-même l'esprit bouleversé.
Toutefois, il y a une petite faille dans le récit que tu as débité, qui me laisse
perplexe :
C'est quand tu as parlé d'Ulysse ; pourquoi un homme de ta race raconte-t-il des
sornettes ?
Elles n'ont aucune garantie historique !
Le fils de cet homme illustre n'a pas payé son loyer depuis déjà un moment...
Ainsi, les dieux qui le haïssaient de manière palpable
L'auront-ils persécuté si impitoyablement que de toute évidence,
Ils ne l'ont fait périr ni parmi les Troyens, ni entre des bras amis.
En effet, si ç'avait été le cas, on lui aurait élevé un tombeau
Qui aurait fait retomber sur son fils sa gloire !
Non !...
Au lieu de cela, il aura été lâchement rayé par les Harpies en furie qui l'ont
deshonoré.
Moi, avec mes porcs, je vis à l'écart de la ville,
Où je me rends seulement quand Pénélope m'y appelle
Pour me donner les nouvelles qu'elle aura glanées çà et là.
Et chaque fois, nous voilà tous assis autour d'un messenger,
A la « taroder » pour avoir tel détail, ou telle autre précision, les uns très chagrins,
Les autres des plus heureux de voir les larmes dévorer les yeux de la plus sage des
femmes
Qui jamais ne pourra reprendre ce qui lui a été pris !...
Et, depuis qu'un Étolien m'a trompé avec ses histoires à dormir debout,
Je n'éprouve plus aucune envie de poser de questions.
Il avait, soit disant, tué un homme ; il était donc fugitif et il était arrivé jusqu'ici
après avoir parcouru le monde.
Il s'était réfugié dans ma porcherie, et quand je l'y trouvai je lui fis bon accueil.
Il me raconta qu'il venait de Crète, et que chez Idioménée il avait vu Ulysse
Qui réparait ses bateaux endommagés par les tempêtes.
Il lui aurait dit qu'il reviendrait en Ithaque l'été dernier, au plus tard en automne,
Avec de nombreuses richesses et tous ses compagnons !...

Alors toi, s'il te plaît, ne me raconte plus rien pour essayer de me consoler...
Tu n'y parviendras pas, et ce n'est d'ailleurs pas pour cela que je t'en respecterai davantage.
Mon respect, je le tiens de ma crainte de Zeus, et ma pitié,
de la pieuse affection que j'éprouve pour lui ! »

En homme averti, Ulysse lui répondit :
« À chercher refuge dans ta bonne foi, en réalité tu manques de droiture !
Le serment que j'ai fait avec raison, l'aurais-tu oublié ?
Bon !... Tu prétends que c'est un pari ! Soit !
Mais il faut que les dieux en soient témoins.
Ainsi, au lieu d'insinuer que je suis un vieux radoteur, si ton maître revient,
Tu me remettras des vêtements propres et le reste,
Et tu me feras conduire à Doulichion où, je te l'ai dit, je devais me rendre.
Dans le cas contraire, si ton maître ne revient pas, comme moi je te le dis —
Bagatelle bien plus grande encore — tu n'auras qu'à pousser tes servantes
A me précipiter du haut d'un haut rocher,
Afin de donner l'exemple à d'autres mendiants
Qui risquent de t'importuner et de te tromper avec de nouveaux arguments
insidieux. »

L'éminent porcher lui répondit :
« Évidemment, ce serait le meilleur moyen pour m'assurer parmi les hommes
Une excellente réputation et un prestige glorieux, présent et futur !
Mais comment !... Tu voudrais que je t'aie amené ici
Et que je t'aie fait des présents d'hospitalité, tout simplement pour mieux
t'assassiner ?
Voyons !... Je ne pourrais ensuite jamais plus implorer Zeus, si je commettais un
tel acte !...
Allons ! C'est maintenant l'heure du dîner.
Et j'attends impatiemment mes compagnons
Pour me mettre à préparer un agréable repas, et pouvoir m'en délecter enfin ! »

Tandis que la conversation roulait ainsi, arrivèrent porcs et porchers,
et ceux-ci parquèrent ceux-là pour la nuit.
Une énorme clameur s'éleva alors des étables bien remplies.

Puis l'éminent porcher ordonna à ses compagnons :
« Amenez donc le meilleur des porcs, que je l'immole afin d'honorer notre hôte
Venu de pays si lointains.
Et à nous non plus ce ne sera pas inutile.
Depuis trop longtemps on donne nos soins à des porcs pour que d'autres en
profitent ! »

Cela dit, il fendit du bois de sa hache.
Les autres amenèrent un porc bien gras, âgé de cinq ans, qu'ils déposèrent près du

foyer,
Et le porcher n'oublia pas les dieux, car il était évidemment très croyant.
Et, comme prémices de la cérémonie, ayant tonsuré le porc aux dents blanches,
Il jeta les poils qu'il avait prélevés dans le feu, en implorant de ses prières tous les dieux,
Pour que — ça tombe sous le sens —
Son maître revienne un jour en sa demeure, y goûter la vraie gloire.
Puis, levant le bras armé d'une bûche de chêne, il assomma net le porc qui mourut.
Aus sitôt ses compagnons lui tranchèrent la gorge, le flambèrent et le dépecèrent.
Le porcher, lui, déposait sur la table qui était consacrée des petits morceaux de viande,
Qu'il prélevait pièce par pièce de la bête ;
Et, les ayant enduits de graisse et saupoudrés de blanche farine, il les mit dans le feu.

Les assistants découpèrent alors le reste
Et ils les enfilèrent sur des broches qu'ils rôtirent avec le plus grand soin,
Et qu'ils servirent à point.
Le porcher se leva pour faire les parts.
Instinctivement, il savait comment procéder, et il divisa en sept la viande,
Dont il réserva une portion pour les Nymphes et Hermès, qu'il pria.
Puis à chacun il donna un des autres morceaux,
Réservant en son honneur le meilleur pour Ulysse :
L'échine, qui naturellement réjouit celui-ci. »

En homme avisé, prenant la parole, Ulysse lui dit :
« Puisses-tu être à tout jamais chéri par Zeus et par moi-même à qui tu fais cet honneur, alors que je suis d'une infime condition ! »

Et porcher Eumée lui fit cette réponse :
« Consigne donc l'histoire et vends-la le plus cher possible.
Car selon moi, la divination, à l'instar de la science, est l'apanage des rois.
Et laissons tout cela de côté ! Tu n'auras qu'à me dédier ce livre sur la vieillesse !
Mais, je t'en prie, quitte tous les espoirs frivoles ;
Dieu seul décide à qui il donnera ceci, à qui il refusera cela.
Nous, on est incapables et d'ordonner et d'interdire : on n'a aucun pouvoir ! »

Cela dit, il coupa en morceaux la portion de porc qu'il consacra aux dieux,
Et, quand il eut répandu une libation de vin en se courbant de façon spacieuse devant le feu,
Il tendit la coupe à Ulysse qui se la mit derrière la besace.
Enfin, il prit place à la table, et Mésaulios partagea le pain.
C'était un jeune servant qui, récemment acquis à sa cause,
Cherchait à gagner sa bienveillance en excitant la pitié et le rire,

Pour capter l'héritage et obtenir les honneurs d'une sépulture,
 Alors qu'il ne valait pas un denier.
 Quand tous furent rassasiés, bien que rien ne s'opposât à ce qu'ils fussent
 heureux,
 Cet amphitryon qui n'avait rien d'humain et encore moins de divin
 Fit obstacle en débarrassant la table.
 Ainsi donc, tous se levèrent et allèrent se coucher, lasses de pain et de viande.
 On commença une mauvaise nuit sans lune, et la pluie tomba sans répit,
 Amenée par un mauvais vent, le zéphyr, qui soufflait avec force...
 Cela est difficile à prouver, mais tenons-nous-en aux probabilités,
 Et moi je le connais parfaitement :
 A minuit passé, rejetant ses vêtements, en posture de garde,
 Comme s'il était sous hypnose, Ulysse délibérément devant tous
 Lança, pour éprouver le porcher :
 « Maintenant, prête-moi ton oreille, Eumée, et vous tous, écoutez-moi aussi ;
 Je désire vous dire quelques mots en ce qui concerne les grognements des porcs,
 Et mon gros pénis qui aujourd'hui est muet !
 Jadis, comme eux, sans l'impulsion du vin il parvenait à toucher les astres dans le
 ciel !
 Mais, rendez-vous compte par vous-mêmes !
 Et ce n'est pas l'effet du hasard si maintenant
 Même les plus sages le chantent en riant aux éclats ;
 Il est devenu ma partie la plus tendre et la plus légère à mouvoir,
 Alors qu'auparavant il engendrait le plaisir en courant çà et là,
 Sans s'écarter jamais du droit chemin lorsqu'il se mettait en marche !
 Et puisque j'ai commencé à vous parler de lui,
 Je ne vous en cacherai rien, car j'ai grandi avec !
 Ah !... Si je pouvais rajeunir et devenir de nouveau un taureau vigoureux,
 Comme à ce jour où, à Ilion, nous avions préparé
 Et mené dans les bois une certaine embuscade !
 Pour en venir à bout, nous nous sommes mis à trois :
 Les chefs étaient Ulysse, Ménélas, et moi le troisième qu'ils avaient désigné.
 Aussitôt que nous fûmes arrivés au pied des murs de la ville,
 Nous demeurâmes immobiles, sans armes, sous les épais buissons touffus
 Et les roseaux des marais qui entouraient celle-ci.
 La nuit vint, et un mauvais vent froid se leva.
 La neige se mit à tomber.
 Tous avaient des manteaux épais, pouvant ainsi dormir tranquillement,
 Les épaules cachées sous leurs boucliers recouverts de glaçons et de givre.
 Moi, imprudent, j'étais venu sans manteau ; jamais je n'aurais pensé qu'il aurait
 pu neiger.
 J'avais donc juste un bouclier et ma ceinture de cuir !
 Au dernier tiers de la nuit, je dis à Ulysse en le poussant du coude :
 « Fils de Zeus et de Laërte, toi qui as du recours, je ne serai bientôt plus du monde
 des vivants,

Je vais mourir dompté par le froid, car je n'ai pas pris mon manteau,
Et ne suis protégé du froid que par cette simple tunique. »
Alors il lui vint cette idée, et à voix basse il me dit :
« Silence ! Il faut que personne ne t'entende ! »
Et, la tête appuyée au creux de son coude, il dit à la petite troupe :
« Prêtez-moi l'oreille, mes amis !
Je viens de faire un rêve : nous sommes trop éloignés de nos bases,
Et il faut que quelqu'un aille dire à Agamemnon de nous envoyer du renfort ! »
Alors l'impétueux Thoas se leva, laissa tomber son long manteau couleur pourpre,
Et partit en courant appeler du renfort.
Ainsi, je pris son vêtement dont je me recouvris avec volupté, et échappai à la mort
!
Ah !... Si j'avais encore aujourd'hui la force d'un jeune taureau,
Un de vous me donnerait, par sympathie pour moi
Et par égard de mon courage, son manteau ;
Au lieu de cela, on me méprise car je suis loqueteux ! »

Alors, porcher Eumée, dit :
« Il n'y a aucune place pour le blâme en ce que tu viens de raconter,
Et on ne peut que le louer.
Ne t'inquiète donc pas !
Tu ne manqueras pas de vêtements ni de quoi que ce soit que, pour vivre en
harmonie,
On se doit d'accorder à un pauvre suppliant !
Mais pour cette nuit seulement !
Car demain à l'aube il te faudra nettoyer tes haillons.
En effet, je n'exerce aucune influence, et nous n'avons ici rien d'autre de rechange
!
Il n'y a qu'un seul manteau pour chaque homme.
Quand reviendra Télémaque, si bon, il te donnera, lui, tout ce dont tu as besoin,
et te conduira où bon te semblera. »
Cela dit, il se leva et dressa un lit près du foyer,
Sur lequel il déroula des peaux de brebis et de chèvres, et Ulysse s'étendit.
Quant à lui, il se recouvra d'un long manteau épais
Qu'il avait mis de côté dans le cas où il en aurait besoin,
Et, ayant compris ce qui est l'essentiel à savoir :
Qu'il préférerait dormir avec ses porcs, il se prépara à sortir,
Tandis qu'Ulysse éprouvait une joie intime de voir
Ô combien son cheptel était gardé avec soin.

Ainsi donc, Eumée, ayant jeté sur ses larges épaules son couteau tranchant,
S'enroula dans ses vêtements bien épais, prit une peau de chèvre velue,
Choisit un épieu bien pointu pour se protéger des chiens et des hommes,
Et partit se coucher là où les porcs dormaient,
Sous une roche incurvée à l'abri du vent du nord.

15. Omicron

Au même moment, mais très loin de là, à Lacédémone,
Athéna, nouée par les liens de l'amitié,
À haute voix pressait le courageux fils du magnanime Ulysse
De se mettre en route pour rejoindre son grand-père.
Télémaque couchait en la demeure de Ménélas, dans la même chambre que le fils
de Nestor,
Et tandis que ce dernier dormait profondément, lui, songeant à son père,
Soucieux, ne trouvait pas le sommeil.
Les yeux étincelants, elle lui dit :
« Télémaque, il est contradictoire d'aller à l'aventure
Alors qu'on a une maison à défendre contre des courtisans.
Ils peuvent tout te manger alors que toi, tu te perds en actions inutiles.
La situation est alarmante, et pour être plus précise,
Ce n'est pas le moment de recouvrir tes cheveux de feuillage
Afin de refouler au fond de ton âme ce qui n'est un secret pour personne,
Mais de mettre la pression sur Ménélas pour qu'il te fasse reconduire,
Si tu veux encore retrouver ta mère en sa maison !
Car déjà son père et ses frères la pressent d'épouser Eurymaque à la belle
cuirasse,
Qui l'emporte sur tous les autres courtisans par les présents qu'il lui fait,
Et la dot qu'il augmente chaque jour.
De plus, pendant que tu es éloigné, elle peut t'en enlever quelques biens !
Tu sais comment sont les femmes !
Elles veulent toujours enrichir la maison de celui qu'elles épousent !
De leurs premiers enfants d'un mari disparu, elles ne gardent aucun souvenir,
Et ne s'en inquiètent pas.
Ton rôle est donc, non pas de te laisser asservir, mais de préserver tes biens,
En les confiant sagement à la servante dont la droiture s'est montrée pleinement,
En attendant que les dieux te trouvent une épouse qui sera digne de toi !
J'ajoute que les plus incorrects courtisans
T'attendent en embuscade dans la passe entre Ithaque et la rocheuse Samé afin de
t'effacer.
Mais ils n'y parviendront pas si tu marches de nuit et que tu changes de route.
Un vent favorable te sera d'ailleurs envoyé.

Dès que tu seras en vue d'Ithaque, ordonne à l'équipage d'accoster au port de la
ville,
Mais toi, rends-toi chez l'éleveur de porcs
Qui, depuis ton tout premier âge, éprouve de la tendresse pour toi.
Tu y passeras la nuit non sans lui avoir demandé de se rendre à la ville
Pour annoncer ton retour à ta mère. »
Cela dit, elle retourna vers l'Olympe,
Tandis que Télémaque réveillait le fils de Nestor

En lui secouant les os et vociférant des paroles de ce genre :
« Debout, espèce de sac à vin ! Ce n'est pas le moment de dormir,
Ni de traîner comme une vieille savate !
Occupe-toi des chevaux, le lait est sur le feu, et nous avons du chemin. »

Pisistrate répondit :

« Si pressés que nous puissions l'être,
Il est impossible de pousser les chevaux au galop dans cette nuit obscure.
Ce sera bientôt l'Aurore !
Attendons donc les cadeaux d'hospitalité que va nous faire Ménélas,
Et en hôte se souvenant toujours de l'amitié qu'on lui témoigne, faisons-lui nos
adieux. »

À ce moment parut Aurore brochant ses heures avec du fil d'or,
Suivie de Ménélas, l'air empêtré, vu la situation alarmante où il avait laissé Hélène
Couchée, drapée dans ses longs cheveux blonds.

Quand Télémaque l'aperçut en vêtement de nuit, sans son autre moitié,
Moqueur, en toute hâte il couvrit ses pectoraux d'une tunique en mohair,
Et étendit sur ses larges épaules un manteau.

En donnant à Ménélas vaguement à entendre :

« Fils d'Atrée et de Zeus, chef de guerre, il est grand temps que tu me fasses
reconduire.

Tout ce que je souhaite, c'est revenir en ma patrie ! »

Étant donnée sa situation critique, Ménélas répondit :

« Télémaque, je ne te cacherai pas que j'ai, moi aussi, beaucoup de peine à étouffer
mon rire !

Et puisque tel est ton désir, je ne te retiendrai pas plus longtemps.

En effet, il n'est pas moins éprouvant de fêter un hôte avec ostentation

Que de lui montrer de l'antipathie. Que les dieux m'en préservent !

Car, de même, ne serait-il pas outrageant de pousser son hôte dehors

Alors qu'il ne veut pas partir, ou de le retenir quand il en est pressé ?

Dans les affaires que l'on traite dans la vie,

Il faut toujours se conduire de telle ou telle manière,

Et toujours reconduire son hôte lorsqu'il le désire.

Il reste toutefois que je dois te donner les cadeaux que j'ai choisis pour toi,

Afin d'être aux yeux de tous en paix avec moi-même,

Et vais dire aux femmes de t'offrir le repas que je t'ai réservé !

Car, s'ils n'ont pas bien diné, les hommes illustres ne sauraient être glorifiés.

À mon avis, il te faut partir par l'Héliade et passer à Argos.

Tu y vas de ma part, tu n'en reviendras pas les mains vides ;

On ne t'y offrira pas des bricoles :

Sans doute quelque trépied, et un chaudron, ou deux mulets,

Ou peut-être bien encore, une coupe en or... »

Avec bon sens, Télémaque lui coupa la parole :

« Ménélas, fils d'Atrée, à l'esprit bien formé par Zeus, c'est très aimable à toi.

Mais je veux rentrer directement chez moi.
En venant ici, j'ai laissé ma maison sans personne pour veiller sur mes biens,
Et il est à craindre que, si je continue à rechercher mon père qui est proche des dieux,
Je disparaisse de la même manière et que ces derniers m'en fassent le reproche. »

Alors, murmurant et tremblant pour ses propres affaires,
Ménélas courut ordonner à sa femme
Et à ses servantes les plus ladres d'assurer un rapide repas.
De toute manière, à son appel, Etéonée, le fils de Boéthos, conducteur de bœufs,
Bien qu'un peu lourd, accourut à son secours pour allumer le feu
Et faire rôtir rapidement les viandes.
Ménélas, lui, descendit à la salle des coffres, accompagné d'Hélène
Et de leur fils Mégapenthès, en deuil de ses beaux-parents.
Et recommandant à celui-ci de se comporter de manière naturelle,
Il y prit une coupe à deux anses et lui dit d'emporter un vase d'argent.
Hélène se tenait près des coffres
Où étaient entassées des voiles finement brodées de ses jolies mains.
Elle en prit un caché parmi les autres et s'en couvrit la tête de manière distinguée.
C'était le plus beau et le plus grand, celui qu'elle portait aux nues.
Puis ils remontèrent pour rejoindre Télémaque.

Prenant la sévérité d'un juge, le blond Ménélas lui dit :
« Télémaque, je souhaite que l'époux d'Héra, Zeus lanceur d'éclairs,
T'accorde d'aller de l'avant.
En attendant, parmi les cadeaux que je possède, je te donnerai le plus beau et le plus cher :
Je t'offrirai un vase d'argent ciselé que tu pourras effleurer de tes belles lèvres.
C'est le travail d'Ephaïstos, et il m'a été à moi-même offert par l'illustre Phaedimos,
Roi de Sidon, dur comme le fer.
C'est à toi que je veux qu'il appartienne ! »

Cela dit, ce héros, fils d'Atrée, lui mettait entre les mains la coupe à deux anses.
Quant au vase d'argent ciselé, maître de lui-même, Mégapenthès, le plaçant devant lui,
S'en assura la libre disposition, car il aimait l'argent.
Hélène s'approcha, majestueuse,
Et ôtant le voile lumineux qui recouvrait sa chevelure pendante,
Elle dit d'une voix claironnante :
« Moi aussi, mon petit garçon, je vais te faire un présent d'hospitalité :
Garde en mon souvenir ce travail de mes mains !
Quand tu te marieras, que ton épouse le porte...
En attendant, que ta maman chérie le garde dans sa chambre !
Je te souhaite un bon retour. »

Cela dit, elle mit son voile entre les mains de Télémaque qui le reçut avec plaisir.
Comme c'est vers lui qu'ils refluaient,
Pisistrate plaça les cadeaux dans le coffre du char sans se laisser déconcerter.

Alors, élevant vers le ciel sa tête blonde, Ménélas les conduisit dans la salle à manger,
Où ils prirent place parmi des chaises et des fauteuils.
Une servante vint pour leur laver les mains, en versant l'eau d'un magnifique broc d'or
Au-dessus d'une bassine d'argent, et poliment elle dressa la table.
Puis, respectueuse et attentive, elle observa scrupuleusement ses engagements,
En leur servant du pain qu'en quantité elle envoya sur la table, l'ayant puisé dans les réserves.
Devant les hôtes, le fils de Boéthos tranchait les viandes,
Et attribuait à chacun ce qui lui en revenait,
Tandis que Mégapenthès prenait le rôle d'échanson.
Alors, laissant là toutes leurs craintes,
Sans attendre, les convives mangèrent et burent rapidement ce qu'ils avaient sous la main.
Puis, ayant montré de manière suffisante qu'ils n'avaient rien négligé,
Télémaque et le fils de Nestor détélèrent,
Pour se consacrer aux chevaux afin de prendre la route.
Ils les poussèrent de la voix hors de l'entrée, jusqu'au portique que le blond Ménélas
N'aurait pas craint d'enlever s'il avait pu le transporter.
Et, exquise amabilité, il tenait dans sa main droite une belle coupe en or,
Pleine de vin moelleux pour offrir une dernière libation aux voyageurs.
Il s'arrêta donc face aux chevaux, et, ayant bu à leur santé, leur dit :

« Bon voyage, jeune race pleine d'entrain !
Mes salutations à Nestor, berger de plèbes, qui fut pour moi un véritable père
Lorsque nous faisions la guerre en Troade ! »

Avec bon sens, Télémaque répondit :
« Oui ! Il est évident qu'il faut renoncer aux jeux de l'enfance.
Dès notre arrivée, nous transmettrons donc dans le détail toutes tes paroles à Nestor.
Et puisse-je, moi-même, de retour en Ithaque et y trouvant mon père,
Lui faire part des preuves d'amitié que j'ai reçues de toi, avec tes magnifiques cadeaux ! »

Cela dit, passa un grand oiseau, sans doute un aigle, car entre ses serres
Il avait enlevé dans la cour une grosse oie blanche.
Hommes et femmes crièrent !
Mais il s'approcha d'eux et disparut vers la droite, par-devant les chevaux.

Ce fut une merveille à voir, et tout le monde fut abasourdi.
Appréciateur critique, le fils de Nestor prit alors la parole :
« Dis-moi un peu, Ménélas ! Cessons de jouer avec les noix de Zeus !
Est-ce pour nous deux que celui-ci a produit ce prodige ?
Seulement pour toi ?... Ou bien encore en pure perte ? »
Ménélas, ployant son cou souple en arrière, applaudit le carnage,
Tout en cherchant une réplique sensée,
Quand Hélène, qui n'avait bu que de l'eau,
Tirant sa voix du fond de sa poitrine, prédit :
« Écoutez-moi !... Cet oiseau nous a débarrassé d'une oie
En nous montrant, d'une manière surnaturelle, et d'un simple coup d'aile,
Que lui aussi, par-delà ces parages azurés, il a une famille !
Ainsi, tout comme lui, Ulysse reviendra inopinément de ses courses errantes
Vers les siens pour les soustraire aux misères !
Peut-être même est-il déjà en son logis, à l'heure où je te parle,
Et porte-t-il à tous les courtisans le coup qui les abat ! »
Avec bon sens, Télémaque répondit :
« Que les dieux puissent t'entendre et faire ce que nous a indiqué ta prédiction.
Telles sont les prières que je vous adresse. »
Cela dit, il fouetta les chevaux qui s'élançèrent avec fougue, heureux de gagner la plaine.

Tout le jour ils secouèrent leur joug.
Les rues étaient plongées dans l'ombre quand ils entrèrent à Phères,
Chez Diodes le fils d'Ortiloque, abandonné à la mollesse.
Toutefois ils y passèrent la nuit et reçurent des présents d'hospitalité.

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Ils attelèrent de nouveau les chevaux et montèrent sur leur char.
Un coup de fouet les emporta, et sous les feux du soleil
Ils brûlèrent les étapes et les montées ardues.
Ils arrivèrent bientôt à l'acropole de Pylos.
Alors Télémaque dit au fils de Nestor :
« Pisistrate, j'aimerais que tu me promettes de faire ce que je te demande.
Nous avons le même âge et nous sommes pour toujours des amis,
Comme le sont nos pères entre eux.
De plus, ce voyage a rendu notre amitié encore plus étroite.
Ne m'accompagne pas jusqu'en Ithaque ; laisse-moi au bateau.
Car je crains que ton père ne me retienne si je vais le voir.
Explique-lui qu'il me faut partir sans tarder comme tu le sais.
Je pense qu'il comprendra. »

Le fils de Nestor réfléchit,
Et il lui sembla que c'était chose la plus sage d'agir selon le souhait de Télémaque.
Il amena donc les chevaux jusqu'à l'embarquement,
Et ayant sorti du coffre les riches cadeaux de Ménélas, les entassa à bord.

Puis, à voix étouffée ayant fait leur éloge,
Parlant dans un style bref et précis, il dit à Télémaque :
« Aujourd'hui il n'y a que l'argent qui ait du prix !... Mais, passons là-dessus !
Il est grand temps de t'embarquer et de donner l'ordre de départ à l'équipage,
Avant que j'aie moi-même pu arriver chez moi
Où je sais que mon père sera dans une telle colère de ne pas t'avoir vu,
Qu'il risque de venir te chercher jusqu'ici. »

Cela dit, il poussa les chevaux pour revenir en ville où promptement il arriva chez lui.

Cependant Télémaque exhortait l'équipage à larguer les amarres pour partir au plus vite.

Mais s'approcha un homme qui s'était exilé d'Argos après avoir commis un meurtre.

C'était un prophète tout habillé de noir, de la famille de Mélampous
Qui vivait autrefois à Pylos où il avait été très riche.

Mais il en était parti pour fuir Nélée

Qui, à cause de sa fille Péro, lui prenait toutes ses richesses,

Alors qu'il avait été pendant toute une année

Mis en prison enchaîné dans la maison de Philacos

Auquel son frère Bias avait volé un troupeau pour l'offrir à Péro afin d'obtenir sa main.

Il se rendit ensuite à Argos où son don de faire parler les oiseaux, les insectes

Et de nombreux autres animaux, lui valut de s'enrichir

Et de prendre une femme qui lui donna deux fils :

Antios et Antiphatès, lequel engendra Oicles

Qui fut le père d'Amphiaroos que Zeus et Apollon aimèrent de tout cœur.

De son côté, Antios engendra Polyphides et Clitos

Laquelle fut enlevée par Aurore, tant elle était jolie,

Tandis que son frère Polyphides, qui était un homme habile et plein
d'enthousiasme,

Se faisait de nombreux amis.

Il était devenu grâce à Apollon le meilleur des devins quand mourut son père.

Il émigra alors à Hypersie où il se fit là aussi une très belle clientèle.

Et c'est son fils Théoclymène, lui aussi d'inspiration divine, qui se présenta,

Tandis que Télémaque, selon la coutume, pour son départ sacrifiait à Athéna sur le pont avant.

Il dit :

« Ami, te voyant là offrir un sacrifice, je te prie de par celui-ci et la divinité que tu implores,

Et de par ta fonction et celle de l'équipage,

De bien vouloir répondre franchement à mes questions !

Qui es-tu ? De quelle région viens-tu ? Quelle est ta ville ? Où sont tes parents ? »

Plein de bon sens, Télémaque répondit :

« Étranger, je vais te répondre sans mentir : ma famille est d'Ithaque ;
Mon père est Ulysse, s'il existe encore, car je crois qu'il est mort de manière
lamentable.

Je suis ici avec mes compagnons pour savoir ce qu'il est devenu. »

Théoclymène lui répondit divinement :

« Moi de même, je fuis ma patrie où j'ai tué un homme.

Il était d'une grande famille d'Argos et pour échapper à la haine, et donc à la mort,
Je me suis exilé.

Ma destinée est maintenant celle d'un fugitif, errant çà et là sans but.

Je te supplie de me prendre à ton bord, afin qu'on ne me tue pas, car je suis
poursuivi. »

Avec bon sens, Télémaque lui répondit :

« Puisque tel est ton désir, et qu'en présence de la mort nos âmes sont à égalité,
Je ne te repousserai pas de mon bord !

Viens avec moi, là-bas on te traitera aussi bien qu'on le pourra. »

Cela dit, il prit son javelot qu'il coucha sur le pont arrière, et le fit asseoir près de
lui.

L'équipage largua les amarres de l'arrière, et Télémaque leur en ayant donné
l'ordre,

Ils hissèrent la voile blanche le long du mât de sapin qu'ils avaient dressé,
Et fixé à l'aide d'un câble de boyaux de bœufs, attaché à la proue.

Athéna leur envoya un vent très favorable qui les poussa sur l'étendue salée.

Grâce au bon vent ils avancèrent rapidement vers Phéae en longeant la brillante
Élide

Où s'étaient de nouveau introduits les Épéens qui y régnaient en maître.

Ils se dirigeaient vers les îles pointues lorsqu'une idée saisit l'esprit de Télémaque :
Pourrait-il éviter la mort ? Serait-il pris ?...

Pendant ce temps à la chaumière de l'éminent éleveur de porcs,

C'était l'heure du repas,

Et quand tous furent repus à souhait, Ulysse prit la parole,

Car de nouveau il voulait tester l'amitié du porcher qui avait été si prévenant avec
lui :

« Prêtez-moi donc l'oreille, Eumée, et tous les autres !

Dès l'aurore il me faut aller à la ville pour y demander l'aumône,

Car je ne veux pas vivre sur vos pauvres ressources.

Conseille-moi, Eumée, et donne-moi un guide pour me conduire jusque-là !

Ensuite, indécis, j'errerais à la recherche d'une écuelle et d'un morceau de pain,

Puis j'irai en la maison d'Ulysse où je donnerai de ses nouvelles à Pénélope,
En mêlant mon âme à celle des courtisans qui, ayant alors de la compassion pour moi,
Partageront leur pitance, car ils en regorgent !
De plus je pourrai les servir ! Car, écoutez bien :
Je suis favorisé d'Hermès ;
En ce qui concerne les travaux de service, personne ne me surpasse ;
Je ne me connais aucun rival.
Je peux faire des tas de bois, que je sais fendre à la hache pour faire du feu
Que je sais allumer surtout quand il est sec ;
Je peux couper la viande, la faire rôtir ;
Verser à boire à qui me le demande, etc.,
Enfin toutes les besognes qu'un être mesquin
Peut proposer en vue de s'introduire au sein d'une famille noble ! »

Au lieu de ravalier les choses, porcher Eumée, lui dit :
« Ah ! Oh !... Par tous les diables, étranger,
Comment une telle idée a-t-elle pu germer en ton esprit ? Serais-tu inconscient ?
Comment oser envisager te joindre à des courtisans qui portent tête haute ?
Mon pauvre, leurs serviteurs, qui sont eux-mêmes des jeunes gens à la belle apparence,
Fort bien vêtus ma foi,
Et leurs cheveux gominés, aussi brillants que les tables qu'ils chargent poliment de pain,
De viandes et de vin, vont t'enchaîner et te jeter aux fers.
Reste donc ici où ta présence ne dérange personne !
Et quand sera venu l'aimable Télémaque, il te vêtira d'une manière décente,
Et te conduira alors où bon te semblera ! »

Endurant pour ce qui est de supporter, Ulysse lui répondit :
« Puisses-tu, Eumée, devenir aussi cher à Zeus que tu l'es à moi-même
Pour avoir mis un terme à mon délire et mes aberrations,
Qui ont failli me livrer cruellement à des bourreaux.
Rien n'est plus douloureux pour un humain d'être châtié alors qu'il est innocent
Et que son seul outrage est de se faire de la bile pour les autres.
Mais puisque de tout ton poids tu me presses d'attendre ici ton maître,
Parle-moi donc de la mère du divin Ulysse,
Et de son père qui, à son départ, était déjà en fin de vie !
Sont-ils morts maintenant ? »

L'imposant porcher lui répondit :
« Puisque tu me le demandes, je vais te le dire précisément ;
Le vieux Laërte vit encore. Mais il prie Zeus de mettre un terme à sa vie,
Car il se lamente et déplore l'absence de son fils
Et la mort de son épouse, causes de son malheur et de sa ruine.
Rongée par le chagrin d'avoir perdu son fils, elle est morte bien tristement,

Et une telle fin n'est souhaitable pour personne.
De son vivant, bien qu'elle aurait pu me mépriser étant donnée ma condition,
Tout au contraire, elle était aimable avec moi, qu'elle a élevé avec sa fille Ctimène,
La plus jeune de ses enfants qui, à notre adolescence,
Tant elle était belle et charmante, se maria et alla habiter à Same.
Que de présents reçurent les jeunes époux !
Quant à moi, Anticlée me donna de très beaux vêtements, un manteau, une tunique,
Et de belles sandales neuves, pour m'envoyer aux champs.
Je n'avais jamais été aussi cher à son cœur.
Hélas, j'ai maintenant perdu tout cela !
Heureusement, je travaille beaucoup et mon labeur porte ses fruits.
Ainsi je peux faire l'aumône à l'hôte vénérable.
De Pénélope, je n'entends jamais aucune douce parole, et ne reçois aucune marque d'amitié.
En effet, le malheur est tombé sur la maison investie par les courtisans
Qui lui donnent le vertige.
Pourtant, nous, serviteurs, avons grand besoin de nous entretenir avec nos maîtresses,
De boire et de manger avec elles, de les interroger sur la situation,
Et d'emporter aux champs de ces petits cadeaux qui font toujours plaisir... »

Outragé, Ulysse inévitablement répondit :
« Comment, porcher Eumée, tout petit tu aurais été enlevé à ta patrie, à tes parents ?
Mais allons, dis-moi franchement : aurait-on mis à sac la ville où habitaient tes chers parents ?
Des brigands, ou bien des écumeurs des mers t'auraient-ils enlevé
Pour te vendre au maître de ces lieux, et toucher un bon prix ? »

L'imposant porcher répondit :
« Étranger, écoute-moi maintenant en silence.
Prends tes aises, et bois tranquillement ton vin.
Les nuits sont très longues et tu risques de t'endormir,
Quoique les oreilles se complaisent aux périodes bien pleines,
Et que ce soit une fatigue de dormir trop longtemps.

Quant à vous autres, si vous ne voulez pas entendre, allez donc coucher dehors.
Et dès l'aurore, après votre repas, partez avec les porcs !
Nous, nous resterons à manger et à boire,
Et nous consoler de nos amères frustrations.
Car, malgré qu'on en souffre beaucoup, en les rappelant à nos souvenirs,
Tous les obstacles, tous les problèmes, peuvent être surmontés et résolus.

Je vais donc te raconter ce qui m'est arrivé :

Il y a une île qui s'appelle Syrie.
Peut-être en as-tu entendu parler.
Elle est située au nord-ouest de l'île aux Cailles, où le soleil commence à décliner.
Elle n'est pas très peuplée, mais elle est riche en moutons, en bœufs,
Et la vigne et le blé y abondent.
On n'y meurt jamais ni de faim ni de soif, et il n'y a jamais eu aucune épidémie.
Lorsqu'on atteint la vieillesse on y meurt tranquillement.
Le territoire est partagé entre deux cités, sur lesquelles, faute d'autre chose,
Régnaient mon père Ctésios, qui en avait hérité de son père Orménos,
Un homme aussi tranquille qu'un immortel.

Mais survinrent des Phéniciens qui, s'ils sont de bons marins,
N'en sont pas moins les pires rapaces.
Entraînés par l'ambition d'accroître leurs ressources, sans trop se fouler,
Ils apportaient avec eux un tas de bibelots, des colifichets qui ne valaient pas
tripette.

Or, il y avait en la maison de mon père une belle et grande Phénicienne,
Une experte qui avait activement fait ses preuves en travaux artistiques.
Elle ne repoussait jamais un ordre et ne refusait jamais l'obéissance.
Il n'y a rien comme la nature humaine pour rechercher ce qui lui ressemble,
Et s'en emparer avec avidité.
Il était donc inévitable que les rusés Phéniciens, cavaleurs invétérés,
Se la mettent dans le creux de la main :
Un jour qu'elle était au lavoir, un d'eux s'unit à elle.
Il lui demanda ensuite qui elle était, d'où elle venait.
Elle lui montra la maison de mon père et lui dit :
« Je suis fière d'être de Sidon.
Je suis la fille d'Arybas qui avait puisé une très belle fortune.
Mais j'ai été enlevée par des Taphiens, des satanés brigands,
Alors que je revenais de la campagne. Ils m'amènèrent ici
Et me vendirent à bon prix à cet homme. »

Le Phénicien qui s'était uni secrètement à elle lui dit :
« Ne voudrais-tu pas revenir avec nous, chez toi ?
Et revoir ton père, ta mère et leur belle maison ?
Car ils vivent encore et sont toujours très riches ! »
En réponse à cette proposition, elle dit :
« Oui ! C'est une bonne idée ; mais il faudrait, cher compagnon de couche,
Que tu t'engages par serment à m'y conduire indemne ! »

Cela dit, tous les matelots lui prêtèrent ce serment.
Alors elle leur dit dans le silence de la nuit :
« Maintenant, on tait la chose et on n'en parle pas !
Qu'aucun de vous ne m'adresse la parole s'il me rencontre dans la rue,
Ou quelque part ailleurs, au lavoir par exemple.

Il ne faut surtout pas qu'on aille à la maison le faire savoir à ce vieillard sans
consistance,
Et que, me soupçonnant, il me fasse enfermer et vous punisse en vous frappant à
la hache.
N'oubliez pas cela, et faites vite vos affaires.
Quand vous en aurez terminé,
Que votre bateau sera plein de marchandises que vous aurez échangées,
Qu'on m'envoie vite chercher.
J'apporterai de l'or et tout ce qui me tombera de richesses sous la main.
De plus, je serai heureuse de payer, avec autre chose encore, mon transfert à votre
bord :
J'élève en la maison de mon maître un enfant qui est de cet emplâtre.
C'est un petit diable à l'esprit plein de détours, toujours pendu à mes basques.
Je l'amènerai avec moi ; vous pourrez en tirer un bon prix,
En le vendant quelque part où vous irez à l'étranger. »

Cela dit, elle retourna vers la belle demeure...
Les Phéniciens restèrent un an chez nous à entasser de grandes ressources à leur
bord,
Et quand le bateau fut plein, ils envoyèrent un messenger à la jeune femme.
C'était un petit malin,
Il portait à la main un collier, un fil d'or sur lequel étaient enfilées des perles
d'ambre.
Subjuguées, ma mère et la servante le palpèrent avec envie et proposèrent un prix.
Mais, sans rien dire, il fit un signe discret et retourna au vaisseau.
Aussitôt la servante me prit par la main et m'emmena avec elle.
Dans le vestibule, elle fit main basse sur les coupes en or
Qui traînaient sur une table après un festin que mon père venait d'offrir à ses
conseillers.
Elle en prit trois qu'elle enfouit dans son joli corsage.
Moi, je la suivais sans comprendre.
Le soleil se couchait et l'ombre emplissait les rues.
Nous marchions vite, et nous arrivâmes rapidement sur le port.
L'équipage, qui était déjà prêt, gagna sans tarder le large avec nous deux à bord.
Pendant six jours et six nuits, nous avons navigué, poussés par un vent favorable.
Le septième jour, Artémis frappa cette femme de ses traits.
On entendit son corps tomber de la passerelle sur une traverse.
Et alors qu'elle respirait encore,
On la jeta à la mer comme une mouette morte qui fait la joie des phoques et des
poissons.
Et moi je restai là, la gorge et le cœur serrés.
Le vent et la mer nous menèrent à Ithaque où Laërte m'acheta avec son propre
argent,
Et c'est depuis ce temps-là que je connais le pays. »

Dissidence de Zeus, Ulysse répondit :

« Eumée, ton histoire m'a vivement ébranlé.

Le petit diable que tu étais a dû beaucoup souffrir.

Pourtant, même dans les traitements indignes qu'on t'a fait subir,

Zeus t'aura réservé des biens, puisque tu es entré dans la maison d'un homme bon,

Qui t'a supporté avec calme, t'a nourri sans compter ni jamais te forcer !

Et alors que maintenant toi tu mènes bonne vie, moi je suis toujours un pauvre hère. »

Les cœurs s'étant tournés à la pitié par un revirement, ils se couchèrent pour dormir,

Mais ils ne se reposèrent pas longtemps, car bientôt survenait Aurore aux fils d'or.

De l'autre côté, l'équipage de Télémaque carguait les voiles et jetait l'ancre.

Tous débarquèrent au doux brisement de la mer et préparèrent le repas arrosé d'eau et de vin.

Quand ils eurent satisfait leur désir de boire et de manger, Télémaque prit la parole :

« Compagnons, vous amènerez le bateau à la ville, et moi j'irai à pied à travers champs.

Demain je vous payerai ce que je vous dois pour le voyage, et vous offrirai un banquet. »

Le devin Théoclymène lui dit alors :

« Et moi, cher enfant, que dois-je faire ? Où dois-je me rendre ?

Chez ta mère, en ta maison ? »

Avec bon sens, Télémaque répondit :

« En d'autres circonstances je t'aurais invité à te rendre chez moi !

Mais pour le moment ce n'est pas une bonne solution.

Car je ne serai pas là, et ma mère ne te verra sans doute pas :

Elle ne se montre pas à cause des courtisans.

Elle reste à tricoter dans sa chambre.

Mais je vais t'indiquer chez qui tu peux te rendre.

Tu vas aller chez Eurymaque,

C'est un des fils de Polybe qu'actuellement les Ithaciens ont à l'honneur,

Car c'est le moins malhonnête des courtisans.

Il veut épouser ma mère pour obtenir les privilèges d'Ulysse,

Mais Zeus, qui sait l'avenir, leur réserve le jour fatal avant leur mariage. »

Cela dit, un oiseau prit son envol sur la droite.

C'était un épervier, messager d'Apollon.

Entre ses serres il tenait une colombe à laquelle il arrachait les plumes

Qui se répandaient à terre entre le bateau et Télémaque.

Théoclymène prit celui-ci en aparté pour lui dire en lui serrant la main :
« Télémaque, c'est un dieu qui envoie cet oiseau que j'ai observé avec attention.
Il n'y a aucune famille plus droite en Ithaque que la vôtre,
Et vous dirigerez toujours les affaires. »

Avec bon sens, Télémaque répondit :
« Puisse se réaliser ta parole mon hôte,
car je te considérerai comme un ami
et t'offrirai nombreux présents. »

Et, se tournant vers Piracos, son fidèle compagnon :
« Piracos, c'est à toi qui t'y entends le mieux que je demande de conduire
Théoclymène en ta maison et de le respecter jusqu'à mon retour. »

Piracos, aux bonnes qualités viriles, répondit :
« Tu peux prendre le temps qu'il te plaira,
je prendrai soin de lui autant qu'il le faudra. »

Cela dit, il embarqua avec ses autres compagnons.
Télémaque chaussa ses sandales, prit son javelot, et marchant d'un pas rapide,
Bientôt arriva à l'étable remplie de porcs où dormait le porcher.

16. Pi

Dans la chaumière, Ulysse et l'imposant Eumée préparaient le repas du matin. Ils avaient allumé le feu, et les pâtres étaient partis aux champs mener le troupeau de porcs.

À l'arrivée de Télémaque, les chiens n'aboyèrent pas mais l'entourèrent en agitant la queue.

Ulysse, qui s'était aperçu du manège, aussitôt s'adressa à Eumée en disant :
« Eumée, il me semble bien qu'un de tes compagnons ou quelque familier arrive,
Car les chiens n'aboient pas et ils frétille de la queue.
J'entends d'ailleurs que s'approche un bruit de pas. »

Il n'avait pas fini sa phrase,
Que la silhouette du fils d'Ulysse se dressa dans l'embrasure de la porte.
Saisi d'étonnement, le porcher se leva en lâchant la queue d'une casserole
Et sa coupe de vin qui tombèrent au sol à côté du foyer.
Il se précipita au-devant de son maître qu'il avait reconnu et lui baisa le front,
Ses beaux yeux et les mains, en pleurant abondamment,
Comme un père accueille avec tendresse son enfant de retour après une longue absence,
Un fils unique pour lequel il se faisait tant de soucis.
Plein de sollicitude, il lui dit :
« Ah ! Télémaque, te voilà enfin de retour !
Je craignais de ne plus jamais te revoir.
Mais entre donc maintenant, mon cher garçon,
Que je ne me contente pas seulement de t'apercevoir parmi nous à la campagne
Où tu viens si rarement,
Comme si tu prenais plaisir en compagnie des courtisans dégénérés. »

Avec bon sens, Télémaque répondit :
« Comme tu voudras, petit père, car c'est pour toi aussi que je suis ici,
Et pour prendre des nouvelles de ma mère, savoir si elle est toujours au manoir ou
Si elle a épousé un autre homme,
Et si le lit de mon père est maintenant envahi de cafards, que je suis venu ici. »

L'imposant porcher répondit :
« Non ! Elle supporte toujours les choses avec grande constance. »
Cela dit, Télémaque lui tendit son javelot,
Et ayant franchi le seuil, entra dans la chaumière.
Comme il s'avavançait, Ulysse se leva pour lui céder sa place,

Mais Télémaque lui dit :
« Reste donc assis, étranger, nous nous trouverons bien un autre siège. »

Déjà le porcher avait amassé des fougères qu'il recouvrit d'une peau de bique
Pour lui faire un siège. Alors Télémaque s'assit.
Puis Eumée leur servit sur des plateaux les restes des viandes rôties de la veille,
Il mit du pain dans une corbeille, versa dans un récipient du vin doux,
Et prit place en face d'Ulysse pour manger.

Quand ils furent rassasiés, Télémaque s'adressant au porcher lui dit :
« D'où nous vient, petit père, cet étranger ?
Je ne le connais pas ! Comment est-il arrivé à Ithaque ?
Tout de même pas sur ses jambes ! »

Alors porcher Eumée, lui fit cette réponse :
« Certes, je vais te le dire, mon enfant.
Il dit qu'il est d'origine crétoise, qu'il a roulé sa bosse en de nombreuses villes,
Et telle est sa destinée.
Aujourd'hui, il s'est évadé d'un bateau, et a échoué ici tout à fait par hasard.
Je te le confie car il tend les mains suppliantes. »

Avec bon sens, Télémaque te répondit :
« Ce que je viens d'entendre me fait d'autant plus de peine,
Que je ne peux recevoir cet hôte chez moi où j'ai moi-même des difficultés à rentrer
À cause d'hommes qui m'y donnent la nausée et me cherchent querelle.
D'autre part, ma mère, empêtrée dans les mailles de leurs filets, est très
embarrassée,
Ne sachant si elle doit garder la maison
Et respecter la couche de son époux en craignant le qu'en-dira-t-on,
Ou céder au plus puissant d'entre eux.
Mais cet hôte, puisqu'il est là, je pourrai le vêtir décentement.
Je lui donnerai aussi un coutelas et des sandales
Afin qu'il puisse se rendre où bon lui semblera.
En attendant, soigne-le bien, s'il te plaît.
Trouve-lui une place en ce logis,
Et qu'il n'en sorte pas jusqu'à ce que je lui fasse envoyer des vêtements
Et tous les vivres qui lui seront nécessaires, car je ne veux pas qu'il soit à votre
charge.
Mais surtout qu'il ne s'approche pas des courtisans dont l'insolence tient de la
folie.
Il risquerait de se faire insulter et j'en serais très peiné,
Car il me serait malheureusement impossible de prendre sa défense contre des
adversaires
Qui non seulement ont l'avantage du nombre, mais sont de beaucoup les plus
forts. »

Endurant pour ce qui est de supporter, Ulysse répondit :
« Ami, sans enfreindre la loi divine ni les règles de la bienséance, je peux dire ceci :
Lorsque j'entends parler des abominations dont tu es la victime, j'ai le cœur brisé.
Mais pour subir cette situation, serais-tu haï du peuple ?

N'as-tu pas de frères qui puissent te défendre ?
Ah ! Si j'avais ta jeunesse et mon courage...
Si j'étais le fils du valeureux Ulysse, ou Ulysse lui-même revenu de ses courses errantes,
Mais tout espoir n'est peut-être pas perdu,
J'accepterais que sur-le-champ on me coupe la tête
Si je ne pouvais me faire le rabat-joie de ces gens-là !
Si j'étais seul et dompté par leur nombre, je préférerais mourir sur le champ
Que de les voir chez moi s'adonner chaque jour que Dieu fait à leurs actions humiliantes,
Mépriser les hôtes, violer les servantes, se livrer à leur stupide inconséquence. »

Avec bon sens, Télémaque lui répondit :
« Je vais te le dire, mon hôte ; ce n'est pas du peuple que je soutiens le fardeau de la haine,
Et je n'ai aucun frère qui soit la cause de mon chagrin !
En effet, dieu n'a voulu donner à notre race que des fils uniques :
Arcisios n'engendra qu'un seul fils, Laërte ; lui-même ne fut le père que d'Ulysse,
Qui, après m'avoir engendré, en partant sans même me connaître, ne laissa aucun autre fils.
Pour surcroît, ma maison a été investie par les ennemis : tous les tyrans de Dulichion,
Samé, Zacynthe, tous les princes d'Ithaque, tous veulent ma mère et dévorent mes biens !
Elle, bien qu'ils lui paraissent odieux, n'en repousse aucun,
Mais ne peut se résoudre non plus à en épouser un seul. Et ils dilapident tout.
Et tout cela, mon dieu, appartient à la même nation !...
Va-t-en vite, petit père !
Annonce à ma mère que je suis rentré sain et sauf au bercail.
Moi je vais rester ici. Apporte-lui la nouvelle, mais à elle seule.
Il ne faut qu'aucun Achéen ne le sache, car ils sont trop nombreux à désirer ma perte. »

Alors, porcher Eumée, tu lui fis cette réponse :
« Je comprends, et je songeais à le faire.
Mais dis-moi, dois-je aussi voir Laërte pour lui donner la nouvelle ?
Il est très malheureux, et si l'absence d'Ulysse lui causait de la peine,
Il surveillait néanmoins ses cultures ; il buvait, il mangeait.
Mais depuis que tu es parti, il est complètement affligé.
Il reste assis à pleurer et il se dessèche peu à peu. »

Avec bon sens, Télémaque répondit :
« Tout cela est déplorable !
Mais non !
Quel que soit son chagrin, ça n'avancerait à rien que tu ailles lui annoncer mon retour

Au lieu de celui de mon père qui tient le premier rang.
Ne passe pas le voir, mais en annonçant la nouvelle à ma mère,
Dis-lui de charger l'intendante d'aller l'en informer.
Toi, reviens directement ici. »

Cela dit, le porcher ayant pris ses sandales les chaussa, et s'en alla vers la ville.
Alors Athéna, qui attendait son départ, apparut à la porte
Sous les traits d'une grande et belle femme experte en ouvrage littéraire.
Elle s'arrêta sur le seuil, ne se montrant qu'à Ulysse.
Télémaque ne s'aperçut de rien,
Car les dieux ne se montrent qu'aux yeux de ceux qu'ils choisissent.

Ainsi donc, Ulysse la vit, tout comme les chiens qui n'aboyèrent pas,
Mais qui s'enfuirent vers l'étable en grognant.
Elle lui fit un signe des yeux, et Ulysse comprenant sortit de la borde.
Arrivé au mur de la cour, il s'arrêta face à elle qui lui dit :

« Fils de Zeus et de Laërte, Ulysse plein de ressource pour l'invention,
C'est maintenant le moment de te faire connaître à ton fils,
Et au lieu de vous abaisser à de stériles querelles de mots en vous adressant des reproches,
De vous rendre à la ville pour cautériser vos blessures.
Je resterai près de vous car moi aussi je suis sur le gril. »

Cela dit, elle le toucha de sa baguette magique et lui mit un manteau,
Une tunique propre sur les épaules, et elle le redressa.
Il reprit sa jolie peau brune et ses joues plus gonflées s'enveloppèrent d'une belle barbe noire
Qui encadrait son menton, formant un tout parfaitement harmonieux.
Puis elle disparut.

Alors Ulysse retourna à la borde.
Tant il était beau, saisi de surprise, son fils tourna les yeux de côté,
Craignant que ce ne fût un dieu, et lui dit :
« Étranger, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tu as changé d'aspect.
Ta peau n'est plus la même, et tu as de nouveaux vêtements.
Serais-tu un dieu qui nous descend du ciel ? »

Ulysse, endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point, lui dit :
« Je ne suis pas un des dieux qui se partagent l'éternité entre eux. Je suis ton père
Dont la nature farouche est celle du serpent qui va de pair avec celle des oiseaux. »

Cela dit, apprenez à connaître l'effronterie du personnage : il bâilla avec nonchalance,
Et laissa rouler sur ses joues des larmes jusqu'au sol.
Télémaque, n'en croyant pas ses yeux, rétorqua :
« Non, tu ne peux pas être Ulysse mon père.

En effet, la nature de ton caractère me semble aussi divine que l'appât d'un faucon. »

Et même s'il était le premier du monde,
Un humain ne saurait se comporter d'aussi monstrueuse manière,
C'est donc un dieu qui te prête secours.
Car n'étais-tu pas à l'instant un vieillard sordide ? »

Ulysse lui répondit :

« Y a-t-il rien de plus fécond que la truie ?

Il est inconvenant d'être à ce point étonné de son père !

Crois-moi, il ne viendra jamais aucun autre Ulysse en ce lieu.

Ulysse est celui que tu vois.

C'est moi qui, après vingt années d'errance et de souffrance, reviens au pays de mes pères.

Mais ceci est le résultat du travail de la puissante Athéna qui fait de moi ce qu'il lui plaît :

Tantôt un mendiant ; tantôt un homme jeune, vêtu richement.

Car il est aisé à un dieu de donner aux mortels gloire et beauté, ou déshonneur et laideur,

Selon son bon plaisir. »

Cela dit, il s'assit et le fils se jeta précipitamment sur son valeureux père,

Pour le serrer dans ses bras en gémissant sur son malheur.

Tous deux, en larmes, étaient bouleversés par les sentiments qu'ils éprouvaient,
Et qu'ils exprimaient par des sanglots

Que leur gosiers compressés ne parvenaient à refouler.

Tels des vautours dont des bergers ont tordu le cou des petits pour arrêter leur essor,

Ils étaient secoués par des hoquets sonores.

Leurs paupières étaient gonflées par les larmes, à faire pitié,

Et la nuit serait tombée sur leurs lamentations si Télémaque n'eût pris la parole
Pour demander à son père soudain :

« Mais, mon cher père, quel bateau, quel équipage t'ont-ils conduit à Ithaque ?
Quels hommes étaient-ils ? Car je ne pense pas que tu sois arrivé ici sur les genoux !... »

Endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point,

Ulysse répondit, ironique :

« Eh bien, mon garçon, je vais te répondre franchement :

Ce sont des Phéaciens qui m'ont amené.

Ils s'enorgueillissent d'être supérieurs,

Et de l'emporter sur tous les voyageurs qu'ils transportent quand il y en a chez eux.

Alors que je dormais, ils m'ont conduit par mer et m'ont déposé à Ithaque,

Non sans me faire de prodigieux cadeaux,

Un véritable trésor qui, grâce aux dieux, est maintenant en sûreté dans le fond

d'une grotte.

Je suis venu en ligne droite jusqu'ici sur l'ordre d'Athéna afin de débattre avec toi
La question de savoir comment se débarrasser de nos ennemis.
Allons ! Réfléchis ! Combien sont-ils ?

Présente-les-moi de sorte que je puisse en étudier le tempérament,
Et tout cela étant débattu et tranché, décider si nous devons agir seuls,
Ou avec le secours d'autres bras pour arrêter leur marche. »

Avec bon sens, Télémaque répondit :

« Mon père, certes j'ai toujours entendu dire que tu étais un homme courageux et glorieux,
Non pas un fanfaron. Mais tu viens de me mettre sous les yeux un projet des plus étranges,
Et j'en suis réellement surpris !
En effet, comment saurait-il être possible à deux hommes, sans plus,
De combattre des adversaires si puissants ?
Ils ne sont pas seulement une petite douzaine ! Il y en a beaucoup,
Et tu vas en connaître tout de suite le nombre : déjà il y a cinquante-deux jeunes gens,
L'élite de Dulichion, suivie de six hommes qui les servent ;
De Same, il y en a vingt-quatre ; de Zacynthe, ils sont vingt ; et d'Ithaque, il y en a douze.
Ils sont tous la crème de la noblesse. Dans leur suite, il y a le héraut Médon,
Le divin poète, et deux serviteurs qui s'occupent des viandes.
Or, si nous les affrontons tous ensemble,
Je crains que, même s'ils sont effrayés par la surprise,
Tu ne subisses un châtement cruel. »

Non !... Réfléchis ! Il faut trouver, si c'est possible, une troupe d'auxiliaires dévoués,
Lesquels nous soutiendront. »

Endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point,
Ulysse répondit, ironique :

« Eh bien, je vais te faire part de manière simple du plan que j'ai conçu dans mon esprit,
Que la raison affermit ; à ton avis, quelle réputation aurait été la mienne,
Si Athéna, avec l'appui de Zeus père, avait pensé me donner quelque autre protecteur ? »

Avec bon sens, Télémaque répondit :

« Je conçois parfaitement que Zeus et Athéna
Soient les meilleurs défenseurs qui puissent être,
Et, quoiqu'ils soient assis là-haut sur les nuages,
Qu'ils ont pouvoir sur les hommes et sur les immortels. »

Patiemment, Ulysse répondit :

« Aussi loin que mon esprit peut revoir en arrière,
Lorsque Arès s'abandonnera à son délire entre nous et les courtisans,
Ceux-là ne se tiendront pas au-dessus de la mêlée !
Maintenant, dès l'aurore,
Rends-toi à la maison, non pour échanger des coups avec les courtisans,
Mais pour te mêler à eux de manière sociable.
Quant à moi, le porcher m'y mènera plus tard.
Je viendrai mendier piteusement du pain rassis.
S'ils m'injurient, le mot d'ordre est de ne pas répondre,
Et même si tu vois qu'ils me traînent injustement par les pieds à travers la maison
Pour me jeter dans les flammes du foyer, ne bouge pas !
Avec douceur, dans un style courtois, invite-les au festin. Je les régalerai de coups.
Ah ! Autre chose pour affermir ton esprit :
On est au pouvoir d'Athéna qui, à notre écoute, est impatiente d'engager la
bataille.

Dès que je te ferai un signe de tête que tu reconnaîtras,
Prends toutes les armes qui sont dans la salle principale,
Et dépose-les au fond de la chambre d'en haut,
Non sans faire croire — toujours d'une manière gentille — aux courtisans qui s'en
étonneront :

« Je les ai rangées dans une pièce plus ensoleillée, car ici la fumée et la poussière
les abîment,

Et les noircissent depuis le temps qu'elles y sont !...

De plus, le fils de Cronos m'a suggéré que rongées par la rouille, elles attisent la
haine,

Et il faut éviter que, échauffés par le vin, vous querellant,

Vous vous blessiez avec au cours d'un des repas — ce qui serait alors
deshonorant,

Surtout pour de fougueux soldats... »

Mais, pour nous, laisse deux boucliers de cuir, deux épées et deux javelots

Que nous puissions facilement saisir au moment de fondre sur l'ennemi,

Qu'avec bon sens, Athéna et Zeus auront rendu fou furieux...

De plus, pour affermir ton âme, je te dirai encore ceci :

Si tu es pleinement mon fils, personne, oui,

Absolument personne ne doit entendre dire qu'Ulysse est de retour ;

Laërte, le porcher, aucun des serviteurs, et Pénélope même,

Tous doivent en cette guerre ignorer notre lien, pour qu'ils ne s'en mêlent pas.

Que toi et moi soyons les seuls à partager ces sentiments qui sont très féminins.

Ainsi nous connaissons les dispositions des serviteurs à notre égard,

Et lequel a du ressentiment sans que tu n'aies rien fait pour cela. »

Avec diplomatie, son fils répondit :

« Père, s'il y a en moi quelque talent, j'ai conscience du peu que j'en ai,

Et tu vas t'apercevoir que non seulement ma manière de penser est commune,

Mais que je ne lui donne aucune place à la légèreté.

Et non pas que je ne te fasse pas confiance, mais je ne peux me hasarder à combattre

Selon ton plan, que je ne crois pas très utile pour les circonstances actuelles.

Je te prie d'accepter de réfléchir un instant ;

Tu vas perdre ton temps à aller enquêter sur les dispositions de chacun

Qu'il va falloir aller chercher aux champs, tandis que les courtisans,

L'âme tranquille, en la demeure, dévorent à qui mieux mieux nos biens !

Cependant, je ne renonce pas à cette extravagance en ce qui concerne les sentiments féminins,

Car j'ai besoin de conseil pour savoir ceux qui sont honorables de ceux qui ne le sont pas.

En ce qui concerne ceux des hommes,

Je ne suis pas d'avis d'aller courir après eux dans les étables afin de les connaître ;

Remettons cela à plus tard.

Zeus a des visées plus hautes, il me semble ! »

Pendant qu'Ulysse et son fils échangeaient ces propos,

Les hommes d'équipage de celui-ci arrivaient à Ithaque.

Dès qu'ils furent dans la rade profonde, ils tirèrent le bateau sur la grève

Et ils le désarmèrent.

Puis ils apportèrent chez Clytios les fabuleux cadeaux de Ménélas,

Et on envoya à la maison d'Ulysse un messenger annoncer à Pénélope

Que Télémaque, de retour, était à la campagne.

Le messenger et l'imposant porcher se rencontrèrent, tous deux porteurs de la même nouvelle.

Dès qu'ils furent au logis, le messenger dit à Pénélope, au milieu des servantes :

« Apprends, fille de roi, que ton fils est de retour ! »

Le porcher, s'approchant d'elle, lui répéta tout ce que Télémaque lui avait demandé de dire.

Et quand il eut accompli sa mission, il s'en retourna auprès de ses porcs.

Les courtisans en furent évidemment consternés, et ils sortirent de la salle.

Longeant le mur de la cour, ils s'assirent à l'entrée,

Et Eurymaque, le fils de Polybe, prit le premier la parole :

« Mes amis !

Télémaque a accompli un exploit en se débarrassant des filets que nous lui avions tendus !

Nous pensions qu'il n'y arriverait pas.

Allons ! Armons un de nos meilleurs bateaux,

Qu'on aille au plus vite chercher nos compagnons restés en embuscade. »

À peine eut-il terminé sa phrase qu'Amphinomos, ayant tourné la tête,

Voyait l'embarcation de leurs compagnons entrer en rade.

Ils carguaient les voiles.

Riant d'un rire sardonique, il dit à ses amis :

« C'est inutile, ils viennent d'arriver. Ou bien un dieu les aura avertis,
Ou bien ils auront vu passer Télémaque entre les mailles de nos filets. »

Cela dit, tous se levèrent pour se rendre sur la grève.

Leurs compagnons tiraient le bateau sur le sable, et tandis que l'équipage le désarmait,

Tous ensemble les courtisans allèrent à l'assemblée, interdisant à quiconque d'y entrer.

Antinoos, le fils d'Eupithès, dans toute sa violence dit :

« Quelle perte de temps !

Pourquoi les dieux ont-ils sauvé cet homme de la mort ?

Tous les jours nos hommes se sont postés sur les falaises battues par les vents,
Sans cesse ils se sont relayés jusqu'au soleil couchant.

Et la nuit nous étions à la mer, attendant que pointe l'aurore,

Non sans toujours guetter Télémaque pour nous en débarrasser,

Et pendant ce temps-là, un dieu le conduisait tranquillement en sa demeure !

Mais, nous ici, allons lui préparer une mort atroce.

Car lui vivant, nos affaires échoueront.

C'est un malin ! Et le peuple n'est plus bien disposé à notre égard désormais.

Allons ! Ne lui laissons pas le temps de réunir les Achéens.

Car, croyez-moi, il ne va pas en rester là,

D'autant que maintenant, ayant de la rancune, il dira à tout le monde

Que nous avons comploté contre lui, et que nous avons fait chou blanc.

Et le peuple se tournera contre nous quand il saura que nous sommes coupables.

Prenons garde qu'il ne nous fasse un mauvais parti en nous chassant de nos terres,

Pour nous réduire à l'exil.

Allons ! Sus à notre ennemi ! Saisissons-nous de lui !

Faisons main basse sur ses richesses que nous partagerons de manière équitable,

Et donnons sa maison à sa mère et à celui d'entre nous qui l'épousera.

Et si ce plan ne vous convient pas,

Si vous voulez voir Télémaque vivre de son patrimoine,

Ne restons pas là à dévorer celui-ci, si cher au cœur des hommes,

Et que chacun chez soi se poursuivent nos manœuvres,

Offrant à Pénélope de loin en loin, des cadeaux.

Elle épousera alors celui qui lui en fait le plus. »

Cela dit, tous restèrent cois !

Alors Amphinomos, le puissant fils de Nisos, prit la parole au milieu de l'assemblée

C'est lui qui était le premier des courtisans arrivés de Dulichion.

Ses discours étaient des plus sages et plaisaient le mieux à Pénélope.

Animé de bonnes intentions il dit :

« Amis ! Je ne puis consentir à ce que l'on se débarrasse de Télémaque.

Il n'y a rien de plus horrible que de devoir mettre à mort le fils d'une race royale.

Cherchons donc à connaître d'abord le désir des dieux.
Si Zeus donne son accord, je serai le premier à décider de le tuer,
En poussant tous les autres à commettre ce meurtre.
Mais si les dieux désapprouvent, je vous conseille d'y renoncer. »

Ce discours plut à l'assemblée,
Et tous se levèrent pour retourner à la maison d'Ulysse,
Où ils s'assirent avec un art achevé sur leurs fauteuils polis.
Pénélope aussi avait conçu un plan :
Se présenter aux courtisans sans aucune mesure en ce qui concerne le bien d'autrui.

Elle savait de son messenger Médon,
Qu'ils avaient comploté la mort de son fils.
Quand elle fut devant eux, elle s'arrêta au pied d'un mur solidement bâti,
Et, baissant sur son visage son voile élimé,
Elle interpella Antinoos, lui disant avec fermeté :
« Antinoos ! Tu es impayable de fourberie !
On dit à Ithaque que malgré ton âge tu es le plus sage, alors qu'en réalité,
Tu es le pire des insensés à tramer la mort de Télémaque. Tu ne respectes rien !
Pas plus Zeus que la plainte de suppliants.
Tu es un scélérat à ourdir des complots contre nous,
Alors que nous avons accueilli ton père qui vint ici en fugitif
Par crainte d'un peuple dont la fureur était à son paroxysme contre lui !
Il avait pris parti pour des pirates Taphiens,
Et pillé les Thespotes qui étaient nos alliés.
On voulait le pendre, lui arracher le cœur et dévorer ses ressources,
Tant elles excitaient l'envie.
Si Ulysse ne s'y était opposé en retenant le peuple malgré sa fureur... !
Et toi maintenant, en sa maison, que tu engloutis, sans rien payer ni l'apprécier,
Tu convoites sa femme et veux tuer son fils !
Ah ! Tu me tortures le cœur ! Je t'en conjure !
Arrête-toi, et ramène le calme. »

C'est Eurymaque qui lui répondit :
« Pénélope, fille d'Icaros, la plus sensée des femmes, ne crains rien !
Il n'y a pas, il n'y aura pas, car il n'existe pas,
D'homme qui lèvera la main sur Télémaque
Tant que je serai vivant et que mes yeux verront la lumière du jour.
S'il y en a un, aussitôt son sang coulera sur ma lance,
Car je n'oublie pas qu'Ulysse m'a souvent pris sur ses genoux,
M'a mis un morceau de viande entre les mains, et m'a donné à boire de son vin.
Aussi, son fils qui m'est plus cher que tout autre,
N'a pas à redouter de mourir de la main des courtisans.
Mais si la mort lui vient des dieux, elle est inévitable. »

Cela dit toutefois pour la rassurer,
Car en son for intérieur il n'avait qu'un seul désir :
Se débarrasser de Télémaque.

Pénélope monta dans la chambre du haut, la plus ensoleillée,
Sans cesser de pleurer Ulysse, son cher époux, et Athéna, le cœur ému,
Lui versa le doux sommeil sur les yeux,
Tandis que l'imposant porcher rentrait auprès d'Ulysse et de son fils
Qui, pour le repas du soir, avaient immolé un porc d'un an.

Mais Athéna, s'étant approchée d'Ulysse et l'ayant touché de sa baguette magique,
L'avait de nouveau transformé en vieillard,
Car elle ne voulait pas que le gardien de porcs reconnût son maître,
Et qu'incapable de retenir sa langue, allât tout répéter à Pénélope.

C'est Télémaque qui lui adressa la parole en disant :
« Ah ! Te voilà de retour, cher Eumée ! Quelles sont les nouvelles de la ville ?
Les courtisans sont-ils maintenant revenus de leur embuscade,
Ou bien en ont-ils dressé une autre ? »

Alors, gardien de porcs, tu lui répondis :
« Je n'ai pas jugé utile de m'informer à ce sujet ;
Je n'avais qu'une envie, ma mission accomplie : revenir ici au plus vite.
J'ai toutefois rencontré un messager envoyé par tes compagnons.
Avant moi, il donna de tes nouvelles à ta mère.
Mais j'ai appris autre chose,
L'ayant vue de mes yeux quand j'étais dans la colline d'Hermès :
C'était un bateau qui touchait à notre port.
Il y avait beaucoup d'hommes à son bord.
Il m'a semblé que c'étaient les courtisans de retour de leur embuscade,
Mais je ne puis l'affirmer. »

Cela dit, Télémaque jeta un regard énergique à son père,
Et sur ce point Eumée n'y avait guère vu clair.

Quand le repas fut prêt, tous mangèrent,
Et aucun ne put se plaindre d'avoir été moins bien servi que les autres.
Puis, repus, ils ne se retinrent pas pour aller dormir,
Ils goûtèrent alors à la douceur du repos.

17. Rho

Dès le point du jour qu'Aurore précède du bout de ses doigts roses,
Télémaque, le fils si tendre au cœur du merveilleux Ulysse, chaussa ses belles
sandales
Et prit avec vivacité son javelot parfaitement ajusté à sa main ;
Car il voulait se rendre sans tarder à la ville.

Aussi, dit-il au porcher :
« Petit père, je vais de ce pas à la ville pour me montrer à ma mère,
Car je ne pense pas qu'elle puisse assécher ses larmes
Avant qu'elle ne m'ait vu de ses yeux vu.
Mais voici ce que je te demande instamment :
Amène notre malheureux hôte à la ville.
Je veux que là-bas il puisse mendier sa nourriture.
Celui qui voudra lui en donner,
Lui donnera un morceau de pain et un peu de vin ;
Moi je ne peux prendre tout un chacun à ma charge...
Pour moi aussi les temps sont malheureux,
Et s'il m'en tient rancune, je le déplorerai,
Car sans chercher refuge dans la bonne foi,
J'aime à dire toujours la vérité. »

Ulysse, plein de ressources pour l'invention, prit la parole pour dire :
« Ami, ne cherche pas à te faire passer pour ce que tu n'es pas !
Le visage est le miroir de l'âme,
Et pour ne rien te cacher, moi non plus je n'attends rien de toi.
Pour un mendiant, il est d'ailleurs plus avantageux
De mendier son pain à la ville qu'aux champs.
Celui qui y plume les oies en leur tenant de beaux discours
Ne peut y arracher la laine des brebis.
De plus, je ne suis plus en âge de tenir avec fermeté mes engagements
Envers un paysan insomniaque qui ne la met jamais en veilleuse.
Va donc !...
J'ai pour me conduire à la ville l'homme que tu as désigné pour cela.
Je partirai donc d'ici dès que je me serai séché près du feu,
Car le soleil ne se fait pas encore sentir, et même si la gelée matinale les glace,
Insensiblement mes vêtements dégageraient une horrible odeur forte ;
Il y a loin d'ici à la ville, disiez-vous ! »

Ceci dit, Télémaque avait déjà traversé l'île d'un pied ferme :
rien n'est plus presto qu'un esprit rêvant d'abattre des courtisans.
Quand il eut atteint en ligne droite l'arène,

Il dressa aussitôt son javelot contre une haute colonne de marbre,
Et comme d'ordinaire, d'une manière dégagée et avec empressement, il entra.

La vieille nourrice d'Ulysse, Eurykleia, aux gros seins, l'aperçut la première.
Elle étendait en gémissant de méchantes peaux de chèvres
Sur les sièges polis par l'usure.
Des larmes dans les yeux, elle alla droit à lui,
Et bientôt il fut entouré par toutes les autres servantes d'Ulysse.
Elles lui souhaitaient la bienvenue, baisant son front et ses épaules.

Alors, Pénélope, la plus vertueuse des femmes, sortit de sa chambre ;
Elle était belle comme Artémis ou Aphrodite à la chevelure d'or.
Elle pleurait en jetant les bras autour du cou de son cher fils, et lui baisa le front
Et ses deux jolis yeux, en disant de sa belle voix entrecoupée de sanglots :
« Ah ! Te voilà enfin, Télémaque, mon doux éclat de gloire !
J'avais perdu tout espoir de jamais te revoir,
Du jour où, sur ton bateau, bien malgré moi,
Tu partis en secret à Pylos y chercher des nouvelles de ton père.
Allons ! Raconte-moi en détail ce que tu as trouvé ! »

Avec bon sens, Télémaque répondit :
« Mère, je n'ai pas passé mon temps au bain local,
A bêler entre le miroir et le peigne ;
J'ai échappé à cette mort.
Sèche les larmes de ton visage, cher entre tous,
Monte dans ta chambre avec tes suivantes,
Ôte ces horribles vêtements de deuil,
Et promets aux dieux que tu leur offriras de parfaites hécatombes quand Zeus,
Au lieu de souffler dans une flûte, aura frappé nos ennemis de sa hache,
Pour les punir de leurs crimes.
Pendant ce temps-là, moi je vais aller à l'assemblée
Pour y recevoir mon hôte qui ne m'a pas quitté depuis Pylos.
Il est parti devant, à la suite de mes compagnons,
Qui sont comme lui semblables à des dieux.
Je l'ai confié à Piraeos jusqu'à mon arrivée là-bas. »

Ces paroles ne furent pas perdues pour Pénélope qui supportait patiemment les injustices,
Sécha ses larmes, changea de vêtements,
Et assura aux dieux qu'elle leur offrirait de parfaites hécatombes quand Zeus,
Au lieu de souffler dans une flûte, aura frappé de sa hache les ennemis,
Pour les punir de leurs crimes.

Télémaque, son javelot bien en main, comme un torrent traversa la grande salle,
Entraînant dans son sillage deux rapides chiens d'arrêt.
Considérant qu'Athéna avait versé sur lui la grâce divine,
À son passage tous les yeux se tournaient pour contempler le spectacle.

À l'assemblée, en masse, les courtisans insolents
Du bout des lèvres lui souhaitaient la bienvenue,

Tout en songeant sans éclat d'éloquence au moyen de l'anéantir.
Il les évita et alla s'asseoir où siégeaient Mentor, l'incomparable Antiphos,
Et l'impitoyable Alithersès, depuis toujours compagnons de son père.
Il leur donna des détails sur son voyage
Quand le fameux Piraeos, aux bonnes qualités viriles, s'approcha.
Il avait amené avec lui l'hôte Théoclymène,
Et Télémaque l'invita à se joindre à eux.

Piraeos dit :

« Télémaque, envoie sans tarder des femmes chez moi,
Afin qu'elles te rapportent les cadeaux de Ménélas. »

Avec bon sens, Télémaque répondit :

« Piraeos, nous ne savons pas comment les choses vont tourner.
Si les despotes parviennent à leur fin en me faisant assassiner,
Et se partagent mon patrimoine,
Je préférerais que ce soit toi qui jouisses de ces présents, plutôt qu'un des leurs.
Mais si c'est moi qui leur porte le coup fatal,
Ce sera toujours un plaisir pour toi de me les remettre,
Et pour moi de les recevoir. »

Cela dit, il amena chez lui l'étranger, qui jouissait de sa considération.
Dès qu'ils furent arrivés, ils déposèrent leur manteau et allèrent prendre un bain.
Quand les femmes les eurent lavés et oints, ils s'habillèrent
Et passèrent dans la salle à manger où ils prirent place pour le repas.

Une servante apporta pour les mains l'eau
Qu'elle versa d'un broc d'or au-dessus d'une bassine d'argent,
Et, avec un art achevé, dressa poliment la table devant eux.

La vie des gens qui vivent loin des affaires est moins incommode,
Moins une charge pour certaine autre,
Et, l'air embarrassée, une grosse gouvernante leur servit du pain,
Et par-dessus le marché, encore incommodée par sa récente blessure,
Beaucoup de mets sortis de ses réserves.

La mère de Télémaque vint s'asseoir face à lui près de la porte.
Penchée sur son ouvrage, elle enroulait sur un fuseau de légers fils de laine.
Télémaque et son hôte mangeaient la nourriture qui leur avait été servie.

Quand ils furent rassasiés, Pénélope, la plus vertueuse des femmes,
Prit la première la parole, en disant :

« Ainsi, Télémaque, tu vas me laisser remonter dans ma chambre,
M'étendre sur mon lit trempé de larmes,
Sans que tu ne sois décidé, avant que les despotes n'envahissent cette salle,
A me dire ce que tu as appris sur le retour de ton père ? »

Avec bon sens Télémaque répondit :

« Mère, je vais te dire toute la vérité :
Nous sommes d'abord partis pour Pylos voir le populaire Nestor.
Il m'a très bien accueilli, avec autant d'affection qu'un père.
Il m'a choyé autant que ses fils dignes d'éloge.
Mais il m'a assuré que d'Ulysse, il n'avait jamais eu aucune nouvelle,
Et qu'il ne savait pas s'il était mort ou vif...
Toutefois, il m'envoya chez Ménélas aux qualités assez viriles,
Où il m'a fait conduire sur un char tiré par des chevaux.
Là, j'ai rencontré Hélène qui, par la volonté des dieux,
Nous a tous fait tant souffrir.
Voyant bien que des maux d'un genre nouveau se préparaient,
Encouragé par ses discours mêlés de larmes,
Ménélas me demanda ce qui m'amenait.

Ainsi donc, je lui dis toute la vérité, et il me répondit :

« Qu'ils sont méchants ces hommes sans cœur
Qui veulent coucher dans le lit du héros
Ils ont l'âme d'une biche ayant laissé ses faons dans les bois,
Tandis que le lion inflige un sort cruel à ses petits !
Ulysse fera subir à ces despotes la même mort violente.
Puissent-ils, Zeus père, Athéna et Apollon,
Lui permettre de revenir et de les abattre,
Comme jadis en ce site fabuleux de Lesbos il abattit, à notre grande joie,
Philomèle de son bras puissant et sans lequel
Nos mariages auraient été ni plus ni moins moroses !
Mais, sans aller chercher dans le droit naturel la justification de ce crime,
Ni te soumettre plus longtemps à la torture,
Je vais satisfaire tes instantes prières.
Je ne passerai rien sous silence,
Et voici ce que m'a révélé un putain de vieux loup de mer.
Il m'a dit avoir aperçu Ulysse sur une île,
Se heurtant la tête contre les murs du manoir d'une jeune fille,
Belle et redoutable, nommée Calypso, qui le retient de force.
Il ne peut revenir en sa patrie car il n'y a là ni bateau ni équipage pour le
manœuvrer. »

« Telles furent les paroles du fils d'Atrée,
Ce fameux Ménélas qui s'est fixé le gain comme souverain bien.
Pour conclure, je revins car les dieux m'accordèrent un vent favorable,
Et j'arrivai promptement en ma chère patrie. »

Ces paroles ébranlèrent Pénélope.
Ayant embrassé d'un seul coup d'œil la situation,
Le devin Théoclymène dit avec respect :

« Femme vénérable d'Ulysse, comme tu peux le voir avec les yeux de l'esprit,
Ménélas, qui pourtant est supérieur dans la hiérarchie,
Ne sait rien de précis sur les affaires plus importantes.
Mais comprends bien ce que je vais t'annoncer sans rien occulter ;
J'en prends Zeus à témoin et tous les autres dieux,
Ta table hospitalière qu'on a sous nos yeux, et le foyer d'Ulysse où je me trouve.
Sache qu'Ulysse est déjà à Ithaque ; ni les tourbillons menaçants du danger,
Ni les souffles caressants de la faveur ne pourront le détourner de sa ligne de conduite.
En ce moment il observe le camp ennemi
Et il s'apprête à lui porter le coup fatal.
Telle est la vision que j'eus sur le bateau,
Et dont je fis part à Télémaque. »

Pénélope, la plus vertueuse des femmes, lui répondit :

« Étranger, si ta prophétie se réalise comme je le souhaite,
Tu connaîtras mon amitié,
Tu recevras de moi de grands présents,
Et ton bonheur ferait envie. »

Cependant, les courtisans jouaient au lancer de disque et de javelot,
Devant la maison d'Ulysse, dans un champ qu'ils s'étaient approprié à cet effet.
Mais, quand vint l'heure du dîner, et que, poussés par leurs bergers habituels,
Des moutons affluèrent de tous côtés,
Médon, qui était leur héraut préféré, leur dit :

« Allons, jeunes gens ! Maintenant que vous êtes rassasiés de vos jeux,
Rentrons à la maison et préparons le repas,
Car il est bon de dîner à des heures régulières ! »

Cela dit, soulagés, tous se levèrent pour ne pas laisser passer l'heure fixée.
Puis, quand ils furent dans l'arène, ils déposèrent leurs manteaux sur des sièges,
Immolèrent un magnifique bélier et des chèvres puantes,
Des gros cochons bien en chair, une génisse,
La plus jeune du troupeau, et ils se préparèrent à la petite fête.

De leur côté, Ulysse et l'éminent directeur des gardiens de porcs
N'avaient pas encore pris le chemin de la ville.
Eumée s'adressa à Ulysse en disant :

« Étranger, puisque tu désires te rendre à la ville aujourd'hui,
Comme il me l'a été instamment demandé, il est temps de partir.
En ce qui me concerne, j'aurais préféré que tu gardes l'étable,

Mais j'obéis aux ordres de crainte de m'attirer des reproches
Qui sont désagréables quand ils viennent des patrons.
Allons-y maintenant, car il est tard, et avec le soir qui vient il va faire froid. »

Ulysse, ne refusant jamais d'obéir, lui dit :

« J'ai très bien saisi, et je suis de ton avis !
J'avais justement l'intention de suivre tes conseils.
Eh bien, montre-moi le chemin.
Mais donne-moi un bâton que je puisse m'appuyer,
Le chemin est glissant, dites-vous, et je ne veux pas tomber. »

Cela dit, il jeta sur son épaule sa pauvre besace,
Avec une ficelle en guise de bretelle.
Eumée lui donna un bâton, et ils ne partirent que tous deux,
Chiens et bergers restant là pour garder l'étable.

Ainsi donc, le maître gardien de porcs conduisait à la ville son patron,
Qui, s'appuyant sur son bâton, avait l'aspect d'un pauvre hère,
Car de plus il était vêtu de haillons.

Après avoir parcouru le chemin pierreux, ils arrivèrent à la fontaine
Dont on captait les eaux claires
Que les habitants de la ville toute proche venaient puiser.
Elle avait été construite par Ithacos, Nérée et Polyctor.
Elle était entourée, d'une manière charmante, de hauts peupliers blancs.
L'eau fraîche y coulait en une petite cascade d'un rocher jusqu'au pied d'un autel
Dédié aux Nymphes auxquelles chaque passant voulait faire son offrande.

Ils y rencontrèrent le fils du perfide Dolios,
Mélanthée, aux fesses couvertes de poils noirs,
Qui conduisait ses plus belles chèvres pour le repas des courtisans.
Deux bergers le suivaient.

Quand il vit Ulysse et Eumée, furieux,
Il donna libre cours à son insolence,
En les écrasant d'invectives si peu flatteuses qu'Ulysse n'en revint pas :

« Voilà un chien qui suit un autre chien !
C'est normal, qui se ressemble s'assemble !
Mais les loups ne se dévorent pas entre eux !...
Diable, où mènes-tu ce pique-assiettes, porcher de basse-cour !
Si tu me le donnais, j'en ferais mon valet de chambre qui,
A boire mon petit lait ne serait pas boiteux.
Mais, ne sachant pas ce qui est bon,
Je suppose qu'il préfère le rechercher en vain parmi ses excréments.
Je vais te dire une chose qui, sois-en sûr, s'accomplira :

S'il va à la maison d'Ulysse, on lui en jettera à la tête,
Et il ne pourra s'empêcher de s'en pourlécher les babines ! »

Lança-t-il en passant comme un fou près d'Ulysse,
Qui, non sans maintenir avec courage sa ligne de conduite,
Se demandait si pour le tuer il lui fracasserait le crâne
D'un coup de massue ou en le matraquant au sol.

Ce fut le porcher, qui, en le regardant bien en face, lui répondit
Et fit ensuite une prière plus longue que d'ordinaire, en se lavant les mains :

« Esprits de ces sources jaillissantes,
Si Ulysse ne s'est jamais rongé le cerveau
A l'idée qu'il n'y ait pas de dieu de l'honneur,
Exaucez ma prière ! Faites qu'il revienne conduit par une divinité
Et il te rabattra le caquet, insolent, qui laisses dépérir le bétail
En l'abandonnant à de mauvais bergers pour aller trainer en ville. »

Le puant Mélanthée lui répondit du tac au tac :

« Comment ? Qu'est-ce qu'il me dit cet enflé, ce songe-creux,
Que je ne manquerai pas un jour de te conduire loin d'Ithaque pour te vendre ?
Quant à Télémaque, qu'il meure aujourd'hui et sur l'heure en son manoir,
Frappé par la main des courtisans,
Aussi vrai que le jour du retour d'Ulysse n'arrivera jamais ! »

Cela dit, allant d'un bon pas, il les laissa, car ils marchaient doucement,
Et arriva très vite à la demeure d'Ulysse.
Aussitôt il entra et vint s'asseoir parmi les despotes,
Face à Eurymaque qu'il aimait le plus.
Sachant discerner ceux qui dominent, la grosse gouvernante lui servit,
Bienveillante envers lui, une bonne part de viande et du pain.

Ulysse et l'éminent porcher firent une pause à quelque distance de la maison.
Le son creux d'une petite harpe leur fit dresser l'oreille :
Les despotes avaient permis à Phémios, à la chevelure postiche, de chanter.

Prenant la main du porcher, Ulysse lui dit :

« Eumée, sans doute est-ce là la belle maison d'Ulysse ; à voir son arrangement,
Et cette belle grande cour entourée de son mur de protection à corniche,
Il est facile de le deviner.
La porte bien fermée, personne ne pourrait la forcer.

J'ai de plus l'impression qu'il s'y tient une petite soirée ;
Ça sent la graisse, et c'est ce que suggère la harpe
Dont c'est le caractère habituel d'accompagner les banquets. »

En réponse, porcher Eumée, lui dit :

« Tu as reconnu le manoir d'Ulysse et le reste d'un seul coup d'œil.
Mais réfléchissons un peu à ce que nous allons faire.
Soit tu entres le premier, et comme tu l'avais dit,
Tu te mêles aux courtisans tandis que moi je reste ici ;
Soit tu attends là, et c'est moi qui entre d'abord.
Mais n'attends pas trop !
Car si on te voit dehors, on risque de te frapper pour te chasser.
Qu'en penses-tu ? »

Cet ouvrage jetant de l'éclat sur son nom, Ulysse,
Endurant pour ce qui est de supporter,
Répondit pour éclairer l'affaire :

« M'est d'avis que ta recommandation est raisonnable !
Va d'abord. Moi je me tiendrai ici.
Ma sagesse est acquise par l'expérience des coups reçus
Et des cruelles projections qui m'auront endurci.
N'ai-je pas été soumis aux fatigues des flots et de la guerre ?
Et si je dois encore être puni, qu'on me punisse encore et encore !
C'est un moyen comme un autre de chasser la faim
Sans se tuer à faire armer des machines de guerre
Pour aller traquer et ruiner d'éventuels ennemis. »

Tels étaient les propos qu'ils échangeaient.

Il y avait là un chien couché qui dressa tout droit sa tête et ses oreilles.
C'était Argos, le chien d'Ulysse.
Depuis le départ de son maître pour Ilios
On le négligeait, et il se languissait de lui.
Il passait la plupart de son temps couché devant la porte sur un tas de fumier,
A se gratter et à se lécher, comme personne n'est capable de le faire,
Et pas davantage les serviteurs d'Ulysse quand bien même,
L'eau à la bouche, des jambons ils en fumèrent...

Il était couvert de poux, et quand il reconnut son maître,
Il remua la queue et laissa tomber ses oreilles.
Mais il n'eut ni le courage ni la force de venir près d'Ulysse
Qui versant une larme se hâta de demander à Eumée :

« Eumée, c'est bizarre qu'un aussi beau chien couche sur du fumier !
Son agilité à la course égalait-elle celle qu'il a pour remuer,
Sans se cacher, la queue ?
Ou bien était-ce un de ces chiens de luxe qui vivent dans la mollesse,
Et seulement pour la gloire pompeuse de leurs maîtres ? »

Alors, porcher Eumée, tu lui fis cette réponse :

« C'est le chien d'un homme qui, apparemment, depuis longtemps est mort,
Tout comme l'ardeur qu'il avait, lui, à lever et à poursuivre le gibier
Dans les profondeurs des épaisses forêts, avant le départ d'Ulysse.
Jadis il avait un flair incomparable pour le dépister,
Mais aujourd'hui il est sans forces, anéanti,
Tout comme son maître loin du sol natal,
Et les femmes y sont indifférentes ; elles ne lui donnent plus aucun soin.
Quant aux serviteurs, dès que les patrons ont tourné le dos,
Ils ne font plus leur travail.
Et si toutefois Zeus, de loin en loin, les gronde, ils ne le font qu'à moitié. »

Cela dit, il entra dans l'arène
Et se rendit tout droit dans la salle à manger, se mêler à la noblesse courtisane.
Quant au pauvre chien Argos,
Dès qu'il eut revu son maître absent depuis vingt années,
La sombre mort l'emporta...

Bien avant tout le monde, Télémaque devina la présence du porcher dans la salle.
Il lui fit un signe de la tête pour l'inviter près de lui.
Eumée chercha un siège des yeux et prit un escabeau.
C'était celui du boy-scout qui était occupé à trancher force viandes pour les courtisans.
Il le plaça à la table de Télémaque et s'assit.
Le héraut lui servit une part de pain qu'il tira d'une corbeille.

Pour suivre — n'est-ce pas malheureux à raconter ? —
Ulysse, pauvre diable, se traîna jusqu'à la salle à manger.
Il s'appuyait sur son bâton, et son corps maigre était couvert de pauvres loques.
N'ayant pas le choix, il s'assit à même le sol, à l'entrée où l'air était moins dense,
Le dos appuyé sur le montant de la porte de cyprès,
Avec un art achevé, les yeux et la tête baissés,
Tel un pantin de bois délaissé par les Muses.

Télémaque, s'adressant au porcher, lui dit, après avoir choisi,
Mordu de douleur, un gros morceau de pain dans la belle corbeille,
Et autant de viande qu'il pouvait en tenir dans ses mains :

« Porte ce secours à l'étranger,
Et dis-lui de faire sans restriction une quête auprès des courtisans.
Le dégoût n'est pas de mise quand on est dans le besoin. »

Bien entendu, le porcher s'approcha d'Ulysse et lui dit :

« Télémaque t'accorde ceci, étranger ;
Et il te conseille de faire la quête auprès des courtisans.
Il dit que la fatigue n'est pas de mise, quand on est misérable. »

Se refusant de courir un danger, Ulysse lui répondit :

« Super-Zeus, puisse Télémaque être le plus heureux des hommes ;
Puisse-t-il ne jamais rester oisif ! »

Cela dit, il reçut sa part des deux mains
Et la déposa devant ses pieds, sur sa misérable besace.
Il mangea pendant que le poète chantait,
Et acheva son repas au moment même où cessa de chanter le poète.

« Hélas ! pauvre que je suis ! » Les despotes firent du tintamarre dans la salle.
Alors Athéna s'approcha d'Ulysse et le fit se lever,
Pour aller mendier du pain parmi eux,
Afin de distinguer les genres, sans pour autant
En épargner un seul de la dégringolade à venir.

Ainsi donc, il alla mendier du pain, en commençant par la droite,
Et en tendant la main devant chacun,
Comme si toujours il avait été un pauvre mendiant.
Heurtés, mais pour lui montrer leur affection filiale, ils lui laissèrent cette liberté.
Toutefois, ils se demandaient entre eux d'où sortait cet inconnu, et qui il était.

Mélanthios, le chevrier aux fesses couvertes de poils noirs, leur dit :

« Prêtez attentivement vos oreilles, courtisans de la très noble reine,
A ce que je vais vous dire sur cet homme, car je l'ai déjà rencontré :
C'est le porcher qui l'a amené ici, et pour cause je ne sais pas de quel bord il est. »

Cela dit, c'est Antinoos qui adressa ses reproches au porcher :

« Porcher ! À tes marques ! Pourquoi as-tu conduit cet homme jusqu'ici ?
N'avons-nous pas parmi nous assez de vagabonds paresseux
Qu'il faudrait écarter de nos petites fêtes ?
En foule, ils dévorent déjà nos biens !
Mais ça ne te suffit pas, il faut que tu en invites un nouveau ! »

Alors, porcher Eumée, tu lui lanças cette réponse :

« Antinoos, ce que tu dis là n'est vraiment pas beau,
Et tu es le digne fils de ton père !
Par curiosité, qui donc cherche sa nourriture ailleurs qu'en sa patrie,
Sans pour autant rendre aucun service à la population,
Que ce soit par des divinations,
Des connaissances médicales, celles du travail du bois,
Ou encore l'art poétique hérité des dieux ?
As-tu jamais été invité ou que ce soit à travers le monde ?
Non ! Personne n'invite un mendiant pour lui manger ses biens.
Or, toi plus qu'aucun autre, tu mènes la vie dure aux laborieux,
Et à moi particulièrement, qui ne fais que m'inquiéter
Pour l'avenir de Pénélope et celui de Télémaque ! »

Avec bon sens, Télémaque prit la parole :

« Silence ! Du calme !

Ne nous donne pas gratuitement une consultation en droit !

Nous savons tous qu'Antinoos aime bien mettre les gens en colère

Par ses propos blessants et exciter les autres à faire de même ! »

Puis, se tournant vers Antinoos :

« Antinoos, la vérité, en matière de justice, est que

Tu as pour mon avenir les inquiétudes d'un vrai père pour son fils

Quand tu me pousses à outrager l'étranger en le chassant hors de chez moi !

Mais que les dieux m'en préservent.

Fais-moi cette concession : prends ce qui m'appartient et accorde-lui une aumône ;

Je ne te blâmerai pas puisque je te le demande !

Et ne crains pas non plus que Pénélope,

Ni aucun des serviteurs d'Ulysse ici présents, ne t'en tiennent rigueur.

Toutefois, il me semble que ce ne soit pas là ton problème,

Et que tu penses davantage à manger, toi, qu'à donner à un autre ! »

Antinoos lui répondit :

« Ta doctrine vaut ce qu'elle vaut, Télémaque !

Mais ta disposition à braver le danger doit plutôt s'appeler audace que courage !

En effet, si nous lui donnions tous autant que moi je vais lui donner,

Ce mendiant serait écarté de la maison pour plus de trois mois ! »

Cela dit, il prit sous la table l'escabeau

Sur lequel il reposait ses pieds pendant le repas et le brandit,

Tandis que tous les autres donnaient un petit quelque chose,

Et Ulysse, la besace remplie de pain et de viandes, regagnant sa place

Pour manger le hors-d'œuvre du sang des Achéens,

S'arrêta près d'Antinoos et lui dit :

« Vas-y mon ami ; toi qui n'as pas l'air d'être un roi de peu de valeur,

C'est le moment de m'apprendre ce qu'est le courage,

En me donnant plus de pain que les autres.

Ainsi, avec un soin scrupuleux, je te vanterai partout sur l'immense terre.

Jadis, moi aussi j'étais riche ; je vivais dans l'opulence

Et je donnais souvent aux vagabonds, quels qu'ils fussent.

J'étais entouré de serviteurs en grand nombre,

Et je jouissais de tous les avantages

Qui font qu'un homme vit heureux parmi les gens riches.

Mais sans doute était-ce là son bon plaisir,

Zeus a tout anéanti en me mettant à l'épreuve des pirates

Avec lesquels il me fit partir pour l'Égypte afin que j'y disparaisse !

Toutefois, je m'arrêtai à l'embouchure du Nil,
Je dis à mes compagnons de rester près des bateaux
Et j'envoyai des éclaireurs qui malheureusement cédèrent à leur audace effrénée.
Ils dévastèrent tout sur leur passage, enlevant femmes et enfants,
Et tuant les hommes avec une fureur telle
Que le bruit en arriva promptement à la ville.

Aux cris de guerre, les habitants levèrent une armée
Qui remplit toute la plaine de fantassins,
De chevaux et d'armes étincelantes.
Mes compagnons, n'osant pas faire face,
Pris de panique, s'enfuirent à la débandade,
Mais ils furent encerclés.
Les ennemis en tuèrent beaucoup.
Ceux qui restèrent furent mis en esclavage et condamnés aux travaux forcés !

Quant à moi, ils me donnèrent à Dmétor, fils d'Iasos, puissant roi de Chypre,
Et c'est de là que j'arrive après avoir beaucoup souffert. »

Antinoos, élevant la voix, répondit :
« Il est possédé du démon, ce gredin acariâtre qui,
Plein d'amertume, me vole la vedette !
Ne reste donc pas là si tu ne veux pas subir
Ce que tu as déjà subi en Égypte et à Chypre.
Va donc voir aux autres tables si j'y suis !
Tu récolteras à foison ce qu'on ne regarde pas à donner,
Puisque ça appartient à autrui. »

Ulysse s'en ira en disant :
« Ah ! Grands dieux ! À voir ton visage si beau,
On a du mal à imaginer que tu puisses avoir le cœur si dur !
Toi qui ne donnerais pas le moindre petit grain de sel sur ton propre bien,
Comment peux-tu avoir le souffle de me refuser, assis pourtant à la table d'autrui,
Un peu de la nourriture sur laquelle tu fais main basse aux yeux de tous ? »

Trouvant dans ce qui venait d'être dit
L'occasion d'élever la tête et la voix de manière cavalière,
Antinoos s'exclama en bavant de colère :

« Je vais te faire ravalier tes injures avant que tu ne sois sorti d'ici ! »

Et il lui lança avec force l'escabeau qui atteignit Ulysse dans le haut du dos.
Celui-ci résista au choc qui ne l'ébranla pas d'un seul pouce,
Imperturbable, sans mot dire, il hocha la tête et fit le dos rond,
Méditant en son cœur le coup fatal, l'espoir au moins lui en était permis.

Il retourna à sa place et s'assit à terre,
Déposa devant lui sa besace remplie.

Puis dit à tous les courtisans :

« Courtisans de l'illustre reine, prêtez bien l'oreille à ce que j'ai à cœur de vous dire.
L'homme qui se voit frappé parce qu'il détourne le bien d'autrui,
Bœufs ou blanches brebis, n'a pas à faire mauvaise figure.
Mais Antinoos m'a frappé parce que mon pauvre ventre crie famine,
Ce qui n'est pas facile à digérer !
Et, si comme je le crois il existe des dieux même pour les mendiants,
Puissent les Erinyes, qui pourchassent sans arrêt les criminels,
Frapper Antinoos de mort avant son mariage. »

Antinoos, fils d'Eupithès, rétorqua :

« Mange, et tais-toi, étranger ! Ou bien va-t'en ailleurs.
Redoute que, pour ta belle doctrine,
Nos jeunes gens ne te traînent par un pied ou un bras,
Ou ne t'écartèlent pour te jeter au feu ! »

Cela dit, tous ces bavards s'exprimèrent avec emportement.

Un des jeunes présomptueux qui prétendait à la sagesse dit :

« Antinoos, ce n'est pas beau de frapper un mendiant par mégarde !
Et si c'était un dieu du ciel ?
Conformément à la règle, ils peuvent prendre des aspects divers,
Allant de ville en ville pour reconnaître les fiers à bras ! »

Ainsi parlaient les courtisans,

Et si Antinoos n'en éprouvait pas le moindre trouble d'estomac,
Télémaque était ulcéré d'avoir vu frapper son père.
Toutefois, il ne laissa pas échapper une larme.
Sans un mot, il secouait la tête,
Nourrissant des morbides pensées sous les plis de sa toge.

Quand Pénélope, la plus vertueuse des femmes, apprit que sous son toit
On avait frappé un mendiant, elle dit à ses servantes :
« Qu'Apollon frappe ceux-là de ses flèches ! »

Sans laisser d'espace vide, Eurynomé, la grosse intendante, lui répondit :
« Puisse notre souhait de malheur être exaucé.
Ainsi, ils seraient moins nombreux à voir Aurore aux fils d'or ! »

Pénélope répondit en se tournant vers Euryclée, la nourrice aux gros seins :

« Nourrice, il n'y a que des ennemis,
Car tout le monde ne pense qu'à de mauvaises actions !
Et notamment Antinoos, aussi noir que la mort.
Voilà que dans le besoin,
Un malheureux étranger vient demander l'aumône pour remplir sa besace,
Et tous les convives lui donnent, sauf Antinoos,
S'y opposant, summum, de son escabeau, le frappe pour le mettre à la porte ! »

Tandis qu'Ulysse terminait son repas,
Pénélope fit appeler près d'elle l'imposant éleveur de porcs et lui dit :
« Bienveillant Eumée, dis à l'étranger de venir.
Je voudrais lui demander s'il a entendu parler d'Ulysse,
Ou s'il l'a vu de ses yeux quelque part dans le monde,
Car il semble qu'il est un grand voyageur. »

Alors, porcher Eumée, lui fit cette réponse :
« Ah ! Grande Dame, si les Achéens pouvaient enfin garder le silence,
Tu pourrais entendre son témoignage, qui ne manquerait pas de te réjouir !
Trois nuits durant je l'ai traité en ami, et trois jours j'ai veillé sur lui en ma borde.
C'est chez moi qu'il s'est rendu tout d'abord, ayant fui d'un bateau,
Et il n'est toujours pas venu à bout de sa malheureuse histoire !
Quand on a devant soi un tel poète, inspiré des dieux,
On a envie de l'écouter encore et encore.

Il prétend qu'il est originaire de Crète, où leurs familles étaient liées,
Et c'est de là qu'il arrive sans fortune, errant dans le besoin.
Il dit avoir entendu parler d'Ulysse près d'ici, en grasse terre Thesprotes,
Qu'il est vivant et qu'il ramène des trésors. »

Pénélope, la plus vertueuse des femmes, lui répondit :
« Va le chercher ! Je voudrais qu'on se parle face à face.
Que les autres se remettent de leur frayeur et qu'ils se réjouissent,
Puisque chaque jour ils viennent pour cela,
Immolant bœufs, brebis et chèvres grasses,
Buvant du vin à mes dépens, pendant qu'ils épargnent leurs biens,
N'ayant chez eux que les serviteurs à nourrir.

Ici, point d'homme tel que fut Ulysse pour défendre la maison,
Et maintenant, elle est au bord de la ruine.
Ah ! s'il revenait en la terre patrie !
Avec son fils ils régleraient les comptes
Et feraient payer leurs violences aux despotes. »

Ainsi s'exprimait-elle, quand Télémaque éternua avec un tel fracas,
Que la maison entière, craignant d'être écrasée, en fut épouvantée.
Pénélope sourit, et pour aller vite, elle dit au porcher :

« Va, et ramène-moi l'étranger !
N'as-tu pas entendu mon fils éternuer ?
Aussi, la mort ne manquera de frapper aucun des despotes !
Autre chose que tu garderas pour toi :
Si je vois qu'il dit la vérité, je lui donnerai des vêtements décents. »

Cela dit, l'éleveur de porcs partit et, se plaçant près d'Ulysse, lui dit :

« Honorable étranger, Pénélope, la plus vertueuse des femmes,
La mère de Télémaque, te demande.
Elle désire t'interroger au sujet de son époux dont elle regrette l'absence.
Si elle voit que tu lui dis la vérité,
Elle te donnera les vêtements dont tu as grand besoin
Pour gagner la faveur populaire.
Ainsi, ton pain, tu pourras le mendier de manière démocratique
Et tu auras l'estomac bien garni.
En effet, qu'on le veuille ou non, bon gré mal gré,
De cette manière on t'en accordera. »

Endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point,
Ulysse répondit :
« Eumée, que demande le peuple si ce n'est de l'argent ?
Quoi qu'il en soit, je ne pourrais m'empêcher de dire la vérité à la fille d'Icarios,
Pénélope, la plus vertueuse des femmes, car j'en sais beaucoup sur son époux,
Lui et moi ayant été, sans équivoque, sur la même galère.
Mais je crains d'être écrasé par cette foule de despotes en délire dont,
Chose incroyable, la sensibilité est celle de soldats bardés de fer
Qui battraient jusqu'à la monnaie.
Car, quand cet homme m'a frappé durement alors que, sans faire aucun mal,
J'allais par la salle pour quêter ma pitance,
Ni Télémaque ni personne ne m'a porté secours.

Aussi, sans pour autant la mépriser,
Va dire à Pénélope de ma part, même si elle est impatiente de me voir,
D'attendre dans la grande salle le coucher du soleil.
Alors, m'ayant fait asseoir près du feu,
Car mes vêtements, comme tu le sais, dégagent une odeur forte,
Elle pourra m'interroger sur le retour de son mari. »

Cela dit, le porcher s'en alla, et comme il était entré chez Pénélope,
Celle-ci lui demanda :

« Eh bien, Eumée, tu ne me le ramènes pas ?
À quoi donc pense ce mendiant ?
Aurait-il de moi une crainte amplifiée par sa hauteur d'âme ?
Ou veut-il me faire honte ?
En ce dernier cas, il est nuisible et malfaisant. »

Alors, porcher Eumée lui fit cette réponse :
« Non ! Il parle avec bon sens, et un autre que moi pourrait en dire de même.
Il veut à tout prix éviter de se faire lyncher par les despotes aux cœurs de fer.

Il te prie d'attendre le coucher du soleil.
Mais, Ô Reine, ne te frappe donc pas !
Il est mieux pour toi-même que tu lui parles en tête-à-tête. »

Pénélope, la plus vertueuse des femmes, répondit :
« Cet étranger, ma foi, ne manque pas non plus de psychologie.
Mais en ce monde, quel animal, autre que celui que nous appelons l'homme,
Peut-il se vanter de ne pas avoir, de son vivant, enseveli son âme ? »

Tout ayant été dit, l'imposant porcher alla se mêler aux despotes,
Et penchant la tête sur Télémaque, lui annonça à la va-vite,
Pour ne pas être entendu par les autres :

« Ami, je m'en vais maintenant élever mes porcs,
Et en bon maître de maison, tout ce qui les entoure.
Toi, ici, prends soin aussi de tous.
Fais-leur mes compliments, et assure-leur salut,
Mais sans oublier le tien, même pendant ton sommeil.
Car beaucoup d'Achéens voudraient battre monnaie,
Avec comme empreinte le signe de la Victoire.
Que Zeus les foudroie, avant qu'il ne nous arrive malheur ! »

Avec sagesse, Télémaque répondit :
« Tout ira bien, petit père ! Va-t'en maintenant, car voici le soir qui vient.
Demain, amène-nous de belles bêtes pour le sacrifice.
Avec l'aide des dieux, elles nous protégeront. »

Cela dit, l'éleveur de cochons tira une chaise et s'assit avec élégance.
Et quand il fut repu de mets et de boissons, il s'en retourna à ses porcs,
Tandis que les convives, selon les mœurs des gens qui se couchent tard,
De ci, de là, se dandinaient au son d'une cithare.

18. Sigma

En me relisant, il me souvient qu'alors se présenta un coquin que l'on reconnaîtra,
Car il mendiait à toutes les portes d'Ithaque.
Il se distinguait des autres par sa gloutonnerie.
L'estomac de ce goinfre avait une telle capacité
Qu'il mangeait sans arrêt, du matin jusqu'au soir.
Et bien qu'il fût d'une taille imposante, il avait l'énergie d'un agneau.
Il s'appelait Arnaeos. C'était le nom que, pour lui rendre hommage,
Sa mère lui avait donné à la naissance, mais les jeunes gens l'avaient surnommé
Iros car malgré tout il avait une extraordinaire capacité
A transmettre tous les messages qui lui étaient confiés.

Il entra, et injustement voulut chasser Ulysse de chez lui,
En lui disant de manière cavalière :
« Sors d'ici vieille canaille, si tu ne veux pas qu'on te poche un œil,
Et qu'on te traîne par le pied pour te jeter dehors !
J'y suis d'ailleurs invité, mais j'ai honte pour toi.
Allez ! Du vent avant que ne pleuvent les coups. »

Sans aller jusqu'à rechercher son amitié, mais refusant de se mettre en danger,
Ulysse répondit :
« Je ne fais rien de mal, et je n'ai rien dit qui ait pu t'offenser, étranger.
Je ne suis pas jaloux de ce qu'on peut te donner,
Même si c'est une plus grosse part.
D'un autre côté, tu n'as aucune raison de m'envier,
Et il y a ici de la place pour deux.
N'es-tu pas tout comme moi un mendiant déjà bien marqué par les dieux ?
Ne me provoque donc pas au combat en vomissant ta bile !
Tout vieux que je suis, je pourrais t'éclater les lèvres.
Ainsi tu gèlerais ton sang, et moi j'aurais pendant longtemps la paix.
Permetts-moi de le dire, car tu n'oserais pas
Revenir en la demeure d'Ulysse, fils de Laërte. »

Susceptible, le vagabond Iros s'irrita et lui dit :
« Diantre ! Que me débite ce vieux mannequin glouton ?
On dirait une vieille femme assise au coin du feu !
Je vais lui voler dans les plumes et le frapper des deux mains.
Ses dents qui en tomberont lui sauteront des mâchoires, cric-crac,
A la vitesse d'une truie dévastant un champ de raves.
Allons ! Retrousse donc tes manches, qu'on nous voie combattre !
Mais qui peut lutter contre un plus jeune ? »

Tous les courtisans excités à l'envie au bruit de la dispute
S'étaient groupés près de la porte où l'air est plus léger.

Le solide Antinoos éclata de rire et leur dit :
« Amis, voilà que nous arrive quelque chose qui sort un peu de l'ordinaire !
Quel bon amusement en cette maison nous ménagent les Muses !
L'étranger et Iros se chamaillent ! Ils vont en venir aux mains !
Mettons-les vite aux prises. »

Ainsi donc tous entourèrent les loqueteux,
Et Antinoos leur dit avec bonne humeur :
« Prêtez-moi une oreille attentive, noblesse courtisane.
Il y a de beaux boudins de chèvres qui cuisent sur le feu
Où nous les avons mis pour le repas du soir.
Le vainqueur de ce pugilat gagnera celui de son choix.
Et non seulement il sera toujours de nos petites fêtes,
Mais de plus nous ne permettrons à aucun autre mendiant
De venir quêter à nos tables. »

Cela dit, tous applaudirent. Selon sa manière d'être, Ulysse leur dit :
« Ami, il est pratiquement impossible à un vieil homme de lutter contre un jeune.
Mais mon estomac criant famine m'y oblige.
Allons ! Jurez-moi qu'aucun d'entre vous ne prêterait à Iros
Sa main plombée pour l'aider à me frapper sans scrupule. »

Tous jurèrent ce qu'il leur demandait, et pour lui fortifier le moral, le jeune
Télémaque lui dit :
« Étranger, je ne souffrirai pas qu'on frappe traîtreusement celui que j'ai accueilli
Comme un hôte, et j'ai le profond sentiment qu'Antinoos et Eurymaque
Pleins de bon sens partageraient cette douleur.
Si donc tu brûles de chasser cet homme hors d'ici,
Aucun autre Achéen ne t'en empêchera. »

Cela dit, tous l'approuvèrent.
Alors Ulysse retroussa ses haillons sur ses membres virils,
Découvrant ses belles et fortes cuisses,
Ses puissantes épaules, ses pectoraux et ses bras solides comme le chêne,
Et dont Athéna avait doublé la vigueur.
La noblesse courtisane en fut frappée d'étonnement.
On se disait l'un l'autre : « Bientôt il ne subsistera plus rien de Iros.
Mais il l'a bien cherché !
Voyez les cuisses que cachaient les haillons de ce triste vieillard ! »

Tandis qu'ils parlaient ainsi,
Iros tremblait de tout son cœur et de toute son âme.
Toutefois, les serviteurs ayant retroussé de force ses guenilles
Ramenèrent sous escorte les parties tendres
Dde la masse de ses membres glacés
Qui étaient secouées de frissons.

Antinoos lui lança avec dégoût :
« À trembler comme cela devant un pauvre vieillard,
Il aurait mieux valu ne pas être né ! Fanfaron !
Je vais te dire ce qui, crois-moi, s'accomplira s'il sort vainqueur de la bagarre :
Je te jetterai aux galères pour t'envoyer sur le continent,
Chez l'indomptable roi Echetos
Dont la haine pour les humains déborde tout ce qu'on imagine.
Justice divine, il coupera tes oreilles pendantes, ton nez qui s'affaisse,
Et il t'arrachera les parties sexuelles
Qu'il donnera à manger toutes crues à ses voraces chiens. »

Cela dit, Iros trembla davantage.
Néanmoins on le poussa sur le ring.
Face à face les deux adversaires tendirent les bras l'un vers l'autre.
Pour mettre en relief un autre de ses exploits bien connu, Ulysse,
Endurant pour ce qui est de supporter mais jusqu'à un certain point,
N'eut rien de plus à cœur que de le renverser
Plutôt que de lui porter un seul coup à le faire tomber mort sur place.
Aussi, ayant mûrement réfléchi, il lui parut plus raisonnable
De le frapper mollement, mais pas trop, pour ne pas être reconnu des Achéens.

Les pugilistes ayant levé les poings, c'est Iros qui asséna le premier coup,
Atteignant Ulysse à l'épaule droite. Celui-ci aussitôt répliqua de son gauche,
Lequel, touchant le cou de son adversaire sous l'oreille, y fracassa les os.
Aussitôt un sang noir emplit la bouche de Iros. Il mord la poussière en hurlant.
Il claque des dents et bat le sol des talons.
La noblesse courtisane, les bras au ciel, en mourrait de rire.

Ulysse prend Iros par un pied, le traîne dans la salle et la cour.
À l'entrée, il l'adosse contre le mur, lui met son bâton dans la main,
Et lui dit vite fait : « Maintenant, reste là ! Et s'ils s'approchent,
Chasse les chiens et les porcs. Tu n'es qu'un pauvre hère.
Et si tu veux ne pas t'attirer déboires plus grands,
Ne prétends plus jamais être le roi des dieux et des hommes,
Qu'ils soient étrangers ou mendiants,
En mettant en avant une loi pour justifier tes revendications,
Ou en couvrant du mot "philosophie" tes mœurs abominables. »

Cela dit, il lui jeta sur les épaules son ignoble besace
Qui avait elle aussi une ficelle en guise de bretelle,
Puis il revint à sa place et s'assit. Les témoins de cette scène
Rentrèrent en riant de bon cœur, et le félicitèrent de sa réussite en ces termes :
« Pour avoir mis fin dans le pays à la mendicité de ce goinfre,
Que Zeus père et tous les autres dieux t'accordent, étranger,
Tout ce que tu désires le plus vivement.
Nous allons très vite t'envoyer sur le continent chez l'indomptable roi Echetos
Dont la haine pour les humains dépasse tout ce qu'on peut imaginer ! »

Ulysse, qui avait l'odorat fin, se garda de donner son assentiment à ces propos.
Ainsi donc Antinoos lui servit le plus gros des boudins,
Amphinomos lui présenta deux pains qu'il prit dans la jolie corbeille,
Et une coupe d'or à la main, lui dit en chantant pour fêter la victoire :
« Mes hommages homme digne de la plus haute estime.
Mais avant que nos souhaits ne se réalisent,
Revenons-en au point dont nous nous sommes écartés pour cette digression. »

Selon sa manière d'être, Ulysse répondit sans détour :
« À prononcer ces sentences, tu semblais, Amphinomos,
Eprouver le même vain sentiment de satisfaction que ton père Nisos de Doulichion
Qui se réjouissait de travailler pour gagner un salaire
Alors qu'en retour il n'était pas payé.
Ce qui, entre parenthèses, tend à prouver que cet homme de bien
Dont on dit que tu es le fils légitime, avait de la fortune personnelle.
Aussi, prête attentivement l'oreille à ce que je vais te dire,
Et tant que tu respireras garde-le bien à l'esprit :
Contrairement au sol qui, faisant croître les plantes,
Nourrit ici-bas toutes les créatures, la terreur, crois-moi,
Ne nourrit pas son homme. La nature ne nous a pas façonnés pour semer celle-ci,
Comme Zeus père des dieux et des hommes peut le faire,
Mais pour de plus grandes choses. Moi aussi ma destinée était de vivre heureux !
Mais, emporté par la violence de mon tempérament,
Et confiant dans l'appui de Zeus père et de mes frères d'armes,
J'ai commis bien des injustices.
Aussi, même si les dieux veillent au bonheur de celui qui a les genoux assez
souples pour être suppliant,
Il arrive que ne pouvant éviter les revers de fortune,
On doive les supporter. Alors puisse l'homme s'interdire toujours l'iniquité,
Même envers ses pires ennemis,
Et jouir en silence de la vie que les dieux lui ont accordée.

Or, à travers les excès auxquels elle se livre,
Je vois que ce n'est pas à cela que se consacre la noblesse courtisane,
Mais à tourner, sans respect, le couteau dans la plaie de l'épouse d'un homme
Dont le retour auprès de ceux qu'il aime en sa mère patrie est maintenant
imminent !
En effet, il est tout près d'ici, et pour t'épargner une rencontre avec lui,
J'espère pour toi qu'un dieu te fera quitter la maison avant qu'il ne réapparaisse.
Car tout y étant tombé si bas,
Je ne pense pas que le combat qui s'engagera alors entre les courtisans et Ulysse
Puisse se dérouler sans effusion de sang. »

Cela dit, après avoir fait une libation il but le vin doux comme le miel,
Et ayant de l'attachement pour le peuple dont, en très grand nombre, on désire le
salut,

Il reprit le vêtement de paix vers lequel vont nos aspirations et nos vœux.
Et en bon citoyen, il remit avec douceur la coupe aux mains de son chef.

Dans la mesure où chaque détail du commentaire d'Ulysse lui revenait à l'esprit,
Amphinomos, le cœur abattu, la tête baissée, traversa la salle
Pour aller s'aliter sur un brancard déplié promptement.
Néanmoins, il ne put éviter la mort.
Athéna le retint au manoir pour qu'il y fût tué de la main de Télémaque, armée de sa lance.

Après la première heure de la nuit,
Plus que jamais inspirée par le souffle divin d'Athéna
Qui insuffla à ses regards des grâces captivantes, Pénélope, la plus vertueuse des femmes,
Sans plaisanter, se livra à de merveilleux accès d'hilarité, et dit d'une voix légère :
« Eurynomé, bien que je les aie en aversion, j'éprouve comme jamais encore
Le besoin de me montrer aux courtisans.
Dans son intérêt, je voudrais dire à mon enfant de ne pas se mêler à ces ambitieux
Qui le flattent par devant mais projettent sa perte par derrière. »

La grosse intendante répondit :
« En tous cas, mon enfant,
Je suis bien certaine que ce que tu me dis ne peut faire l'objet d'aucune controverse.
Va ! Parle donc à ton fils ! Et ne lui cache rien !
Mais d'abord, prends un bain, et parfume-toi.
Ne descends pas telle que je te vois là, juteuse petite cochonne !
Ton fils est maintenant un jeune homme, et il pourrait en souffrir !
Ne piais-tu pas les dieux de voir sa première barbe ? »

Pénélope, la plus vertueuse des femmes, rétorqua :
« Eurynomé, depuis qu'Ulysse est parti sur son bateau à voile,
Les dieux ont obscurci l'éclat de ma beauté,
Et ça ne servirait à rien de prendre un bain, et de me parfumer.
Garde tes conseils pour toi,
Même si la modification subite de mon état moral et celle de ton état physique te heurtent.
Par contre, va dire à Antonoé et à Hippodamie de me rejoindre
Pour qu'elles se tiennent près de moi quand je serai dans la grande salle.
Car, morale ou immorale, j'aurais trop honte de me présenter seule parmi des hommes. »

Cela dit, en nage, la vieille — les pressant de venir — transmet aux femmes les ordres de Pénélope.
Cependant, habile à prendre l'adversaire au dépourvu,
Athéna, les yeux brillants, eut une nouvelle idée :
De sa baguette, elle répandit le doux sommeil sur la fille d'Icaros

Qui s'endormit sur son lit de repos, et lui fit don de l'élégance et de la beauté
Que tous les hommes, si prompts à s'enflammer, recherchent avec avidité
Pour ressembler aux dieux.

Dans la nature des choses, d'abord elle versa sur son beau visage la plus vive
lumière

Dont Cythérée, née de l'écume des flots, était toujours baignée
Quand, accompagnant à la flûte le chœur aimable des Charités,
Elle le rehaussait de ses yeux ivres d'amour jusqu'au bout.
Cela fait, la déesse la plus divine entre toutes s'en alla,
Tandis que les servantes, leurs blanches épaules à juste raison dénudées,
Arrivaient de la grande salle pour prendre les choses en mains.

Pénélope s'éveilla au son de leurs charmantes voix,
Et, se passant les mains sur les hanches, elle dit, bouleversée :
« Alors que durant mon sommeil ma langue au fond de son humide séjour
s'engourdissait,
De délicieux roucoulements m'ont pénétré les oreilles.
Ayant passé avec mon époux chéri bien des heures en les plus agréables entretiens
Où il était entre tous les Achéens hors de pair,
Et ayant épuisé toute la masse des expressions capables de rendre ma tristesse,
Puisse la pure et chaste Artémis me donner sur l'heure une aussi douce mort. »

C'est le comble de la folie que de vouloir posséder seul quelque chose,
Et il s'ensuit logiquement que ses deux servantes l'accompagnèrent
Lorsque, avec plus d'audace que de préparation,
Elle descendit sans aucune difficulté de sa grande chambre voûtée.

Il n'y a rien de plus célèbre que cette peinture
Qui, d'ordinaire dans un cadre doré de bon aloi, donne de la consistance à notre
noble dame :
L'eau à la bouche, elle y martyrise, de ses superbes mains, son foulard moiré,
Assise face à un des courtisans dur, massif, inébranlable,
Qui, à cette vue, en son âme et conscience jurant aux autres
Que leurs yeux ne les trahissent pas, en foule les dispose à l'amour.

Elle s'adressa alors à Télémaque, son fils chéri, pour lui dire en soupirant :
« Télémaque, aurais-tu donc perdu ton esprit de justice
Dont, sans vouloir te passer de la pommade, enfant tu étais pénétré ?
En effet, maintenant que tu es grand, que tu as atteint l'âge adulte,
Un étranger pouvant te voir debout dirait sans aucun doute que tu as un drôle de
genre.
N'as-tu pas régressé plus qu'il ne convient ?
Et je n'ai aucune raison d'incriminer la vieillesse qui, sous notre toit, a été
outragée !
N'est-ce pas être égaré que de laisser traiter un hôte aussi indignement ?
Quelle réputation aurions-nous

Si un étranger reçu en notre maison succombait, victime de violences ?
C'est sur toi que retomberait l'infamie, et sur nul autre de tes petits camarades. »

Or, à travers les excès auxquels elle se livre,
Je vois que ce n'est pas à cela que se consacre la noblesse courtisane,
Mais à tourner, sans respect, le couteau dans la plaie de l'épouse d'un homme
Dont le retour auprès de ceux qu'il aime en sa mère patrie est maintenant
imminent !

En effet, il est tout près d'ici, et pour t'épargner une rencontre avec lui,
J'espère pour toi qu'un dieu te fera quitter la maison avant qu'il ne réapparaisse.
Car tout y étant tombé si bas,
Je ne pense pas que le combat qui s'engagera alors entre les courtisans et Ulysse
Puisse se dérouler sans effusion de sang. »

Cela dit, après avoir fait une libation il but le vin doux comme le miel,
Et ayant de l'attachement pour le peuple dont, en très grand nombre, on désire le
salut,
Il reprit le vêtement de paix vers lequel vont nos aspirations et nos vœux.
Et en bon citoyen, il remit avec douceur la coupe aux mains de son chef.

Dans la mesure où chaque détail du commentaire d'Ulysse lui revenait à l'esprit,
Amphinomos, le cœur abattu, la tête baissée, traversa la salle
Pour aller s'aliter sur un brancard déplié promptement.
Néanmoins, il ne put éviter la mort.
Athéna le retint au manoir pour qu'il y fût tué de la main de Télémaque, armée de
sa lance.

Après la première heure de la nuit,
Plus que jamais inspirée par le souffle divin d'Athéna
Qui insuffla à ses regards des grâces captivantes, Pénélope, la plus vertueuse des
femmes,
Sans plaisanter, se livra à de merveilleux accès d'hilarité, et dit d'une voix légère :
« Eurynomé, bien que je les aie en aversion, j'éprouve comme jamais encore
Le besoin de me montrer aux courtisans.
Dans son intérêt, je voudrais dire à mon enfant de ne pas se mêler à ces ambitieux
Qui le flattent par devant mais projettent sa perte par derrière. »

La grosse intendante répondit :
« En tous cas, mon enfant,
Je suis bien certaine que ce que tu me dis ne peut faire l'objet d'aucune
controverse.
Va ! Parle donc à ton fils ! Et ne lui cache rien !
Mais d'abord, prends un bain, et parfume-toi.
Ne descends pas telle que je te vois là, juteuse petite cochonne !
Ton fils est maintenant un jeune homme, et il pourrait en souffrir !
Ne praisais-tu pas les dieux de voir sa première barbe ? »

Pénélope, la plus vertueuse des femmes, rétorqua :
« Eurynomé, depuis qu'Ulysse est parti sur son bateau à voile,
Les dieux ont obscurci l'éclat de ma beauté,
Et ça ne servirait à rien de prendre un bain, et de me parfumer.
Garde tes conseils pour toi,
Même si la modification subite de mon état moral et celle de ton état physique te heurtent.
Par contre, va dire à Antonoé et à Hippodamie de me rejoindre
Pour qu'elles se tiennent près de moi quand je serai dans la grande salle.
Car, morale ou immorale, j'aurais trop honte de me présenter seule parmi des hommes. »

En nage, la vieille transmet aux femmes les ordres de Pénélope, les pressant de venir.

Cependant, habile à prendre l'adversaire au dépourvu,
Athéna, les yeux brillants, eut une nouvelle idée :
De sa baguette, elle répandit le doux sommeil sur la fille d'Icaros
Qui s'endormit sur son lit de repos, et lui fit don de l'élégance et de la beauté
Que tous les hommes, si prompts à s'enflammer, recherchent avec avidité
Pour ressembler aux dieux.
Dans la nature des choses, d'abord elle versa sur son beau visage la plus vive lumière
Dont Cythérée, née de l'écume des flots, était toujours baignée
Quand, accompagnant à la flûte le chœur aimable des Charités,
Elle le rehaussait de ses yeux ivres d'amour jusqu'au bout.
Cela fait, la déesse la plus divine entre toutes s'en alla,
Tandis que les servantes, leurs blanches épaules à juste raison dénudées,
Arrivaient de la grande salle pour prendre les choses en mains.

Pénélope s'éveilla au son de leurs charmantes voix,
Et, se passant les mains sur les hanches, elle dit, bouleversée :
« Alors que durant mon sommeil ma langue au fond de son humide séjour
s'engourdissait,
De délicieux roucoulements m'ont pénétré les oreilles.
Ayant passé avec mon époux chéri bien des heures en les plus agréables entretiens
Où il était entre tous les Achéens hors de pair,
Et ayant épuisé toute la masse des expressions capables de rendre ma tristesse,
Puisse la pure et chaste Artémis me donner sur l'heure une aussi douce mort. »

C'est le comble de la folie que de vouloir posséder seul quelque chose,
Et il s'ensuit logiquement que ses deux servantes l'accompagnèrent
Lorsque, avec plus d'audace que de préparation,
Elle descendit sans aucune difficulté de sa grande chambre voûtée.

Avec bon sens Télémaque répondit :
« Mère, j'aurais bonne mine à blâmer les mauvaises langues ; je les comprends.
Car, contrairement à ce que tu dis, je réfléchis,

Et je sais maintenant reconnaître le bien du mal ; je ne le pouvais pas lorsque j'étais enfant !

Le problème est que je ne vois toujours pas ce qu'il me faudrait faire,
Outre que de livrer bataille à tous ces gens assis en foule à notre table à méditer
ma ruine,
Alors que je n'ai personne pour me défendre.

En ce qui concerne la bagarre entre l'étranger et Iros,
Elle n'a pas été imposée par les courtisans
Et c'est notre hôte plus fort qui en est sorti vainqueur.
Je souhaite que Zeus père, Athéna et Apollon puissent sur-le-champ
Tenir la passion des courtisans sous le joug avec autant d'éclat que notre hôte
aura rompu
Les membres de cet Iros assis maintenant aux portes de la cour,
Brandissant de la tête et nageant dans son jus comme un ivrogne
Qui, saturé de boissons, est incapable de se tenir sur ses jambes
Pour regagner tout droit son logis et y cuver son vin ou mourir. »

Mais cet ordre d'idées s'éloigne de notre objet...

Eurymaque dit à Pénélope :

« Fille d'Icarios, Pénélope la plus vertueuse des femmes, si tous les Achéens te
voyaient ainsi
Il y aurait en votre maison pour faire des petites fêtes
Plus de courtisans qu'elle ne peut en contenir,
Car par la beauté, le talent, la justesse de ton souffle poétique
Et la pureté de ton haleine qui retient l'attention, tu surpasses toutes les autres
femmes. »

Pénélope la plus vertueuse des femmes rétorqua :

« Eurymaque, tu me ravis !
Mais mon charme, mon talent et ma beauté
M'ont été depuis longtemps enlevés avec mon époux, et le souffre prend feu
rapidement.
Il serait pour moi plus glorieux de briller avec le retour d'Ulysse,
Qu'avec les compliments d'un séducteur dont les fermes ont été saisies
Pour impôts non payés, tant un dieu veut mettre bas mes espérances.

Au moment de quitter notre mère patrie, ne me prit-il pas par la main
Pour me dire, alors que je suis d'une nature inquiète :
"Femme, il ne faut pas croire que tous les Achéens reviendront sains et saufs de
Troie,
Car on dit que les Troyens sont de bons guerriers,
Qu'ils sont habiles à manier la lance, à décocher des flèches
Et à monter les chevaux dont la vitesse assure la victoire dans les guerres
indécises.
Aussi, il n'est pas évident que j'en revienne.

Prends soin de tout ici.

N'oublie ni mon père ni ma mère pendant mon absence.

Et quand tu verras de la barbe au menton de notre enfant, épouse qui tu voudras,
Et quitte la maison.”

Voilà ce qu'il m'a dit. Et maintenant cela va se réaliser.

Elle n'est pas loin la nuit où, sous la contrainte de la disette,

Je serai forcée à un mariage déplaisant, sans plus l'espoir d'améliorer mon lot !

Car beaucoup de choses m'inquiètent.

Les courtisans n'ont plus de respect pour nos anciennes coutumes.

Jadis, ceux qui voulaient épouser une noble femme, fille d'un homme fortuné,

Aménaient chacun avec eux bœufs gras et grasses brebis

Qui permettaient à la fiancée de bien traiter les convives rivaux.

De plus, ils lui faisaient de riches cadeaux.

Ainsi ils ne mangeaient pas gratuitement les biens qui appartiennent à autrui. »

Endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point,

Ulysse éprouva cependant une joie intime à voir, les flambeaux ayant été allumés,

Avec quelle assurance elle sollicitait des cadeaux de la part des courtisans,

Tout en les éblouissant de ses sentences morales.

Antinoos rétorqua :

« Fille d'Icarios, Pénélope la plus vertueuse des femmes, reprends donc ton souffle !

À moins d'avoir une petite tête, chacun de nous ira de son cadeau.

Et étant donné mes activités officielles de sous-directeur de cabinet d'État,

Dont tu vas manifestement épouser les mérites, tu n'en repousseras aucun.

J'en prends l'engagement solennel. »

À ces mots, tous crurent que les sacrifices humains étaient très agréables aux dieux.

Ainsi donc, chacun dépêcha un messager en son logis pour en rapporter un présent.

La tête voilée, on remit à Antinoos une grande et belle paire de brodequins

Qui avaient douze œillets d'or, et qui maintenaient parfaitement la voûte plantaire...

À Eurymaque on rapporta promptement, en cas de nécessité,

Un collier en or enfilé de boules d'ambre jaune,

Qu'en y mettant beaucoup d'activité et de soins, un jour en se promenant,

Il avait trouvé sur un monument funéraire...

Les serviteurs d'Eurydamas revinrent avec deux splendides boucles d'oreilles,

Que, selon la coutume de ses ancêtres, il avait troqué contre trois grosses pignes marines,

Non sans faire entendre de plaisantes saillies...

Le noble Pisandre, fils du riche Polycctor, reçut d'un serviteur un tour de cou,
D'une blancheur à en couper le souffle...

Enfin, chacun des Achéens se fendit joliment d'un merveilleux présent.

Alors, la noble dame remonta dans ses appartements,
Suivie de ses servantes qui portaient les splendides cadeaux.

Avec du bois très inflammable qui séchait depuis longtemps et qu'on venait de
fendre,
On alluma trois flambeaux supplémentaires, histoire bien entendu d'y voir un peu
plus clair,
Mais aussi de chasser tour à tour l'humidité des murs
Et les bêtes sauvages évoquées par les servantes d'Ulysse.

Lequel, endurant pour ce qui est de supporter — mais jusqu'à un certain point —
Prit la parole pour dire à ces dernières :

« Mesdemoiselles !
Au lieu de vous exciter bêtement à lever le lièvre en l'absence d'Ulysse,
Qui depuis toujours vous dirige,
Allez donc dans la chambre de votre vénérable reine afin de partager avec elle sa
destinée,
Qui, à bien y regarder, est de carder la laine fraîche,
En pensant aux poèmes érotiques qu'en attendant l'Aurore
Je vais écrire pour tous ceux qui veulent avoir raison de moi,
Alors qu'en ce domaine je suis fort résistant. »

Cela dit, en se regardant, elles se mirent à rire,
Excepté Mélantho aux belles fesses,
Qui, l'œil noir, lui répondit par des insultes.

C'était la fille du perfide Dolios.
Pénélope avait toujours pris soin d'elle.
Elle l'avait élevée comme si elle avait été sa fille,
Lui donnant tout ce qui lui faisait plaisir.

Toutefois, cette jeune femme qui se noircissait les cheveux
N'avait aucune sympathie pour Pénélope.
En effet, amoureuse d'Eurymaque, elle se donnait à lui.

Ainsi, elle lança méchamment à Ulysse :
« Pauvre diable à l'esprit mal tourné !
C'est une nuit éternelle qu'il te faudrait dormir,
Au lieu de raconter pour ébranler les hommes des sornettes cousues de fils de
plomb.
En masse ces ouvrages nouveaux sont jetés dans la foule sans atteindre leur but
À moins d'avoir l'esprit égaré par le vin trouble destiné aux casernes !

Ta victoire contre Iros t'a-t-elle fait perdre les sens ?
Homme plus léger que la plume,
Prends garde qu'un autre plus courageux que lui
Ne te chasse d'ici, la tête truffée de balles de plomb,
Et ton stylo dégoulinant de sang ! »

Ulysse, avec un regard en dessous, lui lança :
« Chienne ! Sur l'heure je vais rapporter à Télémaque tes paroles mordantes !
Il te découpera sur-le-champ en morceaux qu'il jettera en enfer pour m'en régaler. »

Redoutant qu'il ne le fasse, les jeunes femmes effrayées,
La langue et l'esprit paralysés d'effroi,
Se dispersèrent dans une fuite éperdue à travers la grande salle.

Cependant, leurs jambes vacillantes les portèrent vers les torches
Qu'elles prirent entre leurs mains tremblantes pour exorciser leur peur.

Mises en branle promptement,
Leurs mouvements saccadés furent un plaisir pour les despotes
Qui, incertains sur ce qui se passait, tournaient le cou et les yeux en tous sens...

Or, astucieuse, Athéna les laissa faire à chacun tranquillement relâche
De son impitoyable outrecuidance,
Car elle voulait que la douleur pénètre jusqu'au cœur
D'Ulysse fils de Laërte — et plus profond encore.

Le fils du fieffé Polybe, Eurymaque, ce parasite de premier ordre,
Couvrit Ulysse de boue,
Non sans provoquer les rires sarcastiques :

« Courtisans de l'illustre reine,
Prêtez attentivement l'oreille à ce que j'ai à cœur de vous dire :
Cet homme est venu en la chaste demeure d'Ulysse afin d'y rallumer,
Avec l'assentiment des dieux, la flamme du sexe féminin
Dont les têtes — ça tombe sous le sens de la vue — ne valent pas un poil.

Quoi qu'il en soit,
Ma satisfaction à moi n'en a pas été diminuée de l'épaisseur d'un cheveu. »

Cela dit, se tournant vers Ulysse pourvoyeur des enfers, il lui adressa ces paroles :
« Étranger, si pour échapper aux souffrances tu consentais à venir raconter chez
moi,
Contre un salaire bien payé, tes nouvelles effrayantes,
Je n'aurais pas le souci de devoir tenter l'impossible à plagier ton livre
En regimbant contre son aiguillon,
Et à parler de ce que je ne connais pas.
Tu me ferais palper du plat de la main l'aigrette du paon.
Car c'est par le travail humain, c'est-à-dire par la main de l'homme,
Que se trouvent les nourritures diverses.

Mais non ! Tu n'as aucun goût pour le travail, et tu n'en recherches pas !
Tu préfères mendier par le pays de quoi remplir ton ventre en l'exposant aux vents,
Sans te fatiguer à faire les semailles. »

Ulysse lui fit cette réponse :

« Eurymaque, je sais que la meilleure saison pour les semailles est le printemps.
Or, à s'aimer soi-même sans aucune raison, on ne souffre aucun rival.
Et les journées sont longues quand les moissons sont encore en herbe.

Ah ! Comme j'aimerais pouvoir encore mener deux beaux bœufs aux poils fauves,
Gorgés d'herbe, du même âge et d'égale force, dont je maîtriserais la puissance
Pour labourer mes quatre arpents de terre qui s'ouvriraient sous le soc de ma
charrue.

Tu verrais mon sillon tout droit, de bout en bout.

Comme j'aimerais aussi que Zeus aujourd'hui même appelle aux armes les
guerriers !

J'aurais un bouclier, deux lances et un casque de bronze
Appropriés aux circonstances présentes.

Tu me verrais en première ligne.

Et là, tu ne prendrais pas racine, la tête dans les nuages, à te gratter le ventre
En te raillant du mien,

Et de manière insolente en te faisant passer pour quelqu'un de grand et fort
Au front d'une société sans courage.

Oui ! Si Ulysse revenait,

Si larges soient-elles, les portes seraient trop étroites pour Eurymaque essayant de
s'enfuir ! »

Sa tentative de débauchage ayant échoué, Eurymaque, en colère,
Lui lança avec un regard en dessous :

« Ô malheureux doublement ; et en fait surtout que tu ne sens pas ton malheur !
L'esprit égaré par le vin, ta victoire sur Iros t'a-t-elle fait perdre le sens de la réalité
?

Sur-le-champ je vais te punir de tes paroles

En te plombant la tête devant tout le monde ici présent ! »

Cela dit, il se saisit d'un escabeau,

Mais Ulysse, par crainte d'Eurymaque, s'assit sur les genoux d'Amphinomos de
Doulíchion,

Qui, atteint à la main droite, lâcha sa coupe de vin et tomba dans la poussière en
gémissant.

Les despotes firent grand tapage dans la salle où s'entremêlaient les ombres,
Et se disaient entre eux :

« Cet étranger aurait mieux fait de mourir ailleurs dans ses voyages.

Il n'aurait pas été ici à semer le désordre !

Voilà à présent que nous nous querellons comme des mendiants !

Quel plaisir seront maintenant nos petites fêtes,
Si un pauvre diable lamentable y a tant d'influence ? »

Avec force et courage, Télémaque prit la parole :
« Hommes de mœurs étranges, vous êtes plutôt gonflés !
Vous avez trop mangé et trop bu !
Pour sûr, un dieu vous souffle ses idées captieuses.
La petite fête est finie maintenant, et si vous en avez envie, rentrez donc dormir
chez vous,
Au lieu de chercher à comprendre ! »

Cela dit, tous se mordirent les lèvres en regardant avec surprise Télémaque
enhardi.

Amphinomos, fils de Nisos et petit-fils du viril Aretes, prit la parole pour dire :
« Il est stérile de se mettre en colère à cause d'une parole raisonnable,
Et d'y répondre en usant de violence !
Car le fâcheux en ces sortes de choses
Est que je suis moi chagriné de ce que vous ayez causé du désagrément à cet
étranger
Et aux servantes qui sont en la demeure d'Ulysse.

Allons ! Buvons un coup afin de faire une dernière libation
Avant de regagner nos logis et nos lits.
Laissons là Télémaque prendre soin de son hôte. »

Cela dit, tous l'approuvèrent.
Mulios, le serviteur d'Amphinomos, fit le mélange du vin dans le cratère
Et servit les coupes à la ronde.

Les courtisans firent leur libation aux dieux, burent à leur gré le vin doux comme
le miel,
Et chacun s'en fut dormir chez soi.

19. Tau

Toujours fidèle à ses engagements, le merveilleux Ulysse resta dans la grande salle, Réfléchissant avec Athéna à la meilleure façon d'imprégner ses écrits du sel de son esprit.

Soudain, plein d'entrain, il dit à Télémaque :

« Télémaque, il faut mettre nos armes en lieu sûr.

Si les courtisans qui voudraient en avoir t'interrogent à ce sujet, explique-leur :

“Je les ai déposées dans une pièce plus ensoleillée.

Car ici la poussière et la fumée les abiment et les noircissent

Depuis le temps qu'elles y sont !

De plus, le fils de Cronos m'a suggéré que, rongées par la rouille,

Elles attisent la haine.

Et il faut éviter que, échauffés par le vin, vous vous querelliez

Et vous blessiez au cours d'une petite fête

Qui serait alors déshonorante pour de valeureux guerriers !” »

Télémaque s'empressa d'obéir à son père.

Ainsi donc, ayant appelé Euryclée, la nourrice aux gros seins, il lui dit :

« Bonne vieille, occupe l'esprit des femmes

Pendant que j'irai déposer dans un arsenal les belles armes de feu mon père !

À l'abandon depuis que je suis tout petit, la fumée les abîme. »

La nourrice lui répondit :

« Ah ! Cela sera beaucoup mieux ainsi, mon enfant !

Puisses-tu enfin réfléchir et veiller à tout ce que tu as de bien ici !

Mais, qui donc va t'aider à porter un flambeau ?

Tu viens de me dire que tu ne voulais pas que les servantes te voient faire !

Elles auraient pourtant pu t'éclairer... »

Télémaque lui répondit :

« Ce sera cet étranger.

Car je ne supporte pas qu'un homme reste à écrire assis au coin du feu

Au lieu de m'aider ; quand bien même, arrivant de fort loin, il serait fatigué. »

Euryclée ne perdit aucune de ses paroles.

Elle alla d'un côté l'autre fermer les portes de la maison tandis qu'avec vivacité,

Ulysse et son fils, ébranlé chaque jour de plus en plus par le délabrement de sa fortune,

Transféraient casques, boucliers bombés, lances pointues,

Alors qu'Athéna resplendissante bondissait, tenant un flambeau d'or

Qui donnait de l'éclat à tout ce qui les entourait.

Tout à coup Télémaque dit à son père :

« Père ! Cela tient du prodige !

Tout, du haut en bas dans la maison — les murs, les colonnes, les poutres de sapin —

Tout brille merveilleusement à mes regards, comme à la flamme d'un feu inouï !

Il ne fait aucun doute qu'un des dieux du vaste ciel est descendu ici !

C'est remarquable. »

Rapportant le fait, puisqu'il avait été vu, Ulysse répondit :

« Ne discute pas ! Garde ton souffle.

C'est le travail des dieux de l'Olympe : ils ont cette faculté.

Maintenant, toi, va te coucher.

Moi, il me reste à vérifier l'intégrité des servantes et celle de ta mère ;

Ceci dit entre nous pour ne pas l'affliger. »

Il n'avait fini sa phrase que Télémaque traversait la grande salle

À la lueur des flambeaux

Pour gagner son lit. Tout fatigué, il s'étendit et dormit,

En attendant que l'aube lui agite les doigts.

La prudente Pénélope, semblable à Artémis ou à la déesse Aphrodite aux pommes d'or,

Prit alors le parti de descendre de sa chambre voûtée.

Selon ses habitudes, elle s'assit sur son siège,

Qu'on avait placé comme de coutume près du feu.

Il était orné d'ivoire et d'argent à en perdre la raison ;

Et — est-il besoin de le dire — c'était l'œuvre d'Icénalios,

Qui dans le genre n'en cédait à aucun autre spécialiste.

Il y avait ajusté, pour poser les pieds, un escabeau que recouvrait une magnifique toison ;

Mais je n'en dirai pas davantage...

Ainsi donc, c'est là, sur sa chaise curule,

Que s'assit Pénélope, pleine de pénétration et de sagacité,

Tandis que descendaient de leur chambre des femmes, ses servantes,

Aux bras et aux vêtements blancs.

Elles débarrassèrent la table du pain qui y restait, et des coupes

Dans lesquelles les despotes avaient bu sans mesure.

Elles attisèrent le feu, jetèrent sur les braises du bois en quantité suffisante

Pour que la flambée éclaire et réchauffe.

Or, la brune Mélantho à la teinture noire prit à partie Ulysse pour la seconde fois :

« Homme à l'humeur acariâtre ! Vas-tu nous importuner tout au long de la nuit

En rôdant à travers la maison pour mater les femmes ?

Dégage donc de là ! Dehors, enchanteur malfaisant !

Tu as mangé maintenant ? Alors ça suffit !

Sors immédiatement ou je te frappe de mon tison pour te montrer la porte ! »

Dans la mesure de ses forces, Ulysse lui dit :

« Femme sans cœur ni esprit, pourquoi me poursuis-tu ainsi de ton atroce humeur ?

Je ne t'ai fait pourtant aucune saloperie !

Serait-ce donc que j'ai de piètres habits et que je mendie dans la rue ?

Toutefois il le faut bien : je suis nécessiteux,

Et il en est ainsi de tous les vagabonds et de tous les mendiants !

Jadis, tel que tu ne le vois pas, j'étais riche et j'habitais une maison somptueuse ;

J'avais des serviteurs — et en abondance — outre des amis,

Et d'autres choses encore qui font la bonne réputation
Des gens qui vivent dans l'opulence.
Or, pour me montrer sans doute qu'il en avait le pouvoir, Zeus a tout anéanti.
Ainsi, femme, tremble toi aussi : non pas de froid,
Mais de perdre la fraîcheur de ton teint
Qui te fait surpasser par la beauté toutes les autres servantes.
Et, sous l'influence de tes sentiments peu élevés,
De provoquer la colère de ta maîtresse et celle d'Ulysse qui pourrait revenir —
On peut encore l'espérer.
Bon ! Admettons qu'il soit mort ! Mais il a un fils !
Et tu sais comment est maintenant Télémaque : un véritable Apollon !
Aucune femme ici ne peut désormais mal agir sans qu'il ne s'en aperçoive.
Vois-tu ? Ce n'est plus un enfant ! »

Pénélope, qui en grillait d'envie, déclara alors à cette femme le fond de sa pensée
En se frappant le front :
« Il faut que tu le saches, espèce de chienne impudique : je suis au courant de ta conduite !
Et tu viens en outre de commettre, en te payant ma tête, quelque chose dont je me souviendrai.
Car tu le savais très bien que je voulais interroger l'étranger au sujet de mon époux
Dont l'absence me fait tellement souffrir ! »
Cela dit, elle ajouta en se tournant vers la grosse Eurynomée attentive au combat :
« Eurynomée, apporte donc un siège avec une peau de brebis, que le témoin s'asseye,
Je vais l'interroger. »
Se concentrant sur cette opération, Eurynomée apporta un siège décrépit,
Sur lequel, avec un art achevé, elle jeta une vieille peau de bouc.
Endurant pour ce qui est de supporter — mais jusqu'à un certain point —
Ulysse y prit place à la façon d'un dieu.

Très habile dans la dialectique, Pénélope prit la première la parole :
« C'est d'abord une question d'ordre général que je vais te poser, étranger :
D'où viens-tu ? Où est ta ville ? Où sont tes parents ? »
Connaissant la valeur exacte des mots et ayant de plus toutes ses facultés, Ulysse répartit :
« Femme, nulle part, ni en des terres sauvages ni sur les mers cruelles,
Personne ne tient de mauvais propos à ton sujet.
Oui, ta réputation monte jusqu'à l'immense ciel,
Et y surpasse sans conteste celle de cet excellent roi
Qui, dévoué à son peuple par crainte des dieux,
Est regardé — faut lui rendre justice —
Comme s'il était l'un d'eux !
Par lui, et pour lui, la terre noire produit le blé et l'orge,
Les arbres ploient sous les fruits,
Les brebis agnellent en veux-tu en voilà,
La mer fournit les poissons en grand nombre !

Et équitablement il en récompense son gouvernement,
Qui, à la recherche d'une heureuse issue,
Après mûres réflexions, observe les oiseaux
Dont le vol est de meilleur augure !
Ainsi donc, interroge-moi sur ce que tu voudras, et de la manière qu'il te plaira.
Mais, s'il te plaît, ne me demande pas le nom du dieu
Qui préside à la naissance de chaque homme ;
L'évocation des souffrances que je peux déjà à peine supporter
Ne les améliorerait pas !
Du reste, on en vient très vite à être détesté
Quand, dans la maison d'autrui,
On se laisse aller à pleurer sans cesse sur son propre sort.
Et, irritées de mes doléances, tes femmes et toi-même
N'en viendriez-vous pas à dire que mes lamentations
Sont dues au vin qui me plombe la tête ? »

C'est de la compétence d'un physicien ; néanmoins Pénélope répondit :
« Jadis, je me différenciais non seulement par la noblesse de ma naissance,
Mais aussi par la beauté de mon physique.
Or, les dieux ont détruit celui-ci
Quand partirent pour Troade les Argiens,
Parmi lesquels était Ulysse, mon époux.
Ah ! Si, avec lui, toujours sur le qui-vive, les temps héroïques revenaient,
Ma réputation en serait très largement accrue !
Hélas ! Trahie par un dieu, je vis maintenant chichement,
Car le coût de la vie a beaucoup augmenté,
Et les despotes qui règnent sur Doulichion, Same et Zacynthos boisée me
dominent.
En effet, à me tourner autour en dévorant mes biens, ils ont tout épuisé.
En sorte que maintenant il n'y a plus guère de différence
Entre les grands personnages et les gens de moyenne importance ;
Et je regrette d'être venue au monde,
Ou de ne pas être morte à la naissance !
Car, de plus, pressés par la nécessité, ils s'acharnent à vouloir m'épouser.
Ainsi donc, inspirée par un dieu
Qui m'a donné l'idée d'installer un métier dans ma chambre voûtée,
Je tissais une délicate toile
Que, secrètement, je n'avais rien tant à cœur que de ne la voir jamais finie.
Par conséquent, d'une manière assez tordue,
J'opposais aux prétendants un tissu de mensonges,
En leur disant : "Pour être précise, jeunes gens, je pense que mon mari est mort !
Or nous n'avons pas accompli les rites funéraires prescrits par la religion.
Ne me pressez pas au mariage !
Attendez que j'en aie terminé avec mon chef-d'œuvre,
Qui sera le linceul du seigneur Laërte,
Dont la vie ne tient plus qu'à un fil.

Il ne faut qu'aucune femme puisse dire
Que je ne suis pas irréprochable, non plus à ce point de vue-là !"
Cela dit, ils m'accordèrent grossièrement ce que j'avais demandé avec délicatesse.
C'était inextricable, et avec une ardeur plus grande, le jour je tissais ma toile
Et la nuit je défaisais mon ouvrage.
Pendant trois ans j'ai pu cacher ma ruse, et ainsi tromper les courtisans !
Mais quand vint la quatrième année et que les jours et les mois s'écoulant
Eurent ramené la saison des semailles, les servantes, chiennes sans cœur, me
trahirent.
Et ils m'accablèrent de leurs reproches.
Ainsi donc, il me fallut abandonner ce que j'avais tramé, bien malgré moi.
Et maintenant, ne sachant plus qu'inventer, je ne peux me dérober à une nouvelle
union.
Mes parents de plus me harcèlent pour que je prenne un nouveau mari,
Et mon fils qui est maintenant capable de prendre en main le timon des affaires,
À juste titre souffre de voir ces gens dévorer tous ses biens.
Maintenant, étranger, ou bien tu te lèves pour aller dormir,
Ou bien tu me dis d'où tu descends.
Et ne me chante pas que c'est d'un chêne ou d'un rocher
Comme dans les récits légendaires. »

Dès sa naissance la nature ayant donné à l'homme son caractère essentiel,
Ulysse répondit avec vigueur :
« Digne femme d'Ulysse, le fils de Laërte,
Tu ne veux donc pas renoncer à mettre cette question sur le tapis !
Eh bien, je vais te répondre !
Mais sois sûre que tu vas me faire éprouver
Des chagrins plus nombreux que ceux dont je suis déjà la proie,
Suivant l'ordre du destin d'un homme qui comme moi,
Longtemps absent de sa patrie, ignore la vérité au sujet de sa maison.
Quoi qu'il en soit, je vais satisfaire à ton désir :
Il est une île, la Crète, très féconde pour la vigne qui donne, pour étancher la soif,
Un délicieux vin épais qu'on boit à la place de l'eau dont elle manque.
Les habitants y sont si nombreux qu'on ne peut les compter !
Elle a quatre-vingt-dix villes, et on y parle différentes langues, car on y trouve des
Achéens,
Des Étéocrétois autochtones au grand cœur,
Des Doriens belliqueux que l'on peut toutefois fléchir en leur offrant des présents,
Et des nobles Pélasges qui savent naviguer en haute mer.
La capitale en est Knossos où dès l'âge de neuf ans,
Magnifique dans le culte des dieux
Et économe dans la vie privée, régna Minos.
C'était le père de mon père le magnanime et puissant Deucalion.
Qui m'engendra ainsi qu'Idoménée mon aîné.
J'avais un nom glorieux : Éthon, mais Idoménée était le plus brave.
C'est donc en Crète que je vis Ulysse et lui donnai des cadeaux d'hospitalité.

En effet, en se rendant à Troie il fut rejeté à la côte par la force du vent.
Il mouilla à Ammisos, un port difficile d'accès.
Aussitôt il monta à la ville et demanda Idoménée, qui était disait-il son hôte respectable.
Mais cela faisait dix ou douze jours que celui-ci était parti pour Ilion.
Ce fut donc moi qui donnai l'hospitalité à Ulysse, en le traitant amicalement.
Nous avions une maison opulente et, à lui et à ses compagnons,
Je donnai le produit d'une collecte faite parmi le peuple :
Farine, vin, bœufs pour les sacrifices, enfin de quoi contenter tous leurs désirs.
Ils restèrent douze jours, car le vent soufflait si fort que même sur terre
On avait du mal à se tenir debout.
Le treizième jour le vent tomba, et ils prirent le large. »

Évidemment, tout cela était beaucoup de mensonges ;
Mais l'aspect général, la physionomie,
Le son de la voix, leur donnaient un air de vérité ;
Et comme la neige qui sous l'effet du vent du Sud ruisselle des hautes montagnes
Pour grossir les torrents,
Pénélope déplorant l'absence d'un mari qu'elle avait tout près d'elle,
Fondit en larmes, bien entendu.
Le cœur plein de regrets et de sympathie pour sa chère épouse toute éplorée,
Mais la peau aussi dure que le cuir d'une vache,
Observant l'ordre établi pour le succès de son entreprise,
Ulysse gardait les yeux rigoureusement fixes
Sous ses cils mouillés des larmes qu'il refoulait, c'est indéniable.

Quand il en eut assez de ses gémissements, elle reprit la parole et dit :
« Je veux maintenant t'éprouver, étranger,
Pour voir si d'une part tu as vraiment reçu en ta demeure, comme tu le dis,
Mon mari et ses compagnons, et d'autre part,
Si tu ne te fais pas passer pour un autre.
Voyons, pourrais-tu me dire comment il était habillé ? »
Avec la force d'un taureau, Ulysse répondit :
« Comment !
Femme, c'est difficile à dire, il y a si longtemps que nous sommes séparés !
Cela fait presque vingt ans, ou plus, qu'il s'en est allé très loin de mon pays natal.
Toutefois, ces choses étant restées gravées au fond de moi-même,
Je vais te dire ce dont je me souviens :
Il était vêtu d'une façon fort brillante ma foi.
D'un manteau à doublure, garni d'une agrafe en forme de thyrses à deux parties,
Aussi remarquables l'une que l'autre !
C'était du beau travail !
Sur l'une on voyait un chien palpitant, dont les pattes de devant se refermaient
Comme pour l'étrangler ; sur l'autre,
Un faon battant l'air de ses pieds pour s'enfuir.
Elle épatait tout le monde, car les deux bêtes étaient en or.
Je revois aussi la tunique dans laquelle il se montrait.

Elle déchainait toutes les autres passions
 Et tenait en haleine tant elle ressemblait à la pelure d'un oignon sec
 Par la souplesse du tissu, et tant elle brillait comme le soleil.
 Ah ! Elle excitait au plus haut point l'admiration des femmes,
 Et qu'y a-t-il d'étonnant que beaucoup d'hommes se soient portés à sa rencontre !
 Mais, autre chose que tu garderas bien en tête :
 Je ne sais pas si Ulysse portait déjà en ton pays ces mêmes vêtements.
 Il est possible qu'ils lui aient été donnés par quelque ami après son départ,
 Car il était tellement aimé de tous !
 Et cela peut se comprendre, car peu d'Achéens le valaient.
 Moi, en ce qui me concerne, je lui ai offert une belle trique de bronze,
 Un manteau doublé, qu'il portait brillamment mais avec simplicité,
 Et une longue tunique d'intérieur très gracieuse qui lui tombait jusqu'aux pieds.
 Puis je le reconduisis sans regarder en arrière, sur le pont de son joli bateau,
 Où je m'en déchargeai avec tout mon chagrin.
 Ah ! Un petit détail encore :
 Il était toujours suivi d'un héraut un peu plus âgé que lui.
 Je vais te le décrire : le dos voûté, la peau noire, et le cheveu crépu.
 Il s'appelait Eurybate, à cause je crois
 De ses proportions harmonieuses et de ses mouvements saccadés mais bien
 rythmé.
 C'était celui parmi ses autres compagnons qu'Ulysse honorait le plus !
 Car son parfum avait une odeur forte qu'ils aimaient à partager...
 Mais lui put s'accrocher à la quille de son bateau,
 Et il fut rejeté par les vagues sur les rivages Phéaciens, un peuple égal aux dieux.
 Il y fut recueilli et honoré comme une divinité.
 On lui offrit de nombreux présents, et on voulut le ramener chez lui saint et sauf.
 Et il serait déjà ici s'il n'avait pas décidé de courir le monde à la recherche de
 richesses,
 Car pour cela il n'a aucuns rivaux.
 Voilà ce que m'a raconté le roi Phidon en terre des Thesprotes
 En me montrant toutes les richesses qu'Ulysse lui avait demandé de veiller.
 Il y avait là de quoi entretenir toute une famille jusqu'à la dixième génération.
 Il m'a dit aussi qu'Ulysse était allé à Dodone pour demander à Zeus
 Dont la voix sort du chêne bien feuillu,
 Comment après une si longue absence rentrer en sa patrie :
 Ouvertement, ou en secret ?
 Ainsi, sauvé, il ne tardera pas à arriver, et je peux te le jurer :
 Que Zeus et le foyer d'Ulysse où à cette heure je me trouve entendent ces paroles ;
 Oui, tout s'accomplira comme je le dis.
 Cette année même Ulysse arrivera ici, quand la lune finissant une autre
 apparaîtra... »

Prudente, Pénélope lui répondit :

« Plût au ciel que cette parole se réalise étranger.

Tu connaîtrais à l'instant mon amitié et recevrais de moi beaucoup de présents.

Ceux qui te rencontreraient envieraient ton bonheur.
Mais, j'ai pour le moment le pressentiment qu'Ulysse ne reviendra pas en cette demeure,
Et que toi-même, tu ne trouveras pas le moyen d'en partir.
Car, pour le genre humain, ces despotes ne sont pas ce que fut plus que quiconque Ulysse,
Un seigneur toujours disposé pour ses hôtes.
Mais allons belles servantes, baignez donc celui-ci !
Parfumez-le, mettez un lit à sa disposition, avec tapis et couverture,
Sans l'accabler de vos traits brillants.
Car, étranger, comment connaîtrais-tu que je suis mieux élevée que toutes les autres femmes,
Si je te laisse prendre part aux repas sale et vêtu de haillons ?
Quand Aurore dressant l'oreille apparaîtra sur son trône d'or,
Qu'il s'asseye auprès de Télémaque dans notre salle à manger.
Et tant pis pour celui qui sans esprit chercherait à lui faire violence.
Cet effronté ne s'y risquera pas deux fois, soit-il outré de se voir condamné.
L'homme est un animal qui ne vit pas longtemps, on le sait.
S'il est cruel, on le déteste !
On lui souhaite du mal, et quand il meurt, tout le monde est content.
Dans le cas contraire, on se vante de le connaître en personne,
Et alors on se dit : « Oh, ô ! Celui-là est un homme qui sait parler aux femmes ! » »

Apte à supporter victorieusement n'importe quelle insulte, Ulysse répondit :
« Honorable femme d'Ulysse fils de Laërte, je ne me juge pas digne d'un tel honneur,
Au milieu d'une grande affluence courant en masse vers le même objectif.
D'autant que j'ai la goutte.
Mais ne ralentis personne dans l'âpreté de sa poursuite ! Ouvre ton concours sans retard.
Car Ulysse, avisé de cette distribution publique de viande, arrivera ici avant que les despotes,
Prenant avec un art achevé son arc, en aient bandé la corde,
Et que, ayant décoché de manière lugubre leur flèche,
Elle ait traversé d'un coup d'aile le fer. »

Ayant du savoir-vivre, Pénélope répondit :
« C'est un plaisir, étranger, de rencontrer assis près de moi, enfin un "Monsieur",
Et si tu continuais à me charmer ainsi, je ne m'endormirais pas.
Mais, aussi viril qu'il soit,
Il est impossible à un homme de demeurer éternellement sans sommeil ;
C'est la loi de la nature !
Je vais donc monter à l'étage supérieur ;
Et bien que je le maudisse depuis qu'Ulysse s'en est allé vers cette Ilios de malheur,
Me coucher le cœur sans amour sur mon lit d'éternelles douleurs,
Toujours mouillé de mes larmes. Là, je m'étendrai.

Toi, couche ici, à terre,
Puisque tu ne veux pas que mes serviteurs te disposent une litière. »

Cela dit, elle monta à l'étage supérieur, dans sa superbe chambre voûtée.
Mais elle n'était pas seule : ses servantes l'accompagnaient.
Et quand elle y fut arrivée,
De manière très féminine, elle pleura Ulysse, son mari bien-aimé,
Jusqu'à ce qu'Athéna verse sur ses paupières palpitantes la douceur du sommeil.

20. Upsilon

Ulysse, qui s'était conduit divinement en refusant la supplication,
Dressa seul sa couche dans le vestibule.
Il étendit une peau de bœuf qu'il avait sous la main, et jeta par-dessus
Plusieurs peaux de brebis immolées par les courtisans.
C'est là que l'oreille aux aguets se reposait Ulysse,
En méditant sur la perversité sans fond de tous les insolents.

Dans la salle obscure jaillirent l'ombre des femmes qui de coutume s'offraient à eux,
En faisant entendre pour leur rendre la pareille de bruyants gémissements
Qui, avec leur manière comique d'avalier, sont réjouissants.

L'excitation faisait palpiter le cœur d'Ulysse qui, le cou roide,
Se demandait en soupirant plus que de raison
S'il devait s'élancer pour les tuer toutes sur-le-champ,
Ou les laisser remplir leur engagement selon leur bon plaisir,
Et s'en foutre de se laisser jouer d'une manière honteuse,
Une fois encore mais la dernière, par des créatures obscènes
Qui, pour détourner les esprits d'innocents piccolos
Grognent comme des porcs qui se préparent au combat.

Ainsi grognait Ulysse, au paroxysme de son désir, plus digne de compassion que d'outrage.

Furieux contre lui-même, il se dit, sans toutefois se frapper :
« Ne commettons pas d'injustice en nous égarant, mon petit piccolo ;
Lorsque la bouche écumante le cyclope atteint de frénésie dévorait mes
compagnons,
Comme tu l'auras sans doute déjà compris par comparaison de choses différentes,
C'était bien plus sévère.
Mais je ne t'ai pas laissé te faire boulotter, et ayant cherché notre salut dans la
fuite,
On s'est retrouvé sain et sauf en dehors de sa caverne, alors que tu pensais y
mourir ! »

À cause des larmes qui coulaient, il se retint d'écrire, et ça tombe sous le sens,
Abandonna sa plume dans l'encrier.

Et pour ne pas se perdre en jactances creuses communes à toutes personnes
Dont le ventre brûle d'amour pour une autre,
Il se donna de la fraîcheur en se tournant et
Se retournant sur sa couche pleine de vents,
Non sans se demander comment traiter de manière achevée
Tous les hommes d'une éloquence déjà consommée et parfaite,
Sans les accuser d'être des débauchés, au risque de déclencher des tempêtes.

L'air monta vers le ciel,
Et naturellement en descendit Athéna qui, sous les traits d'une servante,
Vint se placer près d'Ulysse dont les propos ne laissaient voir ni pied ni tête. Elle
lui dit :
« Pourquoi rêver d'un œuf, ô plus malheureux des hommes ?
Tu es chez toi ! Ta femme et ton fils, qui est tel que peut le souhaiter un père, sont
là ! »

Ulysse dans son demi-sommeil répondit mollement :
« Oui déesse ! Tout ce que tu me dis là est vrai !
Mais les hommes ayant une très haute culture, non seulement philosophique,
Mais encore littéraire, comment les traiter de manière achevée ?
Je suis seul ; ils sont en grand nombre,
Et si avec ton aide et celle de Zeus je ne les tue pas,
Ils vont vouloir me tuer !
Et alors, où donc me réfugier ? Je t'invite à y penser. »

Les yeux brillants, Athéna répondit :
« Mon ami ! Tes vers ne coulent plus que d'une veine appauvrie.
Tu manques d'assurance, car tu as perdu la confiance que tu avais mise en moi.
Je t'ai pourtant gardé dans toutes tes épreuves !
Tes projets sont pour nous plus clairs que le jour.
Aussi, cinquante bataillons pleins de fureur et de zèle pourraient courir
De boutique en boutique pour y détruire ton ouvrage,
Ils seraient repoussés comme des bœufs ou de grasses brebis.

Maintenant, pour ne pas avoir à subir le châtement qui leur donnerait satisfaction,
Il faudrait que tu dormes.
Ainsi ça empêchera tous ces malades
De t'envelopper des ténèbres de leur propre ignorance. »

Apostrophé, le loup-garou qui — permettez-moi de le dire — sommeille en chacun
de nous
Comme une maladie contagieuse envahissant les cœurs inquiets pour l'avenir,
S'en retourna, les paupières palpitantes, à la recherche de nouveaux ennemis ;
Et la vénérable déesse regagna, non sans lui avoir tendu un piège,
Le sommet de l'Olympe !

Or, malgré sa saveur de terroir que, tout bien pesé,
Connaissent bien les paranoïaques,
Cet engagement solennel pouvant être le point de départ de poursuites judiciaires,
Notre future épouse s'éveilla : elle pleurait assise sur sa couche.

Lorsqu'elle fut fatiguée de gémir,
La noble femme se réjouissant en son for intérieur,
Pour compenser — qu'on lui pardonne cette erreur — d'abord invoqua Artémis :

« Artémis, fille de Zeus, l'amour chez les vieillards dont la démarche est aussi indécente

Que celle de celui-là, sale et mal accoutré, est une chose honteuse.

Puisses-tu percer de ta flèche ma poitrine pour m'ôter la vie sur l'heure !

Ainsi elle sera jetée dans les courants de l'Océan qui la répandront au loin.

Au rythme des lunaisons, comme y fut jetée celle des trois filles de Pandoreus, Car les dieux ayant frappé leurs parents, orphelines toutes jeunes, elles ont mal tourné.

Pourtant elles avaient été très bien élevées par Aphrodite

Qui les nourrit de délicieux fromages ;

Par Héré qui leur fournit des vins voluptueux ; par Artémis

Qui leur accorda la nature de sa langue si pure ;

Et par Athéna qui, par-dessus tout, leur laissa la liberté de choix !

Or, pendant que la vénérable Aphrodite vint en leur nom

Demander à Zeus qui voit tout et aime les coups de foudre,

De les réjouir en leur hymen dont chacun sait qu'il est très hasardeux,

les Harpyes aux corps osseux de vautours,

Aux visages ridés et à l'odeur infecte, enlevèrent les trois jeunes filles charmantes

Pour les offrir aux trois Erinyes afin de les punir !

Que les dieux m'anéantissent aussi sur-le-champ,

Ou qu'Artémis me frappe de sa flèche

Pour m'envoyer sous terre pour y pleurer la mort d'Ulysse dont je suis veuve,

Car je ne veux surtout pas m'adonner aux plaisirs sensuels avec ce vieillard qui ne le vaut pas.

Ah ! Quand on pleure le jour, mais que la nuit on dort bien,

La douleur n'est pas insupportable !

Car le sommeil fait oublier le bien et le mal qui agitent les cœurs.

Mais moi, la nuit un dieu m'envoie en outre des rêves angoissants !

Cette nuit même, un homme qui ressemblait au souvenir que j'ai d'Ulysse,

Dormait à mes côtés, et bien que tourmentée par une fièvre quarte,

J'en éprouvai une joie intense comme aux premiers jours de l'été,

Alors que nous sommes en hiver ! »

Cela dit, Aurore alarmée, parue sur son trône d'or, et Ulysse qui entendait sa voix, Connut que Pénélope pleurait.

Alors une pensée lui traversa la tête : au fond de son cœur, l'aurait-elle reconnu ?

Ayant rassemblé le manteau et les peaux de brebis sur lesquels il avait dormi,

Il alla les déposer sur un fauteuil dans la salle à manger,

Puis il porta dehors la peau de bœuf.

Et pour alléger sa crainte, il invoqua Zeus en lui tendant les mains :

« Zeus ! Si après m'avoir fait marcher ça et là, sur terre, sur mer, à l'aventure,

De surcroît les dieux me frappent aussi sur le sol de mon pays

Que tu m'as enfin permis de retrouver pour m'y reposer des mots dont ils m'ont affligé,

Que quelqu'un de cette maison vienne m'expliquer ce qu'ils veulent,
Et qu'en outre tu me donnes la faculté de comprendre ! »

Zeus, le plus sage des dieux, entendit sa prière !

Et alors qu'il n'y avait aucun nuage,

En réponse il fit entendre un grand bruit de tonnerre

Qui ébranla jusqu'à l'Olympe.

Ulysse, philosophe illustre entre tous, en éprouva une joie intime.

Cependant, une des douze femmes qui, la voix empâtée de sommeil,

Toutes proches de là préparaient les choses nécessaires à la vie de la maison,

Transmit à Ulysse, non sans y mettre son grain de sel, la volonté des dieux.

Et, eu égard à la nature des vents de terre qui reviennent de la mer où ils ont soufflé,

Le maître, outre un claquement approbateur de la langue,

En resta aussi muet qu'une moule béante !

C'était pourtant la plus faible,

Et rien ne laissait présager d'elle une telle inspiration :

« Comment peut-on être jetée en bas,

Sans avoir été poussée d'un lieu plus élevé dans un qui l'est moins ?

Or, bien qu'il n'y ait aucun nuage, Zeus l'a fait !

C'est donc un signal qu'il envoie à quelqu'un d'ici-bas !

Aussi, qu'il exhause le vœu que je forme,

Moi une pauvre vieille merde sans défense :

Qu'aujourd'hui même, et pour la dernière fois — oui la toute dernière fois —

Ces Messieurs qui ont l'idée succulente de tirer un bon coup,

Réduisent à néant la maison d'autrui,

Me bouffent le cul en ce délicieux petit coin ! »

Cela dit, les yeux flottants, Ulysse — qui pour sa part avait l'odorat fin —

Se réjouit de ce présage et du tonnerre de Zeus.

En effet, ils lui donnaient maintenant le réel espoir de pouvoir châtier,

Sans se sentir coupable,

Tous les débauchés voulant refaire le monde avec de beaux discours

Qui ne mettent pour autant aucune clarté dans le sujet.

Ainsi donc, les autres servantes, qui feignaient l'amitié,

Avivaient le feu de la discorde dans la belle maison d'Ulysse, tandis que

Télémaque,

Beau comme un dieu prompt à courir çà et là, se levait, s'habillait,

Et — pouvoir suprême — s'étirait en bâillant.

Il mit à ses jolis pieds ses sandales brillantes, prit une solide lance,

Et portant son regard sur le seuil où il l'arrêta sur Eurymée, il dit à celle-ci :

« Bonne mère, avez-vous veillé à ce que notre étranger ait été bien soigné ?

A-t-il eu un lit, de la nourriture ; ou bien l'a-t-on laissé sans rien ?
Car, sa science politique l'emportant sur le reste,
Il arrive à ma mère de préférer un homme méprisable à un autre qu'elle
dédaignera.
Alors qu'il vaut bien mieux ! »

Très compétente dans cette branche de connaissance, Euryclée répondit :
« Mon enfant, tu as tort aujourd'hui de te plaindre d'être abandonné !
Car, assis près du feu, il a bu du vin tant qu'il en a voulu,
Et il a dit à ta mère qui lui offrait du pain, qu'il en avait assez.
Puis, quand ne pouvant plus se retenir de dormir,
Elle dit aux servantes de lui faire un lit, il n'en a pas voulu.
Ce misérable lui a fait le coup d'aller coucher dans le vestibule
Sur une peau de bœuf qu'il avait sous la main, et des peaux de brebis.
Et c'est nous qui avons étendu une couverture sur lui. »

Cela dit, Télémaque traversa la maison, sa lance bien en main.
Ses agiles chiens de chasse le suivaient,
Et tandis qu'il se rendait à l'assemblée du peuple,
La fille d'Ops fils du poisseux Pisinor,
Euryclée femme remarquable parmi tant d'autres,
Donna ses ordres aux servantes :

« Allons ! Hauts les cœurs ! Le travail ne manque pas !
Que les plus jeunes balaient la maison et la lavent ;
Et qu'elles mettent sur les fauteuils qui en ont besoin de beaux tapis pour les
orner.
Que les plus coquettes, avant d'être épuisées, passent leur éponge sur les tables,
Et fassent reluire les cratères et les coupes à double anses,
Afin de ne pas prêter nos lianes à la critique !
Que celles qui ont de la chassie autour des yeux aillent aux bains,
Et qu'elles en reviennent vite.
Les prétendants seront bientôt ici ! Ils arriveront de bon matin.
Car aujourd'hui, c'est fête pour tout le monde ! »

Vingt s'en allèrent à la fontaine aux eaux noires ;
Les quelques autres qui restaient s'empressèrent de tout préparer.
À leur tour entrèrent des serviteurs avec des airs très importants.
Ils fendirent du bois avec beaucoup de soin,
Tandis que les femmes revenaient de la fontaine.

Puis arriva le porcher avec trois porcs, les plus gras des troupeaux.
Il les fit paître dans l'enceinte, et sur un ton aigre-doux, dit à Ulysse :
« Alors étranger ! Les Achéens ont-ils pour toi maintenant plus d'égards,
Ou bien t'affichent-ils en cette maison autant de mépris qu'auparavant ? »

Par curiosité Ulysse répondit :

« Eumée, puissent les dieux châtier l'effronterie de ces individus
Qui, en la demeure d'autrui, se conduisent avec une telle iniquité
Que si ce n'était d'en venir à la violence, il n'y a aucun recours contre eux.
Et moi qui jusqu'alors n'avais jamais eu honte, maintenant j'ai honte. »

Ils échangeaient ainsi quand s'avança Mélanthios le chevrier aux fesses poilues,
Poussant devant lui ses plus belles chèvres pour le repas des prétentieux.
Deux bergers le suivaient.

Il attacha ses bêtes sous le portique où elles firent entendre encore plus de bruit,
Puis outragea Ulysse en ces termes :

« Alors, étranger ! Vas-tu encore longtemps nous importuner à faire la manche ici ?
Quand iras-tu ailleurs ?

Décidément, je crois que nous ne pourrons nous séparer de toi
Sans avoir à te chasser à coups de poings !
Car ta manière de mendier est une pierre d'achoppement ! »

Cela dit, Ulysse ne répondit pas, mais avec la vigueur d'un cheval au repos,
Il secoua la tête, roulant en son cœur la pensée de la vengeance.

Troisièmement, arriva le pieux Philœtios, chef des bouviers,
Qui amenait avec lui pour le repas des prétendants,
Pêle-mêle, une vieille vache stérile et des chèvres crasseuses.
Bien ! Il attacha les bêtes sous le portique où elles firent entendre plus de bruit
que lui-même.
Et s'approchant du porcher, lui posa cette question :

« Allons porcher ! Qui est donc en notre maison ce nouvel étranger ?
De qui est-il le fils ? Où est sa famille ? Son pays ?
Cet infortuné m'a tout l'air d'être un roi !
Mais les dieux exposent aux ennuis l'homme qui par le monde marche à
l'aventure,
Et les rois eux-mêmes, ils les font couler sans aide ni secours ! »

Cela dit, s'approchant d'Ulysse en lui faisant de la main un salut amical,
Il lui dit de manière quelque peu cavalière :

« Salut étranger plus digne de compassion que d'outrage !
Puisses-tu être heureux à l'avenir.
Car pour le moment on peut voir que tu souffres de la malédiction de Zeus !
Il n'a aucune pitié pour les humains qu'il fait naître et qu'il accable de malheurs !
Quand j'ai vu qu'on te faisait suer sang et eau,
Les larmes me sont montées aux yeux avec le souvenir d'Ulysse.

Car je pense que lui aussi erre comme toi en haillons,
Si toutefois il est encore en vie et voit la lumière du soleil !
S'il est mort, et au demeurant chez Hadès,

Hélas je le pleure cet irréprochable Ulysse
Qui, tout jeune encore et la tête vaillante,
Me prenant en flagrant délit de vol de l'un d'eux,
Me fit veiller sur ses bœufs.

Et ses bêtes se sont maintenant tellement multipliées entre elles
Que personne à part lui n'aurait le front d'essayer de les compter.
Or, sans se soucier du fils de la maison ni craindre le châtement des dieux,
On m'ordonne d'en amener pour les repas.
Et ces Messieurs n'ont plus qu'une seule idée en tête :
Se partager entre eux le capital de mon maître.

Alors, le cœur plus agité que la mer, moi je m'alarme !
Car, tant que le fils est là, j'ai peine d'une part à aller voir ailleurs
En emportant mes bœufs pour gagner la faveur populaire, et d'autre part,
À veiller sur du bétail en faveur d'individus qui se payent ouvertement la tête des autres !
Certes, avec mon génie, j'aurais pu depuis longtemps déjà être élu !
Mais j'espère encore que, je ne sais d'où, il reviendra mon maître,
Et que cet infortuné les mettra tous hors d'ici ! »

Percevant sans aucun critère le vrai et le faux, Ulysse lui répondit :
« Bouvier, ta manière de voir
Ne me semble pas être celle d'un homme à la pensée obscure et enveloppée !
Au contraire, elle me donne du courage !
Aussi, je vais te dire une chose au sujet de laquelle je te ferai un serment solennel.
J'invoque maintenant Zeus, la table hospitalière,
Et le foyer de l'irréprochable Ulysse où je suis aujourd'hui reçu.
Oui ! Je jure que tu seras encore ici en sa demeure quand Ulysse reviendra,
Et que de tes yeux tu pourras le voir massacrer tous ces Messieurs
Qui te commandent des bœufs ! »

Alors, le bouvier-chef répondit :
« Puisse le fils de Cronos accomplir ta prédiction, étranger !
Alors tu prendrais aussi conscience de la force de taureau qui repose entre mes bras ! »

Eumée, de la même façon, pria tous les dieux pour le retour d'Ulysse ici-bas.
C'est ainsi qu'ils échangeaient entre eux.

Cependant, les prétendants ne perdaient pas leur temps :
Ils tramaient la mort de Télémaque.
Mais sur leur gauche parut un oiseau.
C'était un aigle qui gagnait les hauteurs.
Il tenait entre ses serres une colombe qui n'avait plus aucune crainte du danger.

Amphinomos leur dit :

« Amis, notre projet ne réussira pas. Ne nous laissons pas aller à la rêverie.
Déposons donc les armes ; nos espoirs se sont envolés. »

Tous approuvèrent ces paroles.

Et ils entrèrent de manière impériale dans la salle à manger d'Ulysse
Où ils déposèrent leurs manteaux pliés sur des fauteuils.

Puis, ils sacrifièrent en abondance, égorgeant moutons et chèvres stupides,
Porcs gras et vache jolie.

Ayant fait griller leurs entrailles, ils se les partagèrent.

Dans les cratères ils préparèrent le vin, et le porcher distribua les coupes.

Le chef des bouviers, le pieux Philétios,

Leur présenta le pain dans d'élégantes corbeilles,

Et Mèlanthios fit office de sommelier.

Les prétendants tendirent les mains vers les plats qui étaient devant eux.

Télémaque, qui avait une idée derrière la tête,

Fit asseoir Ulysse sur un siège décrépit,

Devant une petite table qu'il avait tirée près du seuil de pierre de la salle à manger.

Il lui servit une part des entrailles,

Et lui versa du vin dans une coupe d'or en lui disant :

« Maintenant tu vas t'asseoir ici, et boire ton vin parmi ces hommes-là.

Je te défendrai contre les outrages de tout le monde ici.

Car elle ne leur appartient pas, que je sache, cette maison,

Mais à Ulysse qui l'a acquise pour moi.

Et vous tous ! Tenez-vous donc tranquilles !

Point d'insultes ni de coups, afin que n'éclate chez moi aucune rixe. »

Cela dit, étonnés d'entendre Télémaque parler avec un tel front,

Tous se mordirent les lèvres.

Antinoos, fils du dédaigneux Euphithès, prit alors la parole :

« Si grossière qu'elle soit, Achéens, ne relevons pas la provocation de Télémaque,

Qui, grande gueule, nous menace d'exil, contre la volonté de Zeus,

Puisque nous sommes encore là ! »

Cela dit, Télémaque lui fit attendre sa réponse.

Cependant, en ville, les hérauts se consacraient avec piété

Aux hécatombes à caractère sacré.

Les Achéens chevelus se rassemblaient dans l'ombre du bois,

Qu'Apollon cerne souvent de ses longs traits.

Quand tout le monde eut fait rôtir les viandes,

Les ayant retirées du feu, on les partagea,

Et le magnifique repas put commencer.

Comme l'avait ordonné Télémaque, son cher fils, on avait servi à Ulysse
Une part égale à celle des autres.
Afin que le ressentiment pénétre profondément l'âme d'Ulysse fils de Laërte,
Athéna se garda bien de détourner les prétentieux de leurs cruels traits,
Dont la blessure intérieure est saignante.

Parmi eux il y avait un homme sans pudeur ni retenue.
Il s'appelait Ctésippe, et habitait Samé.
C'était un propriétaire de chevaux, et, confiant en sa grande richesse,
Il poursuivait avec ténacité la femme d'Ulysse.
Avec hauteur il dit aux autres :
« Prêtez-moi vos oreilles, vous autres !
Cet étranger a fait un pas énorme : il a maintenant une portion égale à la nôtre.
C'est parfait ! Mais quels qu'ils soient,
Il serait injuste de ne rien donner aux hôtes de Télémaque.
Eh bien ! Je vais lui faire un magnifique cadeau.
Ce ballot pourra ainsi aller prendre un bain en la demeure d'Ulysse,
Et, de ma part, remercier celle ou celui qui le lui donnera ! »

Cela dit, de sa main grasse il lui lança un pied de bœuf
Qu'il avait pris dans une corbeille à sa portée.
Mais il alla frapper le mur, car en baissant légèrement la tête,
Ulysse l'évita, avec le rictus de tout homme à qui l'on touche la plaie.

Alors Télémaque houspilla Ctésippe :
« Tu as de la chance, Ctésippe ! L'étranger t'a sauvé la vie !
Si tu l'avais touché, je t'aurais fait passer une lance pointue à travers le corps,
Et ton père, à la place du mariage auquel tu aspires,
Aurait eu à préparer tes funérailles !
Que personne en cette maison ne se conduise plus jamais avec arrogance.
Maintenant je ne suis plus un enfant ;
Je sais distinguer les choses qui sont bien de celles qui sont mal.
La fortune m'est donc devenue contraire,
Car un seul homme ne peut vous maîtriser tous,
Et, abandonné de la volonté des dieux, je vous informe que je ne puis me résigner
À voir les abus qui se commettent ici :
Mes moutons que vous égorgez, mon vin que vous buvez,
Mon pain que vous mangez !
Allons ! Arrêtez de me causer du tort.
Renoncez à votre haine contre moi ! Sinon, percez-moi sur-le-champ de votre fer !
J'y suis prêt. Je préfère mourir que d'avoir, dans ma maison tranquille,
Sans cesse sous les yeux vos actes révoltants,
Mes hôtes et les femmes à mon service violentés. »

Cela dit, tous restèrent sans parole comme une image muette.
Enfin, le triste Agélalos, fils de Damastor, dit :
« Amis, à ces justes paroles on ne peut répondre par la colère et l'outrage,

Ni continuer d'accabler l'étranger, ou les serviteurs qui sont en la maison d'Ulysse.
Et pour ménager la paix entre nous,
Je voudrais dire quelque chose à Télémaque et à sa mère.
Je ne sais s'ils l'approuveront :
Tant que vous gardiez au cœur l'espoir de voir le retour d'Ulysse,
Personne ne pouvait reprocher à vous de l'attendre, et à nous de prolonger,
Pour cause, notre séjour en cette demeure.
Or, il est évident aujourd'hui qu'on ne le verra plus.
Télémaque, va donc t'asseoir près de ta mère,
Et dis-lui d'épouser celui qui, le plus riche,
Lui fera le plus somptueux cadeau.
De cette manière, au lieu de manger et de boire chez toi,
Elle prendra soin de la maison d'un autre, et toi,
Tu pourras jouir seul de tout ton patrimoine. »

Avec prudence Télémaque répondit :
« Par Zeus, Agélaos, et par les souffrances qu'endure mon père
Qui, s'il n'est pas encore mort, loin d'ici mène une vie d'errance,
Je ne m'oppose pas au mariage de ma mère !
Au contraire ! Je lui conseille d'épouser celui d'entre vous qui lui plaira le plus,
Et je suis d'ailleurs prêt à lui faire un joli cadeau de mariage.
Mais j'aurais honte de l'obliger, par une parole lourde,
À quitter la maison si elle ne le veut pas.
Qu'un dieu me préserve d'une telle conduite ! »

À ce moment, la déesse Athéna pénétra leur esprit comme d'un vent de folie
Qui secoua les bouffons d'un rire destructeur.
Ils avaient la bouche dilatée sur des mâchoires énormes,
Prêtes à mordre dans les chairs sanguinolentes.
Leurs yeux rouges se remplirent de larmes,
Car au fond, leur cœur était en proie à la tristesse.

Alors, le devin Théoclymène leur dit :
« Ah malheureux que vous êtes !
Quelle est donc cette maladie dont vous êtes atteints ?
Ô chose honteuse ! La culpabilité a jeté le désordre dans votre vie toute entière ;
On s'en aperçoit à la froideur de vos yeux qui, injectés de sang,
Baignent vos joues sans défense dans des torrents de larmes !
Beau modèle d'effronterie !
Les voilà, nos loups-garous ! Nos fantômes qui, à la pleine lune, vont et viennent
Pour hanter l'entrée des tombeaux, se glorifiant de ne pas craindre l'ombre,
Et de se lancer, la gueule insatiable, dans les noires profondeurs de l'enfer !
On cherche à voir des signes dans le ciel, mais le soleil a disparu !
Un brouillard lugubre s'est abattu sur le sol,
Et nous enveloppe d'un deuil désastreux ! »

Cela dit, tous en moururent de rire.
Eurymaque fut le premier à reprendre son souffle pour dire :
« Il est fou, cet étranger qui vient de nous arriver d'on ne sait où !
Allons, jeunes gens, faites-le reconduire dans le vestibule,
Puisqu'ici il n'y a que ténèbres ! »

Théoclymène, qui avait des vues élevées, lui répondit divinement :
« Je ne te demande pas de me montrer la sortie ! J'ai deux yeux en bon état,
Deux oreilles parfaitement saines, deux pieds dans le bon sens,
Et dans ma poitrine, l'air n'est pas vicié.
C'est avec eux que je la trouverai, car je vois planer sur vos petites têtes insolentes
Un malheur auquel ne saura échapper nul d'entre vous,
Qui, dans la maison d'Ulysse, toujours égal à lui-même et aux dieux,
Faites injures aux hommes ! »

Cela dit, il quitta au pas de course l'arène
Et s'en retourna chez Piraeos, qui l'accueillit avec joie.

Se regardant l'un l'autre, les insolents cherchèrent alors à ridiculiser Télémaque,
En se payant à qui mieux mieux la tête de ses hôtes :
« Télémaque ! On n'est pas plus malchanceux en hôtes que tu ne l'es toi-même !
En voilà deux jolis spécimens : d'abord cet épouvantail,
Ce mendiant à qui il faut donner notre pain, notre vin,
Ce misérable, ce propre à rien sans aucune énergie,
Tare effrayante sans aucun intérêt ;
Et cet autre qui s'est levé pour nous jouer les prophètes !
Eh bien ! Crois-moi, il y a des partis bien plus avantageux.
Jetons-les donc aux galères et expédions-les en Sicile ! On en tirera un bon prix. »

Mais Télémaque avait en tête d'autres soucis que leurs discours.
Endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point,
Il regardait son père en silence, attendant son signal.

Cependant, ayant placé son très beau siège face à eux, la fille d'Icarios,
Pénélope, avec son intelligence et sa pénétration personnelles,
Écoute les propos de chacun.
Sa cause n'était-elle donc pas bonne ?...
Si, excellente !... C'était une journée agréable,
Avec un délicieux repas que, le rire aux lèvres, on avait préparé ce matin-là
Pour sacrifier à Apollon !...

Mais, pour le soir, un autre repas se préparait : un repas déplaisant
Comme jamais ne le fut aucun repas du soir.
C'était de lui qu'allaient se servir une déesse et
Un vaillant guerrier à une dame de premier rang
Qui, non sous un travesti, mais néanmoins sans se mouiller, allait
Ni plus ni moins commettre un acte criminel !

21. Phi

Les yeux brillants, Athéna inspira alors à la fille d'Icaros, la prudente Pénélope,
De placer devant les insolents dans la maison d'Ulysse l'arc,
Son arme, le concours d'où partira la mort, et le fer grisâtre de douze haches.

Elle gagna donc l'escalier, et degré par degré le monta joyeusement.
Entêtée dans ses défauts — et il est bon que cela soit su — légèrement éméchée,
Elle pencha le cou pour prendre dans sa main une superbe et longue clé de bronze.

Puis, avec l'aide bienveillante des dieux et de ses servantes toutes vêtues de blanc,
Elle prit, en gémissant, la direction de la chambre du fond.
Là étaient cachées, de manière insouciant, les choses précieuses du roi, et parmi elles
L'arc et un carquois dans lequel se tenaient tranquilles de frêles flèches
Qui, néanmoins, lorsqu'elles sifflent,
Tendent de toute leur énergie vers le point le plus éloigné — je l'atteste par serment.

C'était un cadeau qu'avait fait à Ulysse en Lacédémonie un ami,
Le puissant Iphitos, beau comme un dieu, et fils du rouquin Eurytos.

Ils s'étaient connus en Messénie, chez le sage Ortilologue,
À qui Ulysse était venu réclamer une dette.
En effet, les Messéniens avaient emporté d'Ithaque trois cents brebis avec leurs bergers.
Encore tout jeune, il avait donc été dépêché en tant qu'ambassadeur par son père
Et les autres anciens, pour les récupérer.

Iphitos, lui, était à la recherche de ses douze juments et aussi de mules solides au travail,
Qui avaient disparu de sa demeure.
Or, ces bêtes sont à l'origine de sa perte.
En effet, alors qu'il tenta de les récupérer chez cet énergumène d'Héraclès,
Qui les lui avait volées — il l'avait découvert —
L'auteur de si grands travaux, Héraclès lui-même,
Dont il était pourtant l'hôte, le tua, sans craindre le courroux des dieux !

Donc, c'est à l'occasion de leur rencontre en Lacédémonie,
Peu de temps avant sa mort,
Qu'Iphitos donna l'arc qu'il avait hérité récemment de son père Eurytos à Ulysse.
En échange, Ulysse lui avait offert son épée pénétrante, et une solide lance.
Mais, par la force des choses, ils ne s'assirent jamais à la table l'un de l'autre !

C'est pourquoi Ulysse, quand il partait en guerre, n'emportait pas cet arc.
Il le laissait chez lui en souvenir d'un ennemi qui avait été un hôte,
Et il ne s'en servait que lorsqu'il était au pays.

Donc, lorsqu'étant arrivée à la chambre du fond,
La noble femme fut au pied du chambranle de chêne,
Chef-d'œuvre que son créateur maître dans l'art de procurer du plaisir,
Avait d'un œil farouche tiré au cordeau
Et tout de suite poli afin d'y ajuster, autre de ses exploits bien connus,
En retenant son haleine, une monstrueuse porte promettant monts et merveilles,
Elle redressa un doigt pour — toc toc —
Déverrouiller la serrure en y introduisant la clé,
D'une main garante de la plus sûre d'une vie à l'abri de la crainte !

Tel un taureau exposé dans l'arène aux coups de la fortune
Rumine une volte-face, sous la pression,
La porte aussitôt pivota sur ses gonds sans mugir.

Tout en lui faisant cortège du plat de la main levée,
Pénélope, baissant ses chers yeux ivres d'amour,
Prit garde de ne laisser sur ses vêtements à bordure dorée aucune trace de graisse.

Et, un clou chassant l'autre,
Déployant toute son énergie, elle abandonna le timon du pouvoir
Pour pénétrer avec dévouement au cœur de la chambre forte
Qui contenait l'arc fulgural et décrocher celui-ci de son support,
Non sans mettre toute son application à palpiter du plaisir dont elle était frustrée !

Considérant la mort comme un mal,
Elle les posa alors avec plus de calme que ses vêtements
Qui comme je l'ai exposé peu auparavant, n'avaient aucune trace de graisse.

Et apaisée, mais la conscience très sale,
Elle repartit en sanglotant avec l'arc du roi obtenu par le sort.

Quand elle fut dégoûtée de se lamenter,
Elle retourna dans la salle à manger parmi les prétendants bien connus.
Elle avait en mains l'arc et le carquois gonflé de flèches.

Des femmes l'accompagnaient, portant une caisse dans laquelle
Etaient entassés pêle-mêle outils de fer et instruments de bronze,
Qui jadis amusaient le roi dont la noble femme pour le moment regrettait
l'absence...

Arrivée en ces lieux, elle s'arrêta près de la porte et se voila la tête avec prestesse.
Elle avait, pour inspirer confiance, à sa droite et à sa gauche, une servante
persuasive.

Aussitôt, elle prit la parole pour dire aux prétendants :
« Messieurs, vous qui tous les jours, en l'absence si longue de son maître,
En cette demeure abusez de l'usufruit, prêtez-moi donc l'oreille :

À mon point de vue, votre douteuse conduite découle du désir que vous avez de
m'épouser.

Eh bien ! Messieurs, allons !

Voici pour vous venu le temps de m'en donner la preuve.

Celui dont la main tendra avec le plus d'aisance la corde de cet arc

Et enverra sa flèche à travers les trous de ces douze haches mises en ligne,

Eh bien, messieurs, je me déciderai à le suivre ;

À quitter pour lui cette maison, séjour de mes années si tendres et si chaudes

Selon les vœux de la nature.

Ah ! Je pense que je ne les oublierai jamais, même dans mon sommeil le plus
profond. »

Cela dit, elle ordonna à Eumée, son éminent porcher,

De préparer pour ces messieurs l'arc et les outils de fer à la teinte grisâtre.

Eumée les reçut, non sans le déplorer, et les disposa sous leurs yeux.

De son côté, le chef des bouviers se plaignait de voir l'arc de son maître.

Alors, Antinoos les houspilla violemment :

« Grossiers personnages ! Culs-terreux ! Poules mouillées !

Sots que vous êtes tous deux !

Pourquoi pleurer et déchirer ainsi le cœur de la dame ?

Ne souffre-t-elle pas assez d'avoir perdu son bien cher mari ?

Asseyez-vous, et mâchez en silence les aliments que vous introduisez dans vos
gueules !

Sinon, allez donc manger dehors, et laissez cet arc ici,

Pour que l'on puisse se battre entre hommes.

Ce sera une dure lutte !

Car il n'y a personne ici égal à Ulysse, que j'ai vu, moi,

De mes yeux vu, pratiquer cet exercice !

Et je m'en rappelle encore, alors que je n'étais qu'un enfant. »

Cela dit, il se flattait au fond de son cœur

D'être le seul à pouvoir tendre avec aisance la corde

Et traverser d'une plume le fer jusqu'au bout.

Toutefois, c'est lui qui devait déguster le premier.

En effet, tout en excitant les autres contre l'irréprochable Ulysse en sa demeure,
Il venait de l'outrager gravement.

Comme par hasard, le courageux Télémaque prit alors la parole pour dire avec
force :

« Messieurs ! C'est tout à fait bizarre ;

Zeus fils de Cronos a dû me pénétrer d'une sorte de souffle divin qui me perturbe !
Ma mère, pour laquelle j'éprouve tant d'amour — cette femme d'habitude si posée
Dit qu'elle suivra un autre homme, qu'elle quittera cette demeure,
Et moi je me réjouis, je rigole ! C'est louche ! »

Eh bien ! Messieurs, vous voyez ici le premier prix de votre concours :
Une femme comme il n'en existe aucune autre nulle part ;
Ni sur terre Achéenne,
Ni à Pylos la sainte, ni en Argos, ni à Mycènes, ni même en Ithaque,
Et encore moins sur le Continent Noir, mais vous le savez par vous-même !

Qu'ai-je donc besoin de vous vanter tant ma mère ?
Allons ! Trêve de faux-fuyants, ne laissons pas traîner cette affaire !
Ne tardez pas à bander l'arc, que l'on vous voit à pied d'œuvre.
Mais, moi aussi je veux en être !
Si j'y arrive ; si ma flèche traverse les fers jusqu'au bout,
Ça m'épargnera le chagrin de voir ma mère vénérée
Quitter cette maison pour un autre homme,
Laisant derrière elle un fils désormais capable, tout comme son père,
De gagner le premier prix d'un concours glorieux. »

Cela dit, rejetant sa tunique rouge de ses épaules puissantes, il se dressa d'un bond.
Il détacha de son cou son épée pénétrante, il mit les haches en position.
Il creusa pour elles un long sillon ; il les aligna au cordeau, et au pied de chacune,
Amassa de la terre qu'il tassa.

Tous en sont frappés de stupeur ; les haches avaient été disposées en un ordre parfait.
Or, il ne les avait jamais vues auparavant.

Alors il prit place sur le seuil pour essayer l'arc.
Trois fois il tenta de le bander,
Désirant de toute son ardeur traverser le fer du feu qui l'animait.
À la quatrième, il était prêt d'y parvenir,
Mais Ulysse, le bloquant dans sa brillante démonstration de force,
Lui fit signe d'en rester là.

Les yeux flamboyants, brûlant de combattre,
Le courageux Télémaque dit alors avec force aux spectateurs renversés :
« Ah ! Quelle fin tragique ! Ne serais-je donc qu'un homme chétif,
A jamais incapable d'agir ?
Ou peut-être que, encore un peu jeune,
La seule force de mes bras ne saurait me soustraire aux misères sans provoquer le rire ?
Mais, allons messieurs ! Vous qui, assis sur votre gros éléphant, vous sentez supérieurs,

Épargnez-nous vos révélations sur vos infamies d'autrefois.
Essayez donc cet arc, qu'on en finisse au plus vite ! »

Cela dit, avec l'élégance d'un homme d'État qui jette un pont pour joindre la terre et le feu,

Il posa l'arc en l'appuyant, la corde vers le sol, sur un panneau de la porte lustrée, Et — à croire qu'une vieille femme regardait par le trou de la serrure — sans temps d'arrêt,

À la vitesse du courant, il y fourra impitoyablement le fer de la flèche au vol rapide. Puis il retourna s'asseoir sur le fauteuil d'où il s'était levé.

Alors, Antinoos, fils du dédaigneux Euphites, dit aux autres :
« Amis ! Debout avant que le sommelier ne transforme notre vin en eau !
Commençons par la gauche, chacun à son tour. »

L'ayant approuvé, tous se rangèrent à son point de vue.

Le premier à se lever fut le poli Léiodes,
Fils d'Oenops, célèbre par ses nombreuses libations de vin.
C'était lui qui prédisait en examinant les entrailles des victimes.
Il était toujours assis au fond de la salle à manger,
Près du beau cratère où on mélangeait le vin,
Car il était le seul à ne pouvoir supporter très longtemps la fatigue, le soleil et la soif,
Mais, sous la conduite des prétendants, il était pour le moment éloigné de ce lieu.

Mais, revenons au point dont nous nous sommes écartés pour cette digression ;
Il prit donc l'arc et la flèche au vol rapide, alla se placer sur le seuil, et essaya l'arc.
Mais il ne put le bander, car cet effort fatiguait ses mains délicates et frêles.

Alors, il dit aux prétendants :
« Amis, moi personnellement, je ne peux le bander.
Aussi, je vous le demande avec la plus grande insistance : que quelqu'un d'autre le prenne,
Car j'en ai le profond sentiment, je vous ferai perdre le temps qui vous reste à vivre,
Et il n'est pas mieux de mourir de soif
Que de vivre à attendre à tout jamais le moment pour lequel on est ici tous rassemblés,
Brûlant du désir de nous marier.

Eh bien, quand on aura essayé cet arc et qu'on aura pris conscience de sa force,
Qu'on recherche une autre Pénélope, et qu'on lui offre des présents de mariage.
Quant à Pénélope, qu'elle élise pour époux celui qui lui fera le plus somptueux cadeau ! »

Cela dit, il reposa l'arc à terre en l'appuyant sur les panneaux bien lustrés de la porte fermée,
Et introduit la flèche au vol rapide dans le trou de la serrure.
Puis il s'en retourna à sa place, sur le fauteuil d'où il s'était levé.

Alors, Antinoos le houspilla violemment :
« Léiodes ! Tes paroles épouvantables dépassent ces hauts murs et menacent le ciel.
J'en suis révolté !

Comment dis-tu ?
Sous prétexte que toi tu ne peux le bander,
Cet arc ôterait, à la vitesse de la mort, notre magnifique disposition à aimer ?
Ne serait-ce que ta mère, que j'honore de mon membre viril,
Et pour laquelle j'ai une pieuse affection, ne t'a pas conçu pour tirer à l'arc,
Mais pour décocher des flèches aux messieurs ? Attends donc un instant ! »

Et se tournant vers Mélanthios, le maître des chevriers, il lui ordonna :
« Voyons cela, Mélanthios ;
Allume donc du feu dans la salle à manger,
Et installe près du foyer ce jeune homme sur son grand siège couvert de peau,
Afin de le réchauffer.
Puis va chercher une belle motte de suif, et, ayant enduit l'arc de graisse,
Pour finir avec le premier concurrent qui nous ramène à notre point de départ,
Essayons-le ! »

Cela dit, s'étant enflammé à la vive chaleur du foyer,
Près duquel il avait placé le grand siège couvert d'une peau,
Mélanthios leur ramena aussitôt une tendre motte de suif,
Et ces messieurs purent essayer l'arc.

Mais, n'en ayant pas la force, ils ne pouvaient le bander.
Néanmoins, Antinoos et Eurymaque, semblables aux dieux, s'obstinaient,
Car l'un voulait l'emporter sur l'autre par la force.

À ce moment, le bouvier et le porcher sortirent ensemble de la salle à manger,
Qu'Ulysse, philosophe illustre entre tous, quitta à son tour l'esprit calme.

Ainsi donc, dès qu'ils eurent franchi la porte et traversé la cour,
Ulysse leur dit avec grande douceur :
« Bouvier, et toi porcher, je voudrais vous dire quelque chose en toute intimité :
Peut-être devrais-je la garder pour moi, mais mon cœur me commande de vous en parler.
Si Ulysse revenait ici tout à coup ; si un dieu vous le ramenait de quelque part,
Seriez-vous disposés à combattre pour lui ?
Ou vous mettriez-vous du côté de ces messieurs ?
Dites-moi cela franchement ! »

Le bouvier répondit :

« Zeus tout-puissant, puisses-tu accomplir mon vœu : que cet homme revienne ;
Qu'un dieu nous le ramène !

Tu connaîtrais alors la force de taureau qui repose entre mes bras. »

Eumée, de façon semblable, supplia tous les dieux pour le retour d'Ulysse ici-bas.

Connaissant leur intégrité, Ulysse reprit la parole pour leur dire :

« Eh bien ! Il est ici. C'est moi que vous voyez après vingt ans de souffrances
innombrables,

Je suis revenu sur la terre de mes pères.

Je sais que vous êtes les seuls parmi les serviteurs à souhaiter mon retour.

Le fardeau de la vieillesse déjà me presse, ou du moins, ne cesse d'approcher,

Et je vais vous confier mon intention présente.

Si un dieu, de ses coups, m'aide à abattre ces fauves, j'accorderai à chacun de
vous

La main d'une femme, je vous donnerai des biens

Et une maison digne de ce nom, près de la mienne ;

Dès lors vous serez, à mes yeux tout du moins, les frères alliés de Télémaque.

Maintenant je vais vous donner la preuve irréfutable

Pour que vous n'ayez aucun doute sur mon identité.

C'est la cicatrice de la blessure que, vous le savez,

Jadis un sanglier me fit de sa blanche défense

Quand j'allai à la chasse sur le mont Parnèse avec les fils d'Antylochos, mon
grand-père. »

Cela dit, il écarta ses pauvres haillons sur la grande cicatrice.

Quand tous deux l'eurent regardée, convaincus ils pleurèrent,

Entourant le sage Ulysse de leurs bras, et lui baisant avec passion la tête et les
épaules.

Ulysse aussi leur embrassa la tête et les mains.

Et ils auraient pleuré ainsi jusqu'à la tombée du jour,

Si Ulysse ne les avait contenus en disant :

« Cessez donc de pleurer ! Retenez vos sanglots !

Quelqu'un risque de sortir, et, vous voyant ainsi, d'aller alerter ces messieurs.

Rentrons maintenant un par un : moi d'abord, vous ensuite, et convenons d'un
signal.

Car on n'acceptera pas de me confier l'arc et le carquois.

Alors, toi Eumée qui es sans conteste le plus grand, traverse la grande salle

Et rapporte-moi l'arc que tu me remettras en mains propres.

Puis, ordonne aux femmes d'aller s'enfermer à double tour dans leur chambre.

Dis-leur aussi de ne pas en sortir, et de s'occuper en silence de leurs affaires,

Même si elles entendent des cris et des gémissements poussés par les hommes.

Et toi, pieux Philotéios, bien qu'elle soit vermoulue,
Je te charge non seulement de fermer la porte de la cour,
Mais aussi d'en bloquer le verrou à l'aide de ton bâton noueux. »

Cela dit, il entra dans l'arène, puis alla s'asseoir sur le banc d'où il était parti.
À leur tour, tenant leur promesse, entrèrent les deux serviteurs d'Ulysse.

À ce moment, Eurymaque tournait et retournait l'arc entre ses mains,
Le chauffait en tous sens à la flamme du foyer, mais, en dépit de tout cela,
Il ne pouvait toujours pas le bander.
Et, sans ménager son souffle, il souffrait de ce cruel châtiment.

Ayant perdu la jouissance de son autorité, irrité de son impuissance,
Anéanti, il s'écria :

« Que tout cela est déplaisant ! Me voilà abattu, sans ressort,
Rabaissé au même rang que les autres, et,
Quoique cet échec me vexe personnellement,
Je ne suis pas affligé à cause de ce mariage qui nous échappe,
Car il y a beaucoup d'autres Achéennes en Ithaque battue par les flots, ou même
ailleurs.

Mais parce que notre force est inférieure à celle du divin Ulysse, capable, lui, de
bander l'arc.

Et c'est une honte qui rejaillira sur tous nos descendants. »

Antinoos, le fils du dédaigneux Euphitès, lui dit alors :

« Allons Eurymaque ; n'aie crainte ! Il n'en sera pas ainsi.

Il te faut comprendre qu'aujourd'hui, avec le peuple, on célèbre la sainte fête
d'Apollon.

Est-ce réellement le bon moment pour tirer sur un arc ?

Allons ! Trêve de cet exercice ! Déposons l'arme.

Quant aux haches, on peut sans problème les laisser plantées là,

Car je pense que personne n'osera voler son capital

Dans la salle à manger d'Ulysse, fils de Laërte.

Ainsi donc, que les sommeliers passent des coupes à la ronde, et faisons une
libation ;

Laissons, pour le moment, là l'arc inflexible !

Et ordonnez à Mélanthios, le maître chevrier, de revenir dès la première heure
demain,

Avec les plus belles chèvres ;

Nous offrirons leurs cuisses à Apollon, dieu de l'arc qui nous purifiera,

Et nous en aurons terminé avec ce concours ! »

Tous approuvèrent ce qu'il venait de dire.

Alors, les serviteurs versèrent de l'eau sur les mains de ces messieurs,
Remplirent les cratères, et, ayant eu un pourboire,

Servirent les coupes qu'ils firent circuler.
Lorsqu'ils eurent fait leurs libations et bu autant qu'ils voulaient,
Ulysse leur dit d'une manière molle :

« Messieurs, prêtez-moi donc l'oreille !
Mon cœur me pousse à vous dire l'idée qu'il vient de concevoir.
Elle concerne Eurymaque, et surtout Antinoos qui, visité par les dieux,
Vient de parler avec tant de bon sens.

Et, pour honorer ces derniers, je le prie de laisser là cet arc,
Pour aujourd'hui tout du moins !
Demain il fera jour, et un dieu donnera la victoire à qui il lui plaira.
Mais, je vous le demande, accordez-moi la faveur d'essayer l'arc que vous avez
fourbi ;
Je voudrais savoir si j'ai encore la force qui jadis animait mes membres, ou si je l'ai
perdue,
À m'être jeté suppliant aux pieds d'un grand nombre de personnes
Tout au long de ma vie agitée ! »

Cela dit, tous protestèrent violemment,
Car ils craignaient qu'il ne réussisse à bander l'arc qu'ils venaient de fourbir.

Antinoos lui lança une volée de bois vert :
« Oh là, malheureux, l'indigne demande que la tienne !
Tu as donc un pois chiche dans la tête ?
Tu n'es pas content ?
Tu manges parmi des princes de sang, en même proportion qu'eux ;
Et tu participes à leurs conversations
Qu'aucun autre étranger et mendiant n'a le droit d'écouter !

Le vin t'a égaré l'esprit, comme il égare ceux qui en boivent sans mesure !
En la demeure du magnanime Pirithoos qui ne reculait devant aucun danger,
C'est le vin qui brouilla la tête du centaure Eurytion !
On en rougit d'ailleurs de honte.

Il but trop, et, en proie à la démence, il commit des crimes sous le toit de son hôte.
Indignés, tous se jetèrent sur lui, le traînèrent à travers le vestibule,
Et le jetèrent dehors, non sans lui avoir, d'une lame sanglante, tranché le nez et les
oreilles.
Il en devint complètement fou, et mourut alcoolique !

Voilà ce qui t'attend si tu bandes cet arc.
Car tu ne trouveras aucun secours parmi le peuple.
Nous t'enverrons d'ailleurs chez le roi Échétoos qui hait tous les humains,
Et de là, tu ne pourras t'échapper.

Bois donc ton vin tranquillement,
Et ne cherche surtout pas à t'attaquer à des hommes plus jeunes ! »

Pénélope dit alors avec sagacité :

« Antinoos, il est injuste de faire la guerre aux hôtes de Télémaque !
Penses-tu réellement que si l'étranger parvient à bander l'arc d'Ulysse,
Il m'emmènera chez lui et me prendra pour épouse ?

Je ne le crois pas plus que toi ; et d'ailleurs, il ne le souhaite pas !

Que personne n'ait de souci à ce sujet.

Dînez tranquillement, cette inquiétude n'est vraiment pas de saison. »

Alors Eurymaque, fils de Polybe riche en troupeaux de bœufs, lui répondit :

« Fille d'Icarios, intelligente Pénélope, nous ne pensons pas que cet homme puisse
te ravir ;

Ce serait insensé.

Mais nous pensons, non sans honte, aux propos que tiendraient hommes et
femmes !

Il est à craindre en effet qu'un Achéen de condition inférieure à la nôtre ne dise :

« Ces messieurs convoitent la femme d'un homme,

Alors qu'ils sont incapables de bander même son arc qu'un mendiant venu d'on ne
sait où

Aura tendu du premier coup pour traverser les fers ! »

Voilà ce qu'on dira, et ce sera déshonorant pour nous. »

Pénélope lui répondit avec sagacité :

« Eurymaque, quand on prend le droit de dévorer les biens d'un homme
irréprochable,

Il ne faut pas s'attendre à avoir une bonne réputation.

Alors, un peu plus, un peu moins, pourquoi donc t'inquiéter de l'opprobre dont tu
parles ?

Quoi qu'il en soit, cet étranger est bien bâti,

Et il se flatte d'être issu d'un père d'une haute naissance.

Alors, donnez-lui donc cet arc qu'on puisse le voir à l'œuvre.

Car je vais vous dire une chose qui ne restera pas vaine :

Si Apollon lui réserve l'honneur de pouvoir le bander,

Je lui accorderai une belle tunique et un joli manteau ;

Je lui donnerai une lance pointue pour se défendre des chiens et des hommes,

Une épée pénétrante, et lui mettrai aux pieds des sandales,

Pour le reconduire où bon lui semblera. »

À son tour, Télémaque prit la parole pour dire judicieusement :

« Mère ! Personne ici, autre que moi, n'a pu bander cet arc.

Il m'appartient donc de le refuser ou de l'accorder à qui me plaît.

Personne, qu'il soit maître dans la rude Ithaque,

Ou qu'il règne sur les îles de l'Élide,

Personne ne pourra contraindre ma volonté ;
Même si je veux offrir cet arc à l'étranger pour qu'il l'emporte où bon lui semblera.

Monte dans ta chambre, et occupe-toi de tes affaires.
Ordonne aux femmes de se mettre au travail.
Cet arc est affaire d'hommes, et la mienne en particulier,
Car c'est moi qui suis le maître ici ! »

Surprise, Pénélope s'en fut en ses appartements,
Car le bon sens de Télémaque lui avait été droit au cœur.
Quand elle fut à l'étage supérieur, avec ses suivantes,
Elle pleura Ulysse, son mari bien-aimé,
Jusqu'au moment où Athéna, les yeux brillants,
Lui versa sur les paupières palpitantes le doux sommeil de la nuit.

Cependant, le porcher ayant pris l'arc inflexible,
Tous ces jeunes prétentieux se mirent à vociférer et à lui crier :
« Misérable porc ! Où donc t'en vas-tu porter l'arc inflexible ? Cintré que tu es !
Près de tes porcs qui vont te dévorer, et si, comme tous les autres dieux,
Apollon nous est favorable, avec tes chiens loin des hommes,
Tu nourriras les de tes restes... »

Effrayé par les huées de ces messieurs, le porcher reposa l'arc là où il venait de le prendre,
Tandis que Télémaque, menaçant, protesta à grands cris :
« Eh, vieux cochon ! Marche ! Porte donc cet arc.
Ou bien tu vas regretter sur-le-champ d'obéir à tout ce joli monde !
Prends garde, je suis plus jeune que toi,
Et je pourrais te chasser de chez moi à coups de pierres jusqu'à ta campagne !
Je suis plus fort que toi. »

La mine réjouie, triomphants, ces messieurs se moquèrent de cette déclaration,
Et se relâchèrent de leur colère vis-à-vis de Télémaque.

Alors, portant l'arc à travers la grande salle, le porcher s'approcha avec prudence d'Ulysse,
Et lui remit l'arc en mains propres.
Puis, appelant dans le vestibule la nourrice Euryclée, il lui dit :
« Euryclée, il faut être prudente, il y a des coups dans l'air.
Télémaque t'ordonne de fermer fortement les portes de cette salle.
Si l'on y entend du vacarme, et des gémissements d'hommes,
Qu'on ne sorte pas de sa chambre voûtée, et qu'en silence, sans bouger,
On se consacre à son ouvrage. »

Ces paroles ne furent pas perdues pour Euryclée qui ferma les portes de l'arène.

Sans mot dire, Philotéios en sortit vivement, et alla fermer les portes de la cour.
Sous le porche était un cordage enroulé dont il se servit pour clore solidement les

portes.

Puis il entra, et sans quitter Ulysse des yeux, il s'assit sur le siège d'où il s'était levé.

Pour s'assurer que, durant sa longue absence,
Les vers n'avaient pas rongé l'arc à la forme de cornes,
Ulysse le tournait, le retournait entre ses mains, le tâtant d'un côté,
Le pointant en tous sens de l'autre, et, malgré sa pauvreté, il inspirait l'audace.

Et, tel monsieur disait à tel autre :

« Il est évident que cet homme est un connaisseur en matière d'arc, et qu'il sait s'en servir.

Peut-être en a-t-il un du même genre chez lui, ou bien, de manière plus générale et globale,

Qu'il a en tête d'en fabriquer un grand nombre du même modèle ?

Tout cela me semble bien suspect ! »

Et l'autre de lui répondre :

« Je lui souhaite de réussir dans la vie ! Quel bel homme !

Et vous verrez, il va finir par nous le bander, notre arc ! »

Ainsi parlaient entre eux tous ces messieurs...

Mais, lorsque Ulysse en eut terminé avec l'analyse minutieuse du grand arc,
Et lorsque, en homme de talent doué non seulement dans l'art du chant
Et celui de la lyre aux boyaux bien accordés,
L'ayant réglé, il en fit, du pouce de la main droite, vibrer la corde
Qui émit un son clair comme celui de l'hirondelle trissant,
Ce fut un tel coup pour ces messieurs, qu'ils en changèrent de couleur.

Et, présage manifeste de ses chemins tortueux, à cet instant,
Zeus, la faisant éclater, la foudre secoua Ulysse d'une joie intérieure !

Les flèches dont ces messieurs allaient bientôt faire connaissance,
Étant restées dans le fond du carquois,
Ulysse prit celle jetée de sa propre main sur la table près de lui.
Ainsi donc, il la posa dans le creux de l'arc, tira à lui la corde et l'encoche de la flèche,
Et, sans même quitter le siège où il était assis, visant droit au but, il lâcha le trait.

Sans dévier, la flèche lestée de sa pointe de bronze
Traversa, de son vol rapide, le trou des douze haches, et alla sortir à l'autre extrémité.

Alors, s'adressant à Télémaque, Ulysse dit :

« Télémaque, l'hôte qui est assis en ta demeure ne t'aura pas fait honte.
Je n'ai pas manqué mon but, et je n'ai pas eu à faire d'effort pour bander l'arc.
Les outrages de ces messieurs sont donc sans aucun fondement.

Et maintenant, sans attendre la nuit, le moment est venu de leur servir le repas du soir,

Et, pour suivre, les autres divertissements : chants et musique

Qui font, comme chacun sait, le charme des petites fêtes. »

Cela dit, il donna le signal en fronçant les sourcils.

Alors Télémaque, fils tant aimé du divin Ulysse

Ceignit l'épée pénétrante et prit sa lance bien en main.

Et, près du trône de son père, étincelant, il se dressa armé de bronze !

22. Chi

Ayant ses forces intactes, Ulysse se dépouilla de ses vieux oripeaux
Et s'élança vers le seuil avec en mains son arc et son carquois
Qu'il retourna pour verser les flèches à ses pieds.
Puis il s'adressa aux prétendants :

« Nous voilà arrivés, messieurs, au terme de notre concours.
Et maintenant, c'est une toute autre cible que nous allons choisir !
Personne ne l'a encore jamais atteinte,
Et je veux voir si j'y arriverai, si Apollon m'accordera cette gloire. »

Cela dit, il visa Antinoos d'une flèche très piquante.
Or celui-ci, à ce moment, loin de penser à la mort,
S'apprêtait à porter une belle coupe d'or à ses lèvres.
En effet, qui aurait pu supposer qu'en une telle cérémonie,
Au milieu des convives, un homme seul, aussi fort soit-il,
Ferait tomber sur lui une mort funeste et le noir destin ?

Ulysse tira, et la flèche furieuse frappa Antinoos à la gorge.
D'outre en outre, le trait s'enfonça avec nonchalance dans le cou délicat.
L'homme tomba à la renverse, la coupe lui échappa de la main.
Il était bien touché !
Aussitôt un jet épais de sang lui coula des narines ;
Son pied frappa et repoussa brutalement la table,
Et les mets se répandirent sur le sol.
Pain, viandes rôties, roulèrent dans la poussière.

Quand ils virent l'homme à terre, ces messieurs furent pris de panique !
Ils s'élancèrent de leurs fauteuils, courant de tous côtés,
Tournant leurs yeux inquiets vers les murs solides,
Mais il n'y avait nulle part réels boucliers ou lances.

Alors, le cœur brisé, ils s'adressèrent à Ulysse :

« Il est excessif, étranger, de prendre des hommes pour cible !
Jamais plus tu ne pourras participer à un de nos concours.
Maintenant elles sont sur toi, les affres de la mort, car tu as tué un homme qui
était à Ithaque
Le plus fameux des jeunes princes de sang, et les vautours dévoreront ton cadavre.
»

Ainsi parlaient-ils de manière insensée,
Car ils s'imaginaient qu'Ulysse avait tué Antinoos accidentellement.
Ils n'avaient pas encore vu que la mort était suspendue sur la tête de tous.

Étant donnée l'importance à la fois du lieu et du temps,
Ulysse leur dit en les regardant par dessous :

« Ah chiens ! Vous pensiez que de la terre troyenne je ne reviendrais plus chez moi,
Et alors vous pilliez ma maison, violiez mes servantes et convoitiez ma femme,
Sans aucune crainte des dieux ni de la vengeance qu'un homme pouvait vous infliger !

Et maintenant la mort est suspendue sur vos têtes. »

Cela dit, ils pâlirent de terreur.
Chacun cherchait du regard une issue de secours.

Seul Eurymaque, bien qu'effrayé dans son âme, avait gardé son sang-froid.
Il dit :

« Si tu es vraiment Ulysse, roi d'Ithaque, de retour parmi nous,
Je ne conteste pas ce que tu nous reproches.
Mais le responsable, il est là couché à terre : Antinoos, c'est lui l'instigateur.
Il n'était pas réellement désireux de ce mariage,
Au fond il n'en avait pas très envie.
Il avait d'autres ambitions que ne réalisera point le fils de Cronos.
Il voulait par-dessus tout régner sur le peuple d'Ithaque, en tuant traîtreusement ton fils.
Maintenant que tu as rendu justice, épargne tes autres serviteurs !

Nous te donnerons satisfaction aux frais de la princesse,
Pour tout ce qu'on a bu et mangé dans ta maison.
Et ce n'est pas tout !
On te paiera pour te dédommager, chacun une somme égale au prix de vingt bœufs.
De plus, on te remettra de l'or et du bronze autant qu'il en faudra pour que tu sois heureux.
Car jusqu'à là, on ne peut te reprocher ta colère ! »

Vu l'importance des circonstances en politique, le regardant par en dessous,
Ulysse répondit :

« Si en réparation de vos méfaits vous me remettiez tous les biens de vos pères,
Et davantage encore, je ne surseoirais pas à votre exécution.
Car vous devez payer toutes vos insolences !

Mais il vous est toujours loisible de combattre ou de fuir,
Pour essayer de vous soustraire à la mort.
Ce dont je doute, permettez-moi de vous le dire. »

À ces mots, le cœur et les genoux de ces messieurs craquèrent.

Alors, reprenant la parole, Eurymaque leur cria :

« Amis ! Nous sommes sauvés ! Tout va bien.
Ce n'est qu'un sauvage qui ne sait retenir ses mains,
Et maintenant qu'il détient l'arc et le carquois,
Il tirera du seuil avec soin jusqu'à ce qu'il nous ait tous tués.

Eh bien ! Ne pensons plus qu'à une chose : la bataille !
Tirez vos épées et basculez les tables pour leur opposer ses torrents de flèches assassines.

Tous ensemble, jetons-nous sur ce dément !
Tâchons de l'écarter du seuil et de la porte, et courons vite en ville appeler au secours !

Ainsi, c'en sera fait de lui !
Il aura bientôt joué de l'arc pour la dernière fois. »

Cela dit, il tira son épée de bronze pointue et à double tranchant
Qu'il brandit en s'élançant sur Ulysse avec un cri terrifiant.

Mais, en même temps, pour le contrer, Ulysse, de manière distinguée,
Décrocha une flèche rapide qui le frappa à la poitrine sous le sein droit,
Et s'enfonça dans son foie.

Eurymaque laissa choir de sa main son épée, et donnant de la tête sur le coin de la table,

Il s'abattit, entraînant avec lui les mets et une coupe à deux anses.
Dans les affres de la mort, du front il alla frapper le sol.
Ses deux pieds, dans une dernière ruade, culbutèrent un fauteuil,
Et sur ses yeux se répandit le voile des ténèbres.

À son tour, Amphinomos fonça sur Ulysse, de manière inusitée de sa part,
En l'attaquant de front.

Il avait tiré son épée, et voulait déloger contre sa volonté son adversaire de la porte.
Mais, le devançant, Télémaque le frappa par derrière de sa lance à la pointe de bronze,
Entre les deux omoplates, non sans lui crier gare, et lui enfonça l'arme à travers la poitrine.

Amphinomos tomba à terre avec fracas, car tout du front il heurta le sol.

Télémaque fit alors un bond en arrière,
Laissant dans le corps la lance en apparence très longue,
Car il craignait qu'un de ces messieurs ne s'élança son épée à la main
Pour le frapper d'estoc ou de taille, tandis que se penchant il récupérerait son arme.

Il courut pour rejoindre son père, et arrivé près de lui, il dit :
« Père, je vais aller te chercher un bouclier, deux lances
Et un casque de bronze qui te protégera les tempes.
Je m'armerai moi-même, ainsi que le porcher et le bouvier... »

Souhaitant vivre le plus longtemps possible, Ulysse lui répondit :
« Cours ! Et apporte-nous les armes ! En attendant j'ai des flèches pour me défendre.
Vas-y vite, car il est à craindre qu'ils me délogent d'ici quand je serai seul. »

Cela dit, Télémaque obéit à son père, et s'en fut à la chambre qui leur servait d'arsenal.

Il y prit quatre boucliers, huit lances, quatre casques de bronze à l'épaisse crinière
Et les apporta en toute hâte à son père.

Lui-même le premier se couvrit la tête d'un casque, et les deux serviteurs en firent autant.

Et, tous vêtus de bronze, les armes à la main,
Ils vinrent se placer auprès d'Ulysse au génie fécond qui arrosait de ses flèches ces messieurs.

Quand en foule ils furent à terre, morts ou blessés,
Le maître à court de munitions déposa l'arc,
Et, pour prendre soin de sa santé — oui, parfaitement ! —,
Il mit sur ses épaules un baudrier formé de quatre épaisseurs de cuir,
Et sur sa tête un solide casque de bronze dont l'aigrette s'agitait de manière effrayante.
Puis il se saisit de deux lances à la pointe de bronze.

Il y avait, surélevée dans le mur de la grande salle, une fenêtre
Par laquelle on pouvait gagner la ruelle adjacente. Deux volets la fermaient.
Ulysse chargea le porcher de la surveiller,
Car c'était une issue de secours qui pouvait s'offrir aux prétendants.

S'adressant à ses infortunés compagnons, Agélas leur dit :
« Amis, n'y aurait-il parmi nous personne capable d'atteindre cette fenêtre,
Afin d'aller parler au peuple et lui crier : "Au secours !" ?
Si c'était possible on en finirait promptement,
Et ce sauvage aura tiré maintenant pour la dernière fois ! »

Le chevrier Mélanthios lui répondit :
« C'est impossible, Agélas ! Je connais bien la maison,
La porte de la cour est beaucoup trop proche,
Et cette issue est difficile à atteindre !
Il suffirait d'un homme en bonne santé pour nous arrêter tous.
Mais ne perdez pas courage !
Je vais vous apporter des armes et des cuirasses de la réserve !
Car c'est là, je pense,
Et nulle part ailleurs, qu'elles ont été entreposées par Ulysse et son fils. »

Cela dit, le chevrier, se faufilant d'une manière douteuse,
Par une ouverture dérobée de la salle à manger, monta en cette chambre.
Il y prit douze boucliers, douze javelines et autant de casques de bronze à la

crinière épaisse.

Puis, revenant en toute hâte, il les distribua à ces messieurs.

Quand ils eurent revêtu les armes, et brandi dans leurs mains les longues javelines,

Ulysse sentit fléchir son courage.

Car il lui parut que la tâche serait moins commode qu'il ne l'avait pensé.

Il dit à Télémaque :

« À moins que ce ne soit Mélanthios, je crois qu'une des servantes nous a trahis. »

Sagement, Télémaque répondit :

« Non, père ! La faute est de moi. J'ai laissé ouverte la porte de notre arsenal,

Et leur espion a été plus malin que moi.

Eh bien ! Va, excellent Eumée, fermer cette porte,

Et vois si c'est une servante qui a fait cette sale besogne,

Ou le fils du perfide Dolios, Mélanthios,

Que je soupçonne fort d'être un imposteur quelque part ! »

Ils échangeaient ainsi, tandis que Mélanthios s'en allait de nouveau à la chambre

Pour ramener des armes, mais le porcher s'en aperçut et dit à Ulysse :

« Rejeton de Zeus, fils de Laërte, Ulysse au génie fécond,

Voici que ce maudit imposteur s'en va à la réserve.

Que dois-je faire ?

À supposer que je sois le plus fort, dois-je le tuer, ou te le ramener

Pour que tu lui fasses toi-même expier tous les crimes qu'il a commis dans ta maison ? »

Pour ce cas particulier, Ulysse répondit :

« Télémaque et moi, en cette salle, tiendrons tête à ces messieurs, quelle que soit leur ardeur.

Vous deux, quand vous l'aurez jeté dans la chambre

Que vous fermerez solidement en sortant,

Attachez-lui avec une corde bien serrée pieds et mains derrière le dos,

Et suspendez-le aux poutres !

Mais gardez-le vivant afin qu'il ait longtemps et beaucoup à souffrir. »

Ayant bien compris, les deux serviteurs obéirent.

Ils s'en allèrent vers la chambre où se trouvait déjà Mélanthios qui ne les entendit pas.

Il était tout au fond de la réserve, à rechercher des armes.

Eux se tinrent en embuscade, chacun d'un côté de la porte.

Au moment où sortit Mélanthios portant, pour faire des largesses avec le bien d'autrui,

D'une main un casque de guerre, et de l'autre, couvert de poussière, les coutures disjointes,

Un vieux bouclier depuis longtemps hors d'usage, moisi,

Qui avait appartenu, dans sa jeunesse, au valeureux Laërte,
À ce moment donc, les deux serviteurs bondirent sur lui,
L'attrapèrent et le traînèrent par là à l'intérieur.
Ils jetèrent à bas le chevrier qui, amené à la situation la plus critique, fit un bruit effrayant.

Ils lui attachèrent pieds et mains derrière le dos avec un lien bien serré et douloureux,
Comme l'avait ordonné le fils de Laërte,
Ulysse, endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point.
Ils le hissèrent le long d'une colonne,
Et l'accrochèrent à une poutre à laquelle ils le laissèrent pendre.

Et, se gaussant de lui, cher Eumée, tu lui dis alors :
« Maintenant, Mélanthios, tu vas passer la nuit à exercer ton glorieux métier,
Couché sur un délicat lit de volupté comme tu les aimes, et au matin,
À l'heure où, je crois, tu amènes en cette maison des chèvres pour le repas de ces messieurs,
Tu ne seras pas privé du plaisir de voir sortir des flots de l'Océan sa fille au trône d'or. »

Et ils le laissèrent là cruellement ligoté,
Suspendu comme un saucisson rouge sang brillant dans la pénombre.
Puis ils reprirent leurs armes, fermèrent solidement la porte,
Et revinrent auprès d'Ulysse dont le génie est fécond.

Ils étaient là, debout tous les quatre, respirant à une cadence rapide.
D'une seule haleine l'audace, les uns sur le seuil, les autres dans la salle.
Alors s'approcha d'Ulysse la fille de Zeus, Athéna.
Elle avait pris par la voix et le corps l'aspect de Mentor.
À sa vue, Ulysse, éprouvant une joie intime, lui dit :
« Mentor ! Sauve-nous de la mort !
Souviens-toi, mon bonhomme, d'un cher ami du même âge. »

Il parla ainsi, soupçonnant toutefois d'avoir devant lui la réconfortante Athéna.
Les prétendants, d'autre part, la menaçaient, et notamment Agélas, le fils de Damastor :
« Mentor ! Garde-toi bien de te laisser séduire par les beaux discours d'Ulysse,
Et de lui prêter main forte contre nous.
Car nous sommes farouchement résolus à nous dégager de son entrave.
Et quand nous aurons tué ces deux-là, le père et le fils,
Sur leurs corps tu seras tué à ton tour, pour te punir de t'être payé nos têtes.
Et quand de notre fer on vous aura pris la vie,
On prendra aussi tous les biens que tu possèdes, ainsi que ceux d'Ulysse.
À tes fils, à tes filles non plus on ne permettra pas de vivre dans leur maison,
Et ton épouse bien connue ne pourra pas rester davantage à Ithaque. »

Athéna, trouvant cela gonflé de sa part, éclata de colère, mais contre Ulysse, et lui dit :

« Ulysse ! Tu as donc perdu le dynamisme que tu avais,
Quand, à cause d'Hélène aux bras blancs, tu combattis neuf années durant,
Sans trêve ni répit contre les Troyens auxquels fut enlevée, grâce à ton habileté,
La ville de Priam aux belles avenues ?
D'où te viennent maintenant que tu es de retour chez toi
Où pourtant tu es maître ces minauderies ?
Allons, ô mon très cher, arme, viens donc ici tout proche de moi,
Et regarde comment Mentor, fils du robuste Alcime,
S'y prend dans la lutte qui t'oppose à ces messieurs,
Dont il faut savoir reconnaître de manière opportune les bienfaits qu'ils dispensent
Quand, de bonnes mœurs et bien né, on est en bon terme avec eux ! »

A priori, elle n'avait pas l'intention de donner une victoire décisive,
Sans éprouver à fond la force et l'ardeur d'Ulysse et de son glorieux fils.
Alors elle s'élança dans la grande salle vers une poutre noircie par la fumée,
Où elle se posa sous la forme d'une hirondelle.

Cependant Agélaos, fils de Damastor, excitait au combat l'inébranlable
Eurynomos,
Amphiménor aveuglé de colère, Démoptolème bien connu de tous,
Pisandre fils de Plyctor, et le sage Polybe,
Car tous les autres, ayant été plus ou moins domptés par l'arc et les nombreuses
flèches,
Étaient sans conteste les plus valeureux à pouvoir lutter pour survivre.

Ainsi donc, Agélaos leur criait :

« Par la force, cet homme bientôt apaisera ses mains sauvages qui nous domptent.
Ne nous avouons pas vaincus ; prenons les choses en main !
Mentor, ce monstre constitué par le mélange de passions contraires et opposées,
S'en est allé.
Et nos seuls ennemis sont ceux que vous voyez sur le seuil.
Tous en même temps ne lancez pas vos javelots contre eux.
Que seuls six d'entre nous leur fassent ce coup-là !
Voyons si Zeus nous accordera d'atteindre Ulysse et de nous en glorifier.
C'est lui notre objectif principal, car une fois à terre des autres je ne me soucie
guère. »

Cela dit, les six firent feu de leurs lances,
Mais tous les jets, rendus visqueux par Athéna, furent inutiles.
L'un avait atteint le montant de la porte,
Un autre, un peu plus ardent, la porte même,
Et la javeline d'un autre, lourde de bronze, s'était enfoncée dans le mur.

Ainsi donc, lorsque la petite troupe d'Ulysse eut échappé à ces coups,
Endurant pour ce qui est de supporter, mais jusqu'à un certain point,

Notre héros dit aux siens :

« Amis, on peut dire maintenant que c'est le moment de rendre témoignage à ces messieurs

Qui furent pour nous la cause de tant de maux,

Et qui n'ont qu'un désir : celui d'en finir avec nous ! »

Cela dit, tous lancèrent leurs piques acérées et visèrent juste.

Démoptolème fut frappé de mort par Ulysse ; Euryade par Télémaque ;

Élatos par le porcher et Pisandre, enfin, par le bouvier.

Ils allèrent tous ensemble mordre la poussière de leurs incisives,

Sans aucun remord de conscience.

Les autres se replièrent dans le fond de la salle pour y tramer une ruse.

D'un bond, Ulysse et les siens furent sur les cadavres pour récupérer leurs javelines.

À leur tour, les prétendants firent feu de leurs dards acérés, mais rendus gluants par Athéna.

Il plut aux dieux que l'un allât frapper le montant de la porte, un autre la porte elle-même,

Et que le dard d'un de ces messieurs, lourd de bronze, s'enfonçât dans le mur.

Toutefois, celui d'Amphimédon toucha Télémaque à la main, près du poignet,

Mais le fer ne fit que l'effleurer ; il n'entama que la surface de la peau.

De sa longue lance, Ctésipe érafla, par-dessus son bouclier, l'épaule d'Eumée ;

Et l'arme vola plus loin et tomba sur le sol.

Alors Ulysse et les siens lancèrent leurs piques sur le groupe de ces messieurs.

Eurydamas fut frappé de mort par Ulysse le démolisseur ;

Amphimédon fut tué par Télémaque ;

Polybe par le porcher, et Ctésipe enfin par le bouvier,

Qui le toucha en pleine poitrine,

Et qui, tout fier de son exploit, lui dit :

« Fils de pute !

Jamais plus, dans la folie de l'ivresse, tu ne parleras avec arrogance !

Maintenant, c'est aux dieux de trancher.

Ils savent le faire beaucoup mieux que toi.

Garde cette javeline comme cadeau, en échange du pied de bœuf que tu as offert à Ulysse venu mendier en sa propre maison. »

Ainsi parla le gardien de bœufs à ce corniaud, en lui montrant les dents.

Cependant, sans traîner en longueur,

Ulysse blessa le fils de Damastor, de près, avec sa lance,

Télémaque blessa le fils d'Évenor, Léocrite

Dont il traversa l'estomac d'outre en outre qui s'abattit lourdement et

De tout le front alla donner sur le sol.

Dans cette tempête meurtrière, soulevée par Athéna au-dessus d'eux dans la salle,
Leurs âmes étaient glacées d'effroi.
On fuyait en tous sens, comme un troupeau de vaches
Que le taon preste mène facilement
Lorsqu'arrivent les longs jours de printemps.

Point de résistance ! Aucun espoir d'échapper à cette chasse aérienne
À laquelle les hommes, lorsqu'ils y assistent, font très grandement suite,
Tels des oiseaux qui, à la vue des vautours s'abattant des montagnes
Pour les tuer de leurs serres et de leurs becs crochus,
Cherchent en nuées à se dérober dans la plaine.

Courant vers Ulysse, le doux Leiodes le prit par les genoux et, suppliant, lui dit :
« J'enlace tes genoux, divin Ulysse, pour les embrasser ; écoute ma prière !
Aie pitié de moi.

Car je le jure : non seulement je n'ai insulté personne,
Ni outragé aucune femme en cette maison,
Mais, de plus, j'ai toujours tâché de retenir les autres quand ils se comportaient
ainsi.

Mais ils ne m'ont jamais écouté, et leurs mains n'ont cessé de commettre le mal.
Maintenant que tu les as punis de leur folie criminelle,
Maintenant qu'ils ont eu une fin lamentable, si c'en est fait de moi
Qui n'aurai jamais été que leur hospice, et qui n'ai rien à me reprocher,
On ne reconnaîtra plus ceux qui pratiquent le bien. »

Le regardant par en dessous, Ulysse lui donna son avis :
« Puisque, comme tu le dis si bien toi-même, tu étais leur hospice,
J'imagine que tu as dû souvent souhaiter que je ne revienne jamais chez moi,
Donc, que ma femme te suive et te donne des enfants !
Aussi, tu ne sauras échapper à une mort sanglante. »
Cela dit, Ulysse prit en main l'épée qui était à ses pieds.
C'était celle qu'Agélaos avait laissée choir quand il fut tué.
De cette arme, il lui traversa la gorge.
Et Léïodes parlait encore alors que sa tête roulait dans la poussière.

Cependant, le fils du joyeux Terpias, le charmant Phémios
Qui par contrainte chantait pour ces messieurs, cherchait à éviter la mort.
Il était là, debout, sa phorminx à la main, en dessous la fenêtre surélevée.
Il avait l'âme quelque peu bouleversée.
Devait-il sortir de la salle pour s'asseoir à l'autel du grand Zeus,
Là où souvent Laërte et Ulysse avaient fait griller des cuisses de bœufs,
Ou bien se jeter aux genoux d'Ulysse pour les embrasser en lui demandant grâce ?
Il réfléchit et trouva plus sage de toucher les genoux d'Ulysse...

Ainsi donc, il déposa son harmonieuse phorminx, une mine d'argent,
Sur le sol entre le cratère et le fauteuil de Pénélope.
Puis, courant à Ulysse il embrassa ses genoux, et en suppliant lui dit :

« J'enlace tes genoux Ulysse, pour te les embrasser !
Ne me repousse pas, aie pitié de moi. Tu pourrais plus tard regretter
D'avoir tué le poète qui chantait en faveur des dieux et des hommes.
Je suis mon propre maître !
C'est un dieu qui inspire mes diverses histoires,
Et quand je les chante il me semble que tu es toi aussi un des leurs.
Donc, n'abandonne pas la victoire en me tranchant la tête ; ça serait déplorable !
Il pourrait d'ailleurs te le dire Télémaque ;
Ce n'est pas pour le plaisir de recueillir leurs applaudissements
Que je venais chanter en ta demeure lors des petites fêtes de ces messieurs,
Mais pour desserrer à l'aide de mots bien liés, les cordons de leurs bourses. »

Télémaque qui tenait de son âge plus de force, l'entendit,
Et aussitôt s'adressant à son père qui était près de lui, il dit :
« Ne prête pas la main au crime en blessant de ta plume dure comme le fer cet
homme.
Il ne fait pas de mal.
Et, s'il n'a pas été tué par le bouvier ou le porcher,
Ou s'il n'est pas tombé sous tes coups
Quand tu courais dans la salle à manger sus à l'ennemi,
Épargnons aussi Médon.
Il a toujours pris parti pour moi lorsque j'étais enfant. »

Médon l'entendit, car pour échapper à la mort funeste,
De prudence habile, il s'était blotti là,
Sous un fauteuil couvert de la peau d'un jeune bœuf récemment écorché.
Rejetant aussitôt la peau de bœuf, il jaillit de dessous le siège,
Et ayant couru vers Télémaque pour lui prendre les genoux, suppliant il lui dit :
« Ami ! C'est moi ! Médon !
Retiens ton bras armé et parle en ma faveur à ton père !
J'ai peur que ne maîtrisant pas sa colère contre ces insensés qui dévoraient ses
biens,
Et n'avaient aucun respect pour lui,
Irrité il ne me frappe de son bronze tranchant. »

Avec un sourire, Ulysse lui donna son avis :
« Rassure-toi ! Télémaque a pris ta défense pour te protéger.
Et je veux que tu saches, afin de pouvoir le répéter à d'autres,
Ô combien à l'injustice est préférable l'honnêteté.
Maintenant, toi et le chanteur renommé, sortez de cette salle
Et allez-vous asseoir dehors dans la cour, loin de ce carnage.
Moi, il me faut achever la besogne. »

Cela dit, tous deux sortirent de la salle et allèrent s'asseoir ensemble près de l'autel
de Zeus,
Tournant en tous sens leurs yeux apeurés, car ils s'attendaient toujours à
trépasser.

Cependant, Ulysse explorait du regard tous les coins de la grande salle,
Pour s'assurer qu'il n'y ait pas de survivants.
Mais il vit que tous ces messieurs, absolument tous, baignaient dans le sang et la
poussière.
Ils gisaient tels des poissons dans un creux du rivage,
Quand dans leurs filets aux mailles serrées,
Des pêcheurs les ont tirés des vagues écumantes.
Ils sont là, comme à regret, les uns sur les autres jonchant le sable,
Et clapotant dans les rayons du soleil.
Ainsi étaient les corps des prétendants beaucoup plus terre à terre.

Connaissant la valeur exacte des mots, Ulysse dit alors à Télémaque :
« Télémaque, prête-moi attentivement l'oreille ;
Va me chercher la nourrice Euryclée ! J'aimerais lui dire le fond de ma pensée ! »

Cela dit, Télémaque obéit, et ayant frappé à la porte de la chambre d'Euryclée,
Du dehors il lui transmet le message :
« Debout ! Viens ici, et sans traîner la vieille en charge de veiller sur les servantes !
Vite ! Mon père veut te parler. »

Ces paroles ne furent pas perdues pour Euryclée qui ouvrit la porte de sa chambre
et sortit.

Télémaque marchait devant elle.
Elle trouva Ulysse parmi les cadavres des prétendants,
Comme un lion qui, tôt le matin dans la savane digère un buffle,
Que d'une mâchoire cruelle il vient de dévorer à grands bruits.
Il avait sa large poitrine souillée de sang et de poussière.
Il est horrible à voir !

Ses pieds et ses mains sont maculés de sang.
Quand Euryclée vit les cadavres entassés ruisselants, elle se réjouit du grand
œuvre.

Mais Ulysse l'arrêta.
Il la contint, comme le grave sujet dont traite ce livre malgré son joyeux entrain.
Il prit la parole pour lui dire :

« Assise sur ton antique rocher, tu jubiles et tu triomphes la vieille !
Mais, même s'ils sont effrontés, il est impie de se réjouir,
Quand des hommes sont terrassés par la volonté des dieux qui, superbes,
Non seulement ne respectent personne ici-bas,
Mais, tel l'oiseau inconnu qui brise les œufs des aigles,
Rappellent de manière terrifiante, qu'on n'échappe pas au destin.
Mais, allons !

Est-il une limite plus reculée où puisse atteindre la cruauté ?
Désigne-moi les femmes qui, dans les appartements de cette maison, sont
coupables
Et celles qui sont innocentes. »

Euryclée, sa nourrice, lui répondit :

« Mon garçon, tu ne vas pas me surprendre à mentir.

En ce domaine, il y a cinquante femmes auxquelles j'ai appris leur métier :

Carder la laine fraîche,

Et supporter patiemment l'ennui d'un retard attaché à la condition féminine.

Bannies elles-douze qu'ont eu de mauvaises dispositions à mon égard

Et même à celui de Pénélope !

Car il y a peu de temps que Télémaque est un homme,

Et sa mère ne lui permettait pas de trouver les vierges qu'il n'aurait su faire mouiller,

Comme manifestement, ces goinfres l'auront fait.

Mais, allons !

Je vais monter maintenant dans les magnifiques appartements de l'étage supérieur

Et annoncer la nouvelle à ta femme,

Quelque dieu lui ayant de sa baguette

Répandu le doux sommeil sur ses paupières palpitantes. »

Ulysse lui donna son avis :

« Laisse-la encore dormir !

Ne la réveille pas.

Mais ordonne aux femmes qui en mon absence se sont livrées à leurs songes stériles,

De venir ici. »

Cela dit, la vieille sortit de la salle pour transmettre cet ordre aux femmes

Et les presser de venir.

Ulysse ayant appelé près de lui Télémaque, le bouvier et le porcher leur dit :

« Mettez-vous maintenant à débarrasser la salle de ces cadavres,

Et ordonnez aux femmes de vous y aider.

Ensuite, que les somptueux fauteuils et les tables soient lavés avec de l'eau,

Des éponges et un accompagnement funèbre de flûte.

Puis, quand vous aurez remis de l'ordre dans la maison,

Amenez les servantes entre la coupole et la rotonde dans la cour,

Et là, de loin en loin, afin que les heures leur paraissent longues,

Frappez-les de votre lame rouge qui leur ôtera à toutes le souvenir des plaisirs

Qu'à la dérobée elles accordaient à ces messieurs en s'unissant à eux. »

Cela dit, les femmes arrivèrent toutes serrées d'effroi,

Protestant à lugubres grands cris, et débordantes de larmes.

D'abord elles emportèrent les cadavres

Et les déposèrent appuyés l'un sur l'autre, sous le porche de la cour.

Ulysse les commandait en les pressant dans leur macabre besogne,

À laquelle elles étaient liées par les liens les plus étroits.

Puis, elles lavèrent avec de l'eau, des éponges et un accompagnement funèbre de

flûte,
Les fauteuils somptueux et les tables.

Cependant, Télémaque, le bouvier et le porcher, avec des pelles raclaient le sol de la salle,
Et les servantes, quelque peu hérissées, prenaient les terribles ordures et les mettaient dehors.
Quand tout fut mis en ordre dans la salle,
Ils amenèrent les servantes entre la coupole et la rotonde dans la cour,
Et les groupèrent dans un petit espace
D'où elles n'avaient aucune chance de pouvoir s'échapper.

Alors, Télémaque, pour le reste homme avisé, prit la parole :
« Il ne sera pas dit que je rendrai honneur à ces femmes,
Qui ont déversé l'outrage sur ma tête, celle de ma mère et se sont offertes aux prétendants,
En les accompagnant des pompes funèbres pour leur ôter la vie ! »

Cela dit, ayant noué à une haute colonne le cordage de chanvre d'un bateau,
Il l'attacha d'autre part à la coupole, non sans l'avoir bien tendu en l'air,
De manière à ce que les pieds ne puissent pas toucher le sol.
Comme dans un filet qui, tendu sur un buisson pour piéger grives aux longues ailes
Ou colombes se hâtant de regagner leur douillet nid d'amour,
La tête des femmes passée dans un nœud coulant qui entourait leur cou,
Était prise dans une sorte de nid funeste, afin qu'elles périssent d'une mort pitoyable.
Leurs pieds s'agitèrent quelques instants.
Ce ne fut pas long.

Ils amenèrent ensuite Mélanthios à travers le vestibule et la cour,
Et de leur bronze cruel lui tranchèrent le nez et les oreilles.
Ils lui arrachèrent les organes virils qu'ils jetèrent sanglants, en pâture aux chiens,
Et, fous de colère, lui coupèrent pieds et mains.

Après s'être lavés ils revinrent dans la maison près d'Ulysse.
L'œuvre était achevée.
Ulysse dit alors à sa nourrice Euryclée :
« La vieille, apporte maintenant du soufre, remède contre les abominations et les miasmes,
Et du feu afin de purifier cette demeure.
Puis, dis à Pénélope de descendre avec les femmes à son service
Auxquelles tu ordonneras de se hâter. »

Euryclée, sa nourrice, lui dit :
« Oui mon garçon ! Tu as parlé sans te contredire !
Mais, allons ! Il faut que je t'apporte quelque chose pour t'habiller.

Tu ne peux pas rester chez toi vêtu de ces haillons !
Ce serait revenir en arrière. »

Ulysse lui donna son avis :
« Que j'aie d'abord du feu dans cette salle ! »

Cela dit, Euryclée ne désobéit pas.

Elle apporta des allumettes,

Et Ulysse purifia avec soin la grande salle, le reste de la maison et la cour.

La vieille traversa la belle maison d'Ulysse pour transmettre son ordre aux femmes.

Aussitôt elles sortirent toutes de leur chambre, chacune une torche à la main.

Elles entourèrent Ulysse.

Elles l'enlaçaient pour lui baiser avec tendresse la tête,

Les épaules, les mains qu'elles saisissaient dans les leurs,

Et il fut pris d'une douce envie de pleurer.

Car il les connaissait toutes.

23. Psi

La gueule béante de plaisir, la vieille Euryclée monta à l'étage supérieur
Pour annoncer à sa maîtresse que son mari bien aimé était là.
Sous le joug les durillons de ses petits orteils lui faisaient plier les genoux
Et trébucher pour la punir de sa hâte.

Arrivée au chevet de Pénélope, elle lui dit :
« Réveille-toi ma petite Pénélope !
Viens contempler ce que tu réclames tous les jours !
Il est là Ulysse ! Les sens émoussés et lents, mais il est là !
Et il a tué tous les messieurs qui saccageaient sa maison,
Dissaient ses biens et violaient son fils. »

En prévoyance de l'avenir Pénélope répondit :
« Bonne mère ! Les dieux qui peuvent faire d'un insensé le plus sensé des hommes,
De même que chaque jour tes oignons te font pleurer, t'ont rendue folle !
Ils t'ont dérangé le cerveau au lieu de le guérir !
Tu as un sacré souffle de te gausser de moi alors que j'ai le cœur si triste !
Pourquoi me réveilles-tu avec tant de fracas, d'un sommeil si doux,
Et qui dans la plénitude de sa force empêchait fermement mes paupières de
palpiter ?
Jamais ! Non, jamais je n'avais dormi aussi bien depuis qu'Ulysse,
Dont tu m'as rendu maintenant le nom exécration,
S'en est allé pour cet llos de malheur !
Mais, allons ; retourne en ton appartement.
Si une autre femme que toi était venue troubler mon sommeil
Pour m'annoncer une nouvelle aussi tordue,
Il est certain qu'elle aurait connu ma colère.
Et tu peux le croire ;
Je n'aurais pas eu pour elle autant d'égard que j'en ai avec toi pour te renvoyer
d'où tu viens !
Ton âge t'aura valu ce privilège. »

Respectueuse des lois la nourrice Euryciée répartit :
« Je ne me gausse pas de toi ma petite chérie !
C'est à juste raison que je te dis qu'Ulysse est revenu.
Il est ici, et par-dessus le marché, c'est à peine croyable,
C'est l'étranger que dans la maison tout le monde a outragé.
Il y a longtemps que Télémaque savait qu'il était là, mais, avec bon sens
Il a gardé le secret attendant que son père eut châtié la morgue de ces messieurs. »

Disposée à se porter vers ce qui est salubre et à s'écarter de ce qui est nuisible,
Dans un transport de joie Pénélope sauta du lit et prit la vieille dans ses bras.
Des larmes jaillissaient de ses paupières palpitantes.
Puis elle dit :

« Eh bien, bonne mère ! Raconte-moi ce qui est arrivé dans cette maison,
Si c'est bien vrai. S'il est là comme tu le dis,
Comment la force d'un seul bras a-t-elle pu abattre
Celle beaucoup plus nombreuse des hommes sans vergogne ? »

Respectueuse des lois la nourrice Euryciée lui dit :

« J'entendais seulement les gémissements unanimes des hommes que l'on tuait.
Nous, nous étions terrées, assises toutes tremblantes au fond des chambres
Dont les portes étaient fermées.

Impossible d'en sortir !

Enfin, ton fils Télémaque vint nous dire suivant les ordres reçus de son père
De quitter nos chambres.

Je trouvais alors Ulysse debout parmi les cadavres qui gisaient en tas sur le sol.

Tu aurais été si heureuse si tu l'avais vu,

Maculé de sang et de poussière, semblable à un lion !

Et maintenant, ils sont tous en pile compacte sous le porche de la cour.

Ulysse purifie la salle principale avec du souffre, un grand feu est allumé,

Et il m'a envoyé te chercher.

Suis-moi afin qu'après tant de souffrances la même joie intime unisse vos deux
cœurs.

Oui ! Le vœu caressé si longtemps, aujourd'hui est enfin exhaussé !

On y est arrivé ! Le vent a tourné. En chair et en os Ulysse est là en son foyer,

Egal à lui-même, il t'a retrouvée toi, et retrouvé son fils.

Et il a puni tout le monde. »

Prudente Pénélope répondit :

« Bonne mère, il est séant de se réjouir,

Il ne l'est pas de manifester sa joie par des transports et des éclats de rire !

Il est un peu tôt pour cela.

Tu sais combien nous serions toutes heureuses s'il montrait son nez,

Et moi particulièrement,

Née d'une très grande famille pleine de tendresse et d'affection pour l'être aimé !

Mais aussi précis qu'il puisse l'être, le récit que tu me fais n'est pas exact.

Celui qui a purifié notre bouge de tous les prétendants est immortel !

C'est un dieu que révoltaient leur morgue et leurs morbides pantomimes.

Car ils ne respectaient rien ni personne nulle part !

Poilu ou non, quand on les abordait à la campagne, à la ville, à la ferme,

Ou par la force des choses, dans un bordel, à payer de sa personne,

On était injustement méprisées.

Quant à Ulysse qui, au courant de notre passé et de notre histoire, par expérience

De plus le savait, indulgent à l'excès,

Il a péri loin d'ici dans le dénuement le plus complet. »

Alors, la nourrice Euryclée dont la vieillesse chargée d'opprobre,

Avait fait oublier les vertus de la jeunesse, lui répondit :

« Qu'est-ce que tu me chantes là ma chérie ? Comment ?

Tu assures que ton mari ne reviendra jamais en son foyer alors qu'il s'y trouve ?
Le fait ayant été tenu pour vrai,
Il est évident que tu as perdu toute confiance en toi !
Eh bien ! Il faut que je te révèle autre chose !
Et celle-là tu ne pourras la réfuter :
C'est la cicatrice de la blessure qu'un sanglier lui fit jadis de sa blanche défense !
Quand je lui lavais les pieds je l'ai reconnue.
Et j'aurais voulu que toi aussi tu le saches,
Mais pour m'empêcher de parler il m'a fermé la bouche de ses mains,
Sans aucun scrupule pour contrebalancer sa tête d'intellectuel.
Et moi, telle que tu me vois, je te donne ma vie en gage !
Suis-moi donc ! Et s'il s'avère que je t'ai trompée, tue-moi !
Frappe moi de la mort la plus sanglante !! »

Avec prudence, Pénélope répondit :
« C'est pas nouveau !
Les vieux mettent toujours en balance les défauts et les qualités.
Mais, si grande que soit leur clairvoyance, au fond il leur est difficile
De comprendre les signes qui indiquent que leur propre équilibre est absent !
Mais, laissons cela !
Allons plutôt auprès de mon fils afin de voir les cadavres de ces messieurs,
Et le corps de celui qui les a tué. »

Cela dit, dépouillée de son obscure nature sauvage,
Elle descendit de l'étage supérieur, l'âme perplexe, et très embarrassée :
Devrait-elle interroger longuement le témoin,
Ou pour abréger, s'approcher d'un mari bien aimé,
Et lui prendre sur le champ la tête dans les mains afin de la baiser ?

Lorsqu'ayant franchi le seuil de pierre, elle fut entrée dans la grande salle,
Elle alla s'asseoir contre le mur, à l'opposée d'Ulysse qui, dans la lueur du foyer,
Face à elle, les yeux baissés, était assis au pied d'une haute colonne,
Attendant ce que lui dirait sa célèbre compagne quand elle l'aurait regardé.
Mais, c'est très clair ; comme en extase, interdite, paralysée par cette nouveauté,
Elle n'eut rien tant à cœur que de garder longtemps le silence.
Fascinée, tantôt elle le regardait avec étonnement,
Tantôt en reconnaissant que ses guenilles souillées sur son corps chétif,
Faisaient vraiment très misérables.

Alors, Télémaque, pour animer les débats, la critiqua avec sévérité :
« Maman ! Quel est donc ce degré d'audace ?
Tes habitudes sont détestables !
Pourquoi te tiens-tu encore si éloignée de mon père, au lieu d'aller t'asseoir à ses
côtés,
Pour le serrer sur ton cœur en gémissant d'une manière pathétique ?
Non ! Même fortifiée par de grands travaux de retranchements,

Aucune femme n'aurait le cœur de rester comme toi assise loin d'un mari
Qui, après tant d'épreuves pénibles et une absence de vingt ans,
Revient défendre sa patrie ! »

Avec prudence, Pénélope répondit :

« Mon enfant ! J'ai le cœur et les entrailles nouées, et l'esprit engourdi !
Les mots stupides s'arrêtent dans ma gorge !
Je ne peux même pas sans embarras le regarder en face !
Mais, si c'est vraiment Ulysse qui rentre en sa demeure,
Sache que vous en serez instruits par un petit poème.
Car, pardonne-moi mais il y a certains indices que nous sommes lui et moi,
A votre insu, les seuls à pouvoir reconnaître dans le silence de la nuit. »

Ce n'était pas une plaisanterie, et endurant pour ce qui est de supporter,
Mais jusqu'à un certain point, Ulysse, mis en relief, se redressa,
Et riant jaune, pour remplir les vides dit en toute hâte à Télémaque :
« Télémaque, cesse donc d'importuner ta mère.

Elle dit n'importe quoi pour me mettre à l'épreuve
Au cas où je me ferais encore passer pour quelqu'un d'autre !
Eh bien !

Sans vouloir faire d'opposition antithétique,
Elle ne va pas tarder à se faire clouer le bec.
Pour le moment, je suis sale, couvert de misérables haillons
Et c'est pour cela qu'elle voit en moi un acteur, et ne dit pas encore :
"C'est lui !" »

Mais, faisons en sorte que les choses se passent le mieux du monde :
Un homme dans un pays, en a-t-il tué un autre dont l'assassinat n'a pas lieu d'être
puni ?

On l'exile cependant !.. Il doit quitter sa famille, sa patrie !..
Or, nous, en tuant les jeunes gens des familles les plus nobles,
Nous avons brisé l'assiette de cette place forte.
Cette situation invite donc à réfléchir ! »

Incompétent en matière de droit, Télémaque répondit :

« Papa, c'est à toi de prendre les mesures nécessaires pour cette procédure,
Car c'est toi qui as égorgé le plus de ces messieurs.
Sur ce point, personne ne saurait me contredire.
Nous, nous te suivrons de toute notre ardeur dans cette entreprise difficile.
Et je dirai que par un heureux hasard, je n'étais pas manchot. »

Ulysse lui donna son avis :

« Eh bien !
Je vais te dire ce qui me paraît être la doctrine la plus forte contre notre douleur :
Allez-donc vous laver ; habillez-vous,
Et dites aux femmes de la maison de mettre leurs plus beaux vêtements.
Que de son côté le chanteur à l'inspiration divine rythme, avec sa phorminx,

Pour nous les pas d'une joyeuse danse,
Afin que dehors on puisse croire qu'un mariage est célébré ici.
Mais, comme les fleurs tout ce qui est feint tombant rapidement,
Faisons bien attention que la nouvelle ne se propage pas en ville
Avant que nous soyons partis pour la verte campagne.
Là, selon l'inspiration du souffle divin de Zeus, nous trancherons cette affaire. »

Ayant de la facilité pour apprendre les sciences, les autres obéirent doctement.
Ils commencèrent par aller prendre un bain, puis ils s'habillèrent.
Les femmes, sans céder à l'emportement, leur firent honneur.
Alors le chanteur à l'inspiration divine prit sa phorminx qu'il tortura
Pour faire naître en eux le désir de chanter, de danser et de renouer des relations
d'amitié.

Bientôt la grande maison retentit sous les joyeux pas de danse
Des hommes et des femmes aux belles jupes se balançant gaiement.
Et dehors les gens qui entendaient le vacarme se disaient :

« Aucun doute possible !

Un de ces messieurs a épousé la dame tant convoitée qui n'a pas su,
La diablesse, rester fidèle et attendre le retour de son mari »
Voilà ce qu'ils se disaient, sans savoir ce qui c'était passé.

Pendant ce temps-là, Ulysse se faisait laver de fond en comble par l'intendante
Eurynomé.

Elle le frictionna d'huile et lui passa de beaux vêtements.

D'autre part Athéna en lui chantant des vers d'une beauté charmante peignait ses
cheveux

Pour lui donner l'allure majestueuse d'un grand personnage
Aux boucles semblables à la fleur de jacinthe.

Nous le savons tous, les études supposent un enseignement, des leçons, un art !
Tel un habile spécialiste à la touche légère qui, instruit par Héphestos,
Répandant tour à tour l'or et l'argent produit des merveilles de grâce, Athéna,
Et l'ouvrage ne lui manquait pas, répandit la grâce sur les épaules et la tête
d'Ulysse.

Quand il sortit de la salle de bains, il était beau comme un dieu.
Il revint dans la grande salle, et de nouveau alla s'asseoir face à Pénélope,
Sur le fauteuil d'où il s'était levé.

Puis il lui dit : « Tu es une drôle de bonne-femme !

Parmi toutes celles que je connais, c'est toi la plus constipée.

Aucune épouse aurait l'extravagance de faire, dans la fleur de l'âge,

Aussi peu cas de son époux, qui après tant de pénibles épreuves reviendrait en la
terre patrie.

Eh bien ! Allons bonne mère !

Dresse-moi de ta main de fer un lit douillet,
Afin que je dorme seul comme d'habitude. »

Se justifiant de manière raisonnable, Pénélope répartit :
« C'est toi qui es un drôle de bonhomme !
Non je ne suis pas constipée !
Et je ne suis pas non plus guidée par la valeur marchande toujours confuse,
Ni par l'appât du gain qui trouble les esprits !
C'est toi qui me fais une scène, comme d'habitude !
Eh bien ! Déplie un lit ;
Mais naturellement hors de ma chambre aux murs solides qu'il a construite lui-même,
Et garnis-le de toison, de chaudes couvertures et de draps propres. »

Cela dit, pour éprouver encore son mari.
Mais lui, dans un dernier sursaut, répondit à sa fidèle compagne :
« Femme, tu viens de dire là quelque chose qui me blesse le cœur !
Qui donc a déplacé mon lit ?
Si ce n'est un dieu, personne en ce bas monde,
Même l'homme le plus habile et dans la fleur de l'âge,
Personne n'aurait pu le bouger !
Je me suis appliqué à le construire comme ça !
Un arbre avait poussé dans la cour.
Il était dur, verdoyant et le tronc gros comme une colonne !
Tout autour de lui j'ai fait les plans de notre chambre
Que j'ai bâtie avec des parpaings bien serrés !
Je l'ai couverte d'un toit !
J'ai mis des portes de bois plein fortement ajustées !...
Et c'est ensuite que je coupai la frondaison de l'arbre,
Que je taillai son tronc à partir de la racine, en m'appliquant à la faire carrée,
L'alignant au cordeau et en la façonnant en pieds de lit !
Et, taratata, à l'aide d'une tarière je l'ai percée de trous, tout autour !..
Sur ce support je fixai des planches rabotées que j'ornai d'appliques en or,
En argent, et de divers objets d'ivoire !
Je tendis enfin des sangles de cuir aussi moelleuses que la pourpre dont je les avais teintées !
Voilà les signes qui indiquent bien que l'équilibre dont je te parlais est absent !
Mais, je voudrais savoir si ce lit est toujours à sa place,
Ou si quelqu'un, pour le déplacer, a coupé l'arbre à sa base ? »

Cela dit, elle se sentit défaillir du cœur et des genoux.
Elle avait reconnu avec exactitude la description faite par Ulysse.
En pleurant, elle courut droit sur lui, et ayant jeté ses bras à son cou,
Lui baisant le front lui disait :
« Ne t'irrite pas contre moi Ulysse !
Ne me repousse pas ! Tu as toujours été le plus raisonnable des hommes !
Ah ! Les dieux n'ont pas été bon avec nous.
Ils nous enviaient la joie d'être l'un près de l'autre à goûter la douceur de nos vertes années

Pour parvenir ensemble au seuil de la vieillesse !
N'aie donc aujourd'hui aucune colère contre moi !
Je prendrai dorénavant soin de toi.
Si je ne t'ai pas embrassé comme je le fais à présent,
C'est que mon cœur redoutait d'être trompé par les discours d'un homme !
Il y en a tellement qui ne pensent qu'à ça !
Même Hélène, l'Argienne fille de Zeus, ne se serait pas donnée au lit d'un autre.
Si elle eut su que les vaillants Achéens la ramèneraient chez elle.
Assurément, c'est un dieu qui lui inspira le désir de forniquer dont on l'a accusée !
Elle n'avait pas à cœur de concevoir une telle faute qui nous a causée tant de peine.

Mais maintenant que tu m'as fourni les irréfutables preuves de ton identité
En me décrivant ce lit que nous étions les seuls à connaître toi et moi,
Avec une seule suivante, Actoris,
Qui n'a pas encore reçu les honneurs funèbres,
Alors que c'était mon père qui me l'avait donnée
Pour garder les portes de notre chambre aux solides murailles,
Tu m'as convaincue, et mon cœur, si révolté qu'il soit, se rend. »

Ces mots susciterent en lui le désir encore plus grand de pleurer.
Pour ne pas entrer dans les détails, tenant à sa chère femme,
Sa compagne fidèle qui n'avait pas d'efforts à faire pour s'empêcher de dormir,
Il gémissait.

Car, voluptueuse est la crainte quand dans certains cas,
Elle se manifeste telle une planche de salut aux yeux de naufragés
Dont le bateau a été brisé par les coups de vent et les flots démontés,
Soulevés par Poséidon.
Soumis aux nécessités de la nature, on nage pour échapper à l'univers écumant.
Et si par bonheur on parvient à gagner le rivage,
Délivré du péril de la mort, en larmes, blafard mais content,
On triture la terre qui nous est attribuée.
Ainsi, pour le présent, l'époux qu'elle avait sous les yeux était très agréable
Pénélope qui ne parvenait pas à détacher de son cou ses bras blancs.

Et aurore, du bout de ses doigts roses les eut trouvés
Pleurant la jeune fille enlevée par la mort, si avec habileté,
Athéna n'avait pas prolongé la nuit en retenant aurore au trône d'or dans l'Océan,
Lui interdisant d'atteler à son char ses chevaux Campos et Phaéton
Qui d'un œil farouche apportent la lumière aux hommes.

Alors, fatigué, Ulysse dit à sa compagne :
« Femme ! Il n'est pas encore arrivé à son terme le temps de nos épreuves !
J'ai du pain sur la planche ;
C'est l'âme de Tirésias qui me l'a prédit, le jour où je descendais chez Hadès,
Désireux de savoir comment assurer le retour de mes compagnons et le mien.

Mais, viens ! Il est tard !
Mettons-nous au lit et dormons ! »

Curieuse, Pénélope lui répondit :

« Ce n'est pas mon avis ! Toutefois, si tu trouves bon d'aller te coucher
Maintenant que les dieux t'ont ramené chez toi, ton lit te recevra.
Les dieux te le pardonneront puisque ce sont eux qui t'ont inspiré
L'idée de ces épreuves dont je voudrais que tu me parles sur l'heure ;
Car tôt ou tard je l'apprendrai,
Et il ne serait pas plus mal que ce soit sur le champ ! »

Par force, Ulysse lui répartit :

« Ah ma pauvre femme ! Pourquoi donc me presser de parler ?

Eh bien, je vais tout te dire.

Je ne te cacherai rien, même si mes vers ne coulent plus que d'une veine
appauvrie,

Il faut que tu saches d'abord, et de façon certaine,

Que ton cœur n'éprouvera point de joie à ce sujet, dont moi-même je ne suis pas
réjoui.

D'après les ordres de Tirésias le devin, il faut que je me rende de ville en ville

Avec à la main une rame bien faite, et sans m'arrêter,

Jusqu'à ce que je sois arrivé chez des peuples qui ne connaissent pas la mer,

Mangent leurs aliments sans les assaisonner de sel,

Et ignorent jusqu'à l'existence des bateaux, des rames et des voiles.

Il m'a indiqué aussi que je ne manquerai pas de les reconnaître,

Sans discussions brillantes, ni luttes honorables.

J'y serai arrivé d'une manière certaine, quand rencontrant un autre voyageur

Il me dira que je porte sur mes robustes épaules un battoir à vanner.

Alors, il me faudra planter ma rame en terre et offrir à Poséidon

Le somptueux sacrifice d'un bélier, d'un taureau et d'un porc mâle non castré ;

Je reviendrai alors à la maison et devrai y offrir à tous les dieux du ciel,

Sans en oublier un seul, de sacrées hécatombes.

Et, pour suivre, loin de la mer, je trouverai moi la mort bien douce,

Succombant de vieillesse, riche parmi un peuple de riches.

Tel est, m'a-t-il dit,

Ce qu'il fallait faire pour que les hommes commencent à souhaiter la mort,

Ou tout du moins, cessent de la craindre. »

Pénélope lui répondit quelque peu niaisement :

« Si les dieux peuvent améliorer ta vieillesse,

Il est à espérer qu'un jour viendra où nous pourrions être tous délivrés de nos
maux ! »

Ils échangeaient ainsi,

Tandis qu'Eurynomée et la nourrice préparaient à la lumière des torches

Le solide lit moelleux en le garnissant à grands soins.

Puis la vieille nourrice revint dormir à l'appartement des femmes.
Et l'intendante Eurynomée, une torche à la main,
Précéda ses maîtres qui regagnaient leur lit.
Elle les introduisit dans la chambre voûtée et se retira.
Grande fut leur joie de retrouver leur lit après un si long temps.

Télémaque, le bouvier et le porcher cessèrent la danse,
Dirent aux femmes d'en rester là,
Et se couchèrent dans la grande maison emplie d'espoir et d'ombre.
Après avoir goûté aux plaisirs de l'amour.
Les deux époux mis en confiance goûtèrent aux charmes de la poésie.
La noble femme disait tout ce qu'elle avait dû endurer dans cette maison
Quand elle voyait tous ces horribles messieurs rester pour elle,
Et égorger sans cesse ses bœufs et ses grasses brebis,
Et sans cesse puiser son vin des tonneaux.
Et Ulysse, de noble naissance, lui racontait tout ce qu'il avait fait endurer aux hommes,
Et tous les maux cruels que les hommes lui firent endurer.
Elle était heureuse de l'entendre, et le doux sommeil ne lui ferma pas les paupières
Tant qu'il n'eut tout raconté en détail.

Il dit d'abord comment il avait échappé aux Cicones,
Puis, comment très sale il arriva en pays Lotophage.
Quels crimes commit le cyclope
Et comment il vengea lui-même ses braves compagnons dévorés sans pitié...
Comment il arriva chez Eole qui le reçut de grand cœur et favorisa son retour...
Mais que le destin ne lui permit pas encore de rentrer en la terre patrie...
Que la tempête le saisit de nouveau et le jeta angoissé et criant sur la mer poissonneuse...
Comment il arriva chez les Lestrygons qui détruisirent son bateau
Et firent périr la plupart de ses compagnons...
Il parla aussi des ruses de Circé... dit comment il descendit chez Hadès
Pour consulter l'âme de Tirésias...
Qu'il vit en ces lieux beaucoup de ses compagnons ; sa mère !..
Il conta qu'il entendit la voix des Sirènes, qui ne mérite pas d'être rapportée ;
Qu'il passa entre Charybde et Scylla
Toujours fatales à l'homme qui se hasarde en ses parages...
Comment ses compagnons tuèrent les bœufs d'Hélios...
Et comment son bateau fut frappé par la foudre.
Que ses compagnons périrent tous sans aucune exception,
Que lui seul échappa à la mort funeste ! ...
Qu'il vint à l'île d'Ogygie chez la nymphe Calypso qui jalouse de l'avoir pour mari
Le retenait dans les grottes profondes...
Le nourrissait... Lui promettait monts et merveilles
Mais sans jamais le persuader en son cœur.
Comment il arriva chez les Phéaciens qui l'idolâtrèrent

Et le reconduisirent sur un de leurs bateaux, jusqu'en Ithaque,
Non sans l'avoir comblé de présents !
Il finissait par là quand le doux sommeil le détendit,
Emportant avec lui les soucis de son âme.

Cependant, les yeux brillants, Athéna qui n'avait pas de scrupule
Estima qu'Ulysse avait suffisamment goûté aux plaisirs de l'amour
Et aux charmes du sommeil.

En toute hâte elle fit sortir de l'Océan la fille du matin,
Aurore au trône d'or pour qu'elle porte aux hommes la lumière.

Ulysse se leva de sa couche moelleuse et dit à sa compagne :
« Femme, nous avons eu toi et moi pleine mesure d'épreuves !
Ici tu attendais mon retour dans l'angoisse et les larmes,
Tandis que moi, Zeus et les autres dieux me retenaient cruellement
Loin de ma terre natale que j'aspirais pourtant à revoir.
Maintenant que nous nous sommes retrouvés dans ce lit cher à nos cœurs,
Il te faudra veiller sur mes biens.
Et comme mes troupeaux ont été décimés par mes pires ennemis,
Je leur enlèverai leurs moutons, et les Achéens m'en donneront afin de remplir
mes étables.
Mais je vais d'abord aller à la campagne voir mon père affligé de mon absence.

A toi je vais faire une recommandation, quoique je sais que tu as du bon sens !
Le soleil levé, le bruit se répandra que les prétendants ont été tués.
Remonte à l'étage supérieur avec tes suivantes. N'en bouge pas.
Ne cherche à voir ni à parler à personne. »

Cela dit, il enfila sa belle armure, fit lever Télémaque, le bouvier et le porcher
En leur ordonnant de prendre leur attirail de guerre.
Suivant ses instructions, ils mirent leurs cuirasses, ouvrirent les portes et
sortirent.

Ulysse marchait devant eux.

Déjà la rumeur se répandit dans la ville, mais Athéna les faisant passer inaperçus
Les conduisit loin de là.

24. Omega

Cependant, Hermès dieu des réunions, pour ne pas tourner en rond comme à son habitude,

Appelait les âmes des prétendants.

Il avait à la main sa belle baguette en or qu'il utilise pour fermer

Ou ouvrir les yeux des humains.

De cette baguette il menait la troupe, et leurs âmes suivaient avec des petits cris.

Quand dans les profondeurs d'une grotte,

L'une d'elles se détache de leurs grappes suspendues,

Les chauves-souris poussent les mêmes petits cris,

Car elles tiennent les unes aux autres...

Ainsi les âmes dirigées par Hermès, le dieu à la raison bien réglée,

Allaient par les sentiers humides.

Elles dépassèrent la roche Leucade, l'Océan, les portes du soleil, le pays des rêves,

Et sans force, languissantes comme le feuillage des asperges,

Quittes de tout danger, elles atteignirent enfin la morne plaine

Qu'on peut se représenter par l'imagination.

Elles y retrouvèrent les âmes tranquilles d'Achille fils de Pelée ;

De Patrocle ; celle de l'irréprochable Antiloque,

Et celle d'Ajax qui après le fils de Pelée,

Se distinguait entre tous les Danaéens, par la beauté et la taille.

Elles entouraient l'âme d'Achille quand près d'elles

Se présenta l'âme d'Agamemnon en proie à tous les tourments.

L'âme d'Achille y mit un terme en disant :

« Fils d'Atrée nous pensions que plus que nous autres

Tu serais à tout jamais cher à Zeus lanceur de foudre !

Car elle était brave l'armée que tu commandais à la guerre de Troyes

Où nous avons souffert tant de maux.

Or, c'est toi qui le premier a vu surgir la Moire Atropos qui tranche

Sans jamais se laisser fléchir le fil de la vie ; il suffit de naître !

Ah ! Pourquoi n'as-tu pas, roi comblé d'honneurs, trouvé la mort en Troade ?

On t'aurait bâti un tombeau et tu aurais laissé à ton fils un grand héritage de gloire !

Hélas, les Moires t'avaient réservé la plus triste mort. »

L'âme du fils d'Atrée répondit :

« Bien heureux fils de Pelée, Achille beau comme un dieu ;

Tu fus tué au combat loin d'Argos !

Et tandis qu'autour de ton corps étaient frappés de mort les plus valeureux

Qui se disputaient ton cadavre, toi, dans des volutes de poussière tu gisais,

Immense et imposant sans plus penser à rien.

Nous, nous avons combattu toute la journée, et la lutte n'eût jamais pris fin

Si Zeus n'avait déchainé la tempête.

Quand nous t'eûmes transporté sur les bateaux
 Et déposé sur un lit après avoir purifié ton beau corps avec de l'eau tiède et des parfums,
 Tous versèrent de nombreuses chaudes larmes en s'arrachant les cheveux.
 Ta mère la Néréide Thétis apprenant ta mort sortit des eaux avec les déesses de la mer.
 Et sur les îlots, une clameur immense se propagea faisant trembler les Achéens.
 Et ils auraient tous couru se réfugier au fond de leurs bateaux
 S'ils n'avaient pas été retenus par Nestor, un ancien d'une grande expérience
 Qui leur dit avec douceur : « Arrêtez Argiens ! Ne fuyez pas.
 C'est la mère d'Achille qui avec les déesses
 Sortent des flots pour pleurer son fils mort. »
 Cela dit, les nobles Achéens suspendirent leur fuite.
 Alors autour de toi se rangèrent les filles de Poséidon qui, en pleurant à grands cris,
 Couvrirent ton corps sans vie de vêtements somptueux.
 Puis, en ton honneur, les neuf muses chantèrent de leurs belles voix un chant funèbre
 Dont les couplets joignant alternativement la volupté à la vertu, le lyrique à l'épique,
 L'anima à l'animus, annonçaient les débuts de rapprochement et d'union entre les hommes !
 À ce moment, tu n'aurais vu personne qui n'eût les larmes aux yeux.
 Tant l'harmonie de leur chant avait ému les âmes !
 On te pleura dix-sept jours et dix-sept nuits !
 Le dix-huitième jour on livra ton corps aux flammes, et on sacrifia autour de toi
 Un grand nombre de moutons gras et de bœufs aux cornes recourbées.
 Habillé de vêtements divins, tu fus brûlé avec une profusion de parfums doux comme le miel.
 En foule les vaillants guerriers Achéens, fantassins, cavaliers les armes à la main
 S'agitèrent autour du bûcher où ton corps se consumait.
 Prodigieuse fut la clameur qui s'élevait !
 Et quand le fils d'Héphaïstos eut achevé son ouvrage,
 Au retour de l'Aurore, Achille, nous recueillîmes tes cendres dans du vin pur parfumé.
 Ta mère nous avait donné une urne en or ;
 C'était, dit-elle, un présent de Dionysos et l'ouvrage d'Héphaïstos.
 C'est là-dedans que reposent maintenant tes cendres, glorieux Achille,
 Mêlées à celles de Patrocle fils de Ménétiros.
 On mit à part les os d'Antiloque
 Que tu honorais plus que tous tes autres compagnons depuis la mort de Patrocle.
 Sur ses restes l'armée des guerriers Argiens éleva un magnifique tombeau
 À l'endroit du large Hellespont, de manière à ce qu'on puisse le voir de loin.
 Ta mère demanda aux dieux des prix qu'elle disposa au milieu de l'arène,
 Pour un concours entre les chefs Achéens.

Souvent en l'honneur des héros tu assistas à des jeux funéraires,
Quand à la mort d'un roi les jeunes gens font des tournois.
Mais ton admiration fut bien plus grande si tu avais vu les magnifiques prix
Que ta mère Thétis accorda en ton honneur.
Car, personne plus que toi n'était cher aux dieux,
Et bien que tu sois mort, ta gloire n'a pas péri.
Ta renommée, Achille, vivra toujours parmi les hommes.
Mais moi ! Qu'est-ce que m'a apporté la guerre ?
Quand j'en revins, Zeus me réservait une fin lamentable sous les coups d'Egiste
Et d'une perfide femme. »

Ainsi échangeaient-ils

Quand s'avança Hermès amenant l'âme des messieurs abattus par Ulysse.
À cette vue qui les stupéfia, les deux héros allèrent à leur rencontre.
L'âme d'Agamemnon reconnut le fils de Mélaneus,
L'illustre Amphimédon qui lui était très cher car celui-ci avait été son hôte.
L'âme d'Agamemnon lui dit :
« Amphimédon, comment tous ces hommes d'élite et du même âge
Sont-ils descendus ensemble dans les ténèbres de la terre ?
Quelqu'un qui aurait voulu prendre les plus fameux d'une ville,
N'en aurait pas choisi d'autres !
Serait-ce Poséidon qui soulevant contre vous la tempête a coulé votre bateau ?
Ou bien des ennemis vous ont-ils tués alors que sur terre vous voliez leurs bœufs,
Leurs beaux troupeaux de moutons, ou que vous pilliez leur ville
Et emportiez leurs femmes ?
Réponds à mes questions ! Je suis ton hôte et heureux de l'être !
Ne te rappelles-tu pas que je vins en Ithaque avec le divin Ménélas
Pour engager Ulysse à venir avec nous pour Ilion ?
Un mois entier nous avons navigué,
Et nous eûmes bien de la peine à décider Ulysse, ennemi de la mesquinerie ! »

L'âme d'Amphimédon lui répondit :

« Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des Grecs,
Je me rappelle tout ce que tu viens de me dire et je vais te raconter franchement
Et dans le détail les malheureuses circonstances de notre fin.
Ulysse, parti depuis longtemps, nous convoitons sa femme.
Elle, sans jamais refuser le mariage dont elle avait pourtant une sainte horreur,
Ne se décidait pas. Elle cherchait le moyen de se débarrasser de nous.
Écoute par exemple cette ruse qu'elle avait tramée :
Elle avait dressé dans sa chambre un métier sur lequel elle tissait un voile fin et long.
Puis elle vint nous trouver pour nous dire : « Messieurs, vous me pressez de me marier.
L'illustre Ulysse est mort, mais attendez que j'aie terminé ce voile.
Ne faites pas que j'aie perdu mon temps et tous ces fils pour rien.

Ce sera le linceul du seigneur Laërte, le jour où malheureusement il mourra.
Ne faites pas que quelque une des femmes d'Achaïe,
Indignée de voir un homme de bien sans sanctuaire, puisse dire du mal de moi. »
Malgré la nature sauvage de nos cœurs, on accepta,
Mais, le jour elle tissait la grande toile,
Et la nuit elle défaisait son ouvrage à la lueur des torches.
Ainsi, trois ans durant elle trompa les Achéens.
Mais à la quatrième année quand les mois s'écoulant ramenèrent les saisons,
Et que les jours se furent succédé en grand nombre,
Alors une de ses femmes nous révéla sa ruse,
Et nous la surprîmes à défaire le magnifique voile.
Ainsi donc, elle acheva dès lors son ouvrage malgré elle.
Elle nous montra le morceau, une toile immense qu'elle avait lavée
Et dont l'éclat nous rappelait au soleil celui de la lune tantôt noire et tantôt
blanche.

C'est à ce moment-là qu'un génie nous amena Ulysse
De je ne sais quel point le plus extrême de la terre, où habitait le porcher.
Là se rendit aussi Télémaque qui revenait sur son bateau de Pylos les Dunes.
Le père et le fils s'étant concerté en vue de notre massacre regagnèrent la ville.
Télémaque marchait le premier.
Ulysse le suivait conduit par le porcher. Il était en haillons,
Ressemblait à un mendiant misérable, vieux et s'appuyait sur un bâton.
Lorsqu'il nous apparut soudain, personne, même le plus âgé d'entre nous,
Ne put le reconnaître, et nous l'avons accablé d'injures et de coups.
Lui, frappé et insulté dans sa propre maison, acceptait tout patiemment.
Mais, bientôt sous l'inspiration de Zeus, il réagit et enleva avec l'aide de Télémaque
Les armes de la grande salle, et les porta dans une chambre dont il tira les
verrous.
Puis ce rusé personnage persuada sa femme de nous apporter l'arc et fer grisâtre
de haches
Pour un concours dont malheureusement les armes nous firent connaître la mort.
On ne pouvait pas bander l'arc inflexible ! On n'était pas assez fort, loin s'en faut.
Mais, malgré qu'à grands cris, on refusait de lui donner,
Quand Ulysse sur les instances de Télémaque prit en main le grand arc,
Il le banda avec aisance et traversa les fers.
Puis debout sur le seuil il versa les flèches à ses pieds
En jetant autour de lui des regards terrifiants.
Il frappa tout d'abord le roi du festin Antinoos.
Puis il lança contre les autres les flèches qui en sifflant atteignaient toujours leur
but.
De toutes parts on tombait en rangs serrés. Il était évident qu'un dieu le secondait.
Car dès le début ce fut un véritable carnage dans la grande salle.
Ces fous furieux tuaient ici et là, partout, en pagaille.
Et d'affreux gémissements s'élevaient.
Les crânes étaient fracassés et le sol était inondé de sang.

C'est ainsi que nous pérîmes, Agamemnon !
Et à l'heure où je te parle, nos cadavres gisent encore en la demeure d'Ulysse
Sans que personne, aucun de nos amis n'ait lavé nos plaies ni pleuré sur nos
corps,
Car personne ne se doute de rien. Or c'est l'honneur qu'on doit rendre aux morts. »

L'âme d'Agamemnon s'écria :

« Heureux fils de Laërte, Ulysse dont le génie est fécond,
Grand est le mérite de celle que tu as prise pour femme !
Quels magnifiques sentiments avait pour toi Pénélope, fille d'Icaros !
Quel souvenir fidèle elle gardait à Ulysse son époux !
Aussi, la réputation de sa vertu ne périra jamais.
Et les dieux inspireront aux hommes de délicats poèmes à la gloire de l'intelligente
Pénélope.
Telle ne fut pas, hélas, la fille de Tyndare qui, tramant le crime, tua son époux !
Chargé de haine sera le poème que les hommes feront d'elle,
Et affligeante la renommée qu'elle transmet à toute femme, fût-elle irréprochable. »

C'est ainsi qu'on s'entretenait en la maison d'Hadès dans les profondeurs de la
terre...

Bien !... Ulysse et les siens ayant quitté la ville, heureux à souhait,
Arrivèrent bientôt sur le domaine que Laërte avait entretenu avec soin,
Et qu'il avait jadis acquis au prix de beaucoup de peine.
Là se trouvait sa maison entourée d'une véranda, où mangeaient, se reposaient
Des serviteurs qui avaient à cœur de travailler pour lui.
Près de Laërte vivait aussi une vieille femme, une Sicilienne qui lui était dévouée
Et le soignait dans ce domaine dont à la ville on faisait bon marché.
Ulysse dit alors aux siens :
« Vous, entrez maintenant dans la maison bien construite,
Et mettez-vous à tuer tout de suite le plus beau des porcs pour le repas.
Moi qui suis parti depuis si longtemps,
Je vais voir si mon père va me reconnaître ou me refouler. »
Cela dit, Ulysse donna ses armes aux serviteurs qui les portèrent rapidement dans
la maison
Tandis que hardi il se rendait au verger pour y chercher une récompense.

Il entra dans le vaste enclos.

Il n'y trouva pas Dolios ni aucun de ses fils ou de ses esclaves.

En effet, tout le monde était parti sous la direction du vieux serviteur

Couper de l'aubépine pour en clôturer le verger.

Ainsi, Ulysse ne trouva que son père dans le jardin.

Vêtu d'une tunique malpropre rapiécée, misérable, il bêchait au pied d'une plante.
 Autour de ses chevilles étaient attachées des guêtres en peau de bœuf
 Toutes recousues qui le protégeaient des écorchures.
 Des gants lui protégeaient les mains des piqûres de ronces,
 Et sur la tête il avait un bonnet en poil de chèvre.
 Un tel accoutrement exhalait sa douleur.
 Lorsque Ulysse, pourtant dur à cuire, le vit accablé par les années,
 Il s'arrêta sous un poirier et pleura.
 Puis, libéré, il se demanda s'il devait embrasser son père, le prendre dans ses bras,
 Tout lui dire ; qu'il était de retour au pays, en la terre natale, ou au contraire
 L'interroger pour l'éprouver d'une manière ou d'une autre ?
 À la réflexion il estima préférable de l'éprouver en paroles railleuses.
 C'est donc avec cette intention que le divin Ulysse se dirigea droit vers lui
 Qui, le dos voûté, bêchait autour d'une plante.
 Arrivé près de lui le fils glorieux dit à son père :
 « Alors vieux manœuvre ! Tu n'as pas l'air d'être un apprenti en travaux de
 jardinage !
 Tout est bien soigné dans ce verger !
 Il n'y a rien, plante, figuier, vigne, olivier, légumes qui soit négligé !
 Mais, je vais te dire une chose, et que ton cœur n'en soit pas irrité :
 De ta carcasse tu ne prends pas grand soin, et tu la tiens fort sale et couverte de
 haillons !
 Tu n'es pourtant pas un serviteur que son maître néglige à cause de sa paresse,
 Et rien en toi, ni l'aspect ni la taille, ne dénonce l'esclave.
 Tu as plutôt l'air d'un roi !
 Tu ressembles à ces hommes qui après leur bain et le repas
 Se laissent aller doucement à la sieste.
 On le sait, ce sont des habitudes de vieillards.
 Mais, allons ! Réponds-moi franchement ; de qui es-tu le serviteur ?
 À qui appartient ce jardin que tu soignes ?
 Dis-moi aussi une chose que j'aimerais savoir :
 Est-ce bien Ithaque cet endroit où nous sommes ?
 Quelqu'un me l'a dit, quelqu'un que j'ai rencontré tout à l'heure.
 Mais ce n'était pas un homme de bon sens.
 Il n'a voulu me donner aucun détail quand je l'interrogeais sur mon hôte éventuel,
 Lui demandant s'il vivait encore, s'il existait, ou s'il était mort et dans la demeure
 d'Hadès.
 Prête-moi ton attention, je vais te renseigner à son sujet ;
 Il s'agit d'un homme qui jadis est venu chez moi où il fut mon hôte.
 Jamais je n'en ai eu un seul qui me fut plus cher que celui-là.
 Or, il me déclara qu'il était d'Ithaque et ajouta que son père était Laërte, fils
 d'Arcisios.
 L'ayant emmené chez moi, je lui fis fête et le traitai en ami,
 Car les ressources ne manquaient pas à la maison.
 Je lui fis les cadeaux que l'on doit à un hôte :

Sept pièces d'or, un cratère en argent à fleurs ciselées,
Douze manteaux, autant de tapis, de beaux voiles et de tuniques.
Enfin je lui donnai quatre belles femmes expertes en travaux artistiques,
Qu'il choisit lui-même. »

En versant des larmes son père lui répondit :
« Étranger, tu es bien arrivé dans le pays que tu cherches !
Mais il est occupé par des hommes violents et sans justice.
C'est donc en vain que tu as fait tous ces présents à ton hôte.
Ah, si tu l'avais retrouvé en terre d'Ithaque,
Il t'aurait accueilli et ne t'aurait pas laissé repartir sans t'avoir comblé de cadeaux
à son tour !
Car c'est justice : qui a donné doit recevoir aussi !

Mais, allons ! Dis-moi ? Combien y a-t-il de temps que tu as vu cet homme dont tu
parles,
Qui est aussi mon fils, un malheureux infortuné si jamais il en fut,
Et que peut-être loin de son pays et de ses amis, les poissons,
Les oiseaux ou les bêtes sauvages ont dévoré !
Sa mère ne l'aura pas enveloppé dans un linceul.
Ni elle ni moi ne l'aurons pleuré,
Nous qui pourtant lui avons donné le jour.
Son épouse non plus qui lui coûta si cher, l'intelligente Pénélope,
Ne se sera pas comme il convient
Lamentée près du corps de son époux étendu sur une couche funèbre.
Elle ne lui aura pas fermé les yeux !
Or ce sont les hommages qui sont dus aux défunts...

Mais, laissons cela et dis-moi ce que je veux savoir : qui es-tu ? De quel peuple ?
Où est ta ville ? Où sont tes parents ?
Où est le bateau qui t'amena ici avec tes compagnons ?
À moins que tu ne sois venu en passager sur le bateau d'un autre ? »

En le regardant Ulysse lui répondit :
« Je te dirai tout bien franchement.
Je suis d'Alybas où j'habite une belle maison.
Je suis le fils du roi Aphidas, lui-même fils de Polypémor.
Je m'appelle Epénte et malgré que je lui résistai de toutes mes forces,
Un dieu m'a éloigné de la Sicanié et jeté sur les rivages d'Ithaque.
Mon bateau est ici du côté de la campagne loin de la ville.
Il y a environ quatre ans qu'Ulysse est parti de là-bas mon pays, l'infortuné.
Cependant les présages lui étaient favorables, et
Je l'accompagnais tout comme lui, joyeux.
Tous les deux avions bon espoir de nous revoir et de nous faire des cadeaux. »

Cela dit, telle une lame acérée
Le sombre brouillard de la douleur pénétra la tête blanche du vieux Laërte

Qui éclata en sanglots le visage caché dans ses deux mains.
Le cœur serré, accumulant gaffe sur gaffe,
Quelque peu attristé de voir son père bien aimé en habit de deuil,
Ulysse s'élança, le prit dans ses bras et l'embrassa en lui disant :
« Si pendant vingt ans il ne lui avait pas été donné de faire les questions et les réponses,
Il aurait été de retour plus tôt en la terre patrie celui sur lequel tu me demandes témoignage !
Mais à présent cesse de sangloter, de gémir, de pleurer sur son sort.
Car sans perdre un instant il faut que je te le dise : j'ai tué tous les prétendants
Qui en notre demeure avaient atteint deux fois l'âge des corneilles auxquelles
Depuis déjà trop longtemps ils bayaient.
Je les ai soustraits aux misères d'une digestion difficile. »

Laërte prit alors la parole pour dire :
« Si tu es réellement Ulysse mon fils de retour à Ithaque, donne-moi une preuve.
Je veux être tranquille de ce côté. »
Le regardant en face Ulysse lui répondit :
« Tout d'abord voici la cicatrice de la blessure que sur le mont Parnèse
Me fit la blanche dent d'un sanglier.
J'y étais allé, envoyé par toi et ma vénérable mère,
Chez Antylocos mon grand-père maternel,
Pour y recevoir les cadeaux qu'il m'avait promis.
D'autre part, je vais te dire quels arbres de ce verger tu me donnas jadis ;
J'étais enfant et te suivant dans le jardin je te demandais celui-ci...
Celui-là... que tu me donnais au fur et à mesure en me parlant de chacun d'eux.
Tu me donnas treize poiriers, dix pommiers, quarante figuiers,
Et tu me dis que tu me donnerais cinquante rangées de vigne d'un très bon rapport
Puisqu'elles sont riches en grappes quand, à la saison,
Zeus, selon les lois de la nature, leur a donné toute leur énergie. »

S'il y a en moi quelque talent, et j'ai conscience du peu que j'en ai,
Le vieux Laërte sentit vaciller son cœur lourd et ses jambes noueuses.
Car il venait de reconnaître les reçus qu'Ulysse lui remettait en mains propres.
Comme s'il voulait le rosser il jeta ses deux bras autour du cou de son fils
Qui en poète des plus rocailleux, maintint en retenant son haleine
Le vieillard inanimé serré sur sa poitrine.
Quand ils eurent repris avec avidité leur souffle, Laërte dit :
« Zeus tout puissant ! C'était une grosse affaire,
Et si les phagocytes ont payé leur folle outrecuidance,
Certes oui, il existe encore des dieux sur le grand Olympe.
Mais j'ai maintenant l'estomac noué à l'idée que des partisans Céphalléniens
Envoient des ambassades séditeuses à la ferme, et ça tomberait sous le sens.
J'en ai déjà mal à la tête. »

Ulysse lui donna son avis :

« Rassure-toi !

Tant qu'ils ne garderont pas le silence

Je ne relâcherai pas les liens du cou de ces sales oiseaux.

Mais ne faisons pas bon marché du péril dont tu as pris la mesure !

Allons plutôt à la maison nous rafraîchir.

J'y ai envoyé Télémaque, le bouvier et le porcher

En leur demandant de préparer promptement le repas. »

Cela dit, sans délai ils regagnèrent la belle maison de campagne

Où ils trouvèrent Télémaque, le porcher et le bouvier qui, découpant force viandes

Et mêlant le vin rouge,

En plein branle-bas donnaient un échantillon de leur savoir-faire.

Laërte, économe dans sa vie privée, fut cependant baigné et frictionné d'huile

Par la servante Sicilienne qui lui passa en sus un beau manteau.

Athéna échangeant de nombreuses communications avec lui,

Le réconforta d'autre part.

Il sortit de la salle de bains et selon l'opinion commune,

Tant il ressemblait à un dieu immortel, son fils lui dit avec admiration :

« Ô père ! Il n'y a pas à en douter : un des dieux éternels t'a donné cet aspect remarquable,

Exemple d'un être parmi ces êtres qui sont le plus parfait ! »

Avec bon goût Laërte lui répondit :

« Zeus vénérable, et vous Athéna, Apollon !

Pourquoi n'étais-je pas en la demeure hier tel que j'étais quand pourtant, déjà faible,

À la tête des Céphalléniens, je pris Néricos la ville forte, effrayée dans son âme, Craignant d'être écrasée !

En armes debout à tes côtés, les yeux étincelants, transporté par un violent sentiment

J'eusse dans la maison percé de mon fer le bidon plein de vin de mon cru

De plus d'un phagocyte, et toi ton cœur en eût été intérieurement réjoui ! »

Tandis qu'ils parlaient ainsi à bâtons rompus, les autres avaient achevé de préparer le repas

Et sans se frapper ils s'assirent en bon ordre sur les bancs qui entouraient la table.

Ils s'apprêtaient à manger quand le vieux et rusé Dolios entra sournement Avec ses fils épuisés par ses coups. Ils revenaient des champs

Où était allée les appeler leur mère, la vieille Sicilienne, qui pleine d'énergie,

Les oreilles attentives et les yeux vigilants, quoiqu'elle fût absorbée le jour, la nuit,

Par les soins dont elle entourait son vieux maître pour qu'il ne s'aperçoive de rien,

Les tenait tous en son pouvoir.

Ils reconnurent Ulysse, et stupéfaits ils restèrent plantés là,

Prenant conscience avec bon sens de la malfaisance de leur mère.

Pour leur être agréable Ulysse leur dit avec douceur :
« Vieillard, il n'est pas interdit de s'asseoir !
Cessez donc vos sottises. »
Remarquez la stupidité du personnage ou plutôt de la bête :
Nageant contre le courant les bras et les antennes tendus,
Dolios alla droit à Ulysse. Il lui serra la pince, lui baisa le poignet
Et s'exprima par les mots qui lui venaient à l'esprit comme on dit :
« Ami, puisque tu reparaissais tel que nous le désirions
Sans toutefois espérer que ton arrivée fût si proche,
C'est que les dieux eux-mêmes t'ont ramené.
Et jouissant des plaisirs accumulés les plus variés
Puisse-t-ils être remplis de la joie la plus grande !
Mais pour en revenir à nos affaires, dis-moi sans te défilier :
La sagesse Pénélope a-t-elle été avisée de ton retour ?
Ou devons-nous lui envoyer un message par canal officiel ? »

Ulysse lui donna son avis :
« Théoriquement elle devrait le savoir vieux sophiste.
Même si ta méthode est la bonne, ne te mets pas marteau en tête pour cela. »

Comme je ne l'ai pas encore dit, le rusé Dolios mettant toute son application
À faire traîner le temps en longueur, poliment s'était assis sur le banc.
Et battant à la même enclume que lui ses enfants, les joues un peu meurtries,
Cultivés par les études qui sont le propre de l'homme,
À leur tour souhaitèrent la bienvenue à Ulysse, lui serrèrent la pince
Et lui baisèrent le poignet en prétendant que ce n'était pas de leur faute.
Puis ils s'assirent en bon ordre près de leur père.

Tandis que dans la salle à manger ils prenaient leur repas,
Plus rapide que la plus rapide des messagères la rumeur de la mort des
prétendants
Et de leur affreux destin se répandait en ville.
À cette nouvelle, la foule scandalisée accourait de toutes parts en grondant,
Et devant la maison d'Ulysse protestait à grands cris.
De peur que le cheval trébuche on n'emporte soi-même les cadavres ;
Avec zèle, on les ensevelissait, et les dépouilles de ceux qui venaient d'autres villes
Furent placées promptement sur des bateaux rapides,
Et pour ne commettre aucune erreur on chargea des pêcheurs
De ramener chacune d'elles sur ses terres.
Puis, affligé on se rendit à l'assemblée.

Quand on y fut amassé en grand nombre, Euphitéès se leva pour parler
Car il avait en son âme une tristesse infinie.
En effet son père Antinoos avait été le premier à être frappé de mort par le divin Ulysse.

En pleurant il harangua la foule en ces termes :

« Amis, ils sont terrifiants les coups que ce vaurien, ce barbare, nous a assénés.
Ils nous ont plongés dans l'abîme

Car après avoir décimé la fine fleur de la jeunesse Céphallénienne,

Il va revenir pour nous tuer les plus jeunes.

Mais allons ! N'attendons pas qu'il s'échappe à Pylos ou dans la divine Élide.

Et si nous ne voulons pas être déshonorés à tout jamais,

Marchons contre lui sur-le-champ.

Car il serait désespérant pour leurs frères que les assassins de nos fils demeurent impunis.

En ce qui me concerne je ne trouverais plus aucun charme à la vie

Et je préférerais mourir sur l'heure pour être au nombre de ceux qui ne sont déjà plus.

Ainsi donc marchons ; ne leur laissons pas le temps de s'enfuir par mer. »

Cela dit les larmes qu'il versait en abondance touchèrent de pitié tous les Achéens.

Cependant, sortant de la maison d'Ulysse où ils venaient de se réveiller,

Arrivèrent Médon et le chanteur renommé.

Ils s'arrêtèrent au milieu de la foule, et à leur vue tout le monde fut stupéfait.

Bien qu'il ne fût estimé par personne Médon leur dit alors avec bon sens :

« Habitants d'Ithaque, prêtez-moi l'oreille !

Les prisons étant déjà pleines de marchands, ce n'est pas sans l'agrément des dieux

Qu'Homère a ramassé dans son livre l'histoire universelle en abrégé !

Moi que voici, j'ai vu de mes yeux vu un des dieux éternels

Se tenant près de lui sous l'aspect de Mentor.

Et les tribunaux étant tombés en ruine cet immortel a fait surgir,

En l'enlevant à la poussière, un modeste pauvre homme qu'il précipitait dans la grande salle,

Où en retombant dans les rangs des prétendants il jetait la confusion ! »

Ces paroles leur ayant fait perdre leur sang-froid, tous en verdirent de peur.

À son tour l'impitoyable Halithersès, fils de Mastor, prit la parole.

Il était le seul à connaître le passé et le futur et il leur donna son sentiment :

« Mes chers concitoyens prêtez-moi attentivement l'oreille ;

C'est votre indifférence qui est la cause des maux présents.

En proie à l'ignorance, vous n'avez pas écouté mes présages,

Ni l'avis de Mentor pourtant dévoué au peuple.

Nous vous avions conseillé de tirer les oreilles à vos enfants

Qui se livraient avec rage au pillage des biens d'autrui.

Outrageant l'épouse d'un homme du plus haut rang car ils pensaient qu'il ne reviendrait plus.

Ne marchons pas contre Ulysse !
Si on le fait que chacun craigne d'attirer le malheur sur lui-même. »

Cela dit, dans une énorme bousculade plus de la moitié de la population
Qui s'en battait les lianes se hâta de quitter l'assemblée
En disant à tous les échos ô combien tout cela était très lamentable.

L'autre moitié ne bougea pas.
Tout au contraire, les dents serrées, elle gardait les rangs,
Car ce discours ne répondait pas à ses aspirations.
Domptée par les inflexions pathétiques de la voix d'Euphitès,
Avec bonté, sans retard elle courut prendre les armes.
Pour engager la bataille, le corps couvert de bronze brillant on se rassembla devant
la ville
Qu'une immense clameur avait rendue déserte.
Euphitès cet insensé marchait en tête de la troupe.
Il croyait venger le meurtre de son fils.
Mais il n'en revint pas ; car on l'aura deviné, à son tour il rencontra son destin.

Athéna dit à son père, le fils de Cronos :
« Fils de Cronos, Père souverain et suprême réponds à ma question :
Quelle pensée as-tu à l'esprit ?
Vas-tu laisser cette guerre funeste se prolonger encore longtemps en terribles
combats ?
Ou vas-tu rétablir la paix ? »
En réponse Zeus lui dit :
« Mon enfant pourquoi m'interroger à ce sujet ?
Pourquoi donc ces questions ?
C'est toi qui as décidé de faire revenir Ulysse à Ithaque afin de punir ses ennemis !
Tu n'en fais toujours qu'à ta tête !
Toutefois je vais te donner mon avis : puisque maintenant Ulysse s'est vengé,
Que les deux partis en présence se prêtent un serment solennel,
Eh bien ! Qu'Ulysse règne à tout jamais ! »

Ces paroles réanimèrent l'ardeur d'Athéna qui, le corps plein de vie,
S'élança des cimes de l'Olympe.

Lorsque Ulysse et les siens eurent apaisé leurs désirs de douce nourriture
Si chère au cœur des hommes, Ulysse dur à cuire illustre entre tous,
Gardant une mesure dans la jouissance des plaisirs, dit :
« Que quelqu'un sorte et regarde !
Il est possible que l'ennemi soit proche ! »
Alors un des fils de Dolios sortit obéissant à son ordre.

Il s'arrêta sur le seuil et vit qu'on s'approchait.

Aussitôt il dit à Ulysse ce qui lui venait à l'esprit :
« Les voilà ! Ils sont tout proches !
Armons-nous promptement ! »

Cela dit, en toute hâte Ulysse avec ses compagnons dévoués jusqu'à la mort,
Et les six fils de Dolios revêtirent leurs armures ;
Laërte et Dolios, soldats aux cheveux blancs, contraints par la nécessité,
s'armèrent également.

Quand leur corps fut couvert de bronze brillant ils ouvrirent la porte
Et Ulysse à leur tête, ils s'avancèrent.
Alors vint auprès d'eux la fille de Zeus,
Athéna sous l'aspect de Mentor dont elle avait aussi pris la voix.
À sa vue Ulysse dur à cuire illustre entre tous en éprouva une joie intime.
Aussitôt il dit à Télémaque son cher fils :
« Télémaque maintenant souviens-toi de ceci :
Quand tu entreras dans la mêlée où se font remarquer les braves,
Garde-toi de déshonorer la race de tes pères.
Car encore aujourd'hui c'est par le cœur et l'esprit
Qu'on reconnaît un homme de par le monde ! »

Avec prudence Télémaque répondit :
« Si tel est ton désir je ne faillirai pas à ma tâche et ne te déshonorerai pas ! »

Cela dit, Laërte au comble de la joie s'écria.
« Bons dieux ! Quel beau jour pour moi !
Oui, je suis heureux !
Car c'est pour défendre notre génie que mon fils et mon petit-fils ont pris les
armes. »

S'approchant de lui les yeux étincelants Athéna dit :
« Fils d'Arcisios, Laërte de beaucoup le plus cher à mon cœur,
Fais ta prière à la vierge aux yeux étincelants.
Puis brandis et lance le plus loin possible ton pique obscur ! »

Ces paroles réconfortantes portèrent chance à Laërte
Car ayant prié la fille de Zeus tout-puissant, il brandit et projeta la javeline.
Sa grande ombre pénétra jusqu'à leur centre les lignes ennemies, et atteignit
Euphitès
Dont le casque à la jugulaire de bronze n'arrêta pas le trait qui le transperça de
part en part.
Il s'abattit et sous le choc son armure éclata !
Ulysse et son glorieux fils se jetèrent sur les guerriers du premier rang.
Ils les frappaient de leurs épées et de leurs lances à deux tranchants.
Et si Athéna la fille de Zeus dieu protecteur n'eût élevé la voix
Pour d'un cri arrêter le peuple entier,
Ces deux-là leur auraient coupé la retraite et les auraient tous tués.

« Peuple d'Ithaque cessez cette guerre effrayante !
Plus de sang ! Séparez-vous immédiatement ! »

Tant étaient puissantes les inflexions de la déesse tous en verdirent de peur
Et terrorisés lâchèrent leurs armes qui tombèrent sur le sol.
Les ennemis d'Ulysse tournèrent les talons.
Ils s'enfuirent vers la ville avec un seul désir en tête : celui de vivre !

Cependant Ulysse dur à cuire, illustre entre tous, se ramasse avec un cri terrifiant
Et s'élance tel un aigle prenant son vol.

Mais le fils de Cronos fit tomber sa foudre à l'odeur de soufre
Aux pieds de la déesse Athéna, fille d'un père tout-puissant.

Alors elle dit à Ulysse :

« Fils de Laërte, Ulysse philosophe illustre entre tous, contiens-toi !
Ne prolonge pas cette lutte dont les guerriers sont d'égale valeur.
Crains d'attirer sur toi la colère de Zeus
Fils de Cronos dont la voix forte porte très loin. »

Ainsi parla Athéna les yeux étincelants.
Et Ulysse obéit le cœur rempli d'une joie intime
Puis un serment solennel unit à tout jamais
Les deux partis, pénétrés du souffle divin
De la fille de Zeus Dieu protecteur,
Dont la voix et l'aspect étaient ceux de Mentor.

Fin

Présentation de l'auteur



Jean-Pierre Harixcalde était un artiste et écrivain français originaire du Pays Basque, dont le travail s'est déployé entre plusieurs domaines : peinture, écriture et traduction.

Artiste contemporain, il a consacré 30 ans de sa vie à l'impressionnisme, au dessin et à la photographie, et faute de moyens passa les 20 dernières années de sa vie à l'écriture.

Helléniste, son parcours a été marqué par un goût des grandes traditions culturelles européennes et pour les textes anciens. Il s'est consacré pendant de nombreuses années à une réécriture de l'Odyssée d'Homère, de même qu'aux textes d'Aristote et d'Epicure. Entreprise personnelle menée sur une longue durée et nourrie d'une approche littéraire très libre, mêlant souffle épique, oralité et langage contemporain.

Au-delà de son travail artistique et littéraire, JPH est une figure indépendante et autodidacte qui travailla en marge des circuits académiques traditionnels et privilégiant une recherche personnelle autour de la culture classique, de la mythologie et de la transmission des textes fondateurs.

Jean-Pierre Harixcalde est décédé à Ciboure le 16 février 2026

Autres Titres d'Héraclès Harixcalde :

Mysterium Australis Partie 1 : Kubrick et l'Etat Profond

Mysterium Australis Partie 2 : L'Apocalypse de Logan : Comment pêcher un Léviathan ?

Mysterium Australis Partie 3 : Le Retour des Templiers : Karma Chrétien, Service Public et Futur de l'Occident



Et. Houvet

21. Cathédrale de CHARTRES
Aristote, Portail Royal, (XII^e siècle)